Raoul Montandon

LA MORT
CETTE INCONNUE

Il faut rendre à la mort sa véritable signification ;
la dépouiller de son aspect lugubre et terrifiant.
A l'homme à la faux, il faut substituer définitivement
l'image glorieuse de la résurrection.

Introduction

« La mort, ne la crains pas ! J'en avais peur malgré moi... je l'ignorais... c'était un visage inconnu que je me représentais voilé de sang... Oui, j'en avais peur ! Mais quand elle est venue, elle avait un clair visage. Je me suis endormi dans ses bras. »
Lettres de Pierre.

La conception que nous avons de la mort revêt des formes variées. En somme, chacun s'en fait une idée plus ou moins personnelle, basée surtout sur l'opinion qu'il professe quant à la nature de ce qu'on appelle : la Vie ; ce principe mystérieux, insaisissable, qui, pénétrant toute chose, informe, organise, vitalise ; qui préside aussi bien à la formation d'un cristal qu'à celle de l'être le plus délicatement organisé. Principe dont nul ne connaît l'essence profonde, mais dont chacun constate l'invisible présence, de l'atome à la nébuleuse. Et c'est parce qu'il y a la *Vie*, qu'il y a aussi la *Mort*, car, comme l'obscurité se réclame de la lumière, la mort se réclame de la vie. Loi universelle qui, par une opposition de contraires, veut que tout – de l'infiniment petit à l'infiniment grand – passe par un cycle immuable : naissance, croissance, apogée, décrépitude, mort[1]. C'est sans doute l'évidence de cette loi qui faisait dire à Goethe : « La nature a inventé la mort pour enrichir la vie ».
La plupart des hommes ne portent qu'un intérêt médiocre à ce qui touche au problème de la mort. Combien souvent n'entend-on pas dire : « A quoi bon de telles études, nous verrons bien ce qu'est la mort au moment de passer de l'autre côté ! »
Ces imprudents oublient que notre avenir est tel que nous le préparons, et, comme l'a dit très justement Gabriel Trarieux d'Egmont : « Non seulement notre avenir lointain – celui qui nous atteindra dans une vie subséquente – mais celui qui concerne cet instant solennel où nous passons d'un monde dans l'autre ».
Une telle indifférence chez des personnes qui ont par ailleurs foi dans la continuation de la vie par-delà le tombeau, est un fait singulier, d'autant plus singulier que ces mêmes personnes s'étonneraient de voir un explorateur entreprendre un voyage lointain sans s'être renseigné au préalable, dans la mesure du possible, de ce qui l'attend ; sans avoir pris, aux fins de mener à bien son exploration, certaines dispositions indispensables.
Il est des choses qui ne s'improvisent pas et qui exigent une longue et minutieuse préparation. Quitter ce monde avec des œillères, et sans avoir la moindre idée de ce que représente le grand départ, sont les conditions les plus déplorables qui se puissent imaginer. Et ceci justifie les efforts faits de tout temps par les Initiés, aux fins de révéler aux ignorants les clartés que nous ont apporté sur la désincarnation et la vie posthume : la révélation, la tradition et l'investigation scientifique.

[1] Voir : Appendice N° 1, 4e partie du volume. Tout commencement, toute naissance – que nous considérons comme un début – est en réalité la fin d'un phénomène invisible. Réciproquement, toute fin apparente d'un phénomène, toute « mort » est, en fait, un commencement, une naissance dans un autre monde.

Par suite d'une étrange aberration, beaucoup de chrétiens sont portés à considérer ce qui touche à la mort et à la vie dans l'Au-Delà comme un *domaine interdit*. Pour eux, entre ce monde et l'autre, se dresse une véritable muraille de Chine, portant de distance en distance cet avertissement : « Quiconque aura l'audace de franchir cette enceinte sera frappé de cécité, et son âme deviendra la proie des forces de l'ombre[2] ! »

Mais n'est-il pas souverainement déraisonnable de supposer que des bornes auraient été posées à l'investigation scientifique ; que l'intuition, l'introspection, l'intelligence, l'inspiration, ces merveilleux pouvoirs de l'esprit, se verraient contraints de rester à jamais enfermés dans les limites étroites des perceptions sensorielles, domaine de nos sens externes !

L'étude des choses du monde invisible attire le plus souvent à ceux qui s'y livrent une sorte de réprobation. Mais, encore une fois, l'investigation scientifique ne peut comporter une culpabilité et un légitime discrédit, que lorsqu'elle livre ses conquêtes au jeu des passions humaines dévoyées : haine, envie, jalousie, violence, vengeance... Or, rien de tel n'apparaît dans l'étude du mystère de la vie et de la mort, domaine qui touche aux plus graves problèmes que se puisse poser l'esprit humain.

La science officielle elle-même, à laquelle nul ne conteste le droit d'étendre ses recherches dans toutes les directions, est aujourd'hui en demeure de franchir dans une certaine mesure cette *zone frontière* : ce monde intermédiaire qui relie le visible à l'invisible, l'objectif au subjectif, le physique à l'hyper physique.

Devant les conquêtes modernes du physicien, du chimiste, du psychologue, du biologiste, des horizons nouveaux s'estompent, des avenues insoupçonnées se dessinent qui préparent – on n'en saurait douter – la démonstration évidente des rapports étroits qui relient entre eux tous les plans du *Cosmos*, qu'ils appartiennent au monde de l'énergie (esprit) ou à celui de la substance[3] (matière).

Ce mur étanche, que tant de nos contemporains se croient autorisés à élever entre ce monde et l'autre, apparaît du reste comme une conception purement arbitraire et singulièrement moderne : fille du matérialisme qui a marqué de sa forte empreinte la science et la pensée du siècle dernier.

Il n'est que de consulter les vieilles chroniques pour constater à quel point nos ancêtres des temps lointains considéraient comme naturel et licite le commerce avec le monde des trépassés. Ne lisons-nous pas sous la plume autorisée d'Emile Mâle, le passage suggestif que voici : « Cet art du XIIe siècle nous apparaît parfois comme un art de visionnaires. On est étonné de la place qu'y tient le surnaturel : c'est qu'il n'en tenait pas moins dans la vie du moine. Si l'on veut savoir ce qu'étaient ces moines qui élevaient les grandes abbayes du XIe et du XIIe siècles, il ne faut pas se contenter d'étudier les théologiens, les sermonnaires et les encyclopédistes, il faut lire ces livres révélateurs, où le moine se peint tout entier : la *Chronique*, de Raoul Glaber, *l'Histoire ecclésiastique des Normands*, d'Oderic Vital, le *Livre des Miracles*, de Pierre le Vénérable, et cette *Vie*, de Guibert de Nogent, où un homme du Moyen Age, imitant Saint Augustin, se confesse à nous. A lire ces pages extraordinaires, il nous semble parfois que le moine vit dans un demi-rêve. Entre le monde visible et le monde invisible, il n'y a pas pour lui de frontières. Il ne semble pas plus s'étonner de converser avec les morts que de s'entretenir avec les vivants. Le moine de Cluny qui gravit seul, la nuit, l'escalier du dortoir, rencontre parfois un moine défunt

[2] Le savant et le philosophe n'ont pas à tenir compte des « interdits » et des « véto » que d'aucuns leur opposent. Ceux-ci sont, ou le produit de la mauvaise foi, ou celui de l'ignorance – donc à rejeter dans les deux cas.

[3] Bien que ces expressions *monde de l'esprit* et *monde de la matière* soient d'un usage courant, elles expriment une idée foncièrement inexacte car, en réalité, il n'existe pas plus un monde de l'esprit dénué de matière (substance) qu'un monde matériel dénué d'esprit (énergie). La matière est le pôle opposé à l'esprit, et toutefois les deux sont UN. L'essence des trois en un c'est-à-dire, l'esprit, la force et la matière, est sans fin, comme sans commencement.

qui lui demande des prières pour son âme. Le convers qui regagne sa grange, à travers la forêt, voit surgir devant lui un fantôme... Le soir, à l'heure où les moines réunis dans le chauffoir ont la permission de parler, on entend raconter d'étranges histoires... Ces grands monastères bénédictins, où tout est si minutieusement réglé, où la vie semble si monotone, reçoivent parfois aussi de merveilleux visiteurs, mais ceux-ci ne manifestent leur présence qu'aux âmes pures[4]. »

Et nous rejoignons ici la pensée de la grande théosophe que fut Annie Besant, lorsqu'elle dit : « Des anges illuminent parfois de leur présence la cellule du moine et de la religieuse, la solitude de l'extatique et du chercheur, à l'esprit tourné vers Dieu. Nier la possibilité d'expériences semblables serait saper, dans leurs fondations mêmes, les réalités auxquelles les hommes de toutes les religions ont le plus sûrement attaché leur foi et que connaît tout occultiste : la communion entre les Esprits voilés de chair et les Esprits revêtus d'enveloppes plus subtiles... »

De ce commerce entre les deux mondes, nous en trouvons, aujourd'hui encore, la constante affirmation dans les relations d'explorateurs, de voyageurs, de missionnaires ayant étudié sur place, et sans parti pris, les mœurs de maintes peuplades primitives. Et cette attitude ne provient nullement, comme d'aucuns le supposent, de rêves creux, fruits d'une imagination déréglée. A y regarder de près, on est obligé d'avouer qu'elle repose sur des faits concrets, objectifs, sur un ensemble, aujourd'hui imposant, d'observations et d'expériences qui, par leur retour obstiné, ont fini par s'imposer à l'attention des hommes. Aussi bien dans les travaux de César de Vesme[5] que dans l'œuvre magistrale de Lucien Lévy-Bruhl[6] – à qui l'on doit de remarquables ouvrages sur la mentalité des Primitifs – nous trouvons la relation de faits nombreux qui établissent combien étroites se révèlent chez les populations primitives les relations entre ce monde et le monde invisible. Pour employer une expression du Dr Fortune, « les morts y sont les commensaux des vivants ».

Mais l'on se tromperait lourdement si l'on supposait que ce commerce entre les deux mondes est réservé aux seuls demi-civilisés. C'est aujourd'hui par milliers qu'ont été recueillis en tous pays les faits qui témoignent de ces relations, et la littérature qui s'y rapporte constitue déjà une imposante bibliothèque aux richesses infinies.

***

En ces pages, nous nous sommes proposé d'exposer, à la lumière de ce qu'enseignent les différentes Ecoles d'occultisme, la conception qu'on peut se faire de la désincarnation et des conditions d'existence qui lui succèdent. Sans doute, n'est-ce là qu'un simple schéma – dont maints détails demanderaient à être précisés – mais qui pourra servir au lecteur de point de départ pour une étude plus fouillée.

Nous aimerions notamment que cet exposé contribuât à faire échec à cette affirmation si souvent entendue – même de personnes convaincues de la survivance de l'âme – « que nous sommes entièrement dépourvus de toute connaissance quant à ce qui concerne le mystère de la mort, et la vie d'outre-tombe ». Pour elles, les problèmes eschatologiques ne comporteraient que de vagues formules, à jamais vérifiables ; ceux qui s'en occupent faisant dès lors figure de gens singuliers, plus enclins à poursuivre de vaines chimères que de tangibles réalités.

La naissance et la mort sont des seuils, qui ne marquent ni le début ni la fin de l'être, elles sont les différents stades d'une métamorphose indispensable.

Il faut donc rendre à la mort sa véritable signification ; la dépouiller de son aspect lugubre et terrifiant. A l'Homme à la faux il faut substituer définitivement l'image glorieuse de la

[4] Cf. Emile Mâle : L'art religieux du XIIe siècle en France, p. 365 sq.

[5] Cf. surtout : César de Vesme : *Histoire du spiritualisme expérimental*, Paris 1928.

[6] Cf. surtout : Lucien Lévy-Bruhl : L'expérience mystique et les symboles chez les Primitifs, Paris 1938.

résurrection. La résurrection n'est pas l'apanage exclusif du Maître bien-aimé ; elle appartient à tous.

Première partie - La constitution occulte de l'homme ; les rapports de ce dernier avec les milieux universels

« L'homme est complexe, et ceux qui le croient
composé de deux parties seulement, se trompent. »
Plutarque

« Il faut comprendre que le mystère
de l'être humain enveloppe de fabuleuses possibilités. »
Ludovic Réhault

Le processus de la mort restera toujours impénétrable à celui qui ne possède pas quelques aperçus sur la constitution occulte de l'homme, et sur les rapports qui le lient au milieu universel ; en sorte qu'avant d'aborder le fond même de notre sujet, il convient d'exposer un certain nombre de notions relatives à cet aspect de la question.

Contrairement à la conception matérialiste, qui envisage notre corps comme un agglomérat de cellules destinées, après un temps plus ou moins long, à retourner à la terre, les peuples de l'antiquité croyaient à l'existence, dans l'homme, d'un principe immatériel appelé à poursuivre, après la mort, dans un monde invisible, une existence mystérieuse. Moins simplistes que beaucoup de nos contemporains, qui se refusent encore à admettre la présence, dans l'être organisé, d'éléments plus subtils que le corps grossier, siège des phénomènes physico-chimiques, ils affirmaient que l'enveloppe matérielle recèle en son sein un principe animique – véhicule de la vie – sur lequel la mort n'a point de prise.

Cette notion se rencontre aussi bien dans les croyances de l'Egypte pharaonique que chez les Grecs, les Romains et les Gaulois, dont les conceptions philosophiques et religieuses, d'une si haute spiritualité, n'accordaient au corps matériel – élément transitoire et impermanent – qu'une existence éphémère.

C'est peut-être dans l'Egypte pharaonique que nous trouvons les conceptions les plus hardies concernant la constitution de *l'être total* et la destinée de l'âme après la destruction du corps grossier : ce que nous appelons la mort. La psychologie égyptienne distinguait, en effet, dans l'homme : le Khet, le Khat, le Khou, le Ba, le Ren.

Sans entrer ici dans le détail de cette subtile psychologie, retenons simplement ceci :

Le Khet est ce qui se perçoit visuellement et quantitativement dans l'homme, tel qu'il apparaît en cette vie ; ce sont les éléments physiques du dehors que le dynamisme occulte de l'homme a captés, ordonnés, organisés, informés, vitalisés, et dont il se sert pour agir dans l'ambiance terrestre.

Le *Khet* est donc un instrument d'activité. Comme tel, il est provisoire, et, au moment de la mort, le dynamisme occulte de l'homme l'abandonne.

Vient ensuite le *Khat*, mot que Maspero a traduit par *double*, le définissant en ces termes : « Une sorte de reflet, projection vivante de la personne, qui la reproduit dans ses moindres détails ; c'est un second exemplaire du corps en une matière moins dense ».

Ailleurs, le même Egyptologue dit encore : « C'était comme un deuxième exemplaire du corps dans une matière moins dense que celle corporelle, une projection colorée, mais aérienne, de l'individu, qui le reproduisait exactement dans toutes ses parties ».
Ainsi donc, le *Khat*, ou double, est, d'une part, l'exemplaire primordial de l'être humain, en quelque sorte *l'idée directrice* qui l'a fait tel qu'il est et, d'autre part, le dynamisme vital dont le *Khet*, ou corps physique, est l'instrument d'activité. Ce *Khat*, ou double, peut avoir une existence indépendante. Au cours de la vie, il est des moments où il quitte le corps : pendant le sommeil, durant certaines maladies impliquant le coma, ou pendant les évanouissements.
Pour les Egyptiens, revenir à soi après un évanouissement, c'était récupérer son *Khat.* Mourir, c'est « rentrer en son Khat, passer à lui, se replier en lui, aller vivre en lui seul, retourner à lui ». Toutes expressions relevées dans les textes[7].
On retrouve cette même idée d'un double chez les Grecs : « Un corps céleste, dit Philoppon, est perpétuellement attaché à l'homme, on l'appelle corps astral. C'est le char ailé de l'âme, dit Platon ; ce char a la figure du corps et quand les morts apparaissent, on les reconnaît à ce corps lumineux. Toutes les âmes, dit Proclus, étaient des hommes antérieurement, elles avaient un véhicule invisible. »
Le *Khat*, le corps astral, le char ailé de l'âme, habituellement invisible, en tant que soutien occulte de l'homme, est en somme le corps glorieux de la théologie chrétienne.
Cette notion du double, exemplaire primordial et substructure du corps invisible, a persisté jusqu'à nos jours dans tous les systèmes ésotériques, et on la retrouve, avec une singulière persistance, dans les croyances de maintes peuplades primitives. Et si nous puisons aux diverses sources de l'occultisme contemporain – héritier d'une tradition millénaire, à laquelle se sont peu à peu incorporés de précieux acquis scientifiques –, nous constatons que l'être humain, envisagé ésotériquement, n'apparaît jamais comme une unité simple, mais, au contraire, comme un composé d'une grande complexité, comme une véritable synthèse d'éléments différenciés : corps, véhicules, corporéités, enveloppes ou principes.
Divers procédés ont été mis en œuvre aux fins de mettre en évidence, par une dissociation temporaire de leur unité synthétique, l'existence de ces éléments divers de l'architecture de l'homme.

***

En fait, celui-ci (Microcosme), nous apparaît comme une représentation complète du Cosmos (Macrocosme), en sorte que nous retrouvons en lui une correspondance intégrale des corps, éléments et principes qui forment l'essence, le substratum et l'enveloppe matérielle de l'Univers. Et ce n'est pas sans raison que l'on a pu dire, conformément à l'adage hermétique (en bas comme en haut), que connaître l'homme c'est connaître l'univers ; car il n'y a pas divorce entre la nature et l'homme, celui-ci s'y encastre de façon complète. Il en résulte que l'individualité humaine comporte sept éléments[8] qui trouvent leur correspondance dans les sept mondes (ou plans d'évolution) du Cosmos, subdivisés eux-mêmes en sept sous-plans.
Le corps physique de l'homme comprend donc, si on admet cette division septénaire, sept états de la matière, soit : un état solide, un état liquide, un état gazeux, plus quatre états éthériques[9].

[7] René Kopp : *La science de la mort dans l'Egypte ancienne* (Variétés sur la vérité), Paris, Leymarie, 1932.
[8] Nous adoptons la division septénaire, familière aux Théosophes, aux Rose-Croix, aux Anthroposophes, etc. Voir aussi, 4e Partie, appendice III.

Des noms divers ont été donnés à ces éthers différenciés. La cosmogonie rosicrucienne, en partant de l'éther le plus voisin de l'état gazeux, les désigne par les termes suivants :
Ether chimique
″ vital
″ lumière
″ réflecteur

La littérature théosophique emploie volontiers les termes ci-dessous :
Etat éthérique
″ super-éthérique
″ sous-atomique
″ de l'atome physique ultime,

On obtient ainsi, pour l'ensemble des éléments physiques :
1. Ether réflecteur ou Etat de l'atome physique ultime
2. ″ lumière ″ sous-atomique
3. ″ vital ″ super-éthérique
4. ″ chimique ″ éthérique
5. ″ Etat gazeux ″ gazeux
6. ″ liquide ″ liquide
7. ″ solide ″ solide.

Les trois éléments inférieurs (5. 6. 7.) forment le corps somatique (matière grossière), les quatre éthers (1. 2. 3. 4.) le corps éthérique (ou double éthérique, ou encore corps vital). On remarquera que ce dernier, bien que ne tombant pas sous nos sens (à moins de facultés particulières de perception), fait tout de même partie du véhicule physique. Si nous représentons les sept éléments du tableau ci-dessus par les sept notes de la gamme, nous aurons les correspondances suivantes :

Cosmogonie rosicrucienne	*Théosophie*
Si 1. Ether réflecteur	Etat de l'atome physique ultime
La 2. ″ lumière	″ sous-atomique
Sol 3. ″ vital	″ super-éthérique
Fa 4. ″ chimique	″ éthérique
Mi 5. Etat gazeux	″ gazeux
Ré 6. ″ liquide	″ liquide
Do 7. ″ solide	″ solide.

A chacun de ces sept éléments correspond une fonction spéciale : aux éléments solides, liquides et gazeux (Do, Ré, Mi), incombe le soin de construire la charpente osseuse, les muscles, le sang,

[9] Les rapports qui unissent les divers éléments et principes du corps physique, et les forces cosmiques organisatrices, formatrices et plastiques ont été clairement exposés par Rudolf Steiner dans ses ouvrages.

la circulation lymphatique, l'appareil respiratoire ; aux éléments plus subtils (Fa, Sol, La, Si), appartiennent les fonctions d'assimilation, de reproduction, de perception sensorielle, de conservation de la mémoire.
C'est le corps (ou véhicule) éthérique[10] (Fa, Sol, La, Si) qui, au moment de la mort, s'échappe du corps somatique (Do, Ré, Mi), emportant avec lui les Principes supérieurs de l'être. Ce corps éthérique n'est pas une abstraction ; il est semi-matériel, donc doué de poids. Autrement dit, la gravitation a une action sur lui. Divers expérimentateurs ont pu mettre la chose en évidence.
En réalité, c'est un *système de forces* dans le réseau duquel la matière physique vient prendre place. Le dynamisme de ces corps subtils agit en tant que force plastique et force de croissance. L'homme, on ne saurait assez le répéter, est enchâssé de façon absolue, dans le réseau des forces universelles ; son cœur bat au rythme du grand cœur de l'univers. Le poids du corps éthérique d'un homme de taille et de corpulence moyennes serait de 2 onces et demie. Bien que duplicata exact du corps physique grossier (Do, Ré, Mi), le corps éthérique dépasse l'épiderme de celui-ci de quelques centimètres.
Pénétrant le corps éthérique et le dépassant largement (aura) *le corps astra*[11]*l* (ou corps du désir) comporte, lui aussi, une division septénaire de ses éléments constitutifs. Chacun de ceux-ci est formé de substance astrale différenciée, et correspond à des taux vibratoires particuliers ; ce qui assure à chacun d'entre eux ses propriétés particulières. *Le corps astral* est le véhicule qui préside à l'élaboration des mouvements de l'âme que nous appelons : désirs, sentiments, émotions, etc., dont la nature est d'autant plus élevée (du point de vue éthique) qu'ils ressortissent aux éléments les plus quintessenciés de l'ensemble. Nos états psychologiques, qu'étudient particulièrement le psychanalyste et le psychologue, sont tributaires de ce véhicule astral.
Pénétrant les véhicules physique, éthérique et astral, apparaît le *corps mental* avec ses sept subdivisions hiérarchisées. Les quatre inférieures s'appliquent au monde de la pensée concrète, les trois supérieures sont le domaine de la pensée abstraite. C'est le plan de l'intellect, siège des opérations de l'intelligence, autrement dit de l'activité mentale.
Les quatre divisions inférieures établissent le trait d'union entre la *Personnalité* (transitoire) et *l'Individualité* (l'Ego) principe permanent et centralisateur de l'être, autrement dit : le *Moi,* siège de la mémoire.

<table>
<tr><td rowspan="2">Monde
de la pensée</td><td>1re Région
2e ″
3e ″</td><td>Région de la
pensée abstraite</td><td>ESPRIT
HUMAIN</td></tr>
<tr><td>4e Région
5e ″
6e ″
7e ″</td><td>Région de la
pensée concrète</td><td>INTELLECT</td></tr>
</table>

On peut tenter de résumer ce que nous venons de dire de la façon suivante :
Le *Moi* (Ego) est ce qui, dans l'âme, éprouve le sentiment de la continuité, de la permanence ; il est l'enveloppe du Soi spirituel, reflet de la monade divine. Il illumine le *corps mental,* siège des opérations de l'intellect.

[10] Des noms divers sont employés par les différentes Ecoles, pour désigner ce corps, ou véhicule. Ainsi, on trouve les termes suivants : corps vital, corps de vie, corps dynamique.
[11] On dit aussi : corps animique, corps émotionnel, corps psychique.

Le *corps astral* illumine le corps éthérique. Il lui infuse les forces et lui dispense les schémas (modèles) suivant lesquels ce dernier informe le corps physique.
Le *corps éthérique*, élément formateur du corps grossier, assure chez ce dernier la conservation de la forme, autrement dit la cohésion des matériaux de provenances diverses dont se compose le véhicule physique pendant l'incarnation.
Le corps physique, comprend la structure proprement matérielle de l'individu ; son existence est tributaire des substances du monde objectif. En lui agissent les mêmes forces que dans le règne minéral. Il est, en fait, une portion de l'univers physique, tout comme un des doigts de la main est une portion du corps tout entier.

***

Plus haut (expression forcément imagée), nous atteignons au monde de l'Esprit, qui se subdivise, lui aussi, en plusieurs régions (trois principales), avec leurs sous-plans respectifs. Ce sont, pour les trois grandes régions, et de bas en haut : le monde de l'Esprit vital, le monde de l'Esprit divin, le monde des Esprits vierges. (On verra sur les tableaux qui donnent les correspondances entre les divers systèmes proposés que ces termes peuvent être remplacés par d'autres expressions.)
A ces mondes exaltés, appartiennent les Principes les plus élevés de l'être ; ils forment le noyau spirituel de l'homme. Il est à peine besoin de faire remarquer que, pour la majorité des hommes, ces Principes supérieurs n'ont encore développé qu'une infime partie de leurs potentialités originelles[12].
En un certain sens, on peut ramener les Principes qui constituent la synthèse humaine en quatre formes de manifestation nettement distinctes : 1. La manifestation matérielle ; 2. La manifestation émotive (sentiments, désirs, etc.) ; 3. La manifestation mentale ; 4. La manifestation spirituelle.
Selon l'enseignement occulte, chacune de ces formes de manifestation posséderait, en outre, deux aspects : a) *dense* ou *matériel* ; b) *subtil* ou *éthérique*, et obéirait à un système de lois naturelles, particulières à chaque plan, mais en corrélation avec les plans voisins (supérieurs ou inférieurs, ou encore externes et internes).

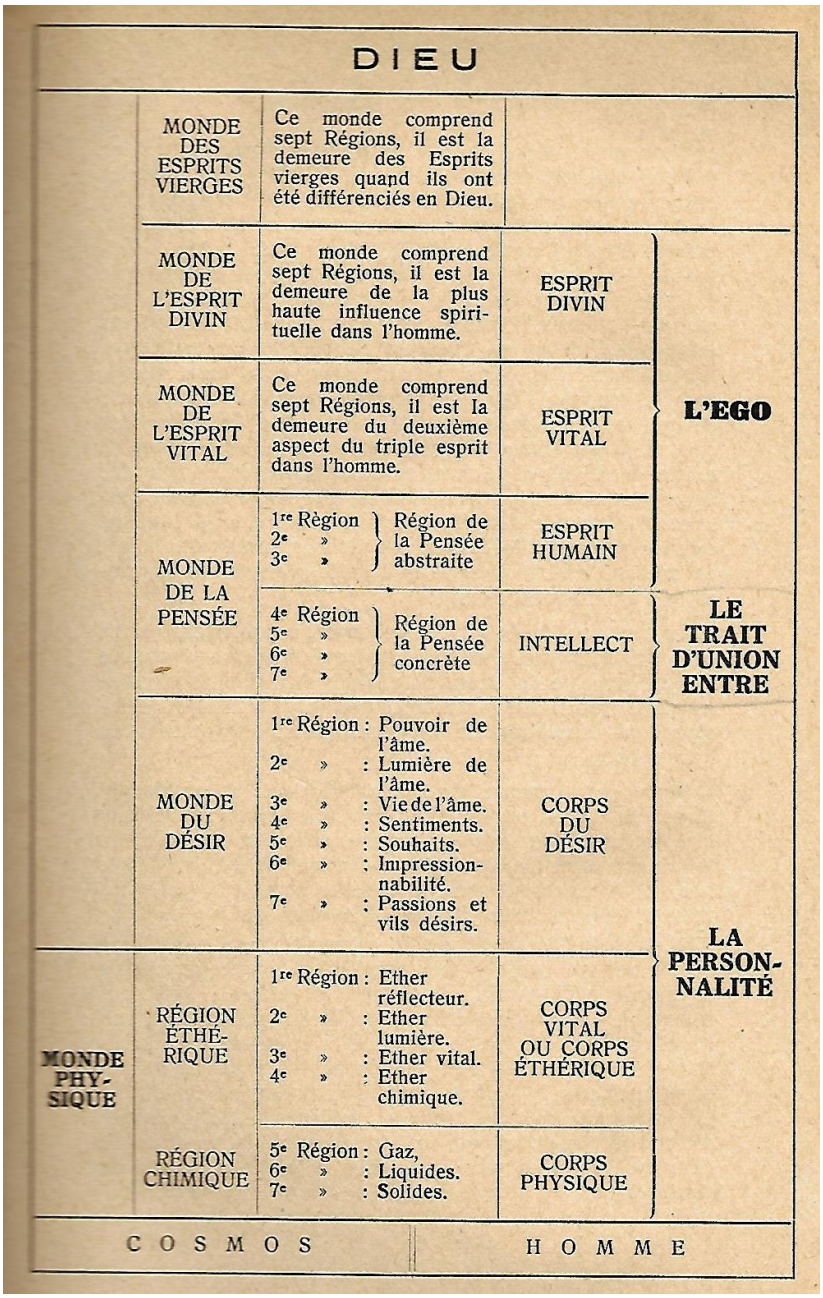
DIEU		
MONDE DES ESPRITS VIERGES	Ce monde comprend sept Régions, il est la demeure des Esprits vierges quand ils ont été différenciés en Dieu.	
MONDE DE L'ESPRIT DIVIN	Ce monde comprend sept Régions, il est la demeure de la plus haute influence spirituelle dans l'homme	DIVIN
MONDE DE L'ESPRIT VITAL	Ce monde comprend sept Régions, il est la demeure du deuxième aspect du triple esprit dans l'homme.	ESPRIT VITAL

[12] « Dans l'enseignement occulte occidental, dit l'éminent occultiste. M. Francis Rolt Wheeler, il est coutumier de prendre la division de l'Etre humain en sept corps, ou sept plans d'extériorisation, toujours en se rendant compte que ces sept plans n'agissent pas tous pendant la vie terrestre, mais que quelques-uns appartiennent à la vie future. »

L'Ego, ou le Moi, apparaît, au cours des incarnations successives, nous venons de le dire, comme le Principe permanent, centralisateur et unificateur de la synthèse humaine, dont les projections temporaires (les personnalités passagères) n'ont d'autre but que de permettre l'épanouissement graduel, l'extériorisation totale des pouvoirs latents contenus dans la *monade* (étincelle spirituelle, *portant en elle-même tous les attributs de la Trinité divine*).
On a comparé la vie totale d'une individualité humaine à un collier dont le fil représenterait l'Ego au cours de la série des incarnations dans les mondes inférieurs, alors que les perles en constitueraient les vies successives. L'image est ingénieuse et juste.
Comme nous l'avons dit déjà, les personnalités terrestres (éphémères) ne doivent être considérées que comme un stade de l'évolution progressive de l'Ego, lequel ne descend jamais dans les mondes de la matière grossière. Mais ceci postule un élément de continuité capable de relier les unes aux autres les existences successives, selon la loi de causalité (Loi de Karma ou Loi d'Action). Cet élément de continuité, dont le rôle consiste, à l'aurore de chaque nouvelle existence, à rapporter le bagage de perfection (ou hélas aussi d'imperfection !) provenant des expériences antérieures, est, en fait, assez complexe. Il comprend un ensemble de quatre atomes dits : atomes-permanents, ou atomes-germes, soit :

L'atome-permanent du **corps physique**
- ″ du **corps éthérique**
- ″ du **corps-astral**
- ″ du **corps-mental** (appelé aussi molécule mentale, ou gaine de l'intellect).

Comme ces termes l'indiquent, ces atomes font respectivement partie des corps : physique, éthérique, astral et mental. Leur particularité est que, seuls, au moment de la dissolution, dans les différents plans, des atomes, constitutifs des divers véhicules ci-dessus nommés, ils ne retournent pas aux éthers différenciés dont ces véhicules sont formés. Durant l'existence terrestre, ils sont situés dans le ventricule gauche du cœur, près de la pointe.
Pendant toute la durée qui sépare deux incarnations, ces atomes – ou plus exactement les énergies de ces atomes – se conservent intégralement. C'est eux qui, lors de la formation d'une nouvelle personnalité, serviront en quelque sorte de germes à l'élaboration des nouveaux véhicules (physique, éthérique, astral, mental).
Ainsi, après chaque incarnation, une nouvelle perle vient s'enfiler au collier des jours de l'Ego, assurant l'enchaînement des existences, selon la loi qui relie rigoureusement les effets aux causes, les efforts aux résultats, car, d'une justice absolue sont les balances de la nature !
Si nous juxtaposons – tels par exemple les divers étages d'un édifice – les tableaux fragmentaires donnés ci-dessus, nous obtenons une représentation graphique de ce que l'on pourrait appeler l'être intégral, ou la synthèse de l'homme ; nous y voyons par ailleurs les relations qui relient celui-ci (Le Microcosme) au milieu universel (Le Macrocosme). (Voir tableau ci-dessous)



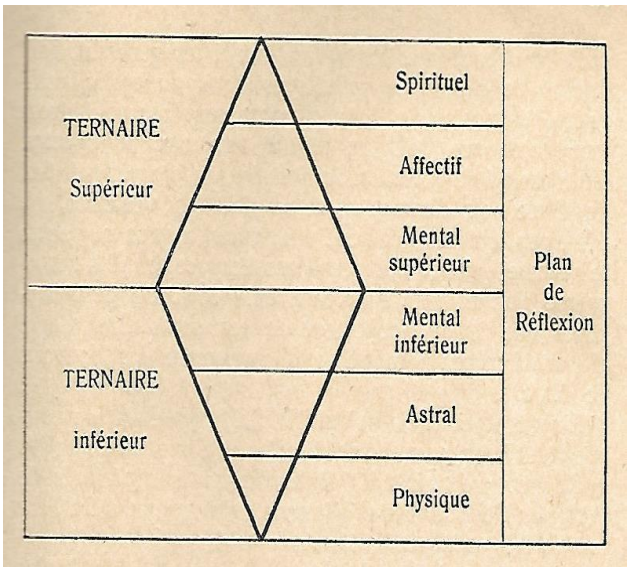
Il est évident que cette représentation graphique, qui superpose des éléments et des principes, au lieu de les intégrer, ne peut donner qu'une idée approchée, une image très imparfaite, destinée simplement à faire mieux comprendre la constitution occulte de l'homme. Nous devons, en effet, nous représenter les *mondes*, les *sphères*, les *plans*, les *régions*, etc., dont nous avons parlé, non pas comme juxtaposés, emboîtés, mais bien comme *se pénétrant intimement les uns les autres, baignant, ou se fondant, les uns dans les autres*.

Supposons que nous versions lentement et successivement, dans un récipient quelconque, sept liquides de densité différente et doués de propriétés spécifiques particulières. Le plus lourd, versé en premier, occupera le fond, et le plus léger, versé en dernier, la surface. Puis, soumettons ce récipient à un mouvement, de telle nature qu'il se produise un mélange intime des divers niveaux ; nous verrons alors les sept liquides occuper, – en apparence du moins –, un même

volume de l'espace tri-dimensionné, et la masse liquide nous paraîtra *une* et homogène. Mais, en fait, il n'en sera rien, car, bien qu'occupant un même volume de l'espace, ces liquides conserveront une autonomie qui en feront sept mondes bien distincts, et sans rapport les uns avec les autres, puisque chacun gardera, du fait de ses molécules constitutives, sa densité propre et ses propriétés spécifiques. Et rien ne nous empêche de concevoir chacun de ces mondes séparés, comme le champ d'existence d'êtres minuscules, pour qui l'univers se réduira au cadre qui les entoure. Ces êtres vivront donc dans leur monde propre, sans qu'il leur soit possible de soupçonner même ce qui se passe dans des milieux voisins. En effet, bien que nous puissions difficilement nous le représenter, il existe entre ces sept mondes des frontières idéales, des zones de contact infranchissables, qui s'opposent au passage d'un monde dans l'autre ; car, pour cela, il faudrait que les habitants de l'un de ces mondes minuscules soient en mesure de modifier leur densité d'abord, leurs propriétés spécifiques ensuite.

Encore une fois, ces images sont imparfaites, on ne doit tout de même jamais les perdre de vue lorsqu'on parle de la hiérarchie des mondes (visibles et invisibles) dont se compose le milieu universel, non plus que des Principes qui constituent les diverses formes organisées du *Cosmos.*

Remarquons encore que, chez l'homme, l'ensemble des divers Principes constitutifs dont nous avons parlé, peut être ramené à un double ternaire, dont l'un : le ternaire inférieur (celui de l'animal), constitue en quelque sorte une réflexion du second : le ternaire supérieur (celui qui fait de l'animal une individualité humaine).



Le ternaire inférieur est le siège de la soi-conscience inférieure, qui englobe les consciences : physique, astrale et mentale inférieure, alors que le ternaire supérieur groupe les principes : mental supérieur, affectif et spirituel. Ce ternaire est le siège de la soi-conscience supérieure, laquelle comprend également – de par la loi des correspondances – trois consciences. Comme l'a dit M. Ed. Arnaud, c'est la *lumière* provenant des principes affectif et spirituel qui est réellement la *marque de l'homme,* car c'est elle qui élève celui-ci au-dessus du règne animal.

Aussi longtemps que l'homme reste prisonnier de son ternaire inférieur, il ne dépasse guère le niveau de l'animalité, et ce n'est que le jour où commence à pénétrer en lui la lumière qu'y projette le ternaire supérieur qu'il peut prétendre réellement avoir posé le pied sur la voie qui, tout au long du pèlerinage des existences, le conduira quelque jour à l'épanouissement complet de ses potentialités, autrement dit, à la fusion de l'Ego avec la monade immortelle – manifestation dans l'homme du Principe Unique sous *son triple aspect*.

Les Principes ou éléments constitutifs de l'individu (du plus subtil au plus grossier) le relient aux divers milieux dans lesquels il baigne inconsciemment, et ce sont ses nombreux véhicules qui établissent le contact avec les plans, ou régions, du milieu universel. II en résulte que chacun de ces véhicules reçoit et irradie des ondes, des radiations de nature et de fréquences diverses.

On sait, en effet, par la tradition – que vient ici confirmer la vision clairvoyante – que l'homme s'environne d'une *atmosphère vibrante,* en sorte que chaque Principe comporte une sorte d'enveloppe, sphérique ou ovoïde, de plus ou moins grand rayon, et que l'on désigne

généralement par le terme d'*aura*[13]. Ces auras, qui sont sous la dépendance des véhicules qui les génèrent, sont douées de propriétés spécifiques (taux vibratoire, coloration, dimension, etc.) elles conservent par conséquent leur autonomie, tels les rayons lumineux du spectre. Leur champ de radiation est fonction du progrès spirituel de l'être, en d'autres termes, plus les véhicules, ou Principes, qui les génèrent sont évolués, plus augmente le volume qu'elles occupent dans l'espace, et plus somptueuse devient leur apparence extérieure. On peut supposer que le développement de ces auras (leur degré d'épanouissement) contribue à augmenter les pouvoirs de l'être.

D'après le colonel Caslant, l'individualité humaine comprendrait sept auras fondamentales et cinq sous-auras[14]. On peut se demander si les Principes supérieurs de l'être, au-delà des corps physique, éthérique et astral, ont une forme, un aspect extérieur ?

Dans son ouvrage : *L'âme humaine*[15], M. Charles Lancelin a réuni les observations faites au moyen de sujets spécialement entraînés pour ce genre d'investigations. Les indications qu'il a obtenues sont fort curieuses. D'après cet occultiste, à partir de ce qu'il appelle l'âme intelligente, nous nous trouverions en présence d'éléments lumineux, – parfois extrêmement lumineux – offrant des apparences telles que : boule, halo, soleil, fer de lance, ostensoir, flammes, comètes[16].

Ceci demanderait naturellement à être contrôlé par d'autres expérimentateurs, mais, a priori, il semble assez rationnel de supposer que les véhicules ou Principes se rapportant aux plans supérieurs de l'être présentent des apparences que l'on retrouve dans les termes dont se sert le symbolisme religieux.

D'après la tradition occidentale, les sept *corps*, ou plans d'extériorisation de l'être humain, présenteraient chacun une couleur particulière ; soit : 1. Corps physique, rouge ; 2. Corps éthérique, nacre ; 3. Corps astral, orange ; 4. Corps mental, jaune ; 5. Corps causal, vert ; 6. Corps bouddhique, bleu ; 7. Corps atmique, violet.[17]

Les échanges vitaux qui s'établissent entre l'individu et le milieu cosmique sont assurés par des centres de force, sortes de points de contact entre les plans extérieurs hiérarchisés et les véhicules intérieurs. La science occulte les appelle des *chakras* (mot qui signifie roue, ou disque tournant). Ces chakras sont placés à la surface du double éthérique, à une petite distance de l'épiderme (quelques millimètres). Ils apparaissent, au regard du clairvoyant, comme des dépressions en forme de soucoupes, sortes de tourbillons, resplendissant comme de petits soleils.

Les principaux chakras sont distribués comme suit :

1. Base de l'épine dorsale
2. Ombilic
3. Rate
4. Cœur
5. Gorge

---

[13] L'*aura*, dit le colonel Caslant, est le terme par lequel on désigne l'aspect lumineux et coloré que présente le rayonnement émis par un être ou un objet, lorsqu'on l'observe dans ces états de sensibilité interne qu'on nomme clairvoyance. » (Cf. Caslant : *L'Aura humaine*, Paris, 1930).

[14] Loc. cit.

[15] Cf. Charles Lancelin : *L'Ame humaine*, 1921.

[16] On consultera avec intérêt les images données dans l'ouvrage de M. Ch. Lancelin. On y constatera que le corps éthérique (le fantôme proprement dit de l'être humain) est la reproduction exacte du corps physique ; il en est réellement le *double*. C'est lui par ailleurs qui, pendant la vie terrestre, détient l'énergie vitale de l'individu. Sur la nature et la constitution intime du corps éthérique, on consultera avec fruit l'étude de Rudolph Steiner, dans *La Science Spirituelle*, n° de janvier-février 1936, page 230 sq.

[17] On trouvera d'intéressants développements là-dessus dans : Francis Rolt Weehler : *Les couleurs dans la méditation. Etude occulte*. (*L'Astrosophie*, n° de mars 1936). Pour la correspondance des termes, voir les tableaux dans l'appendice.

6. Entre les sourcils
7. Au sommet de la tête
8. 9. 10. Organes inférieurs.

Dans le double éthérique, ces centres de force ont deux fonctions distinctes : La première est d'absorber et de distribuer le *prana* (la force vitale), d'abord dans le corps éthérique, et, de là, dans le corps physique ; secondement, d'amener dans la conscience physique la qualité inhérente au centre astral correspondant. Les chakras du corps astral, qui constituent les points de connexion entre ce dernier et le corps éthérique, sont situés à l'intérieur du double éthérique. Ce sont aussi des tourbillons, mais à quatre dimensions, en sorte qu'ils s'étendent dans une direction inconnue au corps éthérique, ils n'ont donc avec les chakras de ce dernier qu'un certain nombre de points communs.
Les *roues astrales*, occupent dans le corps les mêmes positions que dans le corps éthérique. Elles ont chacune pour fonction d'éveiller un certain pouvoir de réaction dans les particules de substance astrale qui les traversent ; ainsi l'une éveille la faculté de la vue, une autre la faculté de l'ouïe, etc. Des centres de force analogues se retrouvent dans le corps mental. De même que les chakras des véhicules inférieurs, ils y servent de points de connexion entre le corps mental et le corps astral ; ils reçoivent, en outre, et distribuent dans le véhicule adéquat les énergies afférentes aux milieux cosmiques dont ils participent.

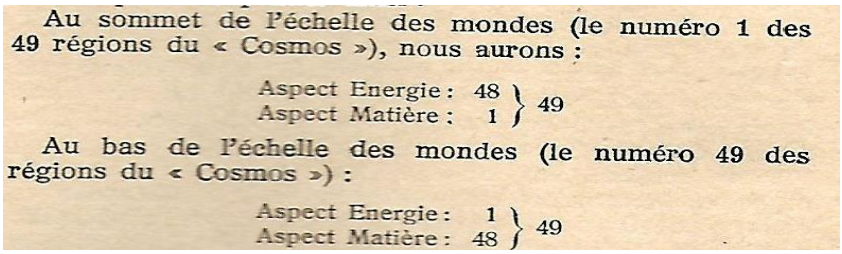
***

Comme on peut le pressentir déjà par ce qui vient d'être exposé, considérer l'homme comme un être isolé, sans rapports avec le monde, est un non-sens. Loin de vivre en vase clos, l'individualité humaine évolue, au contraire, simultanément, *sur plusieurs plans du Cosmos*, auxquels le rattachent les divers éléments (visibles et invisibles) de son être.
En effet, entre le corps somatique, véhicule le plus grossier, et le pur Être spirituel (l'Atma) s'étagent pour ainsi dire (bien que se compénétrant) une série de *Principes* qui correspondent, respectivement, aux principes (éthers différenciés) de l'Espace universel, établissant entre l'homme et le *Cosmos* des relations concrètes et vivantes.
Ainsi, bien qu'il n'en ait nullement conscience, tout homme se trouve *individualiser une portion du milieu universel.* En d'autres termes, l'univers trouve en lui une correspondance complète[18]. Il en résulte qu'une trame continue relie les êtres et les choses, établissant notamment entre l'homme et le monde une connexion étroite, indissoluble, bien qu'en partie seulement perceptible à notre conscience normale. Et ceci provient de l'imperfection de nos sens physiques. Si nous supposons, en effet, – comme tout semble le démontrer – que l'univers n'est qu'une immense échelle de vibrations, nous sommes conduits à admettre qu'un nombre fort restreint de ces vibrations affectent nos cinq sens. Ainsi la rétine n'est sensible qu'aux vibrations lumineuses comprises entre la zone des rayons infrarouges et celle des rayons ultra-violets.
Pour rendre plus clair ce que nous avançons ici, rappelons sommairement quelques notions élémentaires empruntées à la *Doctrine Secrète* et se rapportant aussi bien à l'aspect cosmologique du problème qu'à la constitution occulte de l'homme.

[18] Le véhicule le plus grossier de l'homme, ce que nous appelons le corps physique (ou somatique) contient en lui-même, et en proportion variable, tous les éléments constitutifs (liquides, solides, gazeux, éthériques) du monde physique. De même en est-il pour les corps plus subtils de l'être, vis-à-vis des milieux divers dont ils font partie.
Soulignons en passant que c'est le corps physique qui constitue pour nous la plus lourde des entraves comme la plus étroite des prisons ; c'est lui qui nous impose de si douloureuses limitations.

***

Nous devons nous représenter l'univers en évolution (monde physique et hyper physique) comme entièrement constitué par la *Substance-Une* (Esprit-Matière, ou Energie Substance) dont la densité et le taux vibratoire varient selon que prédomine l'aspect spirituel ou l'aspect matériel. Tout au haut de l'échelle : les vibrations les plus rapides et les densités les plus faibles ; tout au bas de l'échelle : les vibrations les plus lentes et les densités les plus fortes.
Il n'est donc pas, dans le *Cosmos* en manifestation, une trace, aussi infime qu'on puisse la concevoir, d'énergie (Esprit différencié) qui ne comporte une part de Substance (Matière) et il n'est pas une parcelle de Matière qui n'ait son substratum d'énergie (Esprit).
Lors donc que l'on s'élève dans la hiérarchie des plans cosmiques (éthers différenciés) dans lesquels se manifestent *nécessairement* en chaque point les deux aspects fondamentaux (Esprit-Matière ou Energie Substance), c'est l'aspect énergie qui va en croissant et l'aspect matière qui décroît ; si, au contraire, on descend vers les plans inférieurs, c'est l'aspect matière qui domine et l'aspect énergie qui diminue. Ceci peut s'exprimer ainsi :


Au sommet de l'échelle des mondes (le numéro 1 des 49 régions du « Cosmos »), nous aurons :

Aspect Energie : 48
Aspect Matière : 1 } 49

Au bas de l'échelle des mondes (le numéro 49 des régions du « Cosmos ») :

Aspect Energie : 1
Aspect Matière : 48 } 49

Théoriquement, ceci postule un plan médian, où les deux chiffres se balancent, région d'équilibre et d'harmonie parfaits : le quatrième dans l'échelle des mondes. C'est, dit M. Ed. Arnaud, le monde dans lequel se reflète le Principe affectif dépourvu d'égoïsme, celui où s'équilibrent dans l'homme la séparativité et l'universel[19].
Plus le taux vibratoire s'abaisse, plus la densité substantielle augmente, générant ce que nous appelons des mondes matériels, tel, par exemple, celui sur lequel nous vivons par le moyen de notre corps physique, et dont les sens externes nous permettent de percevoir tout ce qui ressortit au domaine de la matière, conformément à la loi qui veut que pour agir dans un monde quelconque, et pour exprimer les qualités qui lui sont propres, *il faut posséder un véhicule composé de la substance de ce monde.*
Si l'on se réfère aux données de la tradition, ces plans, ces sphères, ces mondes, ces régions, etc., (du plus subtil au plus dense) seraient au nombre de sept (les sept plans majeurs), se subdivisant eux-mêmes en sept plans mineurs comprenant chacun sept sous-plans, de telle sorte qu'un Cosmos mineur en manifestation comprendrait 49 subdivisions ou régions, possédant chacune un taux vibratoire spécial ; autrement dit, des propriétés atomiques particulières.
Dans chacun de ces mondes, ou dans chacune de ces régions, l'atome-ultime, l'*éthéron*[20] (c'est-à-dire la *matière* de ce monde) est caractérisé : 1. Par la nature de l'éther ; 2. Par les mesures entre lesquelles vibre la Vie de l'Unique (la nature du rayonnement, les fréquences vibratoires, etc.) ; 3.

[19] Le processus grandiose de la formation et de l'évolution d'un Cosmos en manifestation (Emanation de l'*Unique*) selon les enseignements de la *Doctrine Secrète*, a donné lieu à divers *essais* plus ou moins étendus, que l'on peut trouver dans la littérature théosophique, anthroposophique, rosicrucienne, etc. – Cf. aussi, notamment, le magistral ouvrage du Professeur Edouard Arnaud : *Recherche de la Vérité*. Paris, Leymarie, 1935.
[20] Ed. Arnaud, loc. cit., pp 55 sq.

Par les axes virtuels mais fondamentaux de vibration (trois pour le monde physique, espace à trois dimensions, mais peut-être plus nombreux dans les autres mondes).
Le tout constitue un type fondamental d'atome-ultime caractéristique pour chaque monde, qui impose son cachet aux états de la matière, de ce monde et auquel, finalement, sont ramenés tous les états de matière de ce monde[21].
Il est bien évident qu'il ne faut pas se représenter les mondes, ou régions du Cosmos, comme juxtaposés, comme emboîtés, car, en fait, ils se *pénètrent les uns les autres* ; les éléments constitutifs des plus subtils occupant les vides laissés entre les éléments (atomes, et leurs éléments constitutifs) les plus grossiers : telles les molécules d'un liquide se logeant dans les cavités les plus infimes d'une éponge. En d'autres termes, les divers éléments de ces 49 régions du Cosmos occupent simultanément une même place de l'espace. Les éthers différenciés dont sont formées ces régions, bien qu'ayant entre eux des corrélations, ont chacun leurs propriétés, ce qui détermine les conditions d'existence des divers milieux, cadres, ou décors au sein desquels évoluent la vie et la forme, sous leurs infinies modalités.
Nous ferons remarquer que selon nous, cela exclut – dans un certain sens – l'idée de continuité entre les divers plans hiérarchisés du Cosmos, du plus subtil au plus grossier. On pourrait exprimer ceci au moyen d'une image grossière, en disant que la descente (du sommet spirituel à la base matérielle) ne se réalise pas suivant une pente continue (plan incliné), mais par une succession de degrés (escalier), chaque degré constituant un monde particulier (astral, mental, spirituel, etc.), différent de celui qui le précède ou le suit, bien que présentant néanmoins, du fait de l'unité de la Loi et de la corrélation des éthers, des analogies.
C'est, croyons-nous, l'idée contenue dans la conception des *degrés discrets* d'Emmanuel Swedenborg. Voici, en effets quelques passages tirés de son œuvre géniale : « Les atmosphères appelées éthers et airs, depuis le haut jusqu'en bas, sont distinguées en de tels degrés (degrés discrets) car elles sont comme des choses simples, des assemblages de ces choses et des assemblages de ces assemblages qui, pris ensemble, sont nommés un composé. »
Et encore : « Ces degrés sont discrets parce qu'ils existent distinctement et ils sont étendus par degrés d'ascension (ou de hauteur) ; mais les autres degrés sont continus, parce qu'ils croissent continuellement et ils sont étendus par degrés d'extension (ou de largeur) ... Les uns diffèrent tellement des autres qu'ils n'ont rien de commun, aussi doivent-ils être strictement perçus et nullement confondus.

[21] Un occultiste distingué (Dion Fortune) disait récemment : « L'atome primordial de chaque plan est l'unité de la matière primordiale appartenant à ce plan et de laquelle provient la forme de l'existence s'y rattachant. Cet atome provient du plan supérieur, soit d'un plan moins dense, mais plus dynamique, car c'est par son dynamisme supérieur qu'il vitalise le plan situé au-dessous. « Un atome – selon la nomenclature occulte – est une portion de la substance (ou matière) d'un plan, et, sur ce plan, cet atome agit comme une unité indivisible. Si nous le regardons du plan supérieur, c'est-à-dire du plan d'où il est originaire, cet atome apparaît comme une molécule, étant une agrégation d'atomes du plan subtil. Nous voyons ceci très clairement dans le monde physique qui nous entoure. Les atomes de la matière dense, bien qu'ils agissent absolument comme des unités sur le plan matériel dense, ne sont pas indivisibles ; ils sont des associations d'électrons, et peuvent être regardés comme des molécules au point de vue du plan éthérique. Sur ce plan éthérique, à son tour, l'électron est l'atome primordial et il agit comme une unité, mais si nous montons un plan plus haut, au plan astral, nous voyons l'électron non comme une unité, mais comme une association de forces moins matérielles, autrement dit, plus dynamiques. » En fait, l'intégration fait passer la matière impondérable de l'éther aux états pondérables formés par les atomes électriques, magnétiques, radiants, puis matériels proprement dits, lesquels sont des condensations successives de l'Energie primordiale. La désintégration est le processus inverse, avec retour à cette Energie. Pour le plan physique, toute manifestation tire son origine du plan qui lui est supérieur, du plan astral, régi par des lois qui nous sont inconnues. De même en est-il pour le plan astral lui-même, qui tire son origine du plan qui lui est supérieur, et ainsi de suite.

(Dans les degrés continus) *le premier degré est le tout dans toutes les choses des degrés suivants.* Cela vient de ce que les degrés sont homogènes. Ils sont homogènes parce qu'ils ont été produits par le premier degré. En effet, leur formation est telle que le premier, par des faisceaux ou des *pelotons,* en un mot par des *assemblages,* produit le second, et, par celui-ci, le troisième... de là, il est évident que le premier degré est le principal et celui qui règne uniquement dans les suivants ; qu'ainsi il est le tout dans toutes les choses des degrés suivants. »

De son côté, M. Stanley Redgrove dit ceci, concernant les degrés discrets : « Swedenborg différencie d'une manière très nette ce qu'il appelle les *degrés discrets* des degrés continus. Les degrés continus sont ceux qui passent graduellement l'un dans l'autre ; par exemple, les degrés de lumière et d'ombre, de couleur, d'extension, de densité, de température, etc. Il n'est pas possible de séparer de tels degrés par des lignes de démarcation tranchées. Il est impossible, par exemple, de fixer une grandeur au-delà de laquelle tout est grand, et en dessous de laquelle tout est petit, ou une température au-dessus de laquelle tout est chaud et au-dessous de laquelle tout est froid. Une pareille démarcation tranchée n'a pas de sens : on passe graduellement du petit au grand, du froid au chaud, du léger au lourd, du rouge au jaune, etc. En outre, deux degrés dans une même série ne sauraient co-exister simultanément. Un corps ne saurait avoir deux volumes ou deux températures à la fois, pas plus qu'il ne saurait être rouge et jaune, lourd et léger dans une seule et même de ses parties. Le cas est différent lorsqu'il s'agit de degrés discrets. Ils ne passent pas l'un dans l'autre mais sont parfaitement distincts ou discrets. En outre, ils co-existent toujours, car la fin n'existe pas autrement que dans la cause, ni la cause autrement que dans l'effet. »

« Il n'y a pas, dit le Dr J.-J. Wilkinson[22], de progression continue d'un degré inférieur à un degré supérieur, mais l'unité de l'inférieur est le complexe (*compound,* l'agrégat) du supérieur, et si nous dépassons cette unité, nous passons d'une série dans une autre dans laquelle toutes les qualités (predicates) concernant la force, la forme, la perfection, etc., sont changées et rehaussées. La doctrine des degrés nous permet d'observer l'unité de plan qui règne dans l'ensemble de n'importe quel complexe organique. »

Dans son volume, *Swedenborg et les phénomènes psychiques*[23], M. Henri de Geymuller a relevé, lui aussi, les conséquences intéressantes qui découlent de la féconde théorie des degrés discrets de Swedenborg : « Si, dit-il, nous prenons pour système de référence les degrés continus ou degrés d'extension, il est évident que *par la division nous passons du complexe au simple*, parce que dans ce système le tout est nécessairement – et par définition – plus complexe que la partie.

Mais, si nous transformons ce système, en y ajoutant ce qu'on pourrait appeler un nouvel axe de coordonnées, correspondant aux degrés d'ascension ou degrés discrets, alors nous constaterons que, si l'unité d'une série homogène est *simple* par rapport à tous ses degrés d'extension, elle devient *complexe* par rapport à ses degrés d'ascension.

En effet, si nous considérons successivement les degrés discrets, nous constaterons un fait bien suggestif : c'est que *le complexe ou le multiple du degré supérieur devient chaque fois l'unité ou le simple du degré inférieur*. Il en résulte le phénomène suivant, savoir qu'en opérant par division sur une seule et même série homogène, sur un seul et même plan d'extension continu, nous allons du complexe au simple ; c'est-à-dire de l'ensemble à l'unité, tandis qu'en quittant au contraire cette série pour atteindre la série antérieure et intérieure, ou le plan d'extension supérieur d'un degré discret, nous rencontrons une complexité sans cesse croissante.

Conclusion : En *subdivisant* une série homogène et continue, on atteint finalement son unité simple. Si l'on procède plus loin, et que l'on dissocie cette unité elle-même, l'on pénètre dans un

[22] Introductory Remarks to the *Animal Kingdom* of Swedenborg.
[23] Paris, Leroux, 1934.

monde nouveau, dans une série supérieure et plus intérieure, totalement différente de la précédente, où la simplicité, apparemment atteinte précédemment, se transforme en une complexité prodigieuse. Voilà pourquoi il est légitime de considérer l'unité composante à la fois comme plus simple et comme plus *complexe* que l'ensemble composé, plus simple en vertu des degrés continus ; plus complexe en vertu des degrés discrets. »

C'est seulement, dit-il encore, en comprenant la différence qu'il y a entre les degrés discrets, que nous pourrons saisir la différence qu'il y a entre *Dieu, l'Esprit* et la *Matière,* ou entre le *Divin, le Spirituel* et le *Naturel.* En effet, il n'y a aucune continuité entre eux, mais *ils dépendent successivement l'un de l'autre comme la fin, la cause et l'effet.*

Puisque telle est la relation entre ces trois termes de la substance, il en résulte qu'il n'y a pas seulement *correspondance* entre Dieu, l'Univers spirituel et l'Univers matériel, mais aussi *influx* de Dieu, par le monde spirituel, dans le monde matériel ; car la *relation* qu'il y a entre *ce qui est cause et ce qui est effet* est appelée *correspondance*, tandis que *l'action* ou l'opération de la cause sur ou dans l'effet se nomme *influx*.

Ainsi (sans vouloir remonter jusqu'à Dieu dans l'échelle des causes), il faut nous graver dans l'esprit :

1. – Que le monde matériel *provient* tout entier du monde spirituel, non pas comme le dense provient par continuité, du moins dense, mais comme l'effet provient de la cause.

2. – Que le monde spirituel *est présent* dans le monde matériel sans être limité par la matière, ni contenu dans l'espace qui lui est propre ; de même que la cause *est présente* dans l'effet, non par continuité spéciale, mais par correspondance.

3. – Qu'il y a *influx* du monde spirituel dans le monde naturel, c'est-à-dire *opération* du spirituel sur, dans et par le naturel, de même qu'il y a *opération* de la cause, sur, dans et par l'effet.

4. – Que cet influx a lieu *selon la correspondance* qui existe en général et en particulier entre les deux mondes.

5. – Que, par conséquent, le monde matériel subsiste continuellement d'après l'influx du monde spirituel, selon le rapport de correspondance, ou le parallélisme organique qui leur est inhérent. »

Ici se présente à notre esprit un problème qui, à première vue pourrait paraître insoluble.

Nous avons employé parfois, pour représenter les 7 mondes, ou régions, du Cosmos (ou – ce qui revient au même – les 7 Principes, ou plans, de l'entité humaine), l'image des 7 liquides de densités différentes et se compénétrant, en insistant sur le fait que le passage de l'un à l'autre – à supposer qu'ils servent de champ d'existence à des êtres organisés et conscients – ne pourrait se faire, pour ceux-ci, que moyennant une modification du taux de vibrations de leurs éléments constitutifs.

Cette difficulté se présente ici aussi avec les degrés. Comment pouvons-nous, en effet, concevoir un changement des conditions spécifiques de l'être rendant possible le passage (ou le saut !) d'un degré à l'autre ? Opération qui peut, grosso-modo, être comparée à celle qui permettrait à un bouchon de liège (s'il était conscient !) de modifier sa densité, de telle sorte qu'il soit en mesure de pénétrer dans un liquide (de l'eau, par exemple), de s'y maintenir, et de s'y mouvoir à l'aise.

Eh bien ! Cette difficulté, nous la trouvons résolue par la loi de corrélation des éthers, comme l'a magistralement exposé M. Edouard Arnaud[24]. Voici, en effet, ce qu'il dit : « *Interactions des éthers, corrélations*. – Dans l'hypothèse que j'émets pour m'expliquer les postulats des doctrines occultes, la corrélation entre les éthers est obligatoire :

1. – Tous les éthers s'interpénètrent, baignent les uns dans les autres, toutes les ondes qui affectent les uns affectent les autres ;

[24] Ed. Arnaud, loc. cit. p. 58.

2. – Les pensées de l'Unique (modes de vibrations) sont causes de tous les phénomènes du Cosmos. Nos propres pensées (modes de vibrations) sont elles aussi, selon la Loi, causes de phénomènes. Tous ces phénomènes s'inscrivent dans les éthers où l'entité *centre sa conscience*. Mais en remontant à la source de toute pensée, la cause initiale du pouvoir de penser réside dans le troisième aspect de la Trinité de l'Unique manifesté.
« D'où viendrait la pensée, disait Lippman, si la pensée n'existait pas ?
Les pensées de l'Unique s'inscrivent depuis l'éther n° 1 jusque dans l'éther n° 7 dans tous ces mondes de vibrations par des ondes adéquates, comme des échos allant en s'affaiblissant de mondes en mondes par l'inertie des éthers de plus en plus différenciés, jusque dans le monde physique où nos sens en perçoivent quelque chose.
J'ai vu que l'éthéron n° 7 est une pensée inscrite dans le monde physique n° 7 ; les éthérons n° 6, n° 5, etc., sont la même pensée inscrite dans les éthers astrals, mentals, etc. Même pensée, même loi d'inscription de la pensée, phénomènes correspondants, mais, pour nous, phénomènes différents ; car, si nous possédons quelques embryons d'antennes psychiques et cinq sens dans le monde physique, les premiers sont à peine formés et les seconds insuffisamment développés pour que nous puissions saisir la correspondance de phénomènes issus d'une même pensée s'inscrivant dans différents éthers.
Elle est pourtant si complète qu'à tout instant nous faisons appel aux images du monde physique (vibrations dans l'éther n° 7) pour exprimer des états d'âme des mondes psychiques (vibrations dans les éthers psychiques).
Instinctivement, nous faisons passer cette correspondance dans le langage : la pureté du lys, les ténèbres de l'âme (ondes brouillées dans les domaines physiques et psychiques) ou, au contraire, la clarté de l'esprit, la lumière de l'âme, etc. Bien mieux, certaines formes de plantes ou d'animaux font naître aussitôt en nous des réflexes psychiques parfois intenses.
Par ailleurs : un simple parfum (fréquences vibratoires dans l'éther n° 7) peut susciter une émotion (fréquences dans l'éther n° 6), ou bien une pensée (fréquences dans l'éther n° 5) ou, chez les grands sensitifs, une extase spirituelle (fréquences dans les éthers supérieurs). De même, certains aliments (fréquences dans l'éther n° 7) ont une répercussion sur les états d'âme ou d'esprit.
Réciproquement, une émotion donne des palpitations de cœur, la colère rend malade. Inutile d'insister sur les corrélations entre le psychique et le physique que tout le monde connaît ; elles s'expliquent et deviennent obligatoires si l'on admet l'hypothèse que je présente comme généralisation des découvertes de l'atomistique. Cette correspondance entre les mondes de vibrations du Cosmos (fait d'expérience) m'oblige à compléter mon hypothèse en me basant sur l'Unité de Loi et sur ce que nous pouvons observer dans le monde physique. Je suppose alors que : *les fréquences vibratoires au moyen desquelles une même pensée peut s'exprimer, sont à l'octave d'un monde à l'autre.* Le monde physique avec ses soixante-dix-sept octaves de vibrations électromagnétiques représente globalement *l'octave inférieure* du Cosmos. Le monde psychique n° 1 avec ses vibrations correspondantes représente globalement *l'octave supérieure* du Cosmos.
Je précise toujours par un exemple concret : C'est une même pensée de l'Unique qui s'inscrit comme éthéron (atome-ultime) dans tous les éthers. L'éthéron n° 7 possède la fréquence inimaginable de 10^{20} fois 120 millions de milliards de kilocycles. Celle de l'éthéron n° 6 est à l'octave (deux fois plus grande). Celle de l'éthéron n° 5 est à l'octave de la précédente, etc.
Les lois d'harmonie que nous connaissons dans le monde physique en acoustique qui régissent les notes dans un octave et les octaves entre eux, nous permettent de comprendre que la *Loi d'harmonie du Cosmos est une loi mathématique, dans tous les mondes de vibrations et entre les*

mondes de vibrations. L'atomistique de tous ces mondes est identique. L'unité de Loi est entièrement satisfaite, la corrélation entre les éthers est complète. »
Et ailleurs encore, M. Arnaud précise ainsi sa pensée[25] : « J'ai indiqué plus haut les *causes de corrélation entre les éthers.* L'analogie des sept éthers avec les sept octaves du piano permet de mieux saisir une des causes :
Quand on fait vibrer une note, d'une octave inférieure, aussitôt, de quintes en quintes, d'octaves en octaves, naissent des vibrations selon la loi des harmoniques. Il en est de même dans les éthers. D'où la conclusion : par les vibrations harmoniques et la corrélation des éthers on peut passer d'un monde de vibrations à un monde hiérarchiquement supérieur, sans être obligé de suivre la filière de tous les états de matière ; c'est-à-dire sans remonter la gamme note après note.
Les grands Instructeurs de l'humanité ont connu cette loi et savaient que l'être le plus inculte peut néanmoins atteindre le psychisme supérieur. »
C'est donc par la loi de corrélations ou d'interactions des éthers dans lesquels est immergée l'entité humaine, que se trouve résolue la difficulté que nous relevions plus haut ; loi qui permet de comprendre comment se réalise entre des plans, des degrés, des mondes, des milieux, etc., hiérarchisés et, en apparence, nettement individualisés et limités, des phénomènes de résonance qui font tomber, en un certain sens, les frontières et les limitations dont nous avons fait état, sans qu'il soit par ailleurs obligatoire, pour les êtres organisés, d'abandonner leurs véhicules les plus denses, les plus substantiels.
Il est à supposer que pour chacun des plans du Cosmos – comme on le constate dans le monde physique – la *Substance Energie* (Esprit-Matière) ne reste pas uniformément répandue dans l'espace, mais se répartit en amas, ou concentrations de substance, telles, pour le Cosmos matériel, les galaxies, les nébuleuses, les comètes, les soleils, les planètes, etc. En sorte que si la vie, dans les mondes supérieurs, est surtout *un état de conscience* (phénomène de l'ordre subjectif), il ne s'ensuit nullement qu'une individualité ne puisse réaliser des déplacements spatiaux, ce qui conduit à la conception de localisations ; quels que soient les milieux envisagés et la situation qu'ils occupent dans la hiérarchie des éthers différenciés.

***

Décrire le processus par lequel s'accomplit la différenciation de l'atome-originel du plan cosmique le plus élevé, à l'atome-ultime du monde physique – le plus bas de l'échelle – n'est pas chose aisée !
Plusieurs auteurs s'y sont essayés en se basant sur les données contenues dans la *Doctrine Secrète* et sur les découvertes les plus récentes de l'atomistique (Voir note plus haut).
Bien que la manière de se représenter la chose ne coïncide pas toujours exactement, il serait injuste de ne pas reconnaître que les divergences entre les hypothèses formulées résident bien plus dans des questions de détail que dans la conception générale du phénomène. Mais nous ne pouvons entrer ici dans l'exposé d'un problème aussi spécial et aussi ardu, aussi dirons-nous simplement que la matière-ultime d'un monde devient, par différenciation, l'éther, et aussi l'Esprit-Vie du monde de vibrations qui le suit dans l'échelle des mondes (en descendant), ce qui conduit à envisager l'atome-ultime du monde physique (le plus grossier) comme renfermant en lui tous les éthers et toutes les possibilités de vibrations du milieu universel – du monde le plus subtil au monde le plus matériel. Et ceci résulte du mode de formation des éthers constituant ces

[25] Edouard Arnaud, loc. cit. p. 135.

mondes. Si nous appelons *éthéron* l'atome-ultime d'un monde, nous aurons le processus suivant, tel que l'a clairement décrit M. Ed. Arnaud[26] :
« L'atome-ultime du monde n° 1 (Ethéron n° 1) est un vortex d'énergie (Esprit-Vie) de l'Unique, enveloppé d'une gaine d'éther n° 0.
L'éthéron n° 2 est un vortex d'énergie dans l'éther n° 1. C'est l'Esprit-Vie avec sa gaine d'éther n°. 0 entouré d'une deuxième gaine d'éther n° 1 plus différencié. Et ainsi de suite. En sorte que :
L'atome-ultime du monde physique n° 7 est l'Esprit-Vie de l'Unique entouré de 7 gaines d'éther de plus en plus différencié. L'Esprit-Vie est toujours présent dans tous les mondes de vibrations, plus ou moins enserré et voilé dans les gaines d'éther qui l'enveloppent. *C'est la gaine la plus extérieure qui représente la forme, la matière, et cela dans tous les mondes.*
L'atome-ultime physique étant le plus complètement différencié, le plus enveloppé de gaines d'éther est, de ce fait, le plus limité dans ses pouvoirs vibratoires, car son enveloppe extérieure seule répond aux vibrations du monde physique[27]. »
On peut donc se représenter l'atome-type de chaque monde (ou région) comme un vortex d'énergie (Force-Substance) possédant à l'état potentiel tous les pouvoirs de la Vie-Une incluse en lui, et entouré, enveloppé, de voiles (ou d'enveloppes), de nature éthérique, de plus en plus nombreux au fur et à mesure que se produit la descente vers les plans inférieurs[28] (éthers différenciés).
Si l'on se réfère à la *Doctrine Secrète*, dont les enseignements à cet égard ont pu être vérifiés par la clairvoyance de sujets mis en état d'hypnose, les atomes de l'éther le plus subtil du monde physique sont *tous absolument pareils*, si ce n'est que les uns sont positifs et les autres négatifs.
« A l'examen, dit M. Ch. W. Leadbeater, cet atome a la forme d'un cœur, et est composé en apparence de dix anneaux ou *fils* disposés en spirale, dont trois sont plus épais que les autres. A l'examen, on voit qu'un atome est extrêmement actif. Trois mouvements sont surtout visibles : premièrement, il tourne rapidement sur son axe ; secondement, il se meut rapidement autour d'une petite orbite ; troisièmement, il se dilate et se contracte constamment, palpitant comme un cœur qui bat. Tous les éléments chimiques, ainsi qu'on les dénomme, et, par conséquent, tous les composés de toute sorte, dérivés de ces éléments, sont constitués de groupes de ces atomes-ultimes [29] disposés en figures géométriques[30]. »
Mme Annie Besant dit également : « Si nous examinons l'atome du plan physique et ses combinaisons du point de vue force, nous voyons qu'un flux de force entre dans l'atome par la dépression située au sommet, pour ressortir dans le pôle inférieur, et que le caractère de cette force est modifié par son passage à travers l'atome. En outre, chaque spire est parcourue par un

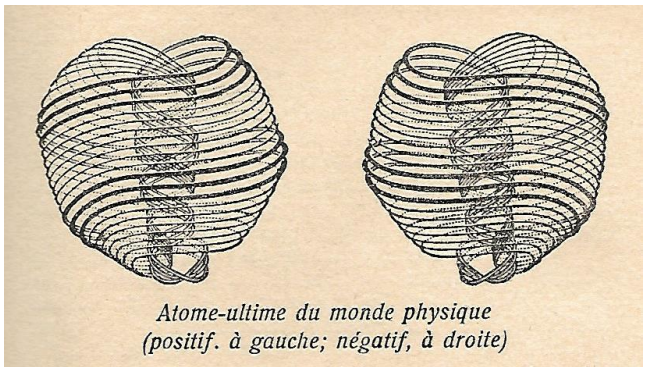
---

[26] Cf. Edouard Arnaud : *Recherche de la Vérité*, p. 56.
[27] Cf. Edouard Arnaud : *Recherche de la Vérité*, p. 56.
[28] « Dans tous les éthers différenciés (physique, astral, mental, affectif, etc.), dit M. Ed. Arnaud, la Loi-Une règne partout semblable. La matière y est toujours l'objectivation de l'énergie de ces éthers. Elle résulte d'éthérons (de ces éthers) mis en mouvement par la pensée (divine ou humaine) dans d'autres éthérons non touchés par le mouvement. Les pensées s'inscrivent ainsi simultanément dans tous les éthers qu'elles peuvent atteindre. Rien, absolument rien, ne peut nous apparaître comme phénomène physique ou psychique ; rien ne peut exister, pour nous, dans le Cosmos sans l'intervention conjuguée de trois éléments (trois facteurs), tel que, si un seul fait défaut, plus rien n'est manifesté. Le premier facteur est un facteur énergétique (Esprit-Vie) ; le deuxième est le facteur forme ou matière (qui n'est autre que la délimitation de l'énergie, sa concentration) ; le troisième est le facteur idée (idée directrice intelligente). Enfin tout phénomène nécessite un substratum (dans le sens de support). Dans tous les mondes : psychiques ou physiques, ce substratum est l'éther de ce monde non touché par l'énergie, c'est à-dire non en mouvement. »
[29] Nous rappelons ce que nous avons dit plus haut sur l'emploi du mot : atome-ultime, ce terme se rapportant ici à l'atome le plus subtil.
[30] Cf. Ch. W. Leadbeater : *La science des sacrements*, p. 423.

flux de force, ainsi que chaque spirille, et les lueurs au ton changeant que l'atome émet sans cesse, tandis qu'il vibre et tourbillonne dans son mouvement rapide, sont dues aux activités diverses des spires[31]. »

M. Charles Lancelin, résumant les observations faites par des sujets magnétiques, mis en état de voyance, a donné de la structure de l'atome-ultime (l'ultimate) une description qui a une grande analogie avec ce qu'en disent M. Leadbeater et Mme Besant.

« Sous quelle forme, dit-il, se présente l'ultimate ? Voici : Figurez-vous un sélénoïde (fil métallique contourné en hélice) minuscule, contourné lui-même en hélice, de façon à former un sélénoïde de second ordre, qui, contourné lui-même, en constitue un de troisième ordre, et ainsi de suite sans que l'on puisse dire quel est le degré du dernier sélénoïde, lequel, ramené sur lui-même, forme une petite masse sphéroïdale de – peut-être – un mille milliardièmes de micron, composée uniquement de force-substance électrique. Je viens de dire que la forme de cet ultimate est sphéroïdale. Théoriquement, elle serait sphérique ; mais le point d'entrée du courant détermine, sur cette sphère minuscule, une dépression qui la déforme, et le point de sortie du même courant, à l'opposé du point de pénétration, occasionne une protubérance qui, avec la dépression susdite, donne à la sphère une forme en quelque sorte cardiacée. Telles sont les données de l'ultimate, tel qu'il sera trouvé un jour par la science officielle[32]. »



Atome-ultime du monde physique (positif. à gauche; négatif, à droite)

L'enroulement des spires – selon que cet enroulement se produit de gauche à droite, ou de droite à gauche – détermine la nature positive et négative de l'atome. En outre dans les trois *anneaux* ou *spires* les plus épais circulent des courants que caractérise l'énergie du triple Logos. Quant aux sept autres – qui sont en réalité, eux aussi, des lignes de force – ils correspondent aux sept hypostases de ce triple Logos (les sept logoï planétaires). Lorsqu'ils sont soumis à l'action de la lumière et du son, ils émettent respectivement Une des sept couleurs du spectre solaire et un des sept tons de la gamme naturelle, irradiant par ailleurs, chacun pour soi, l'influence spéciale de l'une des sept hypostases.

Nous avons dit plus haut que les sept grands plans se subdivisaient eux-mêmes en sept sous-plans (ou régions), ce qui revient à dire que chacun de ces sept mondes renferme en lui-même sept autres mondes dont les éthers s'interpénètrent, baignent les uns dans les autres. Mais, chose remarquable, ces mondes, bien que se compénétrant, conservent leur spécificité, leur autonomie ; ainsi le monde éthérique – le plus voisin du monde matériel – garde, en un certain sens, une entière indépendance par rapport à ce dernier ; de même le monde astral par rapport au monde éthérique ; le monde mental par rapport au monde astral ; et ainsi de suite. Il y a corrélation entre les éthers constitutifs, mais pas fusion, mélange ou combinaison. Tels les sept rayons lumineux du spectre qui gardent leur autonomie, chaque milieu cosmique différencié conserve ses propriétés particulières.

Si l'on songe à la diversité des formes que nous révèle l'architecture des atomes, dans le seul monde matériel, on peut se représenter l'infinie variété des constructions atomiques, pour l'ensemble des plans cosmiques, et imaginer, d'autre part, les inconcevables possibilités que

[31] Cf. Annie Besant : *La Sagesse antique*, p. 467.
[32] Cf. Ch. Lancelin : *L'occultisme et la science*, p. 517

renferment les éléments constitutifs des atomes supérieurs, aux sources mêmes de la manifestation, dans ces mondes exaltés où rayonne, en sa pureté originelle, la Vie-Une, au début de la différenciation.
Ce qu'il faut retenir, c'est que plus on s'élève dans la hiérarchie des plans, ou mondes, du Cosmos, plus nombreux deviennent les moyens de réalisations. Et ceci provient du fait que l'étendue des virtualités créatrices augmente avec la simplicité des éléments formateurs. En effet, plus ceux-ci sont simples et réduits en volume, plus grandes s'avèrent les possibilités morphogéniques. Il n'est pas un bâtisseur qui ne nous comprendra. Avec des matériaux de dimensions réduites, et d'un type simple et uniforme (les briques par exemple), presque infinies deviennent les possibilités d'utilisation, alors que celles-ci diminuent avec l'augmentation du volume et la complexité des éléments (faces, angles, arêtes) de l'unité de base. Ceci pour ceux qui s'étonneraient à l'idée que, plus on s'élève sur l'échelle des mondes, plus grandes s'avèrent les virtualités morphogéniques de la substance, sous l'action combinée de la vie et de l'idéation.
Le monde que nous connaissons le mieux – encore que notre connaissance en soit bien imparfaite – est évidemment le monde matériel. C'est, en effet, celui dans lequel nous sommes appelés à vivre pendant notre existence terrestre, et c'est pour répondre aux vibrations lentes de la matière que nous avons été dotés de nos cinq sens de perception. Par leur intermédiaire, nous prenons ainsi conscience de ce qui nous entoure, nous nous faisons une représentation objective de l'univers. Mais la science nous apprend que nos sens sont imparfaits, autrement dit, ils ne nous ouvrent sur cet univers qu'une fenêtre étroite, et cela parce qu'ils ne sont en résonance qu'avec une certaine portion de l'échelle des vibrations ; ainsi, comme nous l'avons dit, notre rétine n'enregistre que les vibrations lumineuses comprises entre l'infrarouge et l'ultraviolet. De même en est-il pour nos autres moyens de perception. On peut donc dire – d'une façon générale – que nous ne sommes conscients que d'une infime portion du milieu dans lequel nous sommes immergés, et qui sert de cadre à notre existence. Seuls des ignorants pourraient prétendre qu'il n'existe rien au-delà de nos perceptions normales.
En effet, puisque la structure atomique de chaque plan diffère, il est évident que nos sens physiques (formés de matière physique) ne peuvent entrer en résonance qu'avec la matière du plan physique, et que seuls nos sens psychiques (sens internes) peuvent, par leur développement nous renseigner sur ce qui se passe dans ces mondes dont la substance constitutive est d'une autre nature que celle qui sert de base au milieu matériel de notre existence.
Si, par impossible, nous pouvions soudain rendre nos sens responsifs aux vibrations qui ne les affectent pas normalement, nous nous trouverions soudain environnés d'un monde, sans doute fort différent de celui auquel nous sommes habitués ; et c'est précisément ce qui se produit pour ceux d'entre nous qui, ayant acquis certaines facultés paranormales, arrivent à prendre conscience d'une foule de choses qui nous échappent et nous étonnent[33].
L'éther des mondes hyper physiques est aussi visible pour les clairvoyants expérimentés que le sont les solides, les liquides et les gaz de notre monde pour le commun des mortels. Ils voient, par exemple, que les forces qui donnent la vie aux formes minérales, végétales, animales et humaines, circulent dans ces formes par l'intermédiaire de quatre états de l'éther et, comme nous l'avons dit tout à l'heure, ils sont ainsi en mesure d'observer l'architecture même des atomes du monde physique[34] en leurs éléments constitutifs.

[33] « Le monde fluidique qui vous entoure recèle des secrets incomparables, dont vous commencez à distinguer les reflets d'aurore. Vous irez ainsi de découverte en découverte, de plus en plus éclairés, de plus en plus convaincus de votre ignorance. » (Lettres de Pierre)
[34] Monde physique qui comprend, rappelons-le, ce que nous avons désigné plus haut par les 7 notes de la gamme (do, ré, mi, fa, sol, la, si.

***

Une question qui se sera sans doute posée maintes fois à l'esprit du lecteur est celle-ci : « *Quelle peut-être la nature de ces véhicules subtils – invisibles à l'œil –, qui s'hiérarchisent dans l'homme ?* »
Au fait, nous serions bien embarrassés de donner ici une réponse précise et complète, car ces *véhicules* font, comme nous l'avons vu, intégralement partie de plans, de mondes et d'états qui échappent à l'emprise de nos sens normaux. Les termes qu'empruntent, pour les définir ou les décrire, les *voyants,* sont difficilement compréhensibles et restent incontrôlables pour celui qui n'est pas en mesure de pénétrer consciemment dans les diverses modalités de la substance *Une* différenciée.
Emmanuel Swedenborg a consacré une partie de son œuvre immense à l'étude des véhicules les plus voisins de l'état physique. Ses descriptions sont fort curieuses, mais les termes qu'il emploie peuvent prêter à équivoque[35]. Charles Lancelin, à la suite de longues expériences avec des sujets clairvoyants, a donné, lui aussi, des indications très remarquables concernant les divers véhicules que comporte l'entité humaine[36].
Pour ce qui concerne la nature profonde de notre être spirituel, un fait digne d'être noté est l'affirmation que nous trouvons chez divers auteurs d'une identité d'essence absolue entre l'Amour divin (origine du monde) et le noyau spirituel de notre être (origine de l'homme).
Les textes ci-dessous mettent en lumière cette splendide conception :
« Il existe vraiment, dit Rudolf Steiner, à la base de toute matière, un état de dissolution que l'investigation clairvoyante peut atteindre et qui est identique pour toutes les substances. Toutefois, ce n'est plus de la matière, mais quelque chose qui est par-delà toutes les substances caractérisées connues... Il existe donc *une essence fondamentale* de l'état matériel, et toute substance n'en est que la densification. Si l'on demande ce qu'est au fond cette matière fondamentale, voici ce que la Science Spirituelle répond : « Toute substance est sur la terre de la *Lumière condensée*. Rien n'existe qui ne soit de la Lumière condensée sous une forme quelconque. »
Le corps humain n'est, lui non plus, en tant que corps matériel, qu'un *tissu de Lumière*... Et de même que toute matière n'est que de la lumière condensée, tous les phénomènes de l'âme sur terre, si divers soient-ils, sont des modifications de ce que nous pouvons appeler d'un mot, dont il faut saisir vraiment l'essence : l'AMOUR. Et, lorsque nous observons la nature intérieure de l'homme mêlée à sa nature extérieure, nous pouvons voir que *son corps est tissé de lumière*, et qu'intérieurement son *âme est tissée d'Amour*... L'Amour et la Lumière sont les deux éléments, les deux composantes qui pénètrent tout état terrestre : *l'Amour pour la vie intérieure* ; *la Lumière pour la vie extérieure*. »

***

Une communication médiumnique, que l'on attribue au célèbre philosophe et psychologue William James, dit ceci : « La substance que nous nommons l'Amour (Divin) est plus dure que l'acier, et c'est véritablement une *substance,* bien que vous ne puissiez ni l'analyser, ni l'observer au microscope. Il existe aussi pour la substance *Amour* des lois qui en régissent et les modalités, et l'emploi. C'est là, *la première et essentielle substance de l'Univers, la Cause des Causes*. Néanmoins, vous pouvez déjà vous en servir, avec pourtant quelques légitimes restrictions[37]. »

[35] Cf. Henri de Geymuller : *Swedenborg et les phénomènes psychiques*, Paris, s. d.
[36] Charles Lancelin : *L'Ame humaine. Etudes expérimentales de psychophysiologie*, Paris, 1921.
[37] Cf. *Revue spirite*, Nov. 1938, p. 428.

***

« Cette auréole glorieuse qui entoure l'homme est issue de son âme habitée par le Soleil divin... et, lorsque vous en découvrez soudain le fond, illuminé par la torche invisible que vous cherchez instinctivement à situer, vous pouvez conclure avec hardiesse que la Lumière dont Christ fut l'unique exemple invoilé, fait également partie de vous, comme Il l'a prononcé : « *Je suis* la Lumière et *Vous êtes* la Lumière. Or, je le dis, plein d'enthousiasme et de sincérité : la Lumière dont parlait le Fils de Dieu, c'est l'Amour[38]. »

***

Une autre voix, venue de l'Invisible également, dit encore : « Attachez-vous à cette doctrine dominante : L'Amour, c'est Dieu ! Dieu, c'est l'Amour ! – Amour ! Amour ! Amour ! C'est le premier et le dernier mot. Il n'y en a pas d'autre, car *Dieu, qui est Amour, est Tout en tout, l'alpha et l'oméga*[39]... »

***

Sous la plume d'un ésotériste, A. G. S. Norris, auteur d'un magistral ouvrage sur *l'Astrologie transcendantale,* nous lisons encore : « L'Amour Divin ou l'Amour Divinisé est le pouvoir fondamental de l'Univers, et ce qui n'a pas de cette force n'agit que peu dans le grand processus de l'Evolution Spirituelle[40]. »
II y a donc, à la base du Cosmos, une *substance d'Amour*, Cause des Causes, Racine de ce que nous appelons la *Lumière* (visible ou invisible). Et cet Amour universel est l'énergie équilibrante, de toutes les forces en action dans l'univers. Tout ce qui vit, tout ce qui vibre, attire à soi une fraction de ce pur Amour, en proportion directe de son évolution. Dans la perfection absolue de la conscience cosmique, dit un Initié, la *Voie d'amour* résume les possibilités les plus élevées qu'il soit possible de concevoir. Laissons donc cette Lumière amoureuse, ce soleil vital et sans ombre, pénétrer à flots dans les replis les plus intimes de notre conscience, car c'est dans le profond silence de notre âme que nous communions avec cette source de tous biens. Par elle – et par elle seulement – nous atteignons à cette Paix, *qui dépasse toute compréhension*, et dont parlent les Ecritures.

***

C'est cette extraordinaire complexité de l'être humain, avec les nombreux véhicules dont il se compose, qui explique la diversité des émanations qui l'entourent : ondes, rayons, fluides, effluves, etc., lesquels, se propageant dans le milieu ambiant, y provoquent de multiples effets.
En fait, l'homme s'avère comme un détecteur, un transformateur et un générateur d'énergies diverses. Sans préjuger de leur nature essentielle, on peut être assuré qu'elles appartiennent à la gamme des forces cosmiques universelles dans lesquelles l'homme se trouve immergé. On sait la répugnance qu'ont encore bien des personnes à admettre chez les êtres organisés d'autres énergies rayonnantes que les ondes calorifiques et électriques. A une époque où la recherche scientifique postule que tous les corps se comportant comme des générateurs de forces diverses, rayonnant dans l'espace, pourquoi vouloir dénier à l'homme de semblables possibilités ! On sait depuis longtemps que l'organisme humain peut être assimilé à un véritable laboratoire, fournissant

[38] *Message médiumnique*. Cf. Lettres de Pierre, 29 juin 1924.
[39] Cf. W. E. Stead : *Lettres de Julia, ou Lumière de l'Au-Delà*. (Traduction française par C. Moutonnier), 1911.
[40] Cf. *L'Astrosophie,* déc. 1938, p. 168.

incessamment par sécrétion, élimination et émanation, les produits chimiques les plus divers. Dans ces conditions, comment ne pas admettre qu'à côté de l'activité physiologique ou chimique fonctionne dans l'homme une activité radiologique ! Prenons une usine de produits chimiques. De ses bâtiments partent chaque jour à destination plus ou moins lointaine, des substances solides, liquides et gazeuses. Des émanations, perceptibles ou non à nos sens normaux, baignent son atmosphère extérieure ; de ses foyers irradient au loin des ondes calorifiques et lumineuses. Par les appareils de téléphonie et de télégraphie sans fil dont elle dispose, des ondes électromagnétiques rayonnent dans l'espace infini. S'il en est ainsi d'une vulgaire usine bâtie de mains d'homme, qu'en est-il de l'homme lui-même ? Quelques instants de réflexion nous le font pressentir, Or, ce que la raison nous laisse entrevoir, l'observation et l'expérimentation scientifiques nous le démontrent chaque jour davantage[41].

[41] Nous avons abordé partiellement ces diverses questions dans nos ouvrages antérieurs, notamment dans : *Les radiations humaines. Introduction à la démonstration expérimentale de l'existence des corps subtils de l'homme*, Paris, Alcan, 1927. – *Du regard magnétique. Illusion ou réalité ?* Genève, Jeheber, 1935. – *Des mouvements de la baguette et du pendule chez les Rhabdomanciens. Essai d'une explication métapsychique du phénomène*, Paris, Alcan, 1934. – *La photographie transcendantale. Contribution à l'étude des phénomènes psychiques*. Genève, Jeheber, 1936.

Deuxième partie - Le voyage cyclique

« Tant que tu ne comprendras pas qu'il faut mourir pour renaître,
tu ne seras qu'un passant sur cette sombre terre. »
Goethe

« N'ayez pas peur de la mort ! Elle a des bras maternels,
elle n'est pas cruelle si l'on s'abandonne à elle ! »
Lettres de Pierre

I. Le départ

La philosophie matérialiste, qui postule que la mort est une fin en soi, ne se préoccupe guère de savoir ce que représente pour l'âme la suspension de l'activité mentale et l'obnubilation des perceptions sensorielles. Considérant la mort comme un arrêt brusque et total de toute activité psychologique, elle ne saurait, en effet, se soucier de rechercher ce que peuvent être les expériences traversées par le mourant, une fois suspendues les fonctions cardiaques et respiratoires. Mais pour celui qui croit à la poursuite de la vie sur un autre plan d'existence – bien que dans des conditions différentes – le problème reste ouvert, en sorte qu'il se montre désireux de savoir ce que peuvent être ces expériences. Il se demande en particulier si le passage de ce monde dans l'autre comporte obligatoirement, fatalement, de l'angoisse et de la souffrance, si l'on ne gagne l'autre rive qu'au prix d'une épreuve infiniment redoutable ?
Bien que le tableau de ce monde ne soit guère séduisant, il est certain que la plupart des hommes sont, malgré tout, si fermement attachés à leur prison terrestre, qu'ils appréhendent cet instant solennel que nous appelons la mort ; il en est même qui verraient avec satisfaction s'éloigner définitivement l'échéance fatale ! Cette crainte provient sans doute du fait que la mort est, le plus généralement, précédée et entourée d'un enchaînement de circonstances qui génèrent de la souffrance : maladie, intervention chirurgicale, accident, infirmité, etc., sans parler des peines du cœur, en sorte que nous sommes enclins à considérer le trépas comme lié fatalement à tout un cortège de choses tristes et infiniment douloureuses. On peut néanmoins se demander si la mort, en tant que scission définitive entre le corps physique et les principes supérieurs de l'être, comporte réellement et indubitablement un *passage* redoutable ?
Dans un curieux volume intitulé : *Le livre de la mort douce*, Georges Barbarin[42] a pris à tâche de démontrer que, par une grâce particulière, la Providence fit en sorte que, non seulement, ce *passage* ne comporte pas de souffrance, mais qu'on *glisse* de ce monde dans l'autre, sans heurt, envahi même par un sentiment de quiétude, de bien-être, voire même de félicité[43].

[42] Paris, Editions Adyar, 1937.
[43] Voir : Appendice III, 4me partie du volume.

Il faut reconnaître que les faits rapportés par l'auteur, aux fins d'étayer son argumentation, nous inclinent à admettre que s'il est des morts douloureuses, il y en a certainement aussi de très douces. Peut-être même, ces dernières l'emportent-elles en nombre sur les autres ?
Le passage du monde matériel à ce que nous appelons l'Au-Delà est *un épisode infiniment plus complexe et étendu qu'on ne le suppose généralement*. En fait, il se déroule dans le temps et comprend une longue suite de phénomènes. Mais comme ceux-ci échappent, en majeure partie, à l'observation directe, que d'autre part, ils sont, le plus souvent, mal interprétés, on a coutume de considérer la mort comme un acte brusque : cessation subite de la vie, pour les matérialistes, ou, pour d'autres, modification soudaine et totale des conditions d'existence, conduisant brusquement à un état de béatitude inconcevable. Ces croyances erronées proviennent en grande partie de l'ignorance que l'on professe généralement sur l'existence et la nature des divers éléments et Principes constitutifs de l'homme[44].
Si nous adoptons, à titre de comparaison, les sept notes de la gamme[45] pour représenter les éléments : solides, liquides, gazeux et éthériques dont se compose le corps physique, nous pourrons dire que *do, ré, mi,* figurent les trois premiers, alors que *fa, sol, la, si,* se rapportent respectivement aux quatre éthers différenciés du double éthérique (éther chimique, éther vital, éther lumière, éther réflecteur). Lorsque survient la crise de la mort, les éléments grossiers : do, ré, mi, retournent, par dissolution (fermentation, puis putréfaction) au monde physique (d'où ils proviennent). Le corps éthérique, dans sa quadruple constitution : fa, sol, la, si, abandonne alors les éléments inférieurs (solides, liquides et gazeux) emportant avec lui dans le monde supra-sensible les éléments supérieurs de l'individu.
Après un temps plus ou moins long – et variable pour chacun, – ce corps éthérique se dissout, lui aussi, dans les éthers différenciés du monde éthérique, ne laissant subsister que le *corps astral*, véhicule de l'âme, laquelle définitivement libérée des scories grossières et temporaires du monde physique (corps matériel et double éthérique) se trouve alors en mesure de poursuivre son évolution post-mortem dans les mondes supérieurs.
Si tel est – dans ses très grandes lignes – le processus de la mort pour chacun d'entre nous, il y a lieu par ailleurs de tenir compte des circonstances individuelles, car, en réalité, il est manifeste que chacun a sa mort, celle-ci étant fonction d'un ensemble de contingences et de conditions, de caractère strictement personnel, et qui jouent un rôle plus ou moins important dans le développement du phénomène. Ce sont :
a) l'âge du défunt ;
b) la nature du décès (maladie de longue durée, ou de courte durée ; accident brusque, entraînant la mort ; suicide, etc.) ;
c) le mode de destruction du cadavre (inhumation ou incinération, avec les circonstances de détail : cercueil de bois ou de métal, caveau de maçonnerie, embaumement, etc.) ;
d) les croyances (agnosticisme ou foi religieuse) ;
e) les préoccupations dernières ;
f) le stade évolutif ;
g) l'attachement plus ou moins grand à la vie terrestre ;
h) la crainte de la mort ; etc., etc., etc.
Autant d'éléments qui, par leur combinaison, rendent pour ainsi dire infinies les conditions individuelles, lors du passage d'une forme d'existence à une autre forme de vie.

[44] Voir : plus haut, 1re partie de ce volume.
[45] Image ingénieuse due à Ed. Arnaud.

Déjà en ne tenant compte que de l'âge et de la nature du décès, il est certain que l'on se trouve en présence de conditions très diverses.
C'est ainsi qu'une maladie de longue durée prépare insensiblement le dégagement des véhicules supérieurs et, à supposer que cette maladie ait affecté une personne très âgée, chez qui les cellules physiques ont subi, au cours des années de vieillesse, des altérations plus ou moins profondes, on réalisera sans peine que la scission définitive (ce que nous appelons la mort), sera plus aisée chez elle que pour un adolescent plein de vie, emporté brusquement par un accident. Alors que dans le premier cas les véhicules subtils se détacheront du corps physique comme le fruit mûr abandonne sa tige, dans le second, il y aura des résistances, telles celles que l'on rencontre lorsqu'on veut arracher de son noyau la pulpe d'un fruit vert.
Nous pouvons par conséquent considérer le grand âge et la longue maladie comme des conditions en quelque sorte préparatoires, et plutôt favorables, à la crise de la mort. Nous dirons même que dans ce cas, la mort commence son processus avant la séparation des liens physiques et psychiques, car, bien que vivant encore sur le plan terrestre, l'individu s'est préparé inconsciemment au départ, réalisant ainsi par anticipation une partie des phénomènes secondaires corrélatifs au passage d'un monde dans l'autre. Il en résulte qu'ayant rempli déjà certaines obligations, le vieillard qui quitte le monde terrestre après une longue maladie se trouve dans des conditions fortes différentes que l'adolescent emporté soudain par un accident mortel.
Si, ne tenant compte que de l'âge et de la nature du décès, nous arrivons déjà à cette constatation, on peut se représenter ce qu'il en est lorsqu'entrent en jeu tous les autres facteurs cités plus haut.

***

Avant d'examiner ce que la science occulte nous apprend quant à la rupture des liens unissant le corps physique au double éthérique, rappelons tout d'abord ce qu'est la mort envisagée du point de vue de la médecine légale.
« Les signes de la mort, dit O. Langlois, sont immédiats ou non immédiats. Les premiers : arrêt du cœur et de la circulation, dilatation de la pupille, toile glaireuse de la cornée, affaissement du globe oculaire donnent simplement une probabilité ; les seconds : rigidité cadavérique, refroidissement, putréfaction – qui ne se produisent qu'après un temps plus ou moins long – peuvent seuls donner la certitude. Certitude qui ne sera vraiment absolue, du reste, qu'avec la putréfaction. »
La mort, dit encore le même auteur, est caractérisée essentiellement par la disparition des processus vitaux. Mais quand tout mouvement respiratoire a cessé, quand les contractions cardiaques ont totalement disparu, les processus vitaux n'en persistent pas moins. Chez l'homme même, et chez les animaux supérieurs, l'arrêt des grandes fonctions organiques n'entraîne pas immédiatement la cessation des manifestations vitales ; les muscles de la vie de relation peuvent encore se contracter, ainsi que l'a si bien démontré Brown-Séquard, mais, en dehors de ces faits exceptionnels, les fibres lisses de l'intestin dénotent une excitabilité accrue, les cils vibratiles qui tapissent les muqueuses des voies aériennes continuent leurs mouvements rythmiques, les leucocytes du sang présentent pendant plusieurs heures encore, parfois plusieurs jours, des mouvements amœboïdes, enfin les cellules glandulaires continuent à exercer leur fonction chimique, à transformer par exemple la glycogène hépatique en sucre. »
Comme on le voit, si on peut, du point de vue de la médecine légale, déterminer assez approximativement, le moment de la mort, il n'en est plus de même lorsqu'on envisage le phénomène du point de vue essentiellement physiologique.

***

Voyons maintenant ce qu'enseigne la science occulte.
Quand l'heure de la mort a sonné, le réseau de matière bouddhique : – la *trame de vie*, dans les mailles duquel ont été maintenus groupés au cours de la dernière existence terrestre les atomes les plus grossiers – se dégage lentement de la matière physique dense, emportant avec elle le souffle de vie. À mesure que celui-ci reflue vers le cœur pour s'enrouler comme une coquille d'or – ou tel le cocon finement tissé[46] du ver à soie – sur l'atome permanent physique, les membres abandonnés se refroidissent, provoquant ce qu'on a appelé le frisson de la mort. Alors que tous les atomes du corps physique se sont renouvelés plusieurs fois au cours de la vie, l'atome permanent, lui – et lui seul –, non seulement est resté stable, mais s'est conservé à travers tous les véhicules physiques dont l'Ego a fait usage au cours de ses existences antérieures.
De même en est-il de l'atome permanent astral et de la molécule permanente mentale, dont les rapports avec le corps astral et le corps mental sont de même nature que ceux qui existent entre l'atome permanent physique et le corps. Lorsque le réseau subtil de la vie a quitté entièrement les membres et les divers organes du corps et qu'il est rassemblé autour de l'atome, on voit, dit Annie Besant, « briller autour de lui, dans le cœur, la flamme violet-doré du souffle de la vie », puis cette flamme, – la trame dorée de la vie – et l'atome permanent, s'élèvent vers la tête le long du soushumnadi secondaire[47] jusqu'au troisième lobe cérébral, pour gagner de là, lentement, le point de jonction des sutures pariétales et occipitales. C'est pendant le retrait de ce réseau vital, et alors qu'il se ramasse en quelque sorte autour de l'atome, que les yeux deviennent vitreux. Alors commence à s'effectuer le dégagement des véhicules. Le corps éthérique (ou corps vital) qui, en réalité, appartient encore au monde physique, se retire par la tête et laisse le corps inanimé. Il est suivi par le corps astral, puis par le corps mental, qui, comme lui, quitte le cadavre par un mouvement en spirale, emportant avec eux les atomes permanents, non pas à vrai dire les atomes eux-mêmes, mais l'énergie dont ils étaient le champ d'action (leur âme, pourrait-on dire). Lorsque ces divers éléments – véhicules du principe spirituel – ont abandonné le cadavre, ils restent encore reliés à ce dernier par une corde mince, brillante, argentée : – la corde d'argent – dont la forme, au point d'attache, rappelle deux six – l'un droit et l'autre renversé – réunis par l'extrémité de leurs boucles. Pendant la vie, l'une d'elles est fixée au cœur par l'atome germe, et c'est la rupture de cet atome qui provoque l'arrêt du cœur. La corde elle-même n'est pas brisée, aussi longtemps que le panorama de la dernière existence, conservé dans le corps vital (ou double éthérique) n'ait été passé en revue.

---

[46] Cette expression : le cocon finement tissé n'est pas une simple image, mais représente un fait réel. Il apparaît en effet, à la lumière des enseignements ésotériques, que le corps (ou véhicule) de substance bouddhique se montre sous l'aspect d'un réseau ténu – sorte de canevas énergétique – formé par le jeu d'un *brin* unique et continu de substance. Cherchons à préciser cette notion par une comparaison, sans doute fort matérielle, mais qui peut néanmoins aider à faire mieux comprendre la conception que l'on doit se faire de ce véhicule supérieur. Nous savons que le cocon du ver à soie, par exemple, est une petite pelote constituée par l'enroulement d'un seul fil. De même en est-il de la pelote de laine, de coton, de fil, etc. dont on fait usage lorsqu'on confectionne un ouvrage crocheté ou tricoté. Moyennant l'emploi d'un instrument – aiguille ou crochet – on peut ainsi créer un objet par la simple mise en œuvre d'un *brin* de substance textile. Par le moyen d'un fil unique, habilement travaillé, on arrive ainsi à constituer une trame plus ou moins compliquée et étendue. Mais cette *forme* peut être ramenée à son expression première (la pelote) par un simple démaillage, de telle sorte qu'il sera possible d'utiliser à nouveau la même pelote pour un ouvrage ultérieur. C'est de cette manière que nous devons concevoir la modalité selon laquelle le fil de substance bouddhique sert à la construction du *corps glorieux*, dans les mailles duquel s'insèrent, le moment venu, les éléments subtils du *corps astral*, enveloppe lui-même de la matière grossière du véhicule physique pendant l'incarnation terrestre de la personnalité transitoire.
[47] Canal situé dans la colonne vertébrale.

Tant que ce corps reste en contact avec les véhicules supérieurs, et que ceux-ci sont encore reliés au corps physique par la corde d'argent, toute atteinte portée à ce corps, peut – dans une certaine mesure – être ressentie par le défunt.
La corde se brise au point de jonction des deux six ; une partie demeure avec le corps physique, afin d'éviter une putréfaction trop rapide, l'autre branche rejoint les véhicules supérieurs. A partir du moment où la corde d'argent est rompue, le corps est virtuellement mort (nous disons volontairement *le corps*). D'après les renseignements théosophiques, confirmés, semble-t-il, par des messages de caractère spirite, cette rupture de la corde d'argent serait produite par l'intervention d'une entité protectrice.
On peut donc supposer que la crise de la mort se déroule comme suit :
1. retrait de la trame de vie autour de l'atome permanent physique ;
2. rupture de l'atome permanent ;
3. retrait des véhicules supérieurs ;
4. rupture de la corde d'argent.

Après quoi, le corps éthérique demeure auprès du corps physique, mais sans le pénétrer. Il flotte dans son voisinage et se désintègre peu à peu dans le plan éthérique dont il émane[48]. Quant au corps astral, il sera appelé, lui aussi, à se désagréger ; ses éléments retourneront, – plus ou moins rapidement selon les individus – dans le plan du même nom. Seuls les principes supérieurs, dans lesquels sont conservés les atomes-germes des différents corps de force, persistent jusqu'à une prochaine incarnation. Ainsi l'individu subsiste parce que chaque *vie* contient la semence de la vie suivante, comme la fleur contient la graine[49].
Le processus de la mort, tel que nous venons de le décrire en faisant appel aux données de l'occultisme, a pu être vérifié à diverses reprises – dans ses manifestations primaires tout au moins – par la vision clairvoyante. Parmi les observations faites, il en est qui sont si concordantes, qu'il serait vain de ne pas en tenir compte. Rappelons également que le retour à l'existence terrestre, après avoir franchi momentanément le seuil de la mort, a permis à quelques *rescapés* de raconter leurs impressions, qui ne contredisent en rien, bien au contraire, ce que nous venons d'exposer.
M. Ernest Bosc, auteur d'ouvrages appréciés d'occultisme, a résumé comme suit les observations faites par les clairvoyants[50] : « Nous disons donc que le cerveau devient brillant, qu'il illumine même la tête du moribond, car, ne l'oublions pas, la vie s'est retirée jusqu'au cou, elle réside alors tout entière dans la tête, autour de l'atmosphère fluidique de laquelle nous voyons un volume d'aura considérable. De cette aura se forme une autre tête qui, d'abord très nuageuse, enfin se précise, et, au fur et à mesure que cette tête se condense, l'éclat lumineux de la tête du moribond disparaît de plus en plus et, bientôt, à la nouvelle tête formée, s'ajoutent un cou, des épaules, un tronc, des jambes, en un mot, un fantôme complet, qui plane au-dessus du cadavre dans une position horizontale.
Evidemment, tout ce qui était en vie a passé dans ce fantôme et l'anime ; quant à lui, il est relié au futur cadavre par le lien fluidique vital. En effet, tant que celui-ci n'est pas coupé, l'individu n'est

---

[48] Nous lisons dans la *Doctrine secrète* de H. P. Blavatsky (T. 6, p. 147) : « Le Linga Sharira (double éthérique) – L'Alter Ego du corps, qui durant la vie se trouve à l'intérieur du corps physique, tandis que l'aura radieuse se trouve à l'extérieur renforcé par les particules que cette aura laisse derrière elle, reste tout près du corps mort, en dehors de lui, et ne tarde pas à se dissiper. »
[49] *Doctrine secrète* (T. 6, p. 147). L'extériorisation du double éthérique et du corps astral, lorsqu'elle se produit du vivant de l'individu, constitue le phénomène dit de dédoublement (bilocation). Nous avons réuni de nombreux exemples dans notre étude : *Les phénomènes de bilocation (ou de dédoublement) : spontanés, inconscients ou volontaires.* Nous en reproduisons quelques-uns dans : Appendice V, 4e partie de ce volume.
[50] Cf. Erny : *Le psychisme expérimental*, p. 94-97.

pas mort. Suivant que ce lien se coupe, se rompe plus ou moins loin du corps, la décomposition est plus ou moins lente, parce que c'est cette portion du lien fluidique qui empêche la dissolution et la putréfaction du cadavre. Nous sommes tout à fait convaincus que le principe vital s'échappe du corps par la glande pinéale, tous les voyants affirment que l'âme ou l'esprit s'échappe du sommet du crâne. Tout ce que nous venons de dire, nous pouvons l'affirmer, et les sceptiques auront beau s'inscrire en faux contre ce qui précède, ils ne pourront jamais faire qu'un fait ne soit pas un fait[51]. »

Il n'est pas sans intérêt d'établir un parallèle entre ce que dit M. Bosc et la narration suivante :

Voici en quels termes un missionnaire revenant de l'Archipel de Tahiti, en Polynésie, a exposé les croyances des aborigènes quant au processus de la mort [52] : « Au moment de la mort – écrit-il –, ils croient que l'âme se retire dans la tête, pour sortir ensuite et subir un travail long et graduel de réabsorption en Dieu, d'où elle proviendrait... Il est curieux de noter que les Tahitiens croient à la sortie d'une substance réelle, qui prendrait une forme humaine ; et ils professent cette croyance par suite des affirmations de quelques-uns d'entre eux, doués de clairvoyance. Selon ces voyants, dès que le mourant cesse de respirer, une sorte de vapeur se dégage de sa tête et se condense autour de lui, à peu de distance du corps. Elle reste attachée à celui-ci par une sorte de cordon formé de la même substance. Ils affirment que cette substance augmente rapidement de volume et prend, en même temps, les traits du corps d'où elle se dégage ; enfin, quand le corps est devenu froid et que les dernières manifestations de la vie ont cessé en lui, le cordon reliant l'âme au corps se dissocie ; l'âme délivrée s'envole, assistée, à ce qu'il paraît, par des messagers invisibles. »

Toutes les observations faites au moyen de la vision clairvoyante insistent donc sur la rupture, au moment de la mort, du lien (la corde d'argent) qui unit pendant la vie terrestre l'organisme physique aux principes supérieurs de l'être.

L'existence de ce lien nous est affirmée également par le Dr Wiltse[53], qui, moribond, revint à lui après avoir passé, temporairement, le seuil de la mort ; il demeura pendant quatre heures environ sans pouls ni mouvement du cœur, à telle enseigne que le bruit de sa mort ayant circulé dans son entourage, les cloches du village avaient déjà sonné le glas.

« Je me retournai, dit-il, pour voir derrière moi, par la porte entrouverte, si la tête de mon propre corps se trouvait sur une même ligne que moi. J'aperçus alors un mince fil, comme celui d'une toile d'araignée, partant de derrière mes épaules et aboutissant en face, à la base du cou. Je m'arrêtai à cette conclusion que, grâce à ce lien, je pouvais me servir des yeux du corps, et je redescendis dans la rue. »

Ainsi donc, tout converge pour nous faire admettre que la crise de la mort, comme la naissance, en ce monde, n'est pas un épisode *brusqué, mais un enchaînement de phénomènes.* Leur déroulement dans le temps, depuis le moment où la vieillesse, la maladie, portent atteinte à l'intégrité du corps physique, jusqu'à celui où l'âme se trouve délivrée définitivement de ses liens matériels, puis du corps éthérique, enfin des éléments inférieurs du véhicule astral, s'étend donc sur une période dont la durée varie suivant les individus[54], justifiant ainsi ce que nous disions plus haut, à savoir que la mort, comme la naissance, sont des phénomènes *individuels*.

***

Ce que nous avons exposé jusqu'ici résulte d'enseignements puisés aux sources de l'occultisme, associés aux indications qui ont pu nous être données, soit par ceux qui ont *failli* franchir le seuil

[51] Cf. Chevreuil : *On ne meurt pas*, p. 283 sq. – Voir : Appendice V.
[52] Cf. *The Metaphysical Magazine*, October 1896.
[53] Cf. Chevreuil. *On ne meurt pas*, p. 287.
[54] Ceci offre encore à notre méditation le grave problème de l'incinération, telle qu'on la pratique dans nos pays.

(les rescapés), soit par des personnes dont les sens internes étaient suffisamment développés pour qu'il leur ait été possible d'observer consciemment ce qui se passait dans les mondes hyperphysiques. Bien que la mort – comme la naissance en ce monde – soit un phénomène strictement individuel[55], il ne s'ensuit pas toutefois, que certains éléments fondamentaux ne puissent se rencontrer dans la presque totalité (sinon même la totalité) des cas. En effet, lorsqu'on étudie la littérature spirite – aujourd'hui considérable –, on constate que dans les innombrables messages reçus par le moyen de la médiumnité, se trouvent des indications qui permettent de se rendre compte des expériences habituelles inhérentes à ce que nous avons appelé : le passage de ce monde dans l'autre.

M. Ernest Bozzano[56] dans une étude de grande importance, a résumé ce que l'on pourrait appeler les douze points fondamentaux qui accompagnent toute désincarnation.

« Les désincarnés affirment tous, dit-il :

1. s'être retrouvés en forme humaine dans le monde spirituel ;
2. avoir ignoré pendant un temps plus ou moins long, ou parfois même pendant fort longtemps, qu'ils étaient morts ;
3. être passés, au cours de la crise préagonique, ou peu après, par l'épreuve de la réminiscence synthétique de tous les événements de leur existence (*vision panoramique,* ou *épilogue de la mort*) [57];
4. avoir été accueillis dans le monde spirituel par les Esprits des personnes de leur famille, et leurs amis décédés ;
5. être passés, presque tous, par une phase plus ou moins longue de *sommeil réparateur* ;
6. s'être retrouvés dans un milieu spirituel radieux ou merveilleux (dans le cas de trépassés moralement normaux), et dans un milieu ténébreux et oppressant (dans le cas de décédés moralement dépravés),
7. avoir trouvé que le milieu spirituel était un nouveau monde objectif, substantiel, réel, analogue au milieu terrestre spiritualisé ;
8. avoir appris que cela était dû au fait que, dans le monde spirituel, la pensée constitue une force créatrice, au moyen de laquelle tout Esprit existant dans le plan astral peut reproduire autour de lui le milieu de ses souvenirs ;
9. n'avoir pas tardé à apprendre que la transmission de la pensée constituait le langage spirituel, bien que les Esprits nouveaux-venus s'illusionnent et croient causer au moyen de la parole ;
10. avoir constaté que, grâce à la faculté de la vision spirituelle, on était en mesure de percevoir les objets d'un côté, à l'intérieur et à travers eux ;

---

[55] Combien vraie cette affirmation (due, non pas à un occultiste, mais à un homme d'église aux intuitions profondes, M. le Pasteur Ch. Genequand) : « La mort, elle est quelque chose qui varie d'homme à homme. Elle dépend de la manière dont on a vécu. II n'y a pas la mort, il y a des morts diverses, et si différentes ! »

[56] Cf. Revue spirite, août 1929. Ce qui donne à cette étude de Bozzano une inappréciable valeur, réside dans le fait que cet éminent psychiste a pu étudier, comparer, opposer... un nombre considérable de messages médiumniques relevés par ses soins dans la littérature mondiale, pendant plus d'un demi-siècle ! Et ceci confère au travail synthétique que nous avons reproduit une immense importance. Il ne s'agit pas en effet de l'examen de quelques faits seulement, mais d'un matériel réellement considérable, et c'est dans un cas pareil qu'il convient de méditer cette observation si juste du grand physicien qu'est M. le professeur J. Thibaud. « La certitude scientifique, dit-il, est d'ordre statistique ; un cas, deux cas favorables observés peuvent nous encourager à développer une thèse donnée ; ils ne sauraient lui conférer la solidité requise, seules un grand nombre d'observations nous mettront à l'abri des fluctuations dues au hasard, et notre conclusion ne prendra un caractère scientifique qu'au moment où le nombre des cas favorables à notre thèse excédera celui des cas défavorables d'une marge dépassant très largement les écarts statistiques que la mathématique nous apprend à calculer. » *Revue des Deux Mondes*, 1er décembre 1940.

[57] Voir : Appendice VII, 4e partie de ce volume.

11. avoir constaté que les Esprits peuvent se transférer instantanément d'un endroit à un autre – même très éloigné – grâce à un acte de volonté ; ce qui n'empêchait pas qu'ils puissent aussi se promener dans le milieu spirituel, ou survoler à quelque distance le sol ;
12. avoir appris que les Esprits des décédés gravitent fatalement et automatiquement vers la sphère spirituelle qui leur convient, grâce à la loi de *l'affinité.*

A côté de ces points, ou détails fondamentaux, ajoute Bozzano, on en rencontre d'autres de nature secondaire. Parmi ceux-ci, il a pu noter les suivants :
1. Les défunts qui se communiquent sont d'accord pour affirmer que les Esprits des personnes mortes auxquelles nous avons été liés dans la vie interviennent pour accueillir et guider les nouveaux désincarnés, avant que la phase du sommeil réparateur ait commencé.
2. Lorsque les Esprits racontent avoir vu leur cadavre sur leur lit de mort, ils parlent généralement du phénomène du *corps éthérique*, corps éthérique qui s'est condensé au-dessus du *corps somatique.* Ce détail concorde la plupart du temps avec ce qu'ont toujours affirmé les voyants auxquels il est arrivé de se trouver au chevet du lit d'un mourant.
3. Ils disent d'un commun accord que, de même qu'il ne peut pas y avoir des individualités vivantes absolument identiques, de même il ne peut exister des individualités désincarnées identiques, au point de devoir parcourir la même échelle spirituelle. Il s'ensuit que, même pour ce qu'on appelle des *âmes jumelles* de l'existence terrestre, le moment arrive fatalement où elles doivent se séparer dans le monde spirituel ; quoiqu'elles puissent toujours se revoir quand elles le désirent.
4. Ils se trouvent d'accord pour affirmer que, bien que les Esprits soient à même de créer plus ou moins parfaitement, par la force de la pensée, ce qu'il leur faut, cependant, quand il s'agit d'œuvres complexes et importantes, la tâche est confiée à des groupes d'Esprits qui se sont spécialisés en cela.
5. Ils sont unanimes à affirmer que les Esprits des défunts dominés par des passions humaines demeurent attachés au milieu dans lequel ils ont vécu ; ceci pour une période plus ou moins longue ; il s'ensuit que, ne pouvant pas jouir de l'avantage du sommeil réparateur, ils persistent dans l'illusion de se croire encore vivants, bien qu'en proie à un rêve bizarre ou à un cauchemar oppressant. En ce cas, ils deviennent souvent des *Esprits hanteurs*.
6. Ils nous apprennent unanimement que, dans le monde spirituel, les Esprits hiérarchiquement inférieurs ne peuvent apercevoir les Esprits qui leur sont supérieurs. Ceci en conséquence de la diversité du taux vibratoire de leurs *corps éthériques*.
7. Ils tombent d'accord pour affirmer que les crises déchirantes de douleur qui se produisent fréquemment au lit de mort, non seulement sont pénibles aux Esprits des défunts, mais qu'elles les empêchent d'entrer en rapport avec les personnes qui leur ont été chères, et les retiennent dans le milieu terrestre.
8. Enfin, ils n'ont qu'une voix pour affirmer que quelquefois, lorsqu'ils se trouvent seuls et en proie à des incertitudes et à des perplexités de toutes sortes, ils perçoivent une voix qui leur parvient de loin et les conseille sur ce qu'ils doivent faire. C'est une voix provenant d'Esprits amis qui, ayant perçus télépathiquement leur pensée, s'empresse de transmettre leur conseil. »

II. L'assimilation, l'adaptation, l'ascension

« Vous avez toujours la pensée que la mort du corps est une fin,
alors qu'elle ne fait que donner à l'âme incarnée une liberté nouvelle. »
Lettres de Pierre

Lorsque le désincarné s'est libéré de son corps de chair, qui constitue la plus lourde entrave au pouvoir spirituel (tels seraient des gants épais aux mains du musicien ou du sculpteur), il retrouve ce pouvoir dans une certaine mesure, et peut alors lire les images qui, au cours de sa vie, se sont enregistrées dans l'éther réflecteur du double éthérique, siège de la mémoire subconsciente. Les faits de sa vie, comme nous l'avons déjà vu, repassent alors intégralement devant sa vision interne (phénomène dit de la *vision panoramique*), ceux-ci s'y succédant en ordre inverse. En d'autres termes, les incidents se rapportant aux heures qui ont précédé la mort reviennent en premier, et ainsi de suite, à rebours, jusqu'aux événements qui marquèrent les premières années de la petite enfance.

Cette phase de l'existence post-mortem est analogue à celle par laquelle passent ceux qui ont été rappelés à la vie après avoir failli passer de l'autre côté (noyade, asphyxie, chute, etc.). Dans ce cas, le corps éthérique a bien abandonné momentanément le véhicule physique, mais la corde d'argent ne s'est pas rompue. L'homme contemple ainsi, en simple spectateur, le panorama de sa dernière existence, et à mesure que les images repassent devant sa vision interne, elles s'impriment sur les véhicules supérieurs de l'être. La durée de cette remémorisation intégrale varie pour chacun, pouvant aller de quelques instants seulement à plusieurs jours, semaines ou mois[58].

L'affaissement du corps éthérique marque la fin de la vision panoramique, et oblige l'individualité à se retirer dans le corps du désir (corps astral). C'est alors que reviennent une fois encore devant la conscience *morale* les événements de la dernière incarnation. Mais, cette fois, les scènes vécues à nouveau évoquent à la conscience tous les sentiments que celle-ci est capable d'éprouver (joie, enthousiasme, remords, regrets, etc.), véritable *Jugement*, au cours duquel ce que nous pouvons appeler la *conscience morale* se pénètre de l'implacable justice de la Loi de causalité[59] (Loi de Karma, ou Loi d'Action). Cette expérience purgatorielle, qui comporte pour *l'honnête homme* un minimum de souffrances, devient pour les âmes basses et viles, embourbées dans le mal, un très réel enfer, nullement éternel sans doute, mais dont la durée semble toujours trop longue aux malheureux qui en subissent l'atmosphère oppressante.

Les messages de l'Au-Delà, conformes en cela aux enseignements de l'occultisme, nous autorisent à envisager les conditions d'existence d'outre-tombe comme présentant certaines analogies avec la vie terrestre. Mais ici, il convient de s'entendre, et de ne pas oublier que plus on s'élève dans la hiérarchie des mondes invisibles, plus se modifient les conditions de milieu, ce qui

[58] D'après Rudolf Steiner, cette vision rétrospective comprendrait deux phases : la première ferait revivre ce que fut l'activité de la Personnalité durant son état de veille ; la seconde permettrait à l'Ego de prendre conscience des pensées, sentiments, etc. qui remplirent les nuits (état de sommeil) de l'intéressé, et dont son cerveau physique n'a rien pu lui révéler, à l'état conscient.

[59] « Travaillez à votre salut, dit Saint Paul. Ce qu'un homme sème, il le moissonne. » Belle métaphore de cette phrase des Pouranas : « Chaque homme moissonne les conséquences de ses propres actions. » Et l'enseignement ésotérique n'a-t-il pas toujours affirmé : « L'homme devient ce qu'il pense. »

rend de moins en moins nombreux les points de contact entre la vie que nous menons ici-bas et celle des désincarnés.
En réalité, il n'y a guère que certaines régions du monde astral qui, à en croire les Invisibles, présentent de nombreux traits communs avec le monde terrestre ; sorte d'envers du monde matériel, la vie s'y écoule dans des conditions qui – en un certain sens – évoquent étrangement notre mode d'existence. Si *nous laissons de côté les régions purgatorielles,* réservées aux âmes déchues, basses et viles, plus ou moins assoiffées encore du désir de nuire, et dans lesquelles les enchaînent les éléments trop grossiers de leur corps du désir, on peut dire que l'Au-Delà, dans le monde astral (plans moyens et supérieurs), apparaît encore comme une sorte de réplique du monde terrestre, et lorsqu'on se réfère aux indications – aujourd'hui extrêmement nombreuses – qui ont été recueillies, on peut se faire une image sommaire de la vie qu'y mènent les désincarnés.
Ce n'est pas, nous affirme-t-on, un monde de rêve, mais un monde absolument *réel, d'une réalité objective*[60]. L'art, sous ses multiples formes, d'une façon générale, et toute œuvre constructrice y atteignent un degré supérieur, que nous ne saurions imaginer. Une grande et féconde activité y règne dans tous les domaines, chacun se livrant à un travail particulier, et – chose à retenir ! – en s'efforçant d'y appliquer des principes d'éthique qui, certes, ne dominent pas ici-bas : « *Rendre service et aimer* » ! Séjour heureux, lumineux, où toutes les aspirations élevées sont réalisables dans la plus large mesure, la maladie, le chagrin et la douleur y étant inconnus. Se sentir libéré du corps et de ses grossiers organes ; sentir tomber les liens physiques est pour l'âme une joie sans bornes, que rien ne saurait égaler sur terre.
Un désincarné auquel on demandait des précisions sur son genre de vie a répondu ceci qui est en accord avec bien d'autres messages de même origine[61] : « Notre monde n'est pas matériel, dans le sens que vous donnez à ce terme, mais il n'en est pas moins *réel.* Il est tangible, autrement dit, composé d'éthers à vibrations beaucoup plus rapides que celles des éléments matériels de votre monde. Nous pouvons agir sur cette substance éthérée au moyen des opérations de notre esprit, car, ici, la pensée est créatrice de formes[62]. J'ai un corps qui est le double de celui que j'avais sur la terre ; *il interpénétrait déjà mon corps physique*. Dans les conditions nouvelles où je me trouve, il est pour moi aussi substantiel que l'était autrefois mon corps physique, car bien que nos corps ne soient pas matériels selon l'acception que vous donnez à ce mot, ils ont cependant une forme et nos visages ont des traits, une expression... Nous nous déplaçons comme vous, mais infiniment plus rapidement. Nous pouvons manger et boire, mais ce n'est pas absolument comme sur la terre, car, pour nous, c'est une sorte de jouissance mentale, et non corporelle.
Si nous le désirons, nous pouvons vivre en société, et jouir ainsi de la compagnie d'autrui. Nous avons tout loisir aussi de nous adonner aux joies de la lecture, car nous avons des bibliothèques.

---

[60] Dans chaque monde de vibrations, c'est la gaine d'éther la plus extérieure de l'atome ultime de ce monde qui représente la forme, la matière de ce monde. Pour les diverses formes de vie appelées à l'existence, le monde objectif matériel est donc constitué par l'éther le plus limité dans ses pouvoirs vibratoires. De là le fait que pour les habitants des divers mondes hyperphysiques, les éléments, formes, objets, de leur monde sont aussi réels, substantiels, tangibles et solides que pour nous, leur est aussi consistant, de leur point de vue, que l'est pour nous le nôtre ici-bas bien que doués de certaines propriétés encore inconnues du nôtre.

[61] On en trouvera quelques-uns dans les faits rapportés dans l'Appendice, 4e partie de ce volume.

[62] La matière astrale, en effet, présente cette particularité de prendre forme instantanément sous l'impulsion des vibrations mentales. Elle répond continuellement aux vibrations de la pensée, du sentiment, du désir, des émotions. La durée d'une forme ainsi créée dépend de l'impulsion qui lui a donné naissance. La netteté de ses contours dépend de la précision de la pensée, et sa coloration varie selon la qualité (intellectuelle, dévotionnelle, passionnelle, etc.), de cette pensée – ou plus exactement, des sentiments, désirs, imaginations, émotions, etc. mis en jeu. Ainsi, dans cette substance active prodigieusement responsive, *la pensée créatrice* œuvre à l'aise. Penser, en un certain sens, c'est créer !

Il nous est loisible de vivre dans de belles demeures, de nous promener, de cueillir des fleurs, d'en respirer leur parfum. Tout est d'une plus grande beauté que sur la terre, plus spiritualisé. L'extrême plasticité de la substance du monde dans lequel nous vivons, permet l'obtention plus ou moins durable de tout ce que l'on désire, ce qui n'exclut pas un cadre, je veux dire des paysages stables, et d'une beauté merveilleuse, comme vous ne pouvez vous en faire une idée sur la terre.
Nous pouvons continuer à nous instruire, car nous avons des instructeurs, qui sont des Esprits plus évolués. Le langage n'exige pas de mots, on correspond en quelque sorte par la pensée.
Ceux qui vivent dans la même région (ou dans un monde formé de la même substance) ont une vie assez semblable ; mais lorsque notre évolution spirituelle nous y autorise, nous passons sur un plan supérieur, nous devons alors nous séparer ; toutefois, les *habitants* d'un monde supérieur peuvent revenir temporairement auprès de ceux qu'ils ont laissés, en abaissant pour cela le taux de leurs vibrations, ce qui n'est pas possible pour ceux du plan inférieur, qui ne peuvent s'élever par leurs propres moyens. Nous pouvons nous rendre visibles à d'autres Esprits en nous mettant en accord de vibrations avec le monde dans lequel ils vivent, autrement dit en nous créant un véhicule temporaire composé des mêmes éléments substantiels que ceux de ce monde.
Plus nous nous élevons, plus difficiles deviennent les rapports directs avec les incarnés, mais des messages peuvent leur être transmis télépathiquement ou au moyen d'intermédiaires moins évolués et restés dans des régions plus voisines de la terre[63]. »
Nous ne pousserons pas plus loin ce tableau – forcément très incomplet – de la vie dans le monde astral. Nous avons voulu simplement mettre en évidence quelques-unes des analogies que présentent l'existence astrale et la vie terrestre, analogies que beaucoup de personnes ont de la peine à admettre, malgré les innombrables témoignages concordants réunis à cet égard.
En résumé, comme l'a dit très justement un occultiste distingué doué de facultés psychiques remarquables : « Le monde des désirs, nommé aussi le monde astral, n'est pas un produit de l'imagination. C'est une copie perfectionnée du monde matériel. Le temps et l'espace y sont toujours rigoureusement équilibrés, mais ils ont une importance beaucoup moins grande que sur la terre. D'où jaillit une source de possibilités inconnues ici-bas. Dans ce monde, les faits n'ont qu'une importance relative, car ce sont les Lois ou Causes qui prédominent. C'est donc un monde d'équilibre[64]. »
C'est aussi le monde des liaisons, du fait qu'aucun principe provenant des plans supérieurs ne peut descendre dans le monde matériel sans traverser la sphère astrale, et que toute aspiration d'un ordre élevé généré sur les plans inférieurs ne saurait atteindre les régions supérieures sans y passer également. Nous disons volontairement aspiration *d'un ordre élevé*, car toute pensée qui pénètre le monde astral ne peut atteindre le monde spirituel sans s'y être au préalable dépouillé des vibrations lentes l'attachant au côté matériel des choses.
Dans ce plan, l'évolution y est en quelque sorte automatique, chacun se classant dans la région qui lui convient, car le double, la substance, le vêtement éthéré que l'on possède, sont doués de mouvements qui vibrent en synchronisme avec les longueurs d'onde de la substance de ce monde[65]. Il en résulte que ceux qui vivaient sur la terre de désirs inférieurs, sans se soucier de la moralité de leurs désirs, pensées ou actes, se rendent – sans qu'ils n'y puissent rien changer – dans des régions inférieures de ce plan, alors que les êtres déjà moralement évolués gravitent vers

[63] Voir : Appendice VIII, 4e partie de ce volume
[64] Cf. Yram : *L'évolution dans les mondes supérieurs*.
[65] La substance vibrante des mondes invisibles obéit, dans une plus ou moins grande mesure, à l'action exercée par l'homme suivant la qualité des accords, suivant la longueur d'onde qu'il est capable d'émettre. La sélection des éléments est pour ainsi dire automatique. Chacun se trouve ainsi placé dans le milieu vibratoire déterminé par ses tendances dominantes.

les degrés supérieurs. Ceci exclut tout jugement arbitraire, puisque chacun se classe dans une atmosphère harmonieusement équilibrée avec ses aspirations, ses désirs et ses actes.
La poursuite d'un intérêt immodéré pour les choses de ce monde peut devenir un grave écueil pour le désincarné, car elle entrave l'élargissement de sa conscience et son ascension vers les plans supérieurs. En dirigeant ses pensées avec obstination vers l'assouvissement de désirs et d'appétits grossiers, il s'emprisonne en effet dans les régions les plus lourdes de l'erraticité. C'est à cette catégorie d'êtres encore peu évolués qu'il faut attribuer *les hantises, les possessions, les obsessions.*
Pour beaucoup, les affections qu'ils ont laissées derrière eux, aussi bien que les intérêts terrestres abandonnés, peuvent être la cause de préoccupations qui les incitent à entrer en contact avec nous. On leur doit d'innombrables messages qui témoignent de leur sollicitude, de leur tendresse (parfois aussi de leurs ressentiments, de leurs inquiétudes) et dénotent par ailleurs qu'ils ne se sont point encore détachés complètement des choses d'ici-bas[66].
Un point sur lequel il importe encore d'insister, c'est que la crise de la mort ne transforme pas spontanément les individus. Tel qui meurt jeune, et dont l'acquis intellectuel est encore mince, ne se mue pas immédiatement en un Maître de la Sagesse ; et tel qui pendant toute son existence terrestre a dirigé ses pensées et ses actions vers la poursuite des réalisations uniquement positives et matérielles, ne se trouve pas, après le grand départ, en mesure de discuter intelligemment des géniales théories de la Relativité généralisée, ou des spéculations métaphysiques du Vedanta !
En fait, le savetier du coin et la fille de ferme ne se révèlent pas soudain, de l'autre côté, des *puits de science* ! Autrement dit, l'âme ne change pas brusquement au-delà du tombeau ; elle se trouve simplement dans des conditions nouvelles, auxquelles elle devra peu à peu s'adapter. Ce n'est donc que progressivement que se modifient les particularités du caractère, et que se poursuit l'épanouissement des qualités de l'intelligence et du cœur. Et cela est en harmonie avec ce que nous constatons ici-bas, où, quel que soit le domaine dans lequel nous nous proposons d'acquérir la maîtrise, il en résulte une suite d'efforts plus ou moins laborieux, car bien rares sont « *ceux qui savent sans avoir appris* ».
Il est donc une loi qui veut que tout croisse, progresse, évolue suivant un rythme qui lie dans un enchaînement rigoureux les effets aux causes, les efforts aux résultats. Qui ne sait que le gland ne devient que lentement le chêne majestueux ! De même en est-il pour la croissance de l'individualité humaine ; autrement dit, le développement et l'épanouissement de la conscience de l'être ne se font que graduellement, tout au long des existences, que ce soit dans un monde ou dans l'autre : visible ou invisible. Il en résulte que pour devenir entièrement conscient sur un plan quelconque d'existence, il importe d'acquérir et de développer les *antennes psychiques* qui permettront d'entrer en résonance avec les ondes, les vibrations, les radiations, etc., etc., de ce plan. Or, développer des résonateurs (biologiques, psychiques, etc.), ce n'est pas autre chose qu'acquérir des facultés, des dons, des pouvoirs. En fait, c'est s'élever sur le chemin de la Connaissance.
Ainsi, contrairement à ce que beaucoup supposent encore, la mort ne termine pas brusquement la marche évolutive de l'individualité humaine. Après une période transitoire de trouble et de sommeil, due en partie aux conditions nouvelles d'existence, en partie aux mouvements intérieurs de l'âme, laquelle doit assimiler dans une certaine mesure les expériences (bonnes ou mauvaises) de la dernière existence (Loi du Karma ou Loi d'Action), l'individualité se retrouve, à peu de chose près, ce qu'elle était au moment du trépas : avec ses défauts, ses qualités, ses aspirations,

[66] Nous en avons rapporté de nombreux exemples dans notre étude : *Aux frontières des deux mondes*.

ses tendances, ses mobiles d'action. C'est alors que commence pour elle une nouvelle étape, qui ne saurait être que la reprise et la poursuite d'efforts antérieurs.
Mais, encore une fois, tout ceci ne se réalise pas d'un instant à l'autre, et, mesurés à l'échelle de notre temps terrestre, des jours, des mois ou même des années pourront s'écouler entre la crise de la mort et le moment ou l'individualité, libérée de son corps de chair, ayant nettement pris conscience de son nouvel état, se trouvera en mesure de poursuivre sa courbe évolutive dans les éthers différenciés des mondes suprasensibles supérieurs.

***

Après un stage plus ou moins long d'expériences, d'impressions nouvelles et d'activités infiniment variées, le moment vient alors pour l'entité humaine d'abandonner son corps du désir, de s'en détacher, comme elle l'avait fait précédemment pour le corps éthérique et le corps physique[67]. Au cours de cette période, les impressions causées par le rappel des bonnes et des mauvaises actions de la vie passée, avec le jugement qui en est résulté, se sont gravées sur l'atome germe du corps du désir, et constitueront les fondements de la conscience morale, lors d'une nouvelle incarnation.
Une fois achevé le séjour dans les régions supérieures de la sphère astrale, séjour qui, au fur et à mesure que l'on s'élève, revêt un caractère de plus en plus majestueux, l'heure vient de franchir le seuil du monde mental (monde de la pensée concrète, puis monde de la pensée abstraite). L'âme subit alors une sensation de perte, d'abandon, de vide des attractions auxquelles elle s'était attachée. Toutes ses facultés semblent devenir inactives ; les opérations mêmes de la pensée prennent fin. L'être réalise simplement dans sa conscience qu'il est. Il a le sentiment d'être seul, mais de se tenir dans *l'Eternel.* Alors pénètre en son âme une *paix merveilleuse* qui *passe toute compréhension*. En science occulte, on appelle cette expérience le *Grand Silence.*
Cette expérience souveraine a été décrite en ces termes par Rudolph Steiner : « *La musique des sphères* révèle à l'Ego le principe harmonique et les rapports qui président à la construction de l'édifice universel, autrement dit l'harmonieuse et vivante unité du monde ; et cette unité profonde lui apprend que son destin personnel ne saurait être séparé de celui de la collectivité à laquelle il appartient. C'est l'instant où l'âme pressent ce que sera sa vie future, laquelle aura pour but – malgré les piétinements et les reculs toujours possibles – la recherche d'une perfection plus grande. Car, qu'il le veuille ou non, consciemment ou non, l'homme est fatalement entraîné dans le grand courant évolutif. »
L'Esprit se retrouve dès lors dans son pays natal : le Ciel, véritable patrie de l'Ego. C'est alors que la quintessence des véhicules inférieurs, unifiée dans les atomes-permanents, est assimilée par l'Esprit-triple. Ainsi se poursuit de Ciel en Ciel, l'évolution de l'Individualité. Sur ces plans exaltés, les conditions d'existence y sont si différentes de ce qu'elles sont sur notre misérable planète – ou même dans le monde astral – qu'il est impossible de se représenter exactement ce que peut y être la vie de l'Ego. On nous dit que sous la direction des Hiérarchies spirituelles, il apprend à y développer ses pouvoirs créateurs afin de devenir un jour un collaborateur entièrement conscient et pleinement actif du Plan Divin.
C'est pendant cette période d'existence dans les sphères du monde spirituel que, libérée momentanément des entraves de la chair, l'Individualité prépare les éléments qui conditionneront son retour ici-bas. Des résolutions sont prises qui tiennent compte des expériences passées – car aucune expérience n'est vaine – et l'âme les conserve toutes comme souvenirs, dont l'esprit tire ce

[67] Car il est une loi – rappelons-le encore une fois – qui veut que pour dépasser les limites d'une dimension de l'espace, il soit indispensable d'abandonner une partie de sa propre substance parce que changer de milieu, c'est changer de pression, de densité. En fait, c'est abandonner les atomes les plus lourds. Et ceci nécessite à chaque fois un nouveau dépouillement, une *nouvelle mort* aussi réelle, aussi certaine pour celui qui la subit que la mort terrestre.

qui peut enrichir les facultés et la capacité de vie de l'Individualité. Les buts à atteindre et les progrès à réaliser au cours de la prochaine incarnation sont également l'objet d'un examen attentif ; enfin, des engagements solennels sont pris, car il importe de transformer le fruit du passé en germe d'avenir.

Ainsi munie du bagage indispensable à son nouveau séjour dans le monde de la chair, l'âme revient une fois encore ici-bas, enrichie des tendances, des dons et des particularités de caractère – fruits du passé – qui deviendront la marque distincte de sa nouvelle personnalité : ce que l'on peut appeler son *hérédité spirituelle*. En effet, de même que l'homme, en tant que représentant d'une espèce physique, hérite, par l'intervention du couple générateur, les caractères de l'espèce, de même l'Esprit hérite de son espèce, c'est-à-dire de lui-même ; en d'autres termes, l'esprit humain apparaît, à chaque nouvelle naissance en ce monde, comme une reproduction de lui-même enrichie du fruit des expériences faites au cours des existences antérieures[68].

Cet apport spirituel – strictement individuel – se combinant avec les facteurs héréditaires dus aux générateurs – et qui intéressent plus particulièrement le véhicule physique – explique l'infinie diversité des tempéraments et des caractères, les profondes particularités individuelles que révèle l'étude de l'homme, non seulement du point de vue de la forme physique extérieure, mais encore et surtout quant aux tendances et aux dons innés, au fonctionnement des facultés intellectuelles et affectives, à la valeur morale... toutes choses qui, selon l'expression du professeur E. Guyénot, l'éminent biologiste, *sont déjà déterminées dans l'œuf à l'aube du développement embryogénique*[69].

La psychologie classique – par le moyen notamment de la psychanalyse – nous montre par ailleurs l'extraordinaire complexité de la psyché humaine, l'insondable mystère de la vie psychique profonde, avec ses élans passionnés, ses tendances, ses contradictions, ses désirs, ses appétits, ses obnubilations, ses impuissances... Elle cherche à expliquer le comportement de cette activité cryptique de l'âme, si riche et si mouvante, par l'intervention du *Subconscient*, de *l'Inconscient collectif*, etc. Mais, pour nous, la psychologie errera dans des chemins sans issues aussi longtemps qu'elle ne tiendra pas un compte suffisant :

1. De la constitution occulte de l'homme telle qu'elle apparaît à la lumière des données de l'enseignement ésotérique (principes, éléments, enveloppes, véhicules... qui réagissent les uns sur les autres, se reflètent, s'illuminent, s'adombrent, se polarisent, se conditionnent, se dynamisent ou se soutiennent mutuellement) ;
2. des rapports constants et indissolubles qui rattachent les divers principes, éléments et véhicules de l'individualité humaine à la Vie universelle, celle-ci envisagée dans ses diverses manifestations ou modalités (sphères, mondes, plans, états...) ;
3. de la palingénésie (vies successives) ;
4. de *l'unité psychique* qui, unissant tous les êtres, établit entre eux des rapports de nature télépathique ;
5. du rôle considérable et primordial joué dans le processus de l'hérédité par ce que nous avons appelé plus haut, l'hérédité spirituelle individuelle ;

---

[68] *L'Ego, l'homme réel*, au moment de sa naissance, dit un Initié, ne tire pas son origine spirituelle de la parenté au moyen de laquelle il se réincarne, mais il est conduit, par le jeu des affinités que sa vie antérieure a déterminé, dans le courant qui le dirigera, lorsque l'heure de la renaissance terrestre aura sonné, vers le foyer le mieux adapté au développement de ses virtualités individuelles.

[69] Pour la science académique, le problème de l'hérédité est un des plus ardus qui se puisse poser. Nonobstant les brillantes conquêtes de l'embryogénie, de la génétique, de la biologie, etc., nous restons convaincu que, pour ce qui concerne l'homme, la clé du problème ne saurait être fournie uniquement par les lois de la descendance, telles qu'elles apparaissent pour la mouche à vinaigre, le cobaye, le rat ou la souris !

6. de l'intervention possible dans le comportement humain d'influences étrangères dues à l'intervention de Hiérarchies spirituelles, ainsi qu'à diverses catégories d'*Intelligences* des mondes hyper physiques.

Nous estimons qu'il est impossible de juger sainement du comportement psychologique de l'individu si l'on néglige ces divers éléments. Bien que ces considérations nous aient quelque peu éloigné de notre sujet, elles aideront, pensons-nous, à faire mieux comprendre le sens des activités auxquelles l'âme est assujettie une fois dégagée des éléments les plus grossiers de la personnalité, au début de l'ascension vers le milieu spirituel.

III. Le retour

« Nous sommes voués à des vies innombrables jusqu'au jour très lointain – pour moi tout au moins – où nous serons dégagés du désir de la vie physique et où nous serons rentrés dans la Cause première, l'Esprit pur. »
Maurice Magre

Conformément à la loi qui veut que toute chose évolue selon le mode cyclique, le moment vient donc où l'Ego éprouve à nouveau le désir de traverser de nouvelles expériences, de se livrer à des efforts qui lui permettront d'extérioriser mieux encore que par le passé ses pouvoirs latents ; expériences qui, pendant bien des vies, devront avoir pour théâtre le monde de la matière grossière. A cet effet, il y délègue, pourrait-on dire, les germes d'une nouvelle personnalité transitoire, laquelle lui rapportera, aux termes d'un cycle terrestre, le fruit de ses labeurs, de ses luttes, de ses conquêtes nouvelles[70].
Lorsque les forces spirituelles dont s'est imprégné l'être humain – grâce aux rapports qui se sont établis entre lui et certaines entités hiérarchiques – ont accompli leur œuvre, qui consiste à édifier les germes spirituels de l'organisme futur, commence la descente vers une nouvelle existence terrestre. C'est ainsi que les expériences de la vie passée formeront les facultés innées de la vie future. Il faudra que l'Ego redescende par les degrés de conscience de l'intuition, de l'inspiration, de l'imagination jusqu'à la pensée emprisonnée dans le corps : ombre qui donne pourtant à l'homme la possibilité de nouvelles expériences. Avant de redescendre dans la chair, le noyau spirituel de l'homme ne possède pas de véhicules matériels – nous avons vu qu'il s'en était dépouillé –, mais seulement les énergies des atomes-permanents. Cette involution peut être rapprochée de l'image représentant cette descente dans la matière comme un enrobement progressif des éléments les plus subtils dans des couches de substance de plus en plus dense, et à vibrations toujours plus amorties.
Les forces contenues dans l'atome-germe de l'Intellect (provenant, on s'en souvient, de la dernière expérience terrestre) sont tout d'abord éveillées ; elles commencent ! – tel un aimant attirant à lui de la limaille – à s'envelopper des matériaux de la subdivision la plus élevée de la région de la pensée concrète. Nous savons que lorsqu'on présente un aimant à un mélange de limaille de

[70] L'Ego (l'Individualité permanente) ne conserve que l'essence des expériences acquises par ses personnalités successives ; expériences qui sont pour ainsi dire traduites en formules spirituelles impérissables.

métaux divers, seules les particules de fer sont attirées ; autrement dit, le pouvoir d'action de l'aimant est d'une certaine nature et se cantonne dans certaines limites. De même en est-il des atomes-germes ; ils ne peuvent choisir dans chaque région qu'une certaine quantité de substance, celle pour laquelle ils ont de l'affinité. C'est ainsi que l'atome-germe – dans chaque monde traversé – construira un véhicule (mental, astral, éthérique, physique) qui reproduira dans une certaine mesure le véhicule correspondant de la dernière incarnation ; étant donné toutefois qu'il ne sera plus tenu compte des éléments mauvais qui auront pu être éliminés, ce qui assurera aux nouveaux véhicules des conditions meilleures.

Ce schéma du processus de la réincarnation met en relief la manière dont agit la loi des conséquences (Loi de Karma, ou Loi d'Action) dans la construction des nouveaux corps appelés à servir d'instrument à la nouvelle personnalité, au cours de l'incarnation future. Il n'entre pas dans notre intention de nous étendre davantage là-dessus, et d'entrer plus avant dans le détail – extrêmement compliqué du reste – de l'élaboration des divers véhicules et des conditions qui déterminent le champ d'action d'une nouvelle existence terrestre[71].

Nous avons voulu simplement retracer les grandes lignes du cycle complet de l'incarnation d'une *Personnalité*, cycle qui reproduit, selon la loi de l'analogie, ce qu'est l'évolution de l'Ego lui-même, à un niveau supérieur ; autrement dit, envisagé du point de vue des rapports qui le rattachent à la chaîne des incarnations successives du Cosmos dont il est partie intégrante.

***

Pour incomplètes et hypothétiques qu'elles paraissent encore à la majorité des hommes, ces quelques notions relatives au développement de la conscience humaine dans ses rapports avec l'évolution de la Conscience cosmique sont de nature à nous faire mieux saisir la grandeur, la majesté de la Loi, selon laquelle l'homme s'élève progressivement, au cours de ses incarnations à travers les mondes (éthers différenciés), de l'inconscience à la Soi-conscience, de l'ignorance à la Connaissance, de l'impuissance à la Toute-puissance. Loi grandiose, qui confère à l'homme un admirable héritage, mais implique aussi pour lui une lourde responsabilité, car c'est par ses propres efforts qu'il doit dorénavant s'élever aux dignités qui lui ont été si soigneusement octroyées par Dieu.

En réalité, ce Dieu que nous cherchons partout est *en nous*. Nous vivons Sa Vie, nous sommes construits de Son Energie. Son Amour ouvre à notre conscience des possibilités plus belles que nous ne saurions jamais les imaginer. Et cela parce que notre être intime est composé des essences les plus pures de la Conscience cosmique. Tout ce qu'il nous est loisible de concevoir de meilleur se trouve donc en nous, et aucune limite ne saurait nous être imposée quant au

---

[71] La réincarnation comporte des modalités diverses, et les lois qui la régissent apparaissent comme extrêmement compliquées. H. P. Blavatsky, dans la *Doctrine secrète*, en a donné quelques aperçus. Dans les Lettres de Pierre (*Messages d'un fils à sa mère*), nous lisons ceci : Mais oui, la réincarnation existe, mais il nous est impossible d'expliquer son système que vous ne pourriez comprendre (17 août 1918). Je t'ai déjà parlé de la réincarnation et j'ai omis de te dire que là se trouve l'explication des passages de l'Evangile qui justifient la prédestination. (20 décembre 1918). Cette thèse des vies successives n'est pas restée étrangère à bon nombre d'esprits remarquables des temps modernes. Dans son livre : *Wiederholte Erdenleben*, (1932), M. Bock a réuni un grand nombre de citations qui le démontrent abondamment. Le vaste rythme de la réincarnation qui conduit l'homme de la naissance à la mort, et de la mort à une nouvelle naissance, est un phénomène primordial qui est à la base même de l'évolution de la conscience. Dès les temps les plus reculés les Grands Sages ont enseigné l'existence de ce double mouvement (montée - descente) qui répond à la loi universelle du rythme (loi d'alternance) dont les deux termes ou les deux pôles : vie-mort, s'enchaînent harmonieusement, de telle sorte que, pour l'homme, la vie terrestre conditionne la vie supraterrestre, comme celle-ci conditionne la vie d'ici-bas. Chaque vie n'est, en somme, qu'une unité dans une série de vies, à la fin desquelles l'homme doit devenir un *Maître de la Sagesse*, autrement dit, un être parfait.

développement et à l'épanouissement de nos divines potentialités. Si l'homme se croit limité, c'est parce qu'il ignore – ou veut ignorer – l'ordre majestueux qui règle les mouvements de l'univers, visible et invisible, dans l'infiniment petit comme dans l'infiniment grand, et les liens indissolubles qui le rattachent à l'incarnation et à l'évolution des mondes.

Cette loi de l'évolution du Cosmos et de l'homme – qui en est partie intégrante –, la voici telle que l'a admirablement définie M. Edouard Arnaud[72].

« Dieu, ayant dans le tabernacle humain rendu sa *Vie-incluse, individuelle et soi-consciente,* laisse désormais à l'homme, puisqu'il l'a doté de pouvoirs suffisants, *le soin et la responsabilité de poursuivre par ses propres efforts son évolution* ; de faire passer les pouvoirs latents (Principes affectifs et spirituels) de l'état statique à l'état dynamique. Il lui laisse le soin de rechercher la *Loi de l'Inspir, la Loi spirituelle,* et de se laisser entraîner par elle qui le ramènera à l'Unité. C'est la *contribution* qui lui est imposée comme conséquence des apanages divins qu'il a reçus, savoir : La *Soi-conscience* (connaissance du bien et du mal), *l'énergie disponible*, source de la volonté, et la *liberté de choix*, liberté d'en user, avec la responsabilité qui en découle. »

Mais pour cela, la conscience humaine doit être centrée constamment sur ce qu'il y a de meilleur dans l'univers. Parce que, dit encore en termes très justes, M. Edouard Arnaud : « Centrer ses pensées et par suite sa conscience uniquement dans le monde physique (chose d'ailleurs impossible pour un être humain), serait renoncer à se constituer des âmes et des corps psychiques et limiter la pérennité de son âme à celle des vibrations du monde physique, les premières vouées à l'évanouissement. Centrer ses pensées et par suite sa conscience dans les mondes psychiques supérieurs est, pour l'être humain, vivifier les enveloppes éthériques de ses atomes, constituer ses principes psychiques (vie, âme, corps) et atteindre pour son âme, infailliblement, la pérennité des ordres de vibrations qu'elle aura su vivifier en elle. C'est ce rôle d'autotransformateur qui est dévolu à l'être humain, collaborateur du Plan divin. »

Il faut, dit un Initié, « que chaque homme se devienne une révélation à lui-même. Et lorsque l'esprit immortel de l'homme aura pris possession du temple de son corps, qu'il en aura chassé les changeurs et toutes les choses impures, *son humanité divine* sera ce qui le sauvera car lorsqu'il sera ainsi uni avec lui-même, il connaîtra aussi le *constructeur du Temple*. C'est donc en cherchant en toute chose le Bien désintéressé, en aimant la Beauté sous toutes ses formes, en cultivant l'Amour de tous les êtres, en désirant connaître la Vérité, dépouillée de toutes les illusions humaines, en donnant à ces idéaux une impulsion de l'être entier sans aucune restriction que l'homme peut être assuré de se mettre en complète harmonie avec les lois de l'évolution. Car, on ne saurait assez le répéter, « *l'homme devient toujours ce qui fait l'objet de ses constantes préoccupations*[73]. »

C'est cet effort soutenu et tendu vers un noble idéal qui confère à l'individu sa dignité. En suivant la voix intérieure de sa conscience, qui l'invite sans cesse à avancer et à progresser, il acquiert finalement la liberté. Ph. Bridel, en résumant de façon lumineuse les idées de Vinet, a exprimé très exactement, bien qu'en termes différents, ce qu'affirment toutes les Ecoles d'ésotérisme.

« Le foyer le plus intime de l'individualité humaine, dit-il, c'est la conscience, où la créature personnelle, entendant la voix de Dieu même, trouve dans ce contact avec la Personnalité suprême, sa dignité véritable et sa sauvegarde. Par l'obéissance résolue au devoir, l'homme se retranche comme dans une citadelle où il se sent fort : cette *dépendance acceptée* le rend *libre*, de la plus haute des libertés. Ainsi, désormais, il s'appartient à lui-même, car on ne s'appartient, on n'est vraiment indépendant des tyrannies extérieures que dans la mesure où l'on appartient à sa

[72] Edouard Arnaud : loc. Cit. p. 203.

[73] « Telle l'araignée, qui tisse sa toile fil par fil, l'homme, de la naissance à la mort, tisse la trame de sa destinée. »

conscience. Dieu a voulu rendre l'homme responsable, et il n'a pu le rendre responsable sans le rendre individuel. »
De cette marche vers la liberté, il appartient à l'homme d'en précipiter les étapes, ou, au contraire, d'en allonger indéfiniment le chemin, car nulle contrainte ne l'y oblige, sinon son propre vouloir.
Si l'homme se croit déterminé, c'est par ignorance, car, en réalité, il détermine lui-même ses conditions d'existence ; et ses souffrances ne sont que l'expression de l'immense liberté attachée aux manifestations de la Conscience universelle et divine.
Pour conclure, nous voulons encore insister sur le fait que le but essentiel restera toujours, pour chacun de nous, la recherche de la perfection, car Dieu (le Père en secret) ne se manifeste totalement que dans l'homme purifié, régénéré, devenu parfait.
« La création, dit, le R. P. Sanson[74], est création d'êtres qui s'appartiennent à eux-mêmes, qui aspirent à être Dieu ; qui veulent être Dieu, et, bien plus, qui ont de par l'infini qui a été mis en eux, *l'obligation de devenir Dieu.* » Par cette union, le Fils devient consubstantiel au Père.
Expérience intérieure qui ne peut être traduite en termes finis ; « expérience si vaste, si immense, qu'elle reste un mystère, une chose secrète et cachée pour qui ne l'a pas vécue[75]. »
Ainsi donc, pour tout homme, le Temple de Dieu, bien qu'entouré d'un mur de matière, reste accessible à celui qui sait en trouver le chemin. Et ce chemin, il appartient à chacun de le chercher en *lui-même*, par la poursuite constante, passionnée, de *l'acte pur* (pensée, parole, action). « Le Royaume de Dieu est annoncé aux hommes, et chacun fait effort pour y entrer », a dit le Christ[76], indiquant par-là que chacun doit *conquérir* le Ciel.
Envisagé du point de vue social, l'homme, comme l'a dit très justement Denis de Rougemont, est tout à la fois libre et engagé. Libre, par la parcelle du Divin qu'il porte en lui, engagé, du fait qu'il est partie intégrante d'un tout : l'humanité. Une fois purifié, sanctifié, il voit grandir peu à peu sa liberté, jusqu'à libération complète, absolue[77]. De cette certitude, naît pour chacun de nous – quel que soit la race, la nationalité, la religion ou le milieu social dont il se réclame – une immense espérance.
Telle une caravane en mouvement, l'humanité tend vers un but et ce but, nous savons, de source sûre, que des *Frères aînés* l'ont atteint. Par leur exemple, ces libérés : *Fils de Dieu*, *Maîtres*, *Nirvanis*, etc., nous ont montré la voie ; et ceux qui marchent en tête de l'interminable caravane nous invitent par leurs voix fraternelles à diriger comme eux nos regards vers l'enceinte intérieure du Temple. Alors, comme l'a proclamé Krishnamurti – avec l'assurance souveraine que donne l'expérience vécue – « ombre après ombre, lumière après lumière, souffrance après souffrance, joie après joie, on arrive à cette libération, à cette union avec la Vie universelle, à cet état de consubstantialité avec le Tout, qui est l'*équilibre*, ou *l'harmonie de la raison et de l'amour*. »

[74] Carême 1927. Conférences de N.-D. de Paris.
[75] Krishnamurti.
[76] St Luc. Chap. XVI, v. 16.
[77] « L'homme est entièrement responsable » (*Lettres de Pierre*). « L'homme est responsable de sa vocation devant Dieu et devant les hommes » (Denis de Rougemont).

Troisième partie - Echos de l'Au-delà

« Ne crains pas de mourir,
toi qui as éprouvé la valeur de la vie,
ne doutes pas du triomphe de l'Esprit,
puisque tu as mesuré la vanité de la forme. »
Jeanne de Vietinghoff

Comme nous l'avons fait remarquer déjà, le fait d'abandonner sa dépouille charnelle ne supprime pas d'un coup les liens qui nous attachaient à la Terre. Ceux-ci peuvent être plus ou moins étroits, et la fidélité des souvenirs peut varier selon les individus, mais, d'une façon générale, aussi longtemps que la personnalité n'a pas atteint à un certain détachement – dû au changement de milieu – ses pensées sont capables de la ramener dans les régions voisines de ce monde, et peuvent aussi l'inciter à reprendre le contact avec les gens et les choses laissés derrière elle. Les affections comme les intérêts sont des liens tenaces et c'est ce qui explique l'intervention des désincarnés dans les choses d'ici-bas ; cet ici-bas qui fut le théâtre de leurs dernières actions.
Dans l'ensemble – aujourd'hui considérable – des messages obtenus par le moyen de la médiumnité on en relève qui témoignent indubitablement de l'intérêt que conservent, sinon tous, du moins un certain nombre de désincarnés, pour ce qui a trait à leur patrie, à leur famille, à leurs occupations terrestres. On y relève des préoccupations d'ordres divers : ressentiments, regrets, remords ; le désir aussi d'encourager, d'aider, de servir, de conseiller, de guider ; enfin, l'affirmation de la fidélité des tendresses.
Ces préoccupations apparaissent d'une façon pertinente dans des communications obtenues par les voies les plus diverses de la médiumnité, et dans les milieux raciaux et sociaux les plus variés. Notons que ces messages nous parviennent souvent de façon *spontanée*, et sans que rien n'ait été tenté, – de ce côté-ci, – pour soulever le voile de l'Invisible. Nous avons rapporté un certain nombre de ces échos de l'Au-Delà dans notre étude *Aux frontières des deux mondes*[78].
Ils mettent remarquablement en lumière la nature des préoccupations dont peuvent être hantés ceux qui ayant quitté ce monde n'ont point encore atteint un milieu suffisamment purifié pour que les intérêts terrestres aient cédé chez eux le pas à une activité d'un autre ordre. Les voix de l'Au-Delà nous apportent souvent de précieux encouragements et le témoignage des liens affectueux qui peuvent persister entre les habitants des deux mondes. Et comme cet aspect de la vie d'outre-tombe est de ceux qui nous tiennent le plus à cœur, nous reproduirons tout d'abord quelques fragments d'une correspondance échangée entre un désincarné et sa mère, et qui montrent combien profonds sont restés, entre cette mère et ce fils, les rapports affectifs qui les liaient étroitement sur cette terre. Nous verrons ensuite les diverses catégories de préoccupations dont nous avons indiqué, ci-dessus, la nature[79].

[78] Etude dactylographiée, mais non imprimée.
[79] Sur la confiance que l'on peut accorder aux messages médiumniques, voir appendice VIII, 4e partie de ce volume.

Fidélité et tendresse

« Maman chérie,
« Dites-vous bien que vous êtes entre les mains de Dieu, et que rien n'arrive sans sa volonté ; c'est lui qui fait descendre au sépulcre et qui en fait remonter, et tout est là.
N'ayez pas peur de la mort ! Elle a des bras maternels, elle n'est pas cruelle si l'on s'abandonne à elle[80] ! »

« La mort, petite maman, ne la crains pas ! J'en avais peur malgré moi... je l'ignorais... c'était un visage inconnu que je me représentais voilé de sang. Oui, j'en avais peur ! Mais quand elle est venue, elle avait un clair visage... Je me suis endormi dans ses bras [81]! »

« La mort n'est pas. C'est simplement une *absence* ; la mort ne brise rien, ni l'amour ni la vie. L'amour est plus fort que la mort, puisqu'il la domine et la rend vaine[82]... »

« Chère maman,
Le rêve que tu as fait la nuit passée était l'expression de notre tendresse réciproque... elle a pris la forme naturelle qui vient de toi ; tu m'as vu blessé, t'appelant, ayant besoin de toi... et tu te penchais vers moi pour panser mes blessures ! La signification de ce rêve, la voici : nos tendresses continuent à se rechercher, à s'appeler, à se manifester malgré le voile qui nous sépare. Le plus souvent, pendant ton sommeil, tu viens me rejoindre. Vous ne vous souvenez plus au réveil, de ces réunions que le sommeil facilite : parfois, il en reste une impression indéfinissable, et le désir de l'autre vie – celle que – même au temps de notre chair, nous apprenions à connaître.
Pourquoi Dieu permet ces excursions dans une autre sphère ? Comment te l'expliquer ! Nous l'ignorons. Pour moi, je crois que c'est afin de donner à l'homme, exilé sur la terre, le courage de continuer son labeur et son effort ; c'est la *permission de détente*, pour ainsi dire, aussi nécessaire à l'homme qui est dans toute autre lutte, qu'à ceux qui actuellement peinent et souffrent sur la terre...» (Cf. *Lettres de Pierre*)

« Pauvre chère petite maman, ne pleure pas ! Je suis près de toi, dans cette chambre que tu avais arrangée pour moi avec tant d'amour. Il te semble que c'était besogne vaine, il n'en est rien ; je l'aime encore ma petite chambre : j'y vais souvent. Je n'ai là que de beaux et purs souvenirs, mais quand tu y entres, j'y suis toujours avec toi. Ne crains pas la séparation, petite maman chérie, je ne te quitte pas : la fidélité de ta pensée si tendre t'assure la fidélité de ma présence. » (Cf. *Lettres de Pierre*)

« La vie nous séparait, la mort nous a réunis – ce que vous appelez la mort, et *qui est une vie supérieure et belle*... Mon message d'aujourd'hui est toujours le même : « Je suis vivant, je vous aime, la mort est un voile, mais il ne peut séparer ceux qui s'aiment... Oui, il y a des Esprits qui

79, 80, 81 *Lettres de Pierre*, Paris, Fischbacher - 6 gros volumes ; de 1928 à 1931. Messages médiumniques, donnés par un fils à sa mère. Le communiquant, jeune officier français, fut tué pendant la guerre 1914-1918, sur le front français.

ont de la peine à distinguer ceux qu'ils chérissent sur la terre ; mais c'est parce que ceux-ci pensent à eux comme à des êtres vagues, éloignés d'eux, oublieux de ceux de la terre ; tandis que les Esprits dont la présence est une certitude chez ceux qui sont restés sur la terre, voient nettement leurs bien-aimés, vivent spirituellement assez près d'eux, pour leur apporter les messages du Père dans le Parfait-Amour... Tu ne m'as pas perdu, petite maman chérie. Je suis tout près de vous[83]. »

« L'espace n'existe pas en tant qu'espace pour un Esprit désincarné, puisqu'il se transporte instantanément au travers de cet espace et de cet infini. Nous sommes dans cet espace, mais non pas perdus dans cet espace ; il nous suffit de penser et de désirer un rapprochement avec ceux et ce que nous aimons, pour qu'il se produise. Nous pouvons aussi, avec la même facilité, entrer en rapport avec les Esprits des sphères supérieures à celle où nous évoluons, mais toutefois sans les distinguer, et comme cela arrive de nous à vous.
Cette barrière dans le revoir, voilà bien ce que l'Eglise pourrait appeler un purgatoire ; c'est la justice de Dieu ; ce qui sépare dans l'Au-Delà ceux qui s'aiment, c'est le retard dans l'évolution. Dieu ne demande à l'homme qu'en proportion de ce qui lui aura été confié ; « il sera beaucoup redemandé à qui il aura beaucoup été donné ». Ainsi donc, le point de départ n'ayant pas été équivalent ; le résultat pondérable ne sera pas le même. Mais ce qui importe, c'est l'effort donné et le progrès obtenu, par comparaison avec un point de départ inégal. Ceux qui s'aiment peuvent se retrouver dans une même sphère s'ils ont fait un effort de même valeur.
Ceux qui ont quitté la terre plusieurs générations avant les autres sont en général plus avancés ; mais le revoir des âmes qui se sont connues et aimées en vivant ensemble, est toujours possible dès la première sphère. L'évolution peut être simultanée ; il suffit que l'effort soit proportionnellement le même. Il résulte de ceci que c'est une punition (dites si vous voulez : le purgatoire) qui empêche des âmes de se rejoindre dès la mort. Dieu est absolument juste et demande uniquement à chacun de faire valoir le capital qui lui a été confié. Il n'est jamais trop tard sur la terre ; si vous réalisez ceci, mettez-vous à l'œuvre sans attendre[84]. »

***

Le professeur Bozzano, dont les analyses d'ouvrages psychiques occupent une place importante dans la *Ricerca Psichica*, a consacré de nombreuses pages à *No more Tears* (Plus de larmes), de Mme Stuart, appuyant ses propres observations de citations abondantes, et terminant par un appel aux savants que l'étude des phénomènes intéresse, les invitant à classifier leurs cas, de manière à apporter une preuve cumulative aux faits examinés. Il ajoute : « En m'exprimant ainsi, je juge par mon expérience personnelle, puisque c'est en enregistrant et en classifiant toute sorte de phénomènes sur normaux que moi, positiviste et matérialiste de l'Ecole d'Herbert Spencer, suis arrivé, sur la base des faits, à la certitude scientifique de la survivance de l'âme. »
J'ai pensé que les lecteurs de la *Revue Spirite* me sauraient gré de leur résumer l'un de ces faits, en l'espèce les expériences psychiques d'une mère avec ses bien-aimés après leur mort, expériences qu'elle raconte dans un langage simple, celui de la vérité, dans ce livre intensément passionnant : *Plus de larmes*, dont le professeur Bozzano a instruit les lecteurs de la *Ricerca Psichica*, avec sa maîtrise habituelle. Si j'en juge par ma propre expérience, le titre du livre en question : *Plus de larmes* n'est pas tout à fait exact, du moins en ce qui le concerne, car c'est avec des yeux voilés de larmes que d'un bout à l'autre, j'en ai parcouru les pages émouvantes. Il est exact cependant, dans

[83] Cf. *Lettres de Pierre*.
[84] *Lettres de Pierre*

ce sens, que ces larmes n'étaient pas des larmes de tristesse. Il est des rires plus amers que le fiel, et des larmes douces comme la brise du soir. Celles que vous verserez comme moi en lisant ces lignes, auront cette douceur, et si, parmi mes lectrices, il y a des mères qui ont pleuré comme Mme Stuart, et peut-être pleurent encore un enfant chéri, elles continueront de pleurer après la lecture de ce bref résumé ; mais les larmes qu'elles verseront désormais seront des larmes édulcorées par la certitude que l'être cher est toujours bien vivant dans un monde réel dont le nôtre n'est que l'ombre, et qu'elles peuvent le revoir et lui parler, et s'assurer par des preuves aussi évidentes que la lumière du jour qu'il est toujours auprès d'elles, les entourant de sa tendresse et de sa protection[85].

Pour nous permettre de mesurer l'étendue et la profondeur du déchirement que lui causa l'annonce de l'effroyable nouvelle, Mme Stuart, dans un premier chapitre *Mon fils et moi*, commence par donner une définition de l'amour maternel à l'usage du sexe fort qui ne peut que s'en faire une idée lointaine. Puis, dans un abandon pathétique, elle nous parle de ses rapports avec son Laddie (petit gas). Et, tout d'abord, sa mort prématurée ne lui fut pas une surprise. Lorsque, pour la première fois, l'accoucheuse lui avait remis le bébé entre les bras, une voix lui avait murmuré doucement à l'oreille : « Il n'est que prêté... rien que prêté ». Cette prémonition ne devait plus cesser de l'obséder. Elle se précisa même : « Je fus hantée par l'impression, dit-elle, qui maintenant s'était gravée dans mon esprit en caractères indélébiles, que mon fils atteindrait un âge d'homme, glorieux, épanoui, et que, exactement à l'âge de 18 ans et 9 mois, il mourrait. A quatre ans, une fièvre scarlatine faillit emporter l'enfant. Mais je ne partageai pas cette opinion (que l'enfant allait mourir) avec les autres. Je ne cessais de dire que notre enfant recouvrerait la santé, mais pour nous être enlevé deux ou trois mois avant son dix-neuvième anniversaire. Je ne peux dire pourquoi j'avais cette ferme impression, ni pourquoi j'étais si absolument certaine, mais quoi que les autres aient pensé de moi ou moi de moi-même, il n'en reste pas moins vrai que mon fils fut tué en France exactement à l'âge de dix-huit ans et neuf mois.

Lorsque la guerre éclata, il avait 15 ans. Je m'écriai aussitôt : « Ça y est, mon petit gas va être tué !

- Allons donc, dit mon mari, il y aura beau temps que la guerre sera finie avant qu'il soit d'âge à partir.

Notre fils était d'un beau physique pour son âge. Il paraissait beaucoup plus âgé que ses années. Il lui tardait de quitter ses habits civils. Il s'enrôla dans un bataillon local d'athlètes jusqu'à ce qu'il fût en âge de gagner ses galons dans les fusiliers. Pourtant, peu de temps après son enrôlement, il me téléphona pour me demander si je verrais un inconvénient à ce qu'il se fit transférer dans l'aviation militaire. Je lui répondis : « Laddie, le moment est venu pour toi d'agir et de prendre tes propres décisions. Tu n'as plus besoin de consulter ta maman. C'est toi qui dois supporter le poids de tes décisions. – Voilà qui est parlé, maman. Dieu te bénisse ! Je répondis : « Dieu te bénisse, cher petit ! » Mais en remettant en place l'appareil, il rendit un petit son argentin. Je m'appuyai contre le mur, et fermant les yeux, je me dis : « C'est son arrêt de mort ».

Et puis le jour vint...

- Maman, je pars pour la France dans trois jours !

Je serrais les lèvres. Nous fûmes très pratiques. Mais, dans le tréfonds de mon cœur, je savais qu'il ne reviendrait jamais. Le reste de la famille avait espoir, mais pour moi, il n'y avait pas cet élixir de vie, car je savais qu'il n'avait été *que prêté* et que mon pressentiment se réalisait.

Je tiens à dire que mon fils avait atteint, malgré son jeune âge, une grande maturité d'esprit. »

[85] L'article que nous reproduisons ici a paru, sous la signature de M, J.-J Prodhom dans la *Revue Spirite*, juin 1936.

Suivent des lettres, que le jeune homme écrivit à des amis et parents, d'une élévation d'âme et d'une maturité, vraiment inattendues chez un Tommy de dix-huit ans. En les lisant, on ne peut s'empêcher de penser : Il était mûr pour le cours supérieur ; la terre n'était plus faite pour lui.
Et la pauvre mère s'abandonne aux souvenirs : « Mon fils et moi, nous avions toujours été la meilleure paire d'amis et de camarades qui soit. Je ne cessais de lui dire que je ne lui ferais jamais défaut dans la vie, quelle que fut sa peine, insuccès ou ennui. Nous n'avions pas une pensée que nous ne partagions, mon petit et moi. Nous étions de grands amoureux (sweatharts) ; nous nous comprenions à mi-mots ; et maintenant, la bifurcation des chemins était arrivée – Oh ! Dieu ! Que de telles choses puissent être !
Petit, lui dis-je, il faut que tu fasses une promesse à ta maman. Si le moment vient pour toi de mourir, je veux que tu essaies de toutes tes forces de sourire. Un sourire pour ta maman et que tu te dises que moi aussi, je vais être courageuse. Nous nous reverrons, chéri – quelque part, quelque jour, de quelque manière ! – Donc, je ne veux pas que tu aies l'ombre d'une anxiété ou peine à mon sujet au dernier moment.
- Ça va, maman chérie, je comprends ! répondit-il. Et très chère, il faut que tu me promettes quelque chose toi aussi. Tu ne me pleureras pas et tu ne porteras pas le deuil. Je veux que ma mère porte toujours de jolies robes en souvenir de moi. »
Ici, il faut que je signale deux ou trois petits incidents. Ils devaient m'être rappelés plus tard. On verra dans quelles extraordinaires circonstances. Mon fils aimait passionnément les tours de cartes quand il était enfant et maman était généralement son auditoire. Il en inventa plusieurs ; ils nous causaient d'inénarrables accès d'hilarité, et nombreuses étaient les plaisanteries que nous échangions à leur occasion. Ce soir-là, l'avant-dernier qu'il passait à la maison, je l'aidais à empaqueter son fourniment quand je mis la main sur une petite bourse et lui demandai s'il la voulait. « Mets-là dedans, elle me servira pour mes boutons de chemise. » Je l'y fourrai donc dedans, me demandant si je n'aurais jamais à dépaqueter de nouveau cette petite bourse – dans sa chambre vide. Soudain, mon fils voulut essayer de me remonter, et par manière d'une dernière plaisanterie, il retira le vieux jeu de cartes et se mit à me poursuivre en riant autour de la chambre, puis les jeta sur son lit. Après son départ, je réunis toutes les cartes et – aveuglée par mes larmes, – je les enveloppai dans un papier de soie, les attachai aux quatre coins avec un large ruban, et scellai le paquet avec de la cire. J'imprimai mon propre sceau sur chaque nœud, puis enfermai les cartes hors de vue dans une boîte contenant tous ses trésors. Tant que je vivrai, aucun œil ne se posera plus sur ces cartes, et aucune main sur terre ne les touchera plus jamais, à moins qu'il ne revienne le faire lui-même. »
On verra plus loin la suite.
« Ce soir même, mon fils manifesta le désir d'aller faire ses adieux à quelques amis de la famille. C'étaient des amateurs de musique, et mon enfant lui-même fréquentait beaucoup les concerts. A cette soirée, il chanta trois chansons, et je veux que vous fixiez bien dans votre mémoire l'ordre exact dans lequel elles furent chantées. Vous verrez par la suite pourquoi quand je vous ramènerai à ces incidents, ils vous prouveront que nos bien-aimés, non seulement emportent leurs souvenirs avec eux, mais que leur mémoire est souvent meilleure que la nôtre.
La première chanson de mon fils fut « The Perfect Day » (Le jour parfait), sa seconde : « Let the Great Big World Keep Turning » (Qu'il tourne le grand gros monde) et enfin « God send You back to Me[86]. » (Que Dieu te rende à moi) Comment j'arrivai jusqu'au bout de cette soirée sans m'effondrer, je ne le sais. Je savais que les jours viendraient où je le reverrais en Esprit dans cette même chambre, exactement comme je le voyais maintenant, penché avec une aisance insouciante

[86] Chansons populaires que j'ai maintes fois entendues et chantées moi-même quand j'étais aux Indes.

et gracieuse sur le piano, une main légèrement posée sur la hanche, son mâle visage empreint de fermeté sous le bonnet de police martialement posé sur un côté de la tête qu'ornaient de l'autre côté ses jolies boucles. Oui, je pensais : « C'est bien la dernière fois que je le vois ainsi, et que j'entends sa chère voix chanter ces bons vieux refrains. » « Refrain ! dit-il, m'envoyant ce qui me parut approcher d'un clignement d'œil, et je repris comme je le faisais toujours : « I only know I want you so Nobody else will do »

Nous rentrâmes chez nous très tard, bras-dessus bras-dessous, sous les étoiles, par les sentiers de la campagne endormie. Je lui dis : « Oh ! Mon petit ! J'espère que je n'entendrai plus jamais ces chansons de ma vie. Je ne pourrais plus revivre cette soirée. » Il pressa mon bras plus fort et dit : « Pourquoi ça, maman ? Je serai bientôt de retour en congé, dans trois mois peut-être, et dès que nous nous retrouverons, je te promets de te les chanter. »

Quel poids sur mon cœur quand je l'entendis me parler ainsi ! Mon enfant ! Je savais qu'il ne reviendrait plus. Le jour suivant, il nous quitta pour la France, et vingt-huit jours après il était tué. Il était observateur dans l'aviation, et bien que son pilote ait été identifié et enterré, ni mon fils ni son appareil (N° 7594) ne figurent sur les rapports anglais ou allemands. On le vit pour la dernière fois tomber près de Menin. Le froid et fatal télégramme officiel arriva pendant l'absence de mon mari. J'étais occupée à soigner ma vieille mère. Le coup, quoiqu'attendu, dépasse toute description... Disparu ! Il était disparu ! Ah ! Les terribles mots ! Où était-il à cette heure de la nuit sous la voûte des étoiles de Dieu ? »

Suivent des pages déchirantes où la douleur maternelle se donne libre cours puis la pauvre mère explique comment, après les morts successives de son fils bien-aimé, de son mari, de sa mère et enfin de sa sœur, dernière survivante, le désespoir de son cœur esseulé se transforma en une joie délirante et permanente.

A cette époque-là, Mme Stuart ne croyait pas au spiritisme. Mais la curiosité qui a perdu tant de femmes, à commencer par la première, l'incita un jour à assister à une séance : cette curiosité fut son salut. La clairvoyante annonça qu'elle voyait, se tenant debout derrière elle (Mme Stuart), les formes de deux personnes. La plus jeune avait été officier dans l'aviation. Cet officier, disait-elle, attirait son attention sur un insigne qu'il portait sur son uniforme pour lui montrer qu'il avait été observateur, et « me dit cette clairvoyante qui était pour moi une totale étrangère, il me dit que vous êtes sa mère, et que c'est votre propre père qui l'a amené ici. Il dit que c'est votre père qui l'a recueilli à son arrivée dans l'Au-Delà, et qu'il lui avait fallu reconduire votre enfant sur le théâtre de sa destruction et lui montrer sur le champ de bataille quelques atomes méconnaissables de son enveloppe mortelle, pour lui faire comprendre qu'il était passé par le grand changement qu'on appelle la mort. Il dit qu'il a été tué près de Menin, à l'Est d'Armentières. Il dit aussi que sur terre son grand-père était médecin.

Quand je vous aurai dit que tous ces renseignements étaient absolument exacts, vous n'aurez pas de peine à comprendre que j'avais de quoi réfléchir. A ce moment-là, je n'avais jamais entendu parler d'Armentières, mais mon fils était observateur dans l'aviation, il fut tué près de Menin, qui effectivement se trouve à l'Est d'Armentières, et mon père qu'il n'avait jamais vu dans la chair, car il nous avait quitté en 1885, avait été médecin... »

Mme Stuart fit de nombreux voyages en France, en passant et repassant devant ces myriades de tombes inconnues. Avait-elle passé sans le savoir devant celle de son fils ? Un jour qu'elle se trouvait en communication directe avec lui, elle lui posa la question suivante : « Mon petit chéri, dis-moi donc où reposent tes restes mortels. II faut que je le sache avant de retourner encore une fois en France. Je ne peux m'empêcher de me demander où ton corps repose. » II me répondit aussitôt : « Mère chérie, pourquoi t'obstines-tu à aller en France ? Je n'y suis pas. Je suis ici à la maison, avec toi ! Et il ajouta doucement : Ce n'est peut-être pas une jolie chose à te dire, mais,

maman, je n'ai pas de tombe : il ne restait de moi qu'une jambe ; on l'enterra sur le champ avec six autres camarades. Le restant de moi fut ramassé avec une pelle – tout méconnaissable, maman chérie, et... me revoilà ! » Ces détails confirmaient la déclaration qu'avait faite la clairvoyante touchant le fait que son grand-père l'avait reconduit en arrière pour lui montrer quelques atomes méconnaissables.

A une autre séance, un Esprit se communique et parle longtemps. A la manière de s'exprimer, aux choses dites, Mme Stuart a reconnu son fils. Mais qu'elle n'est pas son émotion, quand, sur la demande d'un assistant, à l'Esprit, de bien vouloir décliner ses noms et qualités avant de se retirer, le médium se dresse, claque des talons, se fige dans la position du soldat au garde-à-vous, et, pendant que la main droite fait le salut militaire, clame d'une voix claire et forte les quatre noms du jeune aviateur mort au champ d'honneur, ajoutant immédiatement : « Je ne suis qu'un enfant. Je n'avais que dix-huit ans et neuf mois quand je suis tombé, victime de la cruauté de l'homme pour l'homme, à Menin, à l'Est d'Armentières. Je ne fus pas dispersé aux quatre vents, mais aux quarante vents. Je fus réduit en miettes... » Il y eut une pause, puis, me tendant les bras (c'est la mère qui parle), il ajouta : « Voilà ma mère, assise là-bas. Viens maman ! » Je ne bougeai pas. J'étais paralysée. Deux ou trois étrangers me firent signe de m'avancer vers le médium ; je quittai donc ma chaise, et traversai la salle pour me rendre près de celle qui venait d'être si miraculeusement transformée en mon fils. Dès que j'eus rejoint mon enfant, car c'était bien mon enfant, il me dit : « Mets un baiser ici, mère chérie », indiquant un point de son front, et il ajouta : « Ils m'ont percé d'une balle ici, et m'ont ensuite pulvérisé, c'est pourquoi quand je viendrai à toi, maman je me toucherai toujours à cet endroit pour que tu saches tout de suite que c'est moi ».

Il n'y eut pas un œil sec dans cette salle : ce n'est pas tous les jours que l'on peut assister à la réunion d'une mère et de son fils disparu, et le fait que nous étions des étrangers ajoutait à l'incident un surplus de pathétique. Mon fils me murmura doucement beaucoup de choses intimes dans le creux de l'oreille. Puis, me priant de le rappeler au souvenir affectueux de son père et de sa grand-mère, pour qui il avait une grande affection, il me baisa sur le front et se retira. »

Le chapitre se termine comme bien l'on pense par de vivantes effusions de gratitude envers le Dieu des vivants, et une non moins profession de foi, ou plutôt de négation de ce que l'on appelle la mort.

Mme Stuart accumule ensuite les preuves d'identité. C'est d'abord la fameuse séance de voix directe à l'aide de la trompette. Elle reçoit le pavillon de l'instrument tout près de son oreille, et la voix d'Athol, jubilante, lui rappelle une promesse qu'il lui a faite : « Oh ! maman, dit-elle, n'est-ce pas merveilleux ? Jamais nous n'aurions rêvé de pareilles possibilités ! Et ma promesse, maman ; je t'avais dit que lorsque je viendrais en congé je te chanterais à nouveau ces chansons ! Et devant vingt-trois témoins, la voix de mon fils résonna dans la salle. Ce furent d'abord les paroles de « A Perfect Day » (Un jour parfait). La voix s'arrêta. Suivit un silence indescriptible. On se fut cru transporté au ciel. Vraiment, c'était le chant d'un ange, et sa voix était plus riche et plus belle qu'elle ne l'avait jamais été sur n'importe quelle scène de concert. Tout le monde était électrisé, et moi, bien sûr, je n'étais plus sur terre ... Le silence fut de nouveau rompu par la voix de mon fils. Cette fois, ce fut : « Let the Great Big World Keep Turning » (Qu'il tourne, le grand gros monde). Mais quand il arriva au vieux refrain familier : « I only know I want you so... » Il s'arrêta brusquement et dit : « Eh bien maman, est-ce que tu as oublié le refrain ? Tu avais l'habitude de le chanter avec moi. Chante-le encore ! Et une fois encore nos voix se mêlèrent pendant que nous chantions, lui en Esprit, moi dans la chair ! J'étais la seule dans toute la salle à avoir les yeux secs, car je savais la beauté de ces paroles : « Votre tristesse se changera en joie. » L'un des assistants trouva la force pour me dire : « Oh ! Demandez à votre ange d'enfant de nous chanter encore ».

II répondit vivement : « Oui, j'ai à te chanter une autre chanson, maman : « Dieu te rende à moi » (God Send You Back to Me). Et il se remit à chanter. Mais cette fois, une chose encore plus merveilleuse se produisit. Tout en chantant, il transposait la chanson entière au présent : « Dieu m'a rendu à toi ! ». Le tout, dans un rythme et une mesure, parfaits, qui nous figèrent bouche bée sur nos chaises. Vous vous souvenez que, en partant pour la France, il m'avait promis de me chanter ces trois chansons quand il reviendrait en congé, dans trois mois. C'était un secret entre nous. Aucune ingéniosité humaine ne peut expliquer ces faits concrets. Ils prouvent jusqu'à l'évidence qu'il n'y a pas de mort !

Et puis ce fait trivial, mais d'une valeur d'autant plus probante qu'il s'agit justement d'une chose insignifiante.

« Mon fils, dit Mme Stuart, quand il était tout petit, avait de la peine à prononcer le mot *Cross* (Croix). II avait donc inventé un petit mot à lui qui était : Corky. Et, un jour qu'il était tombé, il nous amusa beaucoup, mon mari et moi, en se présentant devant nous, disant « not corky ? » (Pas corky). Il n'avait pas encore trois ans à cette époque-là. L'autre soir, après trente ans écoulés, il s'écria soudain dans une séance. « Dis, maman, pas corky ? » Je fus foudroyée ; il venait de m'ouvrir l'écluse de la mémoire. Ce rappel de son enfance m'étourdit. J'avais complètement oublié le *pas corky* de ses trois ans. Il venait brusquement de me le rappeler. Ce qui prouve que dans l'Au-Delà, on n'oublie aucun des chers souvenirs du passé. »

Par la suite, c'est le mari de Mme Stuart qui fut gagné au spiritisme. Il n'y croyait pas. Une nuit, il est réveillé par une voix : « Allô, papa ! » Il se lève, mais il a dû rêver, car dans la chambre il n'y a personne. C'était bien cependant, comme ça que son fils avait l'habitude de s'annoncer. Enfin, un beau jour, sa femme finit par vaincre sa répugnance et le fait assister à une séance. La première parole de l'Esprit contrôle fut : « Allô, papa ! »

Mon mari ne répondit pas. Une pause, puis mon fils se tournant vers moi me dit : « Maman, papa ne croit pas que c'est moi. » Il se retourna vers son père et lui dit : « Papa, je vais maintenant te le prouver ! »

Quand mon fils partit pour la France, mon mari fut seul à l'accompagner et à lui faire ses adieux à Folkestone. Je lui avais fait les miens à la maison. « Maintenant, papa, dit notre fils, pas une âme sur la terre n'a entendu les dernières paroles que tu m'as adressées en nous séparant ; tu pris mes deux mains, une dans chacune des tiennes, et tu m'as dit : – Dieu te bénisse, mon fils ; tu es un homme maintenant ». II n'en fallut pas davantage à mon mari. Il fondit en larmes, disant : « Devant ça, mon petit, je ne puis plus douter. Je sais que ça doit être toi ». Se tournant vers moi, il me dit : « Ce furent bien les dernières paroles que je lui adressai ».

Et Athol raconta à son père comment il avait essayé à plusieurs reprises d'attirer son attention sur sa présence dans sa chambre.

« Je te hurlais dans les oreilles, lui dit-il : « Allô, papa ! ». Rien à faire. Impossible de me faire entendre. Alors nous nous mîmes tous ensemble, moi et quelques camarades. A nous tous, nous fîmes un chambard dans la chambre, à réveiller toute la maison. En vain. C'est alors que, avant de partir, je hurlai de toutes mes forces : « Allô, papa ! » Cette fois, je touchai la vibration qu'il fallait, car tu t'es levé en sursaut, criant « Sonnie, Sonnie » (Mon petit, mon petit). Tu as tourné l'interrupteur et tu as fait le tour de la chambre, mais tu ne pouvais pas me voir, alors tu es retourné te coucher, et tu t'es mis à pleurer, et oh ! Papa, tu m'as fait pleurer aussi – c'était terrible ! »

A quelques mois de là, ce fut au tour du père à aller rejoindre le fils dans l'Au-Delà. Mme Stuart raconte comment elle eût le sentiment de la présence de son mari et de son fils pendant les funérailles. Pour se convaincre qu'il ne s'agissait pas d'une vaine impression, elle leur adressa un appel mental. S'ils étaient bien là, qu'ils le lui fassent savoir en révélant à un médium de la ville le

nom des fleurs qui se trouvaient sur le cercueil. En rentrant chez elle, elle en apporta un arum et une tulipe. Une lettre l'attendait sur la table de sa chambre. C'était une note, écrite au crayon, par une personne de retour d'une séance à laquelle son fils s'était manifesté. Il avait exprimé le vif désir de faire parvenir un message à sa mère. Mais comme aucune des personnes présentes ne comprenait, il se contenta de dire : « Veuillez tout simplement mentionner à ma mère l'arum et la tulipe ». Or le mari de Mme Stuart était mort subitement et hors de chez lui, de sorte que, aucune des personnes présentes à la séance en question n'en était informé, et ce fut pour tout le monde une surprise, quant à la séance suivante, Mme Stuart l'annonça pour expliquer le sens du message que son fils lui avait fait envoyer à propos de l'arum et de la tulipe.

« Ma mère qui était l'une des plus douces saintes de Dieu, dit encore Mme Stuart, fut la suivante à me quitter. » Quoique rien ne fit prévoir son départ prochain, Athol en prévint sa mère par ce message prémonitoire : « Maman, sous aucun prétexte, ne t'éloigne de la chambre à coucher de grand-maman, samedi soir prochain. Très exactement, vers dix heures du soir, autant qu'il m'est possible de préciser l'heure terrestre, nous viendrons six d'entre nous emporter sa douce âme. » De retour chez moi (je laisse la parole à Mme Stuart), je répétai à l'infirmière qui soignait ma mère ce que mon fils m'avait dit. Elle n'était pas spirite, mais mes paroles lui firent impression. L'heure que mon fils avait indiquée était celle où elle avait l'habitude de prendre congé de nous ; elle répondit : « Je resterai pour voir si quelque chose se passe ». Ma mère n'avait pas d'autre maladie que la vieillesse. Elle avait 88 ans et jouissait de toutes ses facultés. Durant les premières heures du samedi en question, elle s'était sentie mieux que de coutume. Rien ne laissait prévoir une issue fatale. Aux approches de dix heures, elle se mit à regarder autour d'elle d'un air stupéfait, et s'écria soudain : « Qui sont ces gens ? ». L'infirmière se pencha sur elle et demanda doucement : « De quels gens voulez-vous parler ? » Ma mère parut toute surprise et répondit : « Tiens, mais tous ces gens décédés, pardi ! » L'infirmière risque une autre question : « Combien sont-ils ? ». Ma mère promena son regard autour du lit et compta tout haut : « Un, deux, trois, quatre, cinq, six ».

Nous échangeâmes un coup d'œil. « Essayez de dormir, grand-mère, » dit l'infirmière, aplanissant ses oreillers. « Comment puis-je dormir avec tout ce monde, parlant comme ça ? » dit ma mère. Je lui demandai alors : « Que vois-tu, maman, et que disent-ils ? » Oh ! Toutes sortes de mystères, mais je vois ton père et les enfants, et mon cher petit-fils est là – c'est lui qui parle comme ça – il dit : « Ma douce vieille grand-mère, vous croyez que vous allez mourir, mais vous ne mourrez pas ; nous ne mourrons jamais, grand-mère chérie. Vous allez tout simplement vous réveiller et vous trouver ici », et, dit ma mère, contemplant l'inconnu, « chacun d'eux a dans ses bras un bouquet de fleurs, et Athol dit que ce sont des fleurs de myrte, et il dit : « Grand-mère, dis à maman que je vais laisser pour elle mon bouquet de myrte sur le lit. » Elle ferma alors les yeux et répéta tout haut quelques versets d'un hymne : « Jésus, amant de mon âme... » Elle ouvrit les yeux et sourit, elle paraissait vouloir dormir.

Nous diminuâmes la lumière et nous assîmes à son chevet sans mot dire. Vingt minutes s'écoulèrent ; il y eut un mouvement sur le lit, le départ approchait. Nous nous précipitâmes, les paupières venaient de se clore pour jamais. Instinctivement, nos regards – ceux de l'infirmière et les miens – s'aiguillèrent vers l'horloge. Elle marquait dix heures moins dix, et comme nos yeux se retournaient vers le lit, leur regard rencontra le bouquet de myrte qui avait été laissé pour maman. »

Après quoi, Mme Stuart explique comment sa coupe débordait en dépit des vides qui se creusaient autour d'elle. Nous n'en doutons pas, et je n'insiste pas. La coupe débordait, mais elle n'était pas encore pleine, comme elle nous le montre.

C'est encore à une séance de voix directe, avec trompette. Après diverses évolutions dans l'espace, la trompette vint s'immobiliser à cinquante centimètres de son visage, et dans l'intervalle qui la séparait du pavillon, celui de son fils se matérialisa.
« Il y resta assez longtemps, dit-elle, pour me permettre de bien le regarder à la lueur du pavillon lumineux. Ses yeux plongeaient dans les miens, un sourire séparait ses lèvres, et sa voix prononça : « Maman ! » Dieu seul sait, et mes bien-aimés dans l'esprit savent l'effet que ce mot produisait sur moi. C'était ce même tressaillement indicible que dut ressentir Marie-Madeleine quand Jésus lui apparut et lui dit ce simple mot : « Marie ! ». Les paroles envahirent mon esprit : « Paix soit en vous, comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie. » Au visage de mon fils, succéda celui de ma mère. Elle répéta deux fois mon prénom (qui était le même que le sien) ajoutant les mots : « Mon beau bébé » (j'étais son plus jeune enfant survivant). Puis ce fut, immédiatement après, le visage de mon mari qui se présenta. Il ne prononça qu'un mot, un mot familier qui nous était très cher. Dès qu'il se fut effacé, se succédèrent rapidement diverses entités : une amie d'enfance qui m'appela par un petit nom familier et dont la manifestation me causa une vive surprise, quoique des plus agréables, car elle était très loin de mes pensées à cette époque-là ; une autre parente très rapprochée, et, enfin un visage que je ne pouvais ni distinguer ni reconnaître, faute de netteté. Il me rappelait un film voilé, enveloppé de brouillards. Je dis : « Je regrette, je ne vois pas très bien. Quelle est donc cette chère personne ? » Mais la netteté de la voix suppléa au visage de la matérialisation. Elle me dit avec une nuance de déception : « Allons donc, vous ne pouvez pas m'avoir oublié – Je suis Bunny ! » C'était le sobriquet du pilote de mon fils, que je n'avais jamais vu dans la chair ; mais dans l'esprit nous étions de vieux et chers amis. Quand je dis : « Je le regrette, Bunny, mais vous n'êtes pas très net », la voix de mon fils s'interposa vivement, disant : « Ça, c'est du Bunny tout craché. Il brouille tout, il perd la tête, maman, et alors il manque de vibrations... » Pendant que je m'émerveillais devant le spectacle des miracles de Dieu et de la création, me demandant ce qui m'était encore réservé, un bras drapé d'une longue manche flottante, bordée d'une frange, passa et repassa, m'effleurant la tête et le visage, pour me permettre de me rendre compte qu'ils portaient des vêtements, mais que le tissu n'était pas de la terre. Je ne pouvais que le comparer aux larves des vers à soie, la frange étant très prononcée ; comme la manche virevoltait autour de ma tête, j'eus l'impression d'être en contact avec une énorme toile d'araignée. Une fois, le visage de mon fils se présenta devant moi sous une forme totalement différente de la matérialisation ordinaire, telle qu'on la connaît généralement ; elle avait l'éclat du soleil ; j'en étais aveuglée et n'en pouvais supporter l'éblouissante splendeur ; je dus me couvrir les yeux de mes deux mains. »
Et maintenant, il faut que je vous rapporte par la mémoire au jour où je déposai le jeu de cartes de mon fils, sous scellé, dans une boîte.
« Il y était resté treize ans durant sans que personne n'y touchât ni ne le vît. Pendant toutes ces années, je n'avais même pas osé enlever le couvercle de la boîte, mais ce jour-là, tout en mettant en ordre la chambre des séances, j'éprouvai l'incontrôlable désir de retirer les cartes de leur tombe obscure et de les placer sur l'autel de mon sanctuaire. Ce faisant, je ne pouvais m'empêcher de m'étonner de ce que je faisais. Ma main tremblait tandis que mon regard se posait sur ces sceaux qui ne devaient jamais être brisés. Personne au monde ne connaissait mon secret. Je cachai donc mon jeu de cartes derrière une grande photographie de mon fils qui se trouvait sur l'autel, avant l'arrivée de mes sœurs et du médium... La séance était déjà à moitié écoulée, lorsqu'un bruit de papier que l'on froisse fut entendu, provenant de l'autel. On cria : « Quel est ce bruit ? » C'était ses cartes. Il était en train de les défaire ! Au bout de quelques secondes, je sentis quelque chose qui s'enroulait autour de mes doigts. C'était le ruban qui les attachait. Anéantie par l'émotion, j'expliquai par mots hachés à l'assistance. Et voilà qu'au milieu de mes explications commença la

distribution des cartes qui nous étaient jetées une par une sur nos genoux. Mais, écoutez la suite : Quand nous examinâmes le ruban, pas un nœud n'avait été défait, pas un sceau brisé, aucune trace du papier de soie n'avait été laissée... »
Tels sont les faits que *Plus de larmes* livre à notre méditation. Le soleil ne s'explique pas, il se constate. Contentons-nous de constater que ces faits existent et que c'est par de tels faits que des hommes comme Ernest Bozzano, et Sir William Crookes ont été amenés à admettre l'hypothèse spirite, c'est à dire : la survivance humaine, et la possibilité de correspondre avec nos chers disparus. »

***

« Je me souviens parfaitement de ma vie terrestre. Nous n'oublions pas ceux que nous avons aimés ; mon amour pour toi est toujours aussi réel qu'autrefois. Ainsi, en ce moment, je suis dans cette pièce avec toi, debout à tes côtés, mais je sais que tu ne peux pas me voir.
La mort du corps sur terre est une naissance dans le monde spirituel ; il n'y a pas de coupure, d'abandon, mais seulement une apparente séparation. Ne pensez pas que nous soyons des *fantômes,* cette expression est fausse ! Nous ne sommes pas, comme d'aucuns le croient, des ombres ou de petits nuages flottants. Nous sommes toujours des hommes ; avec un corps, une intelligence, des sentiments, des affections... Notre corps actuel est aussi réel que celui que nous avions pendant notre expérience terrestre, seulement il est moins dense, moins lourd ; plus subtil, plus délicat. Ainsi mon corps est resté tel qu'il était sur terre. On voit encore sur ma joue la cicatrice de l'éclat d'obus reçu à Etaples, et la marque, à la tête, de la balle qui m'a tuée[87]. Sur terre notre corps physique n'est qu'une enveloppe, en sorte que ce qui lui arrive n'a pas d'importance.
Nous comprenons ici que la pluralité des vies explique une grande partie de nos souffrances, car il est exact que nous sommes les propres artisans de nos destinées. Nous sommes responsables de nos actes, ici comme sur la terre...
Christ est venu pour faire comprendre l'Amour divin, pour supprimer l'idée de châtiment et de colère pour apporter la lumière : ardente, réelle, vivifiante.

« Gardez vos lampes allumées et soyez prêts ! »

Promesses tenues

« Un jour que nous étions seuls, dit M. l'Inspecteur H. Z.[88], ancien député, mon ami G. et moi, que nulle personne ne pouvait nous entendre, après avoir longuement parlé de la survivance de l'âme et de sa réincarnation, il nous vint la même pensée : celui des deux qui partirait le premier pour l'autre monde, s'engageait, s'il survivait, à venir par tous les moyens dont il pourrait disposer, le prouver à l'autre. En supputant ce que pourraient être ces moyens, nous admîmes que

[87] *Message médiumnique*, d'un fils à sa mère. (Le communiquant : Lieutenant E. L. F. Platts, né en 1899, a été tué sur le front français en avril 1917.) Cf. Jessie Platts : Whitness, Londres. Nous avons examiné ailleurs le troublant problème que pose une telle affirmation que l'on relève du reste dans de nombreuses communications d'outre-tombe. Cf. Raoul Montandon : *Des difformités physiques et autres caractéristiques extérieures dans les apparitions de défunts*. Genève et Annemasse, Jeheber, 1935.
[88] *Bulletin de la Société d'Etudes psychiques de Nancy,* mai-juin 1914, et *Revue Spirite,* mars 1919, p. 86.

ceux qui paraissaient les plus probants étaient les coups frappés, frappés par trois. *Personne, comme nous l'avons dit plus haut, n'avait pu nous entendre.* Entre ce jour et celui de sa mort, j'eus l'occasion de revoir plusieurs fois cet ami, mais je ne trouvai pas l'occasion de lui reparler de notre conversation et de notre accord autrement que par signes ; mais pour chacun de nous, comme on va le voir, notre convention restait très nette et claire.

Mon ami G. est mort dans la nuit du 27 au 28 décembre, un lundi. Ce jour-là, j'étais en voyage. Notre directeur qui m'accompagnait, et qui l'aimait beaucoup, m'apprit qu'il était au plus mal, et que le matin même son état était jugé désespéré. J'aurais bien voulu assister à ses derniers moments, mais nous étions loin, et il y avait impossibilité, pour moi, de me rendre auprès de lui, peut-être du reste était-il déjà mort ! Je décidai donc de remettre ma visite au lendemain.

Rentré chez moi le soir, je dormis mal. Toute la journée, mes pensées avaient été pour lui. Dans la nuit, à un moment où, resté éveillé, j'étais seulement assoupi, je perçus dans la chambre un mouvement insolite, peu perceptible, mais suffisant cependant pour me faire lever. On avait frôlé des papiers qui se trouvaient sur ma table ; je ne vis rien de particulier, mais sûrement il s'était passé quelque chose. A ce moment, je ne pensais pas à lui, mais aussitôt cette pensée me revint, et je m'écriai : « G. vient de mourir ! »

Le matin, j'annonçai cette mort autour de moi, et dans la matinée, une dépêche du directeur la confirmait. Le lendemain, une lettre de Mlle G. m'annonçait le décès, arrivé à minuit moins vingt. J'avais regardé l'heure la nuit, et le bruit qui m'avait frappé s'était produit au même instant, à quelques minutes près.

Il ne survînt rien dans la nuit du 28 au 29. Dans celle du 29 au 30, vers dix heures et demie, j'étais encore assoupi – car le sommeil me vient souvent assez tard. J'entendis alors nettement trois coups : pan, pan, pan. Je me levai en criant : « Merci G. », et aussitôt, trois autres coups : pan, pan, pan. Si je n'avais entendu que les trois premiers, on pourrait dire que, bien que je ne dormisse pas, j'avais pu m'assoupir et rêver, et qu'en m'éveillant, j'avais pris mon rêve pour une réalité. Mais les trois coups suivants, alors que j'avais parlé, après m'être levé, impossible de nier leur objectivité ! Ils étaient réels, et nous verrons tout à l'heure une preuve indéniable de leur origine.

Les coups se différenciaient de tous les autres, ils étaient tout à la fois violents et mous. C'était comme si un charpentier les avait frappés avec un très gros maillet ; mais ils n'avaient rien d'éclatant, et, en dehors de la pièce, on ne les entendait pas ; sur le mur ils ne laissèrent aucune trace, et pourtant, par leur violence, ils auraient dû déchirer le papier et l'enduit de plâtre. – Rien.

Le 31 décembre, G. fut inhumé. Le 2 janvier, je reçus de Mme G. une lettre me remerciant des paroles que j'avais prononcées sur la tombe de son mari, et qui m'apprenait que, pendant les derniers instants de sa vie, il n'avait parlé que de moi et qu'enfin, au dernier moment, il l'avait chargée de me rapporter ses dernières paroles et que son fils, alors en mer, mais dont le retour était prochain, me les rapporterait

« Je devais une visite à Mme G. Avant de me rendre auprès d'elle, j'entendis, dans la nuit du 3 au 4 janvier, vers dix heures du soir, dans la chambre voisine, ma femme s'écrier : « Qui va là ? » et ouvrir sa fenêtre. Je fus sur le point d'intervenir ; je me levai, mais le calme étant revenu, je me recouchai. Le lendemain, je lui dis : « Que s'est-il donc passé ? »

« Figure-toi, me dit-elle, que vers dix heures, j'ai entendu très distinctement dans ma chambre, trois coups frappés : pan, pan, pan ; coups très forts, très nets. Je lui demandai toutes les précisions possibles. Ces coups étaient identiques à ceux entendus par moi dans la nuit du 29 au 30. Seulement il n'y en avait eu que trois. Je supposai que G., entendant les cris de ma femme, s'était abstenu d'en frapper d'autres. De même que ma femme n'avait rien entendu dans la nuit du

29 au 30[89], je ne perçus rien cette nuit-là. Ceci prouve que ces coups n'avaient rien d'humain, car, vu leur force, leur intensité, ils auraient dû être entendus dans toute la maison.
Je demandai encore « Sur quoi frappait-on ? » « Je ne sais pas. » De plus en plus étonnant ; mais voici qui nous éclairera sur l'origine du phénomène.
« Je fis ma visite à Mme G. le 5 janvier. Après la conversation que l'on peut avoir dans de telles circonstances, cette dame me dit : M. H., mon mari, vous le savez, parlait souvent de vous, et depuis longtemps déjà, cette habitude augmentait ; mais dans ses dernières heures, votre pensée seule a occupé son esprit. Il n'avait aucune inquiétude sur le sort de ses enfants qu'il aimait beaucoup ; ils sont placés ; il ne pensait qu'à vous et à l'Au-Delà ; c'est ce que je comprenais dans ses paroles. Tout à fait à la fin, il m'appela près de lui par signes, et frappant avec son poing fermé sur la muraille : « Tu diras ceci à M. H. Il comprendra ce que cela veut dire ». Moi, je n'ai pas compris, mais je vous rapporte ses paroles et le geste qui les accompagnait.
Je racontai alors à ces deux dames ce qui m'était arrivé, sans en rien omettre, et je n'oublierai jamais l'exaltation de bonheur que je lus dans leurs yeux[90]. »

***

« C'était à la campagne, où habitent mes parents. Une cousine germaine de ma mère, ayant tenté de se suicider à la suite de la mort de son fiancé et s'étant manquée, s'était réfugiée, pour échapper aux mauvais traitements de son père, ivrogne invétéré, chez ma grand-mère, en attendant son appel dans un cloître, en réponse à sa requête. C'était une femme de tempérament, et j'ai entendu dire bien souvent que, la nuit, elle allait au cimetière sur la tombe de son ami. Tous les miens avaient maintes et maintes fois tenté de la dissuader d'aller s'enfermer dans un couvent, elle si charmante, si captivante, et qui rendait par son travail sa présence utile en même temps qu'agréable, sachant se plier à tout. Il n'était pas de sacrifice que l'on eût consenti pour la préserver d'une aussi triste fin. Tout fut dit, rien n'y fit. Elle partit donc, par un jour de brouillard qui augmentait encore la tristesse, emportant notre cœur à tous.
« Dire que je ne te verrai jamais », disait sa mère. « Dire que je ne te verrai plus jamais », disait ma grand-mère.
« Ma chère cousine, répondit-elle à ma mère, j'aimerais revenir te voir, car je ne peux vivre longtemps, ayant subi tant d'assauts, et surtout avec ce poison que j'ai dans le sang ; mais comme tu es peureuse, je ne te troublerai pas par ma présence. Quant à toi, ma tante, dit-elle à ma grand-mère, en riant, je sais que tu n'aurais pas peur ; *je te ferai un vacarme impossible*. »
Quelque temps après, certain soir, mon grand-père et ma grand-mère allaient se mettre au lit, lorsqu'ils entendirent un vacarme épouvantable. Tout semblait bouleversé, les briques semblaient se cogner avec force les unes contre les autres ; la toiture semblait s'être écroulée. On accourt, on ouvre la porte, tout était intact. Surprise et frayeur ! On se recouche, même bruit « Clémentine est morte ! » s'écria ma grand-mère. Aussitôt le bruit cessa. Le lendemain, vers midi, la dépêche arrivait, Clémentine en effet était morte la veille, à l'heure même du tapage, dans un couvent d'Amiens[91].

***

M. Gaston Dégrange, ancien directeur de l'Ecole nationale des Beaux-Arts de Lyon, a rapporté ce qui suit :

---

[89] La femme du narrateur ignorait tout de la convention intervenue entre les deux amis.
[90] Le décédé donna par la suite de nombreuses preuves d'identité.
[91] Cf. G. L. Brahy : *Le grand mystère de la mort.*

« J'avais, il y a encore deux ans, une excellente tante, la meilleure des amies, qui se nommait Mme A. B. Cette bonne tante, qui est morte à l'âge de quatre-vingt-trois ans, avait pour amie d'enfance une Mme G, dont la fille vit encore et peut témoigner du fait, ainsi que ma femme, nièce directe de Mme A. B.
Or, ces deux dames s'étaient promis de se rendre visite après leur mort. La première décédée devait aller voir celle restée sur terre. Mme C. meurt. Ma pauvre tante en éprouve un grand chagrin. Quelques jours plus tard, ma parente, légèrement indisposée, était couchée. Une veilleuse éclairait à demi la chambre à coucher. Tout à coup, elle aperçoit son amie, assise sur un fauteuil resté près de la table à ouvrage.
« Mais – et c'est ici ce qu'il y a de plus curieux dans cette vision – Mme C. était recouverte par-dessus sa robe d'une sorte de capeline à capuchon que ma tante ne lui avait jamais vu porter. Aussi, cette particularité l'avait-elle un peu surprise.
Un ou deux jours après cette vision, la fille de la morte vient s'informer de l'état de ma tante, qui lui raconte sa vision, ajoutant qu'il était probable qu'elle avait été le jouet d'une hallucination, quand Mlle C. lui dit : « Non, Madame, ma pauvre mère a été déposée dans son cercueil avec une pèlerine à capuchon qu'elle ne portait que le soir, lorsqu'elle était seule, et pour laquelle elle avait une ancienne préférence[92].

***

« Il y a de cela douze ans, écrit M. G. Owen[93], je comptais au nombre de mes amis intimes, un sénateur de Californie fort connu et qui était directeur d'une banque prospère à San José. Le Dr Knox, c'était son nom, était un penseur profond et un partisan résolu des théories matérialistes. Sentant approcher sa fin, il parlait souvent du sommeil éternel. Je lui dis un jour : « Faisons un pacte, docteur. Si, là-haut, vous vous sentez vivre, vous tenterez l'impossible pour me communiquer ces simples mots : « Je vis encore ».
Après sa mort, en présence d'un bon médium, je nettoyai une ardoise, y posai un crayon et tint l'ardoise contre la surface inférieure de la table. Nous entendîmes alors le bruit de la mine grattant sur l'ardoise, et, en soulevant celle-ci, nous y trouvâmes tracées les lignes suivantes : « Ami Owen, bien que mes anciennes idées sur la vie future soit bouleversées de fond en comble, ma désillusion je l'avoue, a été agréable, et je suis heureux, mon ami, de pouvoir vous dire : « Je vis encore ».
L'écriture de ce message était conforme à celle du défunt et fut reconnue comme authentique par le personnel de la banque qu'il avait dirigée de son vivant.

***

« Un de mes amis, capitaine en garnison à Pau, nous avait parlé d'un jeune lieutenant, M. Louis Dufauret, intelligent, instruit et fervent catholique, qu'il nous présenta et auquel nous accordâmes aussitôt notre sympathie. Il assista, avec une extrême réserve, à plusieurs séances spirites chez nous, avouant qu'il ne demandait qu'à croire, mais... après avoir vu !
Cela aurait pu durer longtemps, lorsque, précisément un soir que M. Dufauret était absent, nous reçûmes la visite inattendue d'un Esprit qui se manifesta par coups frappés, et nous apprit qu'il était le grand-père du Lieutenant Louis Dufauret, et qu'il tenait à nous remercier de l'accueil si aimable accordé à son petit-fils. Il nous donna sur l'enfance de celui-ci des détails d'un caractère très intime. Avant de se retirer, il nous raconta qu'atteint de douleurs rhumatismales qui

[92] Cf. G. L. Brahy : *Le grand mystère de la mort.*
[93] D'après le *Spiritual Record*. Reproduit dans : Léon Denis : *Dans l'Invisible*, p. 393.

l'obligeaient à marcher avec peine, replié sur lui-même, il avait entendu bien des fois ses petits-enfants dire de lui en riant : « Voilà grand-papa Zig-Zag ! » et il ajouta, en insistant : « Si Louis doute de cette relation, dites-lui qu'elle vient de l'Esprit de « Grand-papa Zig-Zag ».
A la visite suivante, M. Dufauret fut mis au courant de ce qui s'était passé en son absence. Il ne put dissimuler une très vive émotion et, spontanément, il nous déclara : « Voilà une preuve indubitable, telle que je la désirais. Le fait est en tous points exact, or, nul à Pau ne pouvait connaître ces particularités familiales ».
Lorsque Dufauret, promu capitaine, nous quitta pour aller tenir garnison à Givet, nous ressentîmes un vif regret de voir s'éloigner ce garçon, si vif d'esprit, qu'une intimité de bon aloi avait fait, pour nous, l'ami, qu'hélas, nous ne devions plus revoir.
Au moment de nous faire ses adieux, il nous demanda de nous engager par la promesse mutuelle suivante : celui qui mourrait le premier reviendrait prouver aux deux autres que l'âme est bien immortelle, et le jeune capitaine ajouta : « Si le destin me désigne pour vous précéder dans l'Au-Delà, je promets de revenir vers cette demeure où, vivant, je fus si bien accueilli. Je frapperai à la porte de ce salon, comme je le fais d'habitude, puis, s'il m'est possible, j'attirerai votre attention en saisissant l'interrupteur électrique d'une lampe que j'éteindrai ou rallumerai, suivant le moment. »
De Givet, le capitaine Dufauret nous donna souvent de ses nouvelles en nous assurant qu'il continuait ses études spirites dont il avouait comprendre la belle et large philosophie. Environ deux ans après son départ, il tomba malade d'une sérieuse broncho-pneumonie et entra à l'hôpital de Givet, d'où il nous écrivit qu'il souffrait de fréquents étouffements, mais que le Conseil de Santé l'envoyait en congé de convalescence sous le beau ciel bleu et l'air pur du Béarn. Il terminait sa lettre en nous faisant part, avec une joie non dissimulée, de sa venue à Pau pour la semaine suivante.
Nous attendions donc ce charmant garçon avec une impatience égale à la sienne, lorsqu'un soir, alors que nous étions assis au salon, ma femme et moi ainsi que notre ami Allen, occupés à lire, nous entendîmes frapper trois coups à la porte de ce salon ; ce qui nous surprit. Il était près de minuit, les domestiques avaient regagné leurs chambres et les portes et fenêtres étaient closes. Au bruit de ces coups, je répondis instinctivement : « Entrez ». N'obtenant pas de réponse, nous nous levâmes alors tous les trois, pour aller voir quel pouvait être le visiteur inattendu. L'antichambre, le vestibule étaient éclairés, mais personne ne s'y trouvait. Chacun rentra au salon reprendre sa place, sans pourtant croire à une hallucination.
Troublé et inquiet, je ne pus m'empêcher de penser à Dufauret. Ma femme partageait mes craintes, et nous causions de notre ami dont nous espérions le retour dans deux à trois jours. « Peut-être, nous dit M. Allen, est-ce un moyen télépathique employé par cet officier pour affirmer sa prochaine arrivée ? »
Ces paroles n'étaient pas plutôt prononcées que la lumière d'une ampoule rouge se répandit subitement dans le second salon, séparé du grand par une large baie. Nous y courûmes pour constater un fait étrange : une lampe rouge de 40 bougies, dont nous ne nous servions pas par suite de la difficulté qu'il y avait à introduire la fiche dans la prise de courant, venait d'être allumée. Or, le fil supportant cette fiche était enroulé auparavant autour de la colonne et notre surprise fut grande en voyant ce fil déroulé et la fiche en place.
Malgré les doutes possibles, puisque nous attendions Dufauret le lendemain ou le surlendemain, nous étions poussés à craindre que cette manifestation ne soit due à son intervention. Hélas, le lendemain, aucune illusion n'était plus possible. Une dépêche venue de Givet nous annonçait la mort accidentelle de Dufauret, survenue quelques heures à peine avant le phénomène spirite que je vous relate.

Pris d'étouffements douloureux, dont il nous avait parlé et dans un spasme déchirant sa poitrine, notre ami avait ouvert la fenêtre pour avoir de l'air, et, s'étant penché au-dehors, le malheureux avait perdu son point d'appui et était tombé sur le pavé de la cour de l'hôpital, au pied de son ordonnance qui venait de quitter son capitaine pour aller chercher son repas. La mort avait été instantanée.
Ce fait, je le souligne, s'est déroulé dans le milieu familial de M. le Dr Speakman, Dr en médecine et Dr en philosophie[94].

***

« En mai 1922, relate Mme L.[95], les nécessités de ma profession me conduisirent à Fécamp (Seine-Inférieure), C'est dans cette ville, et quelques mois après mon arrivée, vers janvier 1923, que je fis la connaissance de Mlle Yvonne X., qui devint ma meilleure amie. C'était une jeune fille charmante, profondément catholique, et de ce fait très pratiquante. J'étais sa cadette d'un an environ, je croyais à la survie. Un jour que nous étions assises sur un tapis de la chambre de celle qui était pour moi *Vonette,* et que nous nous entretenions du mystère qui enveloppe et suit la mort, elle me dit à peu près en ces termes : « Jurons que celle de nous deux qui partira la première fera savoir à l'autre que l'âme ne meurt pas », et d'ajouter : « Mais comment ? » Je lui répondis : « Je te ferai une niche. Quoi ? Je ne sais pas, mais je trouverai bien quelque chose ! » Vonette me dit alors : « J'aime la valse. Si tu ne reçois pas de réponse à tes lettres et que tu m'entendes valser, tu comprendras ».
Les circonstances nous obligèrent à nous quitter en février 1925. Je vins habiter Riom où je suis encore, et Vonette partit pour rejoindre sa famille. Au début de l'année 1928, j'écrivis à mon amie, alors fiancée ; je n'eus pas de réponse. Je ne m'inquiétai pas sachant son mariage très proche. Sans doute son fiancé et son trousseau occupaient-ils son temps. Je la taxai d'indifférence.
Vers la mi-février, entre 22 et 23 heures, je fus réveillée par un bruit persistant se produisant à l'étage supérieur qui était un grenier. Ce bruit donnait l'impression d'un tournoiement. Pendant les nuits qui suivirent, et cela pendant une quinzaine environ, les mêmes bruits se produisirent, aux mêmes heures, avec une grande fidélité. Je pensai aux rats ! Une nuit, abandonnant mon lit moelleux, armée d'un balai, je frappai au plafond afin de chasser ces visiteurs indésirables. Peine perdue, le bruit ne cessa même pas. A plusieurs reprises j'inspectai le grenier, j'en examinai le plancher, me disant : C'est un voleur qui cherche à perforer le plafond : aucune trace, aucun indice. Pas un instant, je ne pensai à mon amie que je croyais heureuse entre ses parents et son fiancé.
A la fin mai, après deux nouvelles lettres restées sans réponse, j'appris que Vonette avait quitté ce monde en février. Alors je compris. J'envoyai un souvenir à placer sur la tombe de mon amie. Le soir du jour où il parvint à destination, Vonette entre 22 et 23 heures, et pendant dix minutes, valsa éperdument. »

Recherches dirigées

Le Dr Moutin, qui présida la Société d'études des phénomènes psychiques, à Paris, a communiqué le fait suivant :

---

[94] Rapporté par Hubert Forestier, dans *Revue Spirite belge*, n° spécial de 1935-1936, p. 6.
[95] Cf. *Revue Spirite*, novembre 1939, p. 385.

« Etant à Marseille pendant une épidémie de choléra, j'assistai, à ses derniers moments, une de mes parentes qui fut emportée en l'espace de quelques heures. Avant de mourir, alors qu'elle ne pouvait déjà plus parler, elle voulut me faire une communication, que je jugeai importante d'après ses gestes désespérés. Enfin, réunissant ses forces, elle articula deux fois le mot *glace*, en me désignant de la main celle qui ornait la cheminée de sa chambre. Son mari, M. J…., était en mer à ce moment. Prévenu à son retour, et sachant que la défunte avait la manie de cacher de l'argent un peu partout, il n'hésita pas à faire enlever le fond de la glace, mais son examen fut sans résultat.
Quinze mois après, assistant à une séance chez Mme Décius Deo, à Avignon, rue des Marchands, et cette dame étant en transe, l'Esprit de Mme J.… m'interpella par sa bouche, m'appelant par mon prénom, que le médium ne connaissait certainement pas : « Lucien ! » Je viens te dire ce que je n'ai pu te faire connaître avant ma mort. J'avais placé une obligation de 500 francs de la Compagnie Fraissinet entre le verre et le fond du miroir qui se trouve dans la cuisine. Mon mari va changer de domicile, et peut-être vendra-t-il cet objet ; il faut l'en informer ».
J'écrivis à M. J.… qui, après avoir fait les recherches nécessaires, trouva l'obligation à l'endroit indiqué[96]. »

***

« Le père de Mme R. mourut subitement, et pour mettre en ordre sa succession, il fallait trouver un testament qui restait introuvable. On retourna en vain la maison. Les jours passaient et on désespérait de mettre la main dessus. Un soir que, soucieuse, la famille s'était réunie, des coups frappés retentirent comme si l'on eût heurté le plancher avec un objet lourd. Cela se produisit jusqu'au jour où un ami de la famille étant venu en visite, Mme L. H. von R. lui confia ses ennuis et lui parla des coups mystérieux. L'ami ne parut nullement étonné, il promit d'éclaircir la situation et revint peu après avec un *scriptoscope* servant aux communications spirites. Une séance fut tenue ; le scriptoscope travaillait à une vitesse folle : « Le testament est dans le bureau que tu as vendu ; va demain le chercher », fut-il dicté. La mère se souvint d'avoir effectivement vendu un bureau à une de ses connaissances. Elle se rendit chez cette personne ; les tiroirs du meuble furent fouillés, mais de testament, point ! On retourna une nouvelle fois la maison, mais de testament, toujours point ! Une nouvelle séance spirite fut organisée : « Le document est bien dans le bureau, fut-il précisé, rassure-toi et va le chercher ! ».
La mère se rendit de nouveau chez l'acheteur. Mais, chemin faisant, elle fut surprise d'apercevoir, venant à sa rencontre, ce dernier qui lui remit le testament. Inquiet lui-même, il avait été poussé à fouiller une nouvelle fois dans les tiroirs du bureau, il avait découvert un tiroir secret, dans lequel se trouvait le document en question. »

***

« Il y a quatre ans, dit M. Ch. Wagner, Emile D. assistait parfois à nos séances parce qu'il travaillait dans la maison. Un jour, un Esprit disant se nommer Jean K. se manifesta en donnant le message suivant : « Je viens dire à mon ami Emile que j'ai quitté ce monde et que je lui ai laissé mon livret de Caisse d'Epargne ».
Ce Jean K. était un valet de ferme ; il travaillait avec Emile à Saint-Jean-de-Gonville (département de l'Ain) dans une ferme. Emile D., interloqué, répondit : « Cela m'étonne que K. ait possédé un livret de Caisse d'Epargne ! En tout cas, il ne m'en avait jamais parlé ». Il ne demanda aucun renseignement au communiquant qui, après quelques phrases banales, s'éloigna. Emile D. ajouta :

[96] Cf. *Revue morale et scientifique du spiritisme*, Mars 1901.

« C’est sûrement une blague ». Je lui rétorquai : « Vous devriez au moins faire des démarches à ce sujet, cela ne vous coûterait pas cher ! »
Par la suite, Emile D. écrivit au maire de Saint-Jean-de-Gonville qui lui répondit que Jean K. avait quitté la commune depuis longtemps et qu'on ignorait où il se trouvait. L'incident tomba dans l'oubli, Emile D. étant décédé depuis deux ans. Or, il y a un mois, la sœur d'Emile D. était avertie par une personne de Lausanne qui la connaissait, que le *Bulletin officiel* de cette ville publiait une liste, émanant du Crédit Foncier vaudois, des livrets de Caisse d'Epargne non réclamés depuis vingt ans, et que dans cette liste se trouvait un livret au nom d'Emile D.
Renseignements pris, il se trouva que Jean K. était entré à l'hôpital cantonal de Lausanne en 1928, où il était décédé, mais qu'auparavant, il avait eu le soin de transférer son livret de Caisse d'Epargne au nom d'Emile D., et de le déposer dans l'établissement en question[97]. »

***

« Je me suis beaucoup occupé, ces derniers temps, dit le prince de Sayn-Wittgenstein-Berslesbourg, de spiritisme, et mes facultés médiumniques se sont développées d'une façon étonnante... Un de mes amis, le lieutenant général baron de Korff, mort il y a quelques mois, s'est manifesté à moi (sans que je pensasse à lui le moins du monde) pour m'enjoindre d'indiquer à sa famille l'endroit où, par malveillance, on avait caché son testament, c'est à dire dans une armoire de la maison où il mourut. Je ne savais pas qu'on recherchait ce testament qui était resté introuvable. Or, on le découvrit à la place même qui m'avait été indiquée par l'esprit. »

***

« James Chaffin, un cultivateur de Davie County, dans la Caroline du Nord, aux Etats-Unis, mort en 1921, laissa un testament qui nommait pour son seul héritier son troisième fils, Marshall Chaffin. Ni la veuve ni les autres enfants ne contestèrent la validité du testament et la volonté du défunt. Au cours de l'été 1925, le deuxième fils vit en rêve son père, revêtu d'un vieux pardessus qu'il portait de son vivant, et l'entendit dire que l'on trouverait son testament dans la poche de ce pardessus, dont il montrait l'intérieur. Le matin suivant, le fils se rendit auprès de sa mère et, ayant appris d'elle que le pardessus se trouvait chez un autre frère qui vivait à une vingtaine de milles de là, il alla lui rendre visite la semaine suivante et y trouva, cousue dans la doublure d'une poche intérieure du pardessus, une petite feuille écrite par son père, enroulée et liée par un bout de ficelle, et qui disait : « Lisez le 27e chapitre de la Genèse dans la vieille Bible de mon grand-père ». Le sentiment qu'il détenait enfin la clé du mystère conduisit le fils à demander à un de ses amis de l'assister dans la recherche au cours de laquelle il fut secondé par sa propre fille, ainsi que par la fille de son ami. Après de longues recherches, on trouva dans le tiroir d'un meuble, dans les combles de la maison, la Bible dont il s'agissait, réduite en de tristes conditions. Au chapitre 27 de la Genèse, entre deux feuillets dont les bords étaient attachés de manière à constituer une sorte de poche, on découvrit le deuxième testament olographe. La veuve du fils Marshall, favorisée par l'autre testament, reconnut l'écriture du beau-père ainsi que le firent dix autres témoins. Les avocats et les autorités appelés à s'occuper de l'affaire témoignèrent de l'authenticité des faits. »

***

« J'étais, il y a quelques années, dit Sir William Barrett, à la campagne chez un ami, disons à Hawthorn Manor, Là, j'appris que mon hôtesse, Mme E., femme d'un avocat occupant une

[97] Cf. *Clartés nouvelles* et *Le monde supérieur*, Janvier 1939.

position officielle, pleine de bon sens, de finesse et d'activité religieuse et charitable, avait découvert par hasard que sa main était parfois maîtrisée par une force qu'elle ne pouvait dominer. Elle écrivit ainsi de longs messages dont elle ignorait le contenu au moment même.
Le curieux de l'affaire, c'est que cela lui arriva subitement. Elle faisait des comptes de maison lorsqu'elle se trouva tout à coup comme dans un état de rêve. Elle sentit des doigts qui semblaient appartenir à une personne invisible, *assise en face*, se poser sur sa main droite qui se mit à écrire énergiquement. Mais l'écriture était à l'envers ; chaque ligne commençait à droite, et, pour lire, il fallait retourner la feuille. Mme E. m'assura – ce que je crus sans peine – qu'il lui était impossible d'écrire ainsi à l'état normal. On verra à l'essai combien ce mode d'écrire serait difficile, surtout avec la netteté très caractéristique dont il est ici question.
Mme E. n'était pas spirite ; elle ignorait tout du sujet et éprouvait même à son endroit une certaine répugnance. Elle n'attacha donc aucune importance à cette écriture anormale jusqu'au moment où elle reçut un message contenant des affirmations complètement en dehors de ce que son mari ou elle-même pouvait savoir. C'étaient – ils le découvrirent plus tard – des incidents parfaitement exacts de la vie d'un parent mort qui affirma qu'il était là et guidait la main de Mme E. D'autres communications suivirent, qu'on put vérifier. Un soir enfin, se produisit ce que j'estime être une preuve d'identité :
L'entité était inconnue de Mme E. Voici ce qui fut noté :
« Un cousin de mon hôtesse, officier du génie, M. B. était en visite à Hawthorn Manor. Je ne m'y trouvais pas, mais on m'envoya le détail de tous les faits, dont quelques-uns m'étaient connus. B. avait un camarade, le commandant C, qui mourut après que B. eut quitté Chatham. Tous deux étaient musicien et B. allait souvent jouer du piano chez lui. Mme E. m'assura qu'elle n'en savait absolument rien. Dans la séance en question, à la stupeur de B., qui ignorait tout du spiritisme, le nom et le prénom du commandant furent donnés inopinément Cette question fut posée : « Continuez-vous à faire de la musique ? » Puis vinrent des choses intimes très frappantes, et tout à coup, le visiteur invisible demanda : « Qu'a-t-on fait des livres ? ». « Quels livres ? » dit-on. « Ceux qu'on m'a prêtés », répliqua C. « Qui vous les a prêtés ? ». « A », fut la réponse immédiate. C'était le nom d'un camarade dont Mme E. n'avait jamais entendu parler. « Faut-il que j'écrive à A., pour savoir s'il les a ? » demanda B. « Oui. »
Tous affirment sur l'honneur qu'ils ne savaient pas que ce prêt eut été fait, personne ne pensait à A. et Mme E. n'avait jamais entendu prononcer le nom de cet officier.
On écrivit à A. et on lui demanda incidemment s'il avait prêté des livres. Il répondit, laissant entièrement de côté la question. Deux mois plus tard, B. ayant rencontré A., celui-ci s'écria soudain au milieu de la conversation : « Vous m'avez posé une drôle de question dans votre lettre ; je veux parler des livres et du commandant C. En effet, je lui en ai prêtés quelques-uns, mais je ne sais pas ce qu'ils sont devenus après sa mort[98]. »

***

Le grand publiciste anglais, W. Stead, a attesté le fait suivant[99] :
« Pendant des semaines et des mois avant la mort de mon frère, nous causions de la communion des esprits, lorsqu'un matin, il me demanda de lui donner un fragment de poterie, une plume et de l'encre. Il fit deux marques sur l'un des côtés et une sur l'autre avec de l'encre, puis, cassant en deux le fragment, il me donna un des morceaux, me recommandant de le conserver avec soin, puis il cacha l'autre dans un endroit connu de lui seul, espérant qu'après sa mort il pourrait revenir

[98] Sir William Barrett : *Au seuil de l'Invisible*, p. 151.
[99] Cf. *Revue scientifique et morale du Spiritisme*, Janvier 1904.

et me dire où il se trouvait. Je pourrais alors les comparer, les rapprocher, et cela prouverait qu'il serait venu se communiquer sans que ma pensée ait pu intervenir puisque je serais resté dans la plus complète ignorance de l'endroit de la cachette. Après sa mort, et après plusieurs essais, nous prîmes, ma mère et moi, place à la table, et voici ce qui nous fut donné par les lettres de l'alphabet : « Vous trouverez ce fragment de terre cuite dans le bureau, sous le tomawak, Benja (Benjamin) » J'allai à mon bureau, qui était resté fermé depuis sa mort, j'y trouvai le fragment en question à l'endroit indiqué, et en le rapprochant de celui que j'avais conservé par devers moi, je constatai facilement que les deux fragments s'adaptaient exactement, et que les signes dont ils avaient été revêtus concordaient sans la moindre erreur possible. »

Je signalerai un autre incident, qui a pour moi autant de valeur que le précédent : « Vers la même époque que celle où il m'avait remis le fragment de poterie, il m'écrivit une lettre, la cacheta, et me dit que je n'avais pas à y répondre car il m'en indiquerait un jour le contenu.

C'est encore par la méthode des coups frappés par une table que je connus le contenu de cette lettre. Le voici : « Julia, agis bien, et sois heureuse. – Benja. » C'était exact, car ces mots étaient bien ceux que contenait la lettre en question. »

***

« Voici, a déclaré M. Georges Aris, un fait que je tiens de ma grand-mère maternelle qui me l'a maintes fois raconté :

Cette bonne grand-mère était née en 1811, dans la Charente, d'une famille noble, ruinée par la Révolution. Elle était bonne chrétienne, intelligente et nullement mystique. C'était une personne à la tête froide et réfléchie et elle n'eût d'autre part aucun autre phénomène dans sa longue vie que celui qui fait l'objet de ce récit :

Elle s'était mariée en 1842 avec un modeste commerçant d'Angoulême. La scène se passe en 1846, à la fin d'avril, par une belle matinée, vers cinq heures, dans la petite chambre du jeune ménage. Mon grand-père était déjà parti au travail à son chai ; ma grand-mère, alors jeune femme, somnolait paisiblement. Dans un petit lit voisin, dort sa fille Marie, qui n'avait pas encore trois ans et demi. Il fait déjà jour dans la chambre. Tout à coup, l'attention de ma grand-mère est attirée par l'enfant qui, assise sur son lit et tournée vers le mur, converse avec une personne invisible. Ma grand-mère crut d'abord à un accès de fièvre et interrogea la petite fille : « Mais, maman, tu ne vois pas la belle dame qui est dans le mur et qui me parle ? » « Mais tu es folle, ma petite fille ». « Si, maman, elle me dit de te dire qu'elle fut ta maman et qu'elle vient réparer le préjudice qu'on t'a causé par malice. »

Cette réponse précise chez un enfant de cet âge surprit et émut beaucoup ma grand-mère, car il y avait à peine trois mois qu'elle avait eu la douleur de perdre sa mère, aussi reprit-elle : « Si c'est ma mère, dis-lui qu'elle me donne sa bénédiction ».

« Dieu soutient et bénit les courageux qui ont confiance en Lui, tu es bénie », telle fut la réponse transmise par l'enfant, qui ajouta : « Tiens, maman, la belle dame m'a dit : « Sois toujours bien sage », puis elle est partie ». La petite Marie se remettant alors au lit, s'endormit très vite paisiblement.

Comme il arrive, hélas trop souvent, les parts n'avaient pas été faites très correctement à la mort de sa mère, et on lui avait attribué, un peu par dérision, dans son lot, un vieux fauteuil antique en assez mauvais état. J'ajoute que ma grand-mère n'avait pas pu se rendre au lit de mort de sa mère et que la petite Marie ne connaissait pas son aïeule et avait dû bien peu comprendre l'annonce de son trépas.

Ma grand-mère resta donc perplexe et surprise devant ce fait inhabituel et étrange, mais la suite des événements devait lui prouver que la vision de la petite fille n'était pas un rêve ordinaire d'enfant, mais correspondait à une réalité singulière.
Dans l'après-midi de ce même jour, l'enfant jouant avec le vieux fauteuil abandonné à ses caprices, y découvrait un louis d'or, qu'elle apporta à sa mère. En continuant les recherches, ma grand-mère mettait au jour une somme de deux mille francs, provenant d'une cachette ancienne, de la période révolutionnaire probablement.
Le soir, mon grand-père de retour au logis parla d'une affaire importante à réaliser de suite, mais craignait de ne pouvoir disposer de l'argent nécessaire. Le petit trésor avait été découvert au bon moment, l'affaire fut conclue et rapporta un gain de mille francs. C'est ainsi que ma grand-mère rentra en possession des trois mille francs dont elle avait été injustement frustrée par un partage malhonnête. Remarquez bien la date des faits : Avril 1846. Il n'était pas encore question du moderne spiritisme. Ma bonne grand-mère considéra toujours du reste que sa mère, qui était une sainte femme, avait pu « grâce à Dieu » réparer ainsi l'injustice commise. »

***

M. Richard Wilkinson fut convaincu de la survie par ce qui suit :
« En novembre 1916, dit-il, mon fils fut mortellement blessé, à la tête de ses hommes, au combat de Beaumont-Hamel, et expira quelques jours après, à l'âge de 19 ans. Ma femme et moi, nous pûmes assister à ses derniers moments, dans un hôpital, en France. II était notre fils unique et le sentiment qui l'attachait à nous était d'une douce camaraderie et d'une affection filiale.
A notre retour en Angleterre, une amie de ma femme, touchée par sa douleur, lui envoya le livre de Sir Oliver Lodge : *Raymond.* J'étais prévenu contre ces investigations et demandai à ma femme de ne pas le lire. Voyant que cela la contrariait beaucoup, je n'insistai pas, mais je déclarai énergiquement que je ne voulais pas me mêler à une telle absurdité.
Elle fut tellement impressionnée par cette lecture qu'elle eut recours à tous les arguments pour détruire mon préjugé et m'amener à lire à mon tour cet ouvrage. Je finis par céder, mais cette lecture ne put me convaincre, bien que j'admirasse la beauté de la doctrine et que je reconnusse mon tort de l'avoir condamné *a priori*.
Ma femme écrivit à Sir Oliver Lodge pour lui demander conseil. Ce dernier ne nous connaissait pas, mais l'affinité de notre malheur commun l'engagea à nous présenter une amie qui organisa pour nous une séance avec le médium Vout Peters. Dans cette première tentative, on nous dit que notre enfant, en passant dans l'Au-Delà, avait été reçu par « Jean, Elisabeth, Guillaume, et Edouard ». Ces quatre noms étaient ceux de mon père, de ma mère, de mon frère, morts depuis longtemps, mais celui d'Edouard me restait inconnu. Impressionné par l'exactitude des trois premiers noms, j'écrivis à mon frère aîné au sujet d'un petit frère que je savais être mort avant ma naissance et il me répondit que cet enfant, du nom d'Edouard, était mort à l'âge de douze semaines.
Au cours de cette même séance, mon fils, connaissant mon incrédulité, déclara qu'il désirait vivement me prouver sa présence et fit allusion à un fait intime, connu seulement de ma femme et de moi. Il s'agit d'une chose secrète, que je ne puis rapporter ici. Bien que mon fils ne s'appelât pas Roger, il avait toujours été appelé ainsi, sauf par sa mère qui ne l'appelait que Poger.
Le médium épela un nom : « Ro... » et nous dit, sans pouvoir donner les deux lettres suivantes, que la dernière était « r ».
Je répondis : « C'est le nom de mon enfant. Vous voulez dire *Roger*.
Le médium répliqua : « Le garçon dit que je ne dois pas dire Roger, mais Poger ».

Intrigué par ces phénomènes, je voulus aller plus loin. Nous nous rendîmes chez un autre médium, Mme Osborne Léonard. Nous eûmes soin de ne pas lui dire qui nous étions, ni le but de notre visite. La première chose qu'elle nous dit fut une description exacte et détaillée de notre garçon, ainsi que le nom de Poger, ajoutant qu'Elisabeth, Jean et Guillaume étaient là et lui prêtaient assistance.

Ma femme avait été frappée de ce que ses propres lettres ne se retrouvaient pas dans les effets de son fils, mais elle ne m'en avait pas parlé. Le médium déclara que Roger lui montrait un petit sac avec fermoir qui se trouvait parmi ses objets et avait été négligé. « C'est là, dit Mme Léonard, que sa mère trouvera les écrits qu'elle cherche ». Dès notre retour chez nous, ce fait se vérifia exact.

Dans la même séance, le médium tendit sa main et nous montra un objet semblable à une pièce de monnaie, dont il ignorait la nature réelle. La mère suggéra que ce pouvait être un bouton militaire en cuivre dont on avait fait un médaillon pour elle. Mais le médium insista, en disant que nous trouverions dans les effets de notre enfant un objet en bronze. Roger désirait qu'on y fît un trou, afin que sa mère pût le porter, en souvenir de lui. En effet, nous trouvâmes à la maison, dans une petite boîte, une pièce d'un penny, recourbée par une balle qui l'avait frappée.

Quelques temps après, ma femme vit près d'elle notre fils. A son retour à Londres elle n'en parla à personne, mais le médium, Mrs Britain, lui déclara à première vue : « Votre fils désire vous faire savoir que c'est bien lui que vous avez vu ; ce n'était pas un rêve, et l'on a permis que *le voile fût levé pour un moment* ».

A cette séance, Mrs Britain nous dit encore des choses merveilleuses. Aucun médium n'avait jamais appelé ma femme par le nom que lui donnait notre fils ; elle fut transportée de joie lorsqu'il lui dit : « Au revoir, mon ange », nom par lequel il aimait à l'appeler[100.]»

***

Le 10 janvier 1926, disparaissait à Oslo, Hoïdal Danielsen, sans que personne ait pu donner le moindre renseignement sur les raisons et les conditions de cette disparition. Le jeune homme s'était rendu de Harstad à Oslo, sur le vapeur *Forsete*, lequel devait subir des réparations importantes aux usines Ny land, à Oslo. Congédié de ce fait, Danielsen avait obtenu un autre engagement sur un vaisseau également immobilisé dans les usines précitées.

Après la disparition du jeune homme, M. O. Jacobson écrivit au Dr Vereide, d'Oslo, – de qui l'on tient l'exposé des faits – une lettre qui contenait les indications suivantes :

« Le 12 janvier, je suis arrivé avec ma famille à Harstad, venant de Stavanger où nous avions passé les fêtes de Noël. Deux jours après notre arrivée, pour autant que je m'en souvienne, j'appris par un des journaux de Harstad, qu'un jeune homme avait disparu dans des conditions mystérieuses. Il me sembla alors me souvenir que, pendant mon voyage à Stavanger, j'avais vu un entrefilet dans un journal d'Oslo qui disait qu'un habitant de Harstad avait péri. Mais on ne donnait aucun nom, et ce ne fut qu'une fois de retour à Harstad que j'appris de qui il s'agissait.

Peu après, nous reprenions nos expériences avec le Ouid-ja. Assez rapidement, nous obtînmes des messages du disparu, mais ceux-ci incomplets et donnés comme à tâtons, n'emportèrent pas ma conviction. Toutefois, l'entité communicante revenait avec insistance, et sa présence me contrariait même, car je savais que d'autres, plus capables de se communiquer clairement, cherchaient-elles aussi, à le faire au moyen de la planchette.

C'est alors que ma femme, qui entre-temps avait révélé des facultés médiumniques, obtint un message d'un désincarné que j'appellerai H., et qui s'était noyé durant l'hiver.

---

[100] Cf. *Annales des Sciences psychiques*, n° 1, 1918, p. 44 ; reproduit dans : Léon Denis : *Le monde invisible et la guerre*, p. 269.

H., qui était accompagné d'un jeune homme, déclara : « Hier, je me trouvais avec Danielsen, de Harstad ; il reviendra pour demander à de bonnes gens de retrouver son cadavre ; il le voit à Oslo, dans les égouts. Il se rendait auprès de son meilleur ami, lorsqu'il fit un faux pas, glissa, eût la tête prise entre des pinces énormes... Il n'aime pas à y repenser, mais il en parlera plus tard à votre mari. »

Peu de jours après, le 16 mars, vers midi, alors que je me trouvais seul à la maison, j'eus l'idée d'essayer la planchette. H. vint, accompagné cette fois encore de Danielsen qui témoigna du désir de se manifester lui-même. Ce jour-là, les résultats furent mauvais, mais, le lendemain, j'obtins une très bonne communication au cours de laquelle Danielsen dit : « Essaie d'ouvrir le soupirail du côté gauche des bateaux, à Oslo, dans le port, près des usines Ny land, à proximité du petit bassin... Vous me retrouverez dès le printemps. » Je demandai si nous ne pourrions pas aussi bien tenter la chose tout de suite. « Si cela est possible, Jacobson, de préférence de suite... Si vous pouviez demander à Hermansen, il essaierait... »

À une question relative à la manière dont l'accident s'était produit, il répondit : « J'étais à terre, et j'allais à bord, vers 8 heures du soir ; je glissai, me heurtai contre la planche de débarquement, et ma tête vint en contact avec quelque chose de dur... et je ne me rappelle plus bien ». Le 19 mars, j'eus communication avec un autre décédé, un vieillard de Harstad, père d'un de mes amis. Je l'appellerai P. P. Il mentionna Danielsen et me demanda de dire à ses parents qu'ils feraient bien de chercher à le retrouver. Demandant à P. P. s'il pouvait fournir des renseignements, il répondit : « Il prétend être du côté gauche du soupirail à Oslo et qu'un égout débouche juste à l'endroit où il se trouve. Il se voit si près de la station de la douane qu'on pourrait, pour ainsi dire, le saisir avec les mains, si seulement on l'apercevait. »

Le 21 mars, M. Jacobson écrivit au second Hermansen, du vapeur Forsete, une lettre résumant les communications obtenues au cours des diverses séances et dont nous extrayons les passages suivants :

« Il s'agit de Hoïdal Danielsen qui a péri cet hiver à Oslo. Par des moyens médianimiques, j'ai reçu de lui-même et d'autres décédés la demande urgente d'obtenir que des personnes le recherchent. Cette prière revient toujours exactement sous la même forme, et j'en suis si tracassé que, après bien des hésitations, je me suis décidé à vous écrire à ce sujet.

« Obtiens, – dit-il, – que des gens du service du port plongent après moi. Je me trouve si près que je pourrais, pour ainsi dire, être saisi avec les mains si seulement les gens m'apercevaient. Je me trouve près d'un égout, qui débouche près des usines de Ny land. Il faut plonger du côté gauche du soupirail, là où le bateau se trouvait, son bord à proximité du petit bassin. »

Quelques jours après – le 28 mars – M. Jacobson recevait d'Hermansen la dépêche suivante : « J'ai plongé, je l'ai retrouvé ». Dépêche suivie d'une lettre datée également du 28, et dans laquelle les deux signataires – le second Hermansen et sa femme précisaient les conditions dans lesquelles avaient été opérée la recherche.

Le jour où la dépêche et la lettre furent adressées à M. Jacobson – le 28 mars – au cours d'une séance tenue chez ce dernier, Danielsen vint témoigner sa reconnaissance pour l'aide efficace qui lui avait été donnée. Le lendemain, il déclara, par l'intermédiaire de Mme Jacobson, qu'il se voyait placé dans un cercueil. Le corps fut en effet expédié d'Oslo à Harstad sur le Forsete, navire auquel avait appartenu le défunt.

M. Jacobson ajoute que le pasteur, lors des paroles prononcées sur la tombe, au moment de l'inhumation, ne craignit pas de faire allusion aux circonstances particulières et aux messages qui avaient permis de retrouver le corps du jeune matelot. »

***

Quand Mme D. évoque « Symbole », cette entité qui lui apparaît comme le Guide un peu hautain de ses dernières années, les larmes montent à ses yeux, à la pensée qu'il l'a quittée et qu'il ne revient plus que furtivement, trois ou quatre fois par an.
« Il a emporté toutes mes forces, dit-elle, toute ma joie ». Mais elle demeure sa servante obéissante, et pour que les communications de Symbole puissent paraître, elle a sacrifié ses économies et même engagé l'avenir. Curieuse du passé de cet intéressant médium, j'interroge : « Quels furent vos débuts dans la médiumnité ? »
Sans un instant de réflexion, ayant cette curieuse histoire toujours présente à la mémoire, Mme D. raconte : « Celui que je devais épouser plus tard, mobilisé en 1914, fut envoyé au front. Après plusieurs blessures, il fut reconnu inapte et affecté à la poudrerie de T. au titre de chimiste. Je l'épousai au mois de mars 1918, le voyant à l'abri de la guerre. Après l'explosion d'une cornue contenant, je crois, du brome, on le rapporta sur une civière. Il traîna à l'hôpital une huitaine de jours, puis on lui donna une semaine de convalescence qu'il vint passer auprès de moi. Le sixième jour, il mourait. C'était dans la nuit du 4 au 5 octobre 1918.
J'étais moi-même alitée, avec 40° de fièvre. Pour moi, la mort de mon mari, précédée d'une terrible maladie, fut atroce. Le lendemain, j'essayai de m'empoisonner avec du laurier ; mais je sentis une main ferme me forcer à déposer le flacon, et j'entendis par deux fois : « Et l'enfant ? » (J'étais enceinte, en effet).
Lors d'une récidive, voulant en finir malgré tout, mes doigts s'ouvrirent sous l'étreinte d'une main puissante, et le flacon tomba. Ma mère survint, comprit et me fit promettre de ne plus recommencer. J'étais alors complètement matérialiste.
Vers le mois de février 1919, je fis la connaissance d'une jeune fille médium et par son intermédiaire, mon mari décédé me révéla que j'étais médium, moi aussi, et que j'écrirais.
Sceptique, j'essayai cependant. Dix minutes après avoir pris le crayon en main, celle-ci fut entraînée dans une série de gribouillages incompréhensibles. Après quelques essais, l'écriture devint lisible. J'évoquai mon mari ; il vînt, mais j'étais au fond peu satisfaite et pas trop convaincue. Mon père se désespérait et croyait que je courais à la folie. « C'est un phénomène nerveux qui n'intéresse que toi, disait-il, combien nous sommes malheureux ! »
J'en arrivai à penser comme lui, et j'étais bien triste. Un jour que j'avais repris le crayon, je dis à mon mari : « Tu vois que je doute toujours ; donne-moi une preuve qui soit en dehors de moi, afin que je puisse croire. Cette incertitude me fait mal, aie pitié de moi. » J'écrivis aussitôt : « J'ai emprunté un imperméable le 28 septembre à M. F., pharmacien à T. Je l'ai oublié chez notre cousine J. A. qui n'ose t'en parler, de peur de raviver ta peine ». Ceci était une chose étrange que j'ignorais, car j'avais quitté mon mari depuis le début de septembre, et il me quittait le 4 octobre après six jours de lit. Il fallait à tout prix savoir !
Comme j'allaitais ma fille, mon père voulut bien m'aider et s'informer. Il se rendit chez notre cousine et lui dit : « Mon gendre ne vous aurait-il pas laissé un manteau, par hasard ? » A sa stupéfaction, elle répondit : « J'ai, depuis fin septembre, son imperméable, mais de peur que ce vêtement ne fasse trop de peine à votre fille, je l'ai gardé. Le voici. » Muni du manteau, papa s'en alla chez M. F. « Ce manteau ne serait pas à vous, par hasard, lui dit-il ? » « Mais si, je le croyais perdu et pensais qu'on l'avait volé à votre gendre. C'est pour cela que je ne l'avais pas réclamé ».
Jugez de ma joie quand papa m'apporta la nouvelle ! Lui-même, était ébranlé, et moi, je commençais à prendre au sérieux cette médiumnité à laquelle je croyais si peu.
Quelques jours après, j'obtins une nouvelle preuve. Mon mari m'indiqua une cachette, connue de lui seul, où il avait enfermé des poisons. « Tu ne l'ouvriras, me dit-il, qu'en présence de M. F. à qui tu les remettras ». Le soir même, M. F. que nous n'attendions pas, vint. Nous trouvâmes la cachette, et je remis les poisons (car c'était bien du poison) à M. F.

Un autre jour, au mois d'octobre 1919, je dessinais le portrait d'une femme coiffée avec un chignon tressé. Tout à coup, mon père pâlit et demanda : « Quel est ce portrait ?» « Ta mère » écrivis-je. Mon père venait de reconnaître le visage de sa mère, morte alors qu'il avait six ans, en 1876, et dont on n'avait jamais eu de portrait. Le lendemain, il partit avec ce dessin chez un frère de sa mère et le lui montra. « Mais, dis-moi, petit, lui dit-il, c'est ta mère ! On n'a jamais fait son portrait, comment as-tu ce dessin ? »
Je pourrais vous citer encore quantités de preuves semblables[101].

***

« Un jour, dit M. Stellet, ancien commissaire de police, je passais devant le magasin de M. Alalouf. Celui-ci m'ayant vu, sortit sur le pas de sa porte et m'appela : « J'allais vous téléphoner, me dit-il, car la jeune femme qui est venue l'autre soir chez vous est revenue hier dans mon atelier, et elle m'a parlé (Il s'agissait d'une première vision, par M. A. de cette jeune femme décédée, et qui avait eu lieu un mois auparavant chez moi). Très surpris de cette visite post-mortem à M. Alalouf, hors ma présence, je m'empressai de lui demander : « Que vous a-t-elle dit ». « Elle parlait très vite, me répondit-il, comme si elle était pressée, et j'ai écrit ce qu'elle m'a dit sur un bout de papier ; tenez, le voici. » Et le sensitif alla chercher un papier sur lequel il avait noté : « Elle dit qu'elle a donné, quatre ans avant sa mort, à M. Stellet, un coffret en bois laqué, et que ce coffret, M. Stellet l'a mis en lieu sûr. Elle lui fait dire d'aller le chercher là où il se trouve et de l'emporter chez lui »
A cette lecture, je me suis trouvé dans la situation d'un homme qui aurait reçu un coup de trique sur la nuque, car tout était exact, et personne au monde, sauf la morte et moi, ne connaissait ce don, ni ne pouvait savoir que j'avais placé ce coffret dans une banque. Pour obéir au désir de la morte, j'ai porté le coffret chez moi, il est sur ma table de travail[102]. »

***

Margery Lawrence écrit : « L'un de mes proches parents était mort récemment, et je me trouvais chez sa veuve ; cette mort, survenue brusquement à la suite d'une opération, avait laissé cette dernière dans un état de profonde détresse. Son tourment s'augmentait du fait qu'une cassette contenant des documents importants pour l'attribution du domaine – et essentiels pour son propre avenir – ne pouvait être trouvée, ni parmi les objets personnels du défunt, ni à l'étude du notaire.
Après une entrevue avec ce dernier, qui se montrait aussi inquiet que nous-mêmes, nous retournâmes à Londres, à l'hôtel où ma parente devait séjourner temporairement jusqu'au règlement de ses affaires. Là, après l'avoir conduite à sa chambre et mise au lit, j'allai trouver le mien, me sentant très fatiguée et bouleversée au sujet des papiers manquants.
J'étais couchée, mais très éveillée, et dans l'obscurité je conservais mes yeux bien ouverts. Il était environ onze heures – comme je n'étais au lit que depuis quelques minutes, je suis tout à fait certaine que je ne dormais pas – quand, profilé sur le fond absolument noir de ma chambre, juste au pied de mon lit, je vis le contour d'une forme masculine se former rapidement en lignes de lumière d'un blanc éclatant, absolument comme si un énorme crayon de magnésium avait dessiné la figure d'un homme sur une feuille de papier noir. Je me dressai toute droite, regardant fixement, trop étonnée pour avoir peur, tandis qu'à l'intérieur de ce contour lumineux, la forme d'un homme de haute taille se développait rapidement, comme cela se produit sur l'écran lorsqu'une image apparaît d'abord comme une ombre, puis rapidement se cristallise en une forme

[101] Cf. *Psychica*, 15 décembre 1932.
[102] Cf. *Revue spirite*, juillet 1936, p. 296.

solide. C'était mon parent décédé, tel qu'il était de son vivant, vêtu de son vieux costume de cheviotte grise, souriant et me faisant de petits signes de tête pour me rassurer.
Suffoquée, je ne pus que proférer quelques mots inintelligibles, et immédiatement il répondit (ici, je ne saurais dire s'il parlait avec une voix que pouvait entendre mon ouïe normale, ou s'il parlait pour ainsi dire à mon ouïe psychique, ce que j'incline à croire) ; hâtivement, comme s'il était pressé par le temps, il dit ces mots (ou des mots exprimant la même idée) : « Oui, oui, tout va bien, Margery ! C'est moi. Je suis venu pour vous aider dans cette difficulté. » II s'interrompit un moment, comme pour rassembler des forces, et je me souviens que sa forme parut vaciller légèrement à l'intérieur du contour lumineux, comme si le *pouvoir* qui le soutenait-là n'était plus assez puissant et ne se maintenait que par un grand effort. Il reprit : « La cassette est bien là, chez John Stroud (le notaire), mais elle est tombée derrière un large carton à documents portant les lettres I. M. A., et quelques liasses de papiers ont en même temps glissé sur elle, si bien qu'elle est cachée. Dites à Stroud de chercher de nouveau ; il la trouvera. »
La forme vacilla et commença à s'estomper. Je poussai une exclamation – ou il me sembla que je le fis – cherchant à la retenir avant qu'elle ne s'évanouisse : « Attendez ! Attendez ! Ne vous serait-il pas possible de vous montrer ainsi à Mme M. (sa veuve) ? Cela lui serait une consolation ! »
La forme eut un mouvement négatif de la tête, accompagné d'un léger sourire de tristesse : « Inutile... Je l'ai tenté ». Cela dit d'une voix plus faible : « Beaucoup d'émotion, trop, comme un brouillard autour d'elle... Je n'ai pu passer à travers... et c'est ainsi que je suis venu à vous. Dites-lui... tout est bien... heureux... Je l'attends. Mon amour pour vous deux... Adieu ! »
La forme leva une main en un geste d'adieu – son geste familier d'autrefois – et tandis qu'elle le faisait, je remarquai que le contour brillant courait autour de chaque doigt, comme si de chaque partie de son corps débordait une étroite aura lumineuse. Puis, brusquement, elle s'éteignit comme la flamme d'une bougie sur laquelle on souffle. Mais, pendant quelques instants, persista cet étrange, cet impressionnant contour en une lumière blafarde se détachant sur l'obscurité... Jusqu'à maintenant, le digne John Stroud n'a pu comprendre ce qui a bien pu me donner l'idée de lui téléphoner secrètement, le matin suivant, lui demandant de chercher à nouveau sous un tas de documents, derrière un certain carton portant les initiales I. M. A., la cassette manquante, qui y fut dûment découverte[103]. »

***

« Pendant la Grande Guerre (1914-1918), relate M. Charles Russel[104], je me trouvais logé avec un groupe écossais dans un village ruiné par les obus, non loin du village du canal de La Bassée. C'était à l'époque où Sir Oliver Lodge avait publié son livre *Raymond* et la conversation se tourna vers le spiritualisme. Je racontai quelques-unes de mes expériences d'avant-guerre, et, naturellement, il fallut sans plus tarder organiser une séance aux fins d'entrer, si possible, en communication avec quelques-uns des camarades que nous avions perdus. Notre division étant au repos à ce moment-là, la chose fut facilement organisée. Je dois expliquer que nous avions passé, l'année précédente, dans le secteur de la ligne se trouvant juste au sud d'Arras. Nous nous trouvions maintenant sur la route du Nord, vers les Flandres, pour préparer l'affaire de Passchendael, et nous n'avions pas la moindre idée que nous ne puissions jamais retourner vers le Sud.

[103] Cf. *Psychic Review*, juillet-août 1939, et *Psychica*, août-sept.-oct. 1939, p. 153.
[104] Cf. *Light* du 24 août 1939, et *Psychica*, de novembre 1939, p. 172.

Nous étions une demi-douzaine à la séance, et nous formions un groupe singulièrement mêlé : deux ex-ingénieurs en chef de la ligne P.-O., un fermier, un avocat, un ex-éditeur, et, je regrette d'avoir à le dire, un ex-cambrioleur versé dans son art. La guerre, comme l'adversité, fait d'étranges compagnons de chambrée ! Personne, à part moi, n'avait jamais tenté d'expériences de ce genre.

La séance avait commencé depuis peu de temps, lorsque le nom d'un jeune homme nous fut donné, et immédiatement reconnu par le fermier qui balbutia avec effroi : « Mais, je ne savais pas qu'il était mort ». Le jeune homme nous dit qu'il avait rallié un régiment d'infanterie et qu'il avait été tué au cours d'une action quelques jours auparavant, précisément à cet endroit du front que notre division avait occupé si longtemps. Il nous donna des détails complets sur lui-même, jusqu'à son numéro matricule, et nous fit connaître le nom du village au sud d'Arras où il avait été inhumé. Quoique nous eussions passé environ une année dans le voisinage de la localité qu'il mentionnait, aucun de nous ne connaissait cette localité pourtant située à peu de kilomètres des autres villages que nous ne connaissions que trop bien, car en temps de guerre, l'aire des opérations d'une unité est souvent très circonscrite.

Dans son message, il nous a dit que dans trois mois, nous serions ramenés au sud d'Arras, demandant à son ami le fermier de rechercher sa tombe. Nous pensâmes tous que cela était improbable, et comme cela se rapportait à un avenir très incertain, tous également, nous en chassâmes la pensée de notre esprit – tous, excepté le fermier. Mais, positivement, trois mois après la séance de La Bassée, à deux ou trois jours près, nous nous trouvâmes ramenés dans notre ancien secteur familier. Notre ami le fermier obtint une permission d'une demi-journée, et il trouva la tombe exactement à l'endroit indiqué par la communication antérieure. Je dois mentionner qu'entre temps, le fermier avait reçu par sa correspondance avec les siens, la nouvelle de la mort de son jeune ami. La seule inexactitude du message reçu de l'autre côté, résidait dans le fait que le nom du village avait été mal épelé. »

***

Mrs Alice Hall Rogers a relaté deux des faits les plus typiques qui, par la médiumnité de Mrs Marjorie Moslyn Nevill, la convainquirent de la persistance de la personnalité de son fils, mort le 29 août 1918.

Ce dernier quitta ce monde deux semaines seulement après son retour du front de France où il avait fait glorieusement son devoir en qualité d'officier aviateur. Mrs Alice Hall Rogers se trouvait alors dans le cottage où elle avait l'habitude de passer l'été avec sa famille. En ouvrant un sac rapporté par son fils, elle y trouva, outre les couvertures réglementaires kaki, une couverture de coton. Elle apprit par son fils que cette dernière lui avait été donnée en supplément alors que, malade, il était soigné dans un hôpital militaire, et que, depuis lors, elle avait fait partie de son équipement. Mrs Rogers plia elle-même cette couverture en trois et la jeta sur une grande chaise-longue qui contenait déjà divers objets dépareillés : lanternes japonaises, costumes, rideaux et coussins. Puis, le cottage fut fermé, n'étant occupé que rarement dans les années qui suivirent, et toujours pour de courtes périodes. On ne toucha jamais aux objets qui avaient été déposés sur la chaise-longue. Quatre ou cinq ans après la mort de son fils, Mrs Rogers entra en relation avec Mrs Marjorie Moslyn Nevill, qui possédait de remarquables facultés médiumniques, et habitait à quelque six milles au sud du cottage d'été.

Au cours de l'une des premières séances, le médium dit : « Votre fils vous fait savoir qu'il y a des trous dans sa couverture. » Mrs Alice Hall Rogers répondit : « Ah ! je n'ai rien remarqué de tel ». Elle pensait aux couvertures kaki que, pour des raisons sentimentales, elle utilisait sur son propre lit. Le médium insista cependant : « Il répète qu'il y a des trous dans sa couverture ; il dit que

vous le constaterez et vous demande de vous souvenir de ceci. C'est important. » Rentrée chez elle, Mrs Rogers examina soigneusement les couvertures qui se trouvaient sur son lit et n'y trouva aucune trace de trous. Elle coucha néanmoins sur le papier le compte-rendu de la séance et n'y pensa plus.

Ceci s'était passé en hiver. L'été qui suivit, Mrs Rogers regagna, en compagnie de sa famille, le cottage. Désirant changer une paire de rideaux, elle songea à faire des recherches sur la chaise-longue dont il a été question ; elle y retrouva la vieille couverture de coton. Au coin de cette dernière un cadavre de souris gisait dans l'étoffe. L'animal avait rongé celle-ci, y causant une succession, de trous.

Au mois de juin 1928, Mrs Rogers tint une séance avec le même médium.

« Comme d'habitude, – dit-elle, – Henry vint. Après avoir exprimé le plaisir qu'il ressentait de nous voir revenus vers le Nord, il tenta de communiquer une idée à Mrs Nevill au moyen d'une vision. Mrs Nevill dit : « Je ne peux saisir ce qu'il tente de me montrer. Y a-t-il un trou dans une cloison séparant deux pièces de votre cottage ? » Je répondis : « Non, je ne connais rien de semblable. » Alors elle parut si perplexe que je voulus l'aider et lui dis : « Nous avons un petit bouilleur à eau chaude qui se trouve près de la cloison dans la buanderie, et je crains toujours qu'il ne mette le feu au bois. Désire-t-il me donner un avertissement à ce sujet ? » Elle me dit : « Non, non ce n'est pas cela. Il me montre seulement un trou à peu près de cette dimension (elle formait avec ses mains un cercle un peu plus grand qu'une balle de golf) à travers lequel je regarde ; c'est très lumineux. Il désire que vous compreniez que lorsque *vous verrez cela, il sera avec vous ; c'est là son message.* »

Mrs Rogers nota la séance, très exactement, telle qu'elle s'était déroulée. Deux mois passèrent. Toute la famille était partie sauf elle, qui séjourna encore pendant quelques jours. La veille de son départ, les volets du cottage venaient d'être placés. C'était le soir, juste avant la tombée de la nuit. Elle était au dehors, assise sur une marche du perron. Un peu après huit heures (il faisait jour jusque vers 9 heures à cette époque de l'année), elle rentra. Une fois à l'intérieur, dans l'obscurité, elle se sentit soudain très déprimée. Se laissant choir dans un fauteuil, en proie à une profonde tristesse, elle songea soudain : « C'est aujourd'hui le 29 août. Il y a exactement dix ans qu'Henri est mort. » Au même instant, quelque chose la poussa à tourner les yeux vers les fenêtres. Dans l'un des volets, un nœud avait sauté dans le bois, laissant un trou à travers lequel passait la lumière du dehors. Comme en un éclair, elle se souvint alors du message : « *Lorsque vous verrez cela, il sera avec vous*[105] ».

***

Dans son volume *Raymond*, Sir Oliver Lodge, l'illustre physicien, a exposé longuement comment fut retrouvée une photographie sur laquelle se trouvait leur fils Raymond, tué pendant la guerre mondiale, le 14 septembre 1915, sur le front de France. Cette photographie, qui représentait le jeune homme au milieu d'un groupe de camarades, avait été prise, en France, peu avant son décès, et ses parents en ignoraient totalement l'existence. La première allusion concernant ce document fut faite par Raymond à sa mère, le 27 septembre 1915, au cours d'une séance, à Londres, avec le médium Vout Peters.

Dans la suite, des détails complémentaires fournis par la médiumnité de Mme Osborne Léonard, précisèrent la nature du groupe photographique sur lequel figurait Raymond. Après diverses recherches, les parents du jeune homme entrèrent en possession de la photographie, et toutes les particularités indiquées par les deux médiums furent reconnues strictement exactes.

[105] Relaté dans le *Journal de la Société américaine de recherches psychiques.*

Sir Oliver Lodge a fait suivre son exposé d'un important dossier dans lequel ont été reproduites de nombreuses attestations qui ne laissent subsister aucun doute sur l'authenticité du phénomène[106].

Mécontentements, ressentiments

L'Ecole artistique Heatherley de Londres comptait parmi ses élèves une jeune fille aussi jolie que riche en belles dispositions pour l'art de la peinture. Le Directeur de l'Ecole, frappé par sa beauté, avait obtenu l'autorisation de faire son portrait, et l'œuvre presque achevée restait à l'atelier de l'école lorsqu'on apprit que le charmant modèle, qui avait manqué les classes pendant une semaine, venait d'être enlevé brusquement par la maladie.
Affligés par cette mort soudaine, le Directeur et la Directrice fixèrent le portrait de la jeune fille sur le mur même de l'atelier, dans un cadre qui était précisément de dimensions convenables et qui, d'ordinaire, servait de cadre d'essai pour y exposer les portraits de soldats morts à la guerre.
A plusieurs reprises, et du temps où elle fréquentait l'Ecole, cette jeune artiste avait dit, à la vue de ce cadre : « Je ne l'aime pas. Je ne voudrais pas être encadrée dans un cadre aussi funèbre ».
Or, son portrait y ayant été inséré, et le tout étant suspendu au clou ordinaire, on fut bien surpris, le lendemain, en pénétrant dans l'atelier, de constater que, si le cadre restait au mur, la toile reposait debout sur le plancher. Il n'était pas possible qu'elle eût glissé, d'abord parce qu'elle avait été bien fixée dans la mortaise, ensuite parce que le cadre étant lourd, il eût fallu l'éloigner de la muraille pour en dégager le tableau. Sans avoir trouvé une explication à ce qui s'était produit, on replaça la toile dans le cadre funèbre. Mais le jour suivant, le portrait reposait de nouveau sur le plancher. Il se produisait donc là un fait mystérieux, aussi fixa-t-on solidement le tableau au cadre, et celui-ci au mur. Peine inutile. Lorsqu'on rouvrit l'atelier le lendemain matin, le portrait de la défunte s'était encore *évadé,* et on le retrouva sur le parquet.
L'expérience était suffisamment probante pour qu'on n'insistât plus. La jeune artiste passée dans l'Au-Delà continuait à détester ce cadre où, avant son portrait, avaient été exposés tant d'autres portraits de trépassés.

***

Le phénomène médiumnique dont il s'agit, dit M. F. de Rio, s'est produit le 3 mars 1901. J'étais à Paris depuis un an environ ; j'y étais allé à l'occasion de l'Exposition internationale de 1900, en qualité de correspondant de *El Figaro*, de Buenos-Aires.
M. Joseph Borgazzi était arrivé avec moi d'Amérique à Paris. Chez moi, et sous ma direction, une faculté médiumnique, ignorée jusqu'alors, s'était soudain manifestée chez lui, et, en quelques mois, elle avait atteint une rare perfection, sous forme de *l'écriture automatique*, en état de transe complète. Cela m'aidait dans la poursuite de mes études métapsychiques de caractère expérimental. J'avais entrepris ces études depuis plusieurs années déjà, dans l'Amérique méridionale, me consacrant plus spécialement aux recherches d'ordre philosophique et scientifique. De temps à autre, comme pour renforcer ma profonde conviction de la survie, je recevais spontanément des messages de nature à prouver l'identité des personnalités qui se communiquaient. Ces preuves n'étaient jamais controuvées ; mais je n'en tenais compte que pour constituer un dossier de documents précieux, à mon propre usage.

[106] Cf. Oliver Lodge : *Raymond*.

Or, le soir du 1er mars 1901, en interrompant soudain les réponses aux questions habituelles de nature théorique, le médium écrivit : « En face de ma nouvelle existence, tout disparaît : rancunes, haines, colères de la vie. J'abandonne tout et je me borne à invoquer la clémence de Dieu pour mes ennemis et pour tous ceux qui m'ont rendu amère l'existence terrestre. Vous êtes les seuls avec lesquels j'ai pu me mettre en rapport après mon décès. Péniblement impressionné par mon nouvel état, je vous prie de ne pas m'abandonner dans mon désir de réhabilitation. Il m'est permis de communiquer avec vous, devant vous charger de l'accomplissement d'une volonté que j'avais exprimée de mon vivant et que mes héritiers ont négligée. »
Suivait l'indication de sa dernière volonté non exécutée, de nature familiale, que pour des raisons de délicatesse, je dois omettre ici. J'ai demandé :
– Votre désir avait-il été exprimé dans votre testament ? »
– Non, me fut-il répondu, la chose a été dite à la seule personne présente.
Comme je l'invitais à préciser les noms et les données nécessaires, l'entité répondit :
- Je suis Vincent Reggio, Président de Cour d'Appel, décédé à Gênes, le 27 octobre 1900, à 6 h. 30 du matin. Mon domicile était : Corso Paganini, 16. Mon frère est Thomas Reggio, archevêque de Gênes. Ecris-lui. Adieu. »
J'écrivis à l'Archevêque de Gênes la lettre suivante :
Paris, 3 mars 1901.
Monseigneur Thomas Reggio, Archevêque de Gênes.
Je prie Votre excellence de me pardonner la liberté que je prends de lui écrire. Voici ce qui m'amène à vous :
Je cultive sérieusement et avec pondération la science qui se propose d'examiner les mystères de la poursuite de la vie de l'âme individuelle en d'autres existences après la mort, ou, pour mieux dire, après la destruction de son corps terrestre. Parmi mes expériences de pénétration de l'invisible, il m'arrive souvent de recevoir des sollicitations de personnalités inconnues pour des communications à des personnes vivantes, qui me sont également inconnues...
Une de ces communications m'est parvenue le soir du 2 mars courant, d'une individualité qui a affirmé être Vincent Reggio, Président de Cour d'Appel, frère de Thomas Reggio, Archevêque de Gênes. Elle dit être décédée à Gênes, le 27 octobre 1900, Corso Paganini 16, à 6 h. 30 du matin. Elle ajoute que vous étiez la seule personne présente au moment de sa mort, et qu'elle vous avait alors exprimé une volonté que lui imposait sa conscience et que son testament n'indiquait point. Or, elle se plaint que cette volonté n'ait point été exécutée.
Je me borne par prudence, et pour une réserve aisément compréhensible, à fournir à Votre Excellence les premières indications du fait ; je vous le transmettrai lorsque Votre Excellence m'aura déclaré que les données qui lui ont été transcrites sont exactes, et qu'elle désire connaître la suite du message. Ma foi n'est pas aveugle. Je désire tout passer au crible de la vérité, mon âme ne s'alimentant pas d'illusions dans ses recherches, mais de vérités positives.
J'attache à ce fait un intérêt extraordinaire s'il m'est confirmé par une personnalité élevée et spéciale, telle que Votre Excellence.
Je tiens à ajouter que je m'engage sur l'honneur à ne jamais révéler à qui que ce soit l'objet de la communication. Quant au phénomène probant, je ne le ferai connaître que lorsque Votre Excellence m'autorisera à le faire.
Agréez, etc.

L'Archevêque Thomas Reggio répondit par retour du courrier, avec une lettre recommandée portant la date du 7 mars 1901. Je reproduis, dans *Il mistero*, en phototypie, la lettre autographe,

ainsi que la reproduction photographique de l'enveloppe, avec les timbres du Bureau de Poste de Gênes, et la date du jour, du mois, de l'année.
Voici la lettre de l'Archevêque Thomas Reggio :
Monsieur,
Votre lettre m'a causé à la fois un sentiment de surprise et de curiosité. Je vous remercie vivement de la communication que vous m'avez adressée. Les données que vous m'avez indiquées sont exactes. Je recevrai volontiers l'autre lettre que vous m'avez promise, et qui doit contenir les paroles importantes dictées par mon frère regretté. Je voudrais savoir aussi comment vous avez invoqué son esprit, ou comment il s'est manifesté sans être évoqué.
C'est là une chose qui, comme vous l'avez bien dit dans votre lettre, m'intéresse vivement. Comme je vous sais gré d'avoir écrit, de même je vous prie de compléter ce que vous avez commencé, en me communiquant toutes les autres informations que vous possédez à cet égard.
En vous remerciant d'avance, etc.

† Thomas, Archevêque.

Je répondis à la lettre de l'Archevêque en lui transmettant la communication du décédé.
Je ne reçus pas d'autre lettre de l'Archevêque. Par contre feu Vincent Reggio me donna la dernière communication suivante : « Mon frère, reconnaissant sa faute ou inspiré par votre Esprit protecteur a remédié au mal qui avait été fait. Je suis heureux de cette intervention supérieure ; de cette façon, tranquillisé, je puis poursuivre mon chemin vers mon perfectionnement.
J'ai eu des discussions sur le spiritisme avec mon frère prélat ; nous admettions bien cette doctrine dans son ensemble, mais nous n'avons jamais voulu l'étudier à fond. S'il écoutait mon désir, je l'acheminerais maintenant, d'une manière sûre, dans la vraie voie ; je pourrais ainsi ouvrir dans l'élément catholique, un débat intéressant. Je connais à présent la différence, existant entre la justice du monde où je me trouve et celle à laquelle nous nous soumettons sur la terre ; je connais maintenant les nombreuses erreurs dans lesquelles je suis tombé sous l'égide du Code judiciaire. Je voudrais maintenant entreprendre la réforme qui s'impose pour la légalité et la justice. J'ai vécu longuement dans le milieu judiciaire ; j'ai profondément respecté la moralité qui m'était imposée par les lois ; mais, à présent, je reconnais ses défauts. La législature et le clergé, voilà les institutions qu'il importe de réformer. »

Tels sont les faits. Venons à l'analyse des communications et aux conséquences positives qu'elles comportent. Les trois points principaux sont les suivants :
1. Pas plus que le médium, je n'ai nulle connaissance de l'existence du décédé, de son frère Archevêque, ni des données précises concernant la mort des individualités qui se communiquent.
2. Le décédé vient nous communiquer un fait qui ne ressort d'aucun document public, c'est-à-dire que son frère était la seule personne présente, au moment de sa mort.
3. Le décédé nous révèle un secret qu'il était seul à connaître avec son frère.
Relativement au premier point, l'hypercritique pourrait observer que le médium ou moi-même, pouvions avoir eu connaissance d'une façon quelconque, de l'ensemble des données concernant ou les deux personnalités en question, ou le décès de la personnalité qui se communiquait ; ce dernier fait avait même été publié dans les journaux.
En ce qui concerne le deuxième point, on ne peut objecter que le fait que l'Archevêque de Gênes était la seule personne présente au décès de son frère, pourrait, à son tour, être connu du public.
Mais le troisième point est formidable ; il ne présente aucun côté faible pouvant donner le flanc à la critique.

Il s'agit là d'un secret enfermé dans le cercle d'un mort et d'un vivant. Il y a le fait très simple d'un ordre donné au moment de la mort, qui n'avait pas été exécuté, et que le défunt vient rappeler.
Ce fait est indiscutablement confirmé par le précieux document constitué par la lettre de l'Archevêque de Gênes qui, en négligeant toutes les convenances que lui imposait sa situation délicate, entraîné par la nature extraordinaire de la révélation, est amené à répondre, d'une manière foudroyante, pour libérer sa conscience, comme par un acte de contrition : « C'est vrai ! »
Quelle preuve plus décisive de la survivance du *Moi* pourrait-on imaginer[107] ? »

***

Il y a une quinzaine d'années, a déclaré le professeur Lawrence Jones à la Direction de la S. P. R. de Londres, feu mon frère Herbert Jones était évêque de Lewes et archidiacre de Chichester. Au cours d'une de ses tournées pastorales dans le Comté de Sussex, il passa une nuit dans un presbytère, dont le pasteur lui relata le fait que voici : « Un vieux Monsieur qui avait fait fortune en commerçant en Orient, vint s'établir dans ma paroisse et, quelque temps après, y mourut. On plaça sur sa tombe une belle pierre sépulcrale. Sa famille ne tarda pas à changer d'habitation en se fixant loin du presbytère. Un jour, le gendre du défunt se présenta au pasteur et lui raconta que sa femme était souffrante par suite d'un rêve qui se répétait incessamment chez elle et dans lequel son père lui apparaissait en se plaignant de ce que sa pierre sépulcrale avait été placée sur une autre tombe que la sienne. On fit venir le fossoyeur, lui demandant si une pareille erreur était possible. « Impossible, répondit-il ; je puis d'autant plus l'affirmer que mon frère est décédé presque en même temps que M. X. et qu'il a été enterré dans le tombeau voisin ; je ne pouvais certainement pas me tromper de fosse, etc. »
Le gendre du défunt se présenta quelques jours après pour informer le pasteur que le rêve de sa femme continuait, se répétant avec une insistance impressionnante. A tel point qu'il craignait que cela ne comportât des conséquences fâcheuses pour sa raison. On eût alors recours aux Autorités supérieures, qui accordèrent l'autorisation de procéder à l'exhumation du corps. Lorsqu'on ouvrit le cercueil, on constata que la pierre sépulcrale avait été placée sur la tombe du frère du fossoyeur. On rectifia l'erreur, et, dès ce jour, les rêves troublants de la fille du défunt cessèrent. »

***

Le professeur Vincente Collins, de Chrudim (Tchécoslovaquie), écrivait en 1926 : « Récemment, un vieux numéro (25 août 1891) du journal tchèque *Chradimsky Kvaj*, quotidien politique, économique, de la région de Chrudim, m'est tombé sous les yeux, et dans la rubrique *Tribunaux*, j'ai lu l'article : *L'âme du mort qui n'a pas de repos*. Vu l'importance qu'ont pour la Science psychique, les faits cités, leur indiscutable authenticité, partant leur valeur documentaire et probatoire quant à l'éternelle controverse relative à la survivance de l'âme humaine, je viens vous soumettre la traduction de cet article, pour le cas où il n'aurait point encore trouvé d'écho dans les revues psychiques. » Compte-rendu d'une audience devant le Tribunal de deuxième instance, à Chrudim.
« Nos lecteurs se souviennent peut-être encore du mystérieux assassinat de la nommée Anne Mracek, femme de Jean Mracek, propriétaire d'une petite baraque et homme d'équipe de la ligne Nord-Ouest du chemin de fer, à Vojtechov, sous-préfecture Illinako. Le 11 septembre 1890 au soir, la femme Mracek était partie de sa baraque afin de ramasser un peu de litière pour ses vaches ; et elle ne rentra plus au logis. Le lendemain, son cadavre fut trouvé dans des buissons

[107] Cf. *Revue Spirite*, Juin 1935, p. 244.

bordant un ruisseau coulant aux environ. Un coup de feu dans le dos l'avait tuée... Qui avait tiré le coup meurtrier ? Et pourquoi ? Les soupçons se portèrent sur son mari qui, après une détention de plusieurs jours, fut remis en liberté, comme hors de cause. Après lui, on crut devoir incriminer les concessionnaires de la chasse communale, les propriétaires Joseph Zavrel et Michel Vesely. Ceux-ci, encore, durent être relâchés, leurs familles et leurs domestiques ayant unanimement témoigné que, pendant toute la nuit fatale, ils n'avaient pas quitté leurs domiciles respectifs. Cependant, comme il ne subsistait pas d'autres présomptions, la procédure fut suspendue et, peu à peu, l'oubli se serait fait sur l'affaire si, tout à coup, au mois de février 1891, un fait nouveau et tout à fait imprévu, ne s'était produit.

Le 21 février 1891, le fermier Joseph Kreil se présentait chez le Procureur général, à Chrudim, et lui faisait, encore tout tremblant de peur, cette ahurissante déclaration : « Il y a quelques jours, vers minuit, je me suis senti éveillé par une force insolite et irrésistible, et, ouvrant les yeux, j'aperçus la femme Anne Mracek contre mon lit et toute de blanc vêtue. Je n'eus pas de peine à la reconnaître. Hors de moi, mon premier mouvement fut de m'enfuir. Mais le fantôme dit : « N'aie pas peur ! « C'est Kastuvka (sobriquet du cultivateur Joseph Zavrel) qui m'a tuée en me tirant un coup de fusil, et l'autre, Vesely, m'a traînée dans l'étable de la ferme de Lastuvka. Va chez M. le Curé et dis-lui ce que je viens de te raconter. Il se chargera du reste. Trois fois, le fantôme répéta ces paroles, puis il disparut. J'étais tout à fait éveillé, en possession complète de mes sens, et en aucun cas il ne pouvait être question d'un rêve. Regardant la pendule, je constatai qu'il était minuit trente. Le soir précédent, je n'étais allé dans aucun cabaret, n'avait touché ni à de la bière, ni à de l'eau-de-vie. De même, on ne m'avait plus parlé de l'affaire, si bien que l'on ne pouvait croire que ma vision était la conséquence de quelque propos recueilli par moi concernant ce drame passé. Je suis tout à fait étranger au village de Vojtechov et, à plus forte raison, à l'affaire du meurtre de la femme Anne Mracek ; jamais je ne m'y étais intéressé. »

C'est en ces termes simples et persuasifs que Kreil raconta l'étrange épisode nocturne. Mais ce ne devait pas être tout. L'apparition se produisit une deuxième fois, une troisième et une quatrième fois, toujours après minuit. A cela après que la dernière fois, la morte se prit à menacer Kreil de sa colère, en disant qu'elle ne cesserait de le tracasser tant qu'il n'aurait pas obtempéré à ses injonctions. Le pauvre ne savait plus que devenir. Les gens, sceptiques, se moquèrent de lui. Personne ne croyait à ses déclarations tandis que lui, de nuit en nuit, ne pouvait dormir tranquille.

Une dernière apparition eut lieu dans la maison de Kreil. Le fantôme, comme à l'ordinaire, se tenait contre le lit. Il débita son discours accoutumé : « Lastuvka m'a tuée d'un coup de fusil, l'autre, Vesely, m'a traînée... Le bonhomme dont les dents claquaient et dont le front était couvert d'une sueur froide, balbutia : « Eh bien, laisse une preuve de tes dires, ou du moins un signe visible, afin qu'on je croie ! » Sur ce, le fantôme répondit : « Quant à donner une preuve, je n'en ai pas les moyens ; mais si tu désires un signe, approche-toi de moi. » Kreil, docile, sans volonté, sauta du lit, alluma une bougie.

Même dans la clarté, le fantôme restait visible, debout, inerte, à la même place, près du lit. « Tiens », fit-il, et quand il fut à ses côtés, la morte levant le bras, posa la main droite sur l'épaule gauche de l'homme. Kreil, affolé, défaillant, les regards rivés sur Anne Mracek, la contemplait en tous les détails, physionomie et costume. Enfin, il la vit s'évanouir peu à peu, se dissoudre et disparaître. Kreil, au milieu de la pièce, la bougie fumant sur la table, pensait : « Ce n'est pas une hallucination ! » Cette fois, il prit une résolution. Le lendemain, il se rendit chez le curé du village, et sur le conseil qu'il en reçut, partit narrer l'aventure au Procureur général, à Chrudim, qui en établit aussitôt un procès-verbal. Et alors, à la stupeur du magistrat, sitôt relue la déposition et signé le procès-verbal, Kreil entrouvrit sa chemise : sur l'épaule gauche apparût le

signe noirâtre d'une main aux doigts écartés. Les cinq doigts, et plus particulièrement le pouce, étaient visibles.
A la suite de la déposition du fermier Kreil, le mari de la morte fit connaître quelques circonstances suspectes constituant des charges nouvelles contre Joseph Zavrel et Michel Vesely. La procédure contre les deux cultivateurs reprit et, cette fois, les résultats furent vraiment surprenants. Avec les deux inculpés, leurs familles (Zavrel et Vesely), ainsi que tous les domestiques, furent impliqués dans les poursuites, pour complicité avec les coupables et faux témoignages faits lors du premier procès ; des étrangers même furent cités devant les juges...
D'après les données du deuxième procès, les deux concessionnaires de la chasse communale, Zavrel et Vesely, s'étaient rendus en forêt pour se mettre à l'affût du gibier. La chance ne leur étant pas favorable, ils rentrèrent bredouilles. Il faisait noir, presque à ne rien distinguer à deux pas, et il pleuvait. Néanmoins, Zavrel arrivant près de son champ de betteraves put discerner une forme se penchant et se relevant au milieu du champ. Il ne reconnut pas s'il s'agissait d'une personne humaine ou d'un gibier. S'avançant, il vit la forme disparaître pour se redresser encore et prendre la fuite. Zavrel armé, se mit à sa poursuite. « Arrête ou je tire ! » criait-il. Soudain, il trébucha, et, à l'en croire, tomba. Dans sa chute, sans qu'il sût comment, le coup part. L'être mystérieux fuit toujours. Le chasseur le rejoint en quelques enjambées, au moment où il s'affaisse parmi les aunes bordant le ruisseau, au bas de la parcelle. Alors, stupéfait, Zavrel reconnaît Anne Mracek qui, pendant seize ans, fut servante dans sa maison et qui, après son mariage, y venait à l'occasion pour aider aux travaux urgents.
L'accident fut on ne peut plus pénible pour Zavrel, d'autant plus qu'à la vue des taches sanglantes apparues sous le nez de la victime, il ne put douter qu'il l'avait tuée. Toutefois, sans s'occuper de la malheureuse, il se hâta vers son compagnon Vesely et lui confessa son intention d'aller le lendemain, se dénoncer à Chrudim. Mais Vesely l'en dissuade. « Je ne dirai rien, promit-il. Il n'y a pas de témoins. Tu ne seras pas tracassé ». Puis, sans savoir pourquoi, tant ils sont effrayés et troublés, ils traînent le cadavre dans l'étable de Kastuvka, où il reste jusqu'au lendemain. A l'aube, ayant réfléchi, et étant plus calme, Zavrel le dissimule à nouveau parmi les buissons, là où il l'a trouvé la veille.
Vers 11 heures du soir, Mracek, son service fait, rentre chez lui ; n'y trouvant pas sa femme, il questionne leur fille. « Ce soir, répond celle-ci, maman a quitté la maison ; elle n'est pas revenue. Mais papa, il n'y a pas longtemps, j'ai entendu un coup de fusil, quelque part, là-bas... » Mracek, ne pressentant rien de bon, se munit de sa lanterne de chemineau et s'en va à la recherche. Il erre partout, et sans résultat, là où il espère rencontrer sa compagne. Au bord du champ de Zavrel, il trouve des têtes de raves sur l'herbe. « C'est ici qu'elle a dû perdre la vie ! » sanglote-t-il, et ne découvrant pas le cadavre, il s'achemine jusqu'à la ferme de Zavrel pour s'informer. Longtemps, il frappe à la porte avant qu'elle ne s'entrebâille : on ne le laisse pas entrer.
Zavrel assure ne rien savoir du sort de la disparue. « C'est donc qu'on me l'a tuée » gémit Mracek, et il se remet en quête du corps. Toute la nuit, sous une pluie battante, il explore les environs, trempé jusqu'aux os et désespéré. Et, tout à coup, à l'aurore d'un jour blafard, en bordure du champ de Zavrel, pourtant tant de fois exploré, il aperçoit près de l'eau et à demi masqué par les buissons, le cadavre. Raide, Anne est étendue sur le dos ; mais ce qui ne laisse pas de l'étonner grandement – ses habits, en dépit de la pluie nocturne, sont secs. Le même jour, on l'arrête sous l'inculpation du meurtre de sa propre femme. Puis, Zavrel et Vesely se voient poursuivis, mais ayant enjoint à tous les leurs de déposer unanimement en leur faveur, ils bénéficient d'un non-lieu. L'affaire en leur faveur, ils bénéficient d'un non-lieu. L'affaire est classée.

Par chance, l'apparition de la morte, la déposition de Kreil devaient tout remettre en œuvre : les fermiers finirent par avouer. Suivent les noms des magistrats ayant constitué la Cour du Procureur général, des défenseurs, ainsi que fondation des peines infligées aux coupables »

Interventions providentielles[108]

Alors que je me trouvais de passage dans une capitale de l'Europe du Nord, dit M. Maximilien de Meck, le médium écrivit subitement, au cours d'une séance que je tenais avec lui, les paroles suivantes : « Elle avait un mari et quatre enfants. Le mari la quitta pour une autre compagne et la pauvre femme resta sans ressources. Graduellement, elle tomba dans une misère complète, elle et ses enfants. Il faut l'aider ». Je demandai qui était la personne dont on parlait, et le médium écrivit : « La ... (ici elle écrivit la nationalité de la femme) N. S., demeurant à ... (toute l'adresse de la femme malheureuse fut donnée). Puis le médium ajouta : « Il est urgent que vous la secouriez ».

Alors, j'interrompis la séance et je téléphonai à une de mes connaissances qui demeurait près de l'adresse indiquée, afin de la prier de passer immédiatement auprès de la malheureuse dont il était question, afin de s'enquérir de ses besoins et de lui venir en aide dans le cas où elle estimerait qu'un tel secours était urgent. Il était neuf heures du soir.

La personne à qui j'avais téléphoné fit immédiatement ce que je lui demandais, et voici ce qu'elle nous raconta le lendemain : « Lorsqu'elle arriva à l'adresse que j'avais indiquée, elle eût d'abord quelque difficulté à trouver la personne, celle-ci étant logée dans un petit logis donnant sur une cour. Néanmoins, les indications précises que nous lui avions fournies, sans toutefois lui en indiquer la source, l'aidèrent à se retrouver, et après quelques hésitations dues à l'obscurité, elle se dirigea vers une porte qui se trouvait à droite dans la cour. Là, elle frappa, et après quelques instants, une femme pâle, les yeux hagards, lui ouvrit, demandant ce qu'elle désirait. Notre amie lui répondit qu'ayant entendu parler de son infortune, elle venait lui demander si elle pouvait lui être utile. La pauvre femme la fit alors entrer et lui raconta le drame de sa vie. Sa situation devenant de jour en jour plus critique – après abandon du mari – se trouvant dépouillée de tout, n'ayant rien mangé depuis deux jours, elle avait décidé de quitter la vie avec ses enfants. Pour mettre son funeste projet à exécution elle avait choisi le jour où l'intervention providentielle, tant attendue par elle, se produisait enfin. Le matin même, en effet, elle avait prié avec une ardeur peu commune et demandé pardon du péché qu'elle allait commettre. A la fin de sa prière, le plus jeune de ses enfants, âgé de cinq ans, avait dit : « Maman, ne pleure pas, le Bon Dieu nous aidera ». La journée se passa dans les préparatifs du suicide, entre-coupés seulement par d'ardentes prières. Le soir, lorsque les enfants furent couchés, elle attendit qu'ils fussent endormis et à l'instant même où elle se disposait à allumer le réchaud, notre amie frappa et entra[109]. »

***

Assez fréquemment, dit Mme Renée Micaele[110], les Esprits désincarnés désignent à l'attention des humains des détresses urgentes à soulager. Il faut pour cela, bien entendu, que les Invisibles trouvent des êtres suffisamment réceptifs pour sentir leur impulsion ou un médium assez souple

[108] Nous avons donné de nombreux cas d'interventions providentielles dans notre volume : *Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, son ministère en ce monde et dans l'autre*, 1938. – Voir aussi : Maurice Magre : *Les interventions surnaturelles*, 1939.

[109] Cf. Maximilien de Meck : *Esotérisme et survie*, p. 129.

[110] Cf. Renée Micaele : *Comment j'ai trouvé la lumière.*

pour écrire sous la dictée des noms et adresses terrestres. Je mentionnerai deux cas où plusieurs personnes eurent l'occasion de vérifier sans aucun doute possible que les Esprits, du moins ceux qui se sont donné pour tâche d'aider les mortels, voient parfaitement clair dans leurs affaires matérielles.

L'un de ces cas se rapporte au don d'une layette, l'autre à un secours providentiel apporté à un ménage de vieillards, et c'est par la médiumnité de Mme Bardelia qu'ils ont été portés à la connaissance des personnes auxquelles je fais allusion plus loin. J'ai connu la donatrice de la layette, morte récemment, et qui, soit dit en hommage à sa mémoire, fut en ce monde la bonté incarnée. Cette dame, Mme H., ayant demandé un jour au Père Henri s'il connaissait une famille à qui le don d'une layette pourrait être utile, il lui fut répondu qu'une religieuse qui vivait souvent auprès de la Marquise de Boisé, fidèle habituée des réunions de Mme Bardelia, connaissait à Saint-Germain en Laye une famille des plus méritantes qui attendait dans trois semaines la venue d'un cinquième enfant.

Madame de Boisé, qui n'est plus de ce monde maintenant, mais qui nous avait autorisé à exposer le fait en la nommant, n'était pas connue de Mme H., et d'autre part, le médium ignorait totalement le nom de la religieuse. A la prière expresse du Père Henri, Mme Bardelia demanda directement à Mme de Boisé si Sœur Marie savait qu'il existait à Saint-Germain en Laye une famille répondant aux particularités énoncées (famille pauvre, attendant un cinquième enfant dans trois semaines, etc.). Mme de Boisé, une très aimable femme, mais fort moqueuse, répondit en riant : « Ce n'est pas du rayon de la Sœur Marie, les naissances, il se trompe, le bon Père Henri, ou bien il a oublié de mettre ses lunettes d'Esprit ! »

Mais, le lendemain, Mme Bardelia recevait la lettre suivante envoyée par pneumatique :

Chère Madame,

Je ne veux pas attendre notre prochaine séance pour vous parler de la fameuse layette. Le Père Henri a bien vu. La bonne Sœur s'occupe à Saint-Germain de braves gens peu fortunés. Le père, grand blessé de guerre, fait vivre avec son travail de vieux parents et quatre enfants. Sa femme doit accoucher d'un cinquième enfant dans trois semaines. La layette sera donc la bienvenue et en bonnes mains... La Sœur Marie adresse ses remerciements au bon Père Henri, et je vous prie de croire, etc.

Marquise de Boisé.

« J'ajoute que l'enfant, qui fut l'objet de la sollicitude du Père Henri et qui a huit ans maintenant, paraît être des mieux doués au point de vue du cœur et de l'intelligence, et que sa famille est des plus méritantes. »

L'autre cas se réfère à un couple de pauvres rhumatisants, habitant au fond d'une impasse perdue dans un vieux quartier de Bagnolet et que le Père Henri signala à un membre du groupe de Mme Bardelia, lequel désirait exercer des charités bien placées. Le Père Henri ne put donner le nom du vieux ménage, mais il indiqua avec précision l'endroit, les caractéristiques du logement, ainsi que le métier de l'homme qui était cordonnier.

Endolori et perclus, cet homme avait été obligé de cesser tout travail ; c'était la misère pour le vieux ménage et la perspective de l'expulsion du logement que tous deux chérissaient. Mais la femme, à demi percluse elle aussi, croyait à une intervention possible du ciel et c'est avec la plus grande foi qu'elle l'implorait d'avoir pitié de leur dénuement Un jour qu'il ne leur restait plus pour tout pécule que dix centimes, elle décida de les porter au tronc des pauvres, à l'église voisine, pensant que si elle ne pouvait rien faire avec dix centimes, ils y viendraient du moins grossir un peu le denier des pauvres. Puis elle pria longuement encore et s'en retourna chez elle, persuadée

que sa prière allait être exaucée miraculeusement. Et quand, au soir du même jour, l'envoyé du Père Henri frappa à la porte du petit logis, la femme l'accueillit avec ces paroles : « Ah ! Je vous attendais, Monsieur, soyez béni ! »

Et voici encore, parmi tant d'autres, une preuve touchante de l'intervention des Invisibles.
« Un ménage de l'Hérault, désespéré par la mort d'une fillette adorée, eut l'idée d'écrire à la Librairie Leymarie pour demander l'adresse d'un médium. Des amis leur ayant dit qu'il était possible, grâce aux facultés de certains êtres, d'entrer en rapport avec les défunts, ils étaient décidés de tenter cette expérience. Parmi les noms de médiums qui leur avaient été donnés, ils choisirent celui de Mme Bardelia et se rendirent chez elle. A leur grande joie, ils obtinrent le contact avec leur fille qui portait le prénom de Rose. La manifestation de Rose fut si formelle, elle donna des détails si précis concernant son identité, que les parents s'en retournèrent consolés et prirent l'habitude de venir une fois par an à Paris afin de communiquer médiumniquement avec leur fille. Le chemin fluidique entre Rose et Mme Bardelia était si bien établi que, de temps en temps, dans le courant de l'année, la fillette prenait spontanément la main du médium pour écrire des messages qu'elle la priait d'envoyer à ses parents.
Un jour, elle écrivit de cette manière à sa mère, lui demandant instamment, lorsqu'elle recevrait sa lettre, de rendre sans retard visite à une famille qui habitait un moulin situé à environ deux kilomètres de sa demeure, car il y avait là, disait-elle, une détresse urgente à soulager.
Quand la mère de Rose reçut cette missive, l'après-midi touchait à sa fin, on était en décembre, elle pensa qu'elle n'aurait pas le temps d'arriver au moulin avant la nuit. « J'irai demain matin, se dit-elle », mais à ce moment précis, elle entendit la voix de Rose qui lui criait à l'oreille : « Maman, la misère n'attend pas ».
Bouleversée par cet ordre impérieux, la mère de Rose partit immédiatement pour le moulin. Arrivée là, elle eût quelque peine à se faire ouvrir, et quand enfin elle put pénétrer dans le logis, elle constata, non sans terreur, combien il était urgent, en effet, qu'elle arrivât ; le lendemain, il eût été trop tard, car un réchaud allumé, ainsi que le calfeutrage des portes et des fenêtres attestaient les sinistres préparatifs d'un suicide auquel ces pauvres gens avaient décidé de recourir pour échapper à une misère qu'ils ne pouvaient plus supporter. »

***

Un jour, raconte encore Mme Renée Micaele, dans son livre *Comment j'ai trouvé la lumière*[111] , au groupe hebdomadaire de Mme Bardelia, je reçus un petit billet du Père Henri[112], dans lequel il me disait que l'Au-Delà me demanderait bientôt d'accomplir une démarche auprès d'une famille intéressante. Je demandai des précisions ; on me répondit qu'il s'agissait d'une pauvre mère bien malheureuse, mais que l'on me donnerait de plus amples renseignements lorsque le moment serait venu. La semaine suivante, le Père Henri m'informa que sa protégée ayant quitté momentanément son domicile pour aller s'installer dans un endroit aux environs de Paris, dont il ignorait le nom, il me parlerait de ce projet plus tard. Deux mois environ s'écoulèrent.

[111] Paris, Leymarie, 1937.

[112] Concernant le Père Henri, voici ce que dit une note de l'auteur : « A la fin de la réunion, je questionnai le médium sur l'identité de ce Père Henri, et voici ce qu'elle m'apprit : « Il y avait environ une quinzaine d'années que cet Esprit assumait le contrôle de ses séances. Tout d'abord, elle n'avait pas su elle-même qui il était ; ce n'est que lorsqu'il lui rappela l'avoir rencontrée plusieurs fois à Amiens (ville natale du médium), au cours de réunions auxquelles elle assistait, qu'elle se souvint de ce religieux qui était alors le Père Henri. Elle apprit qu'il était mort en mission, jeune encore, et que sa vie avait été celle d'un véritable saint »

Outre les messages divers et si précis que je recevais par l'intermédiaire de Mme Bardelia, il ne se passait guère de jour que je n'eusse l'occasion d'enregistrer un fait de nature à maintenir mon attention sur les agents invisibles. Sans que je les eusse provoquées, il m'arrivait souvent de recevoir de la façon la plus formelle des réponses à des questions qui me préoccupaient fortement, mais que je n'avais pas formulées.
Enfin, alors que je n'y pensais pas du tout, je reçus un billet du Père Henri, dont je reproduis ci-dessous le texte intégral : « Mon amie, nous vous avons parlé d'une personne à laquelle nous nous intéressons beaucoup et que nous sommes très désireux de vous faire connaître. Nous n'avons pas pu vous donner immédiatement les précisons que vous demandiez, parce que c'est toujours pour nous un assez grand travail que de lire les noms et les adresses terrestres. D'autre part, ainsi que je vous l'ai dit, la jeune femme en question avait quitté son domicile, il fallait attendre qu'elle fût de retour chez elle pour vous y envoyer.
Voici donc son nom et son adresse : Mme Dupont, 14 rue des Bourons. Cette femme est dans la plus grande misère. Son mari est mobilisé à Salonique. Nous vous remercions de ce que vous pourrez faire pour cette famille. J'espère que l'Esprit collaborateur qui m'aide dans ces sortes de recherches aura bien vu, et comme je sais que vous attachez beaucoup d'importance aux preuves, je pense que celle-ci vous sera particulièrement agréable. »
Nous étions encore en hiver ; la nuit était venue rapidement, si rapidement même, que Mme Bardelia, qui n'avait point eu le temps de préparer sa lampe, comme elle le fait habituellement, écrivit les derniers billets du Père Henri dans une quasi-obscurité. Faut-il voir dans ce petit fait une simple coïncidence ou un surcroît de précautions de la part des Invisibles ? Je ne sais, mais ce qui est certain, c'est que le médium n'avait pu lire ce que sa main traçait. J'étais fort anxieuse de vérifier l'exactitude de ces renseignements et, dès le lendemain, je me mis à la recherche de la famille si mystérieusement désignée.
Une ruelle étroite et malodorante dans un quartier de la zone, qui a disparu depuis lors, pour faire place à des constructions neuves. Au bout de la ruelle desservant deux rangées de pauvres masures à un ou deux étages, je m'arrête devant le numéro 14, que j'ai plutôt deviné que lu, car la rouille le recouvre en partie. Je frappe. Une jeune femme, petite et chétive, mais d'aspect sympathique, ouvre la porte.
– Mme Dupont ?
– C'est moi. Entrez Madame, me dit-elle avec un sourire de bienvenue.
Le logement se composait d'une petite pièce carrée. Pour tout ameublement, un minuscule fourneau, une table de bois blanc et un petit lit en fer sur lequel étaient assises trois fillettes. Si menue que fut la maman, il était impossible qu'elle et ses trois enfants pussent trouver place dans ce lit
– Mais où couchez-vous, demandai-je ?
– Par terre, répondit-elle simplement, sur une paillasse que j'étends le soir.
Elle semblait trouver cela tout naturel et ne se plaignait pas ! Au contraire, elle pensait qu'elle avait beaucoup de chance, puisque des personnalités charitables s'intéressaient à son sort. (Elle crut toujours que j'étais venue, envoyée par le service d'assistance de son arrondissement). Tout ce qu'elle souhaitait, c'était avoir du travail ; elle faisait de la confection, mais gagnait bien peu, car la maladie l'empêchait souvent de faire ses livraisons en temps voulu !
Je la questionnai, et j'appris que son mari venait de partir pour Salonique, et que lors des premiers bombardements sur Paris, elle était allée se réfugier chez une sœur aux environs de la capitale (à Ivry, je crois), et n'avait réintégré son domicile que depuis quelques semaines seulement. Les renseignements donnés par le collaborateur du Père Henri se trouvaient donc parfaitement vérifiés, et c'est le cœur bien ému que je quittai la rue des Bourons. J'avais pu me convaincre en

effet que ni mon subconscient ni celui du médium n'avaient pu agir en cette circonstance, car à partir du moment où j'avais quitté le métro, Place d'Italie, j'avais positivement senti la présence de quelqu'un d'invisible à mes côtés qui m'accompagna jusqu'à l'adresse indiquée. En entrant chez Mme Dupont, la voix de ce compagnon invisible me souffla à l'oreille : « Elle est enceinte d'un quatrième enfant. Ce sera un garçon ». Or, il me fut facile de vérifier par la suite qu'au moment où cette nouvelle m'était annoncée, la jeune femme était à peine enceinte de quinze jours et qu'elle l'ignorait encore elle-même ! Le quatrième enfant naquit, et ce fut un garçon !...

***

Il y a quelques années, dit M. Ch.-W. Leadbeater, habitait à Boston un prédicateur célèbre. Lui et sa femme s'intéressaient tout particulièrement aux indigents et à ceux qui n'avaient guère d'autres amis qu'eux. Dans ses dernières années, ce prédicateur fut aidé dans sa tâche par un collègue. Ils moururent tous les trois, mais après leur mort, ils continuèrent à porter un intérêt affectueux à leurs paroissiens dans le besoin. Bien que beaucoup d'entre eux se fussent rendus dans d'autres villes, ils semblent ne les avoir pas perdus de vue. Par l'intermédiaire de la veuve du collègue susmentionné, ils indiquaient par quels moyens des secours, matériels et moraux, pourraient être apportés à leurs amis indigents restés sur terre.

C'est ainsi que pendant de longues années une œuvre laborieuse d'amour et de charité se poursuivit sans gloire, sans notoriété, sans publicité. Il en a coûté beaucoup d'efforts et beaucoup d'argent pour accomplir cette tâche, et personne, – sauf deux ou trois amis intimes, – n'en connut jamais le secret. La veuve habitait une ville non loin de Boston. Elle recevait l'ordre de se rendre à tel endroit, dans telle rue, à tel numéro ; on lui disait qu'elle y trouverait telles personnes, en telles conditions, et qu'elle aurait à rendre le service qui semblait le plus urgent. Il n'y eut jamais d'erreur. Les personnes et les choses furent toujours trouvées en l'état qui lui avait été décrit »

***

« J'ai fait plusieurs fois, dit Miss Emily Nicholsen[113], l'expérience d'*apports* sous forme d'argent, alors que j'en avais un pressant besoin ; sommes qui me furent toujours remises *sans aucun intermédiaire humain.*

Il y a quelques années, j'avais traversé une période très dure, et, bien que travaillant beaucoup pour les Eglises spiritualistes du nord de l'Angleterre, j'étais souvent obligée d'emprunter l'argent nécessaire à l'affranchissement de la lettre donnant mon accord à un secrétaire d'église m'ayant priée de lui réserver une date. C'est précisément un jour où j'avais reçu une lettre d'une Eglise assez éloignée de l'endroit où je me trouvais, me demandant de diriger plusieurs services spéciaux, que j'eus la preuve de ce que je viens d'affirmer. Je n'avais même pas assez d'argent pour me procurer le timbre nécessaire à l'affranchissement de ma réponse. Je ne pouvais donc qu'attendre en confiance que Dieu voulut bien me venir en aide ! Deux heures après avoir prié, j'eus l'occasion d'ouvrir un certain tiroir, dans lequel je rangeais ma correspondance avec les Eglises, mais où je ne plaçais jamais d'argent. Je fus donc très surprise d'y trouver, reposant sur mes papiers, quelques pièces de monnaie. Il y avait peu de chose : deux pièces de six pences ; mais, ce matin-là, cela représentait pour moi une fortune !

J'avais déjà eu l'occasion d'ouvrir ce tiroir plusieurs fois au cours de la matinée, j'avais remué les papiers qui y étaient enfermés, et cependant je trouvai les pièces de monnaie au moment précis où j'en avais un pressant besoin.

[113] Cf. *Le Monde supérieur*, Londres, juillet 1938, p. 111.

Il m'arrivait de n'être pas assez riche pour payer mes frais de transport jusqu'aux Eglises où je devais me rendre. Aussi, un jour, sachant que j'avais un déplacement à effectuer à la fin de la semaine, je songeai à emprunter l'argent nécessaire à une amie ; mais cette peine me fut évitée, car, passant près de ma porte d'entrée, je vis avec surprise, plusieurs pièces de monnaie (argent et cuivre) déposées sur le paillasson, au-devant de ma porte. Souvent, les pièces ainsi reçues étaient tachées, souillées, comme si elles avaient séjourné dans le sol. J'en étais heureuse, ayant toujours demandé que l'argent qui me serait ainsi remis ne fît défaut à personne ; c'étaient sans doute des pièces perdues ou oubliées.

Ayant traversé une période particulièrement difficile, – sans que cela fut réellement de ma faute – je n'avais plus un sou pour m'acheter des vêtements. Ceux que je portais étaient si fripés que je dis à l'une de mes amies : « Je n'irai pas à l'église dimanche prochain ; j'attendrai pour cela d'avoir un manteau neuf. » Or, plusieurs jours avant ledit dimanche, je reçus une lettre d'une amie habitant dans une autre région de l'Angleterre, m'informant que sa mère avait communiqué avec elle au cours d'une séance spirite publique et qu'elle lui avait dit que je me trouvais en ce moment malade et dans le besoin, et qu'il fallait qu'elle se mette en rapport avec moi. Le vendredi de la même semaine, je reçus un paquet contenant un manteau neuf, et qui fut suivi de plusieurs autres envois de vêtements. Je pourrais citer bien d'autres exemples encore. »

***

« Paul et moi[114], nous avions été camarades toute notre vie d'écoliers. Nous avions grandi ensemble, et lorsque la guerre de 1914 éclata, nous eûmes la chance d'être envoyés au front dans la même compagnie. Pendant quatre années, nous nous tirâmes d'affaire, avec seulement quelques écorchures, nous voyant constamment l'un l'autre, et notre amitié, notre étroite intimité allait toujours croissant. Puis un jour, en juillet 1918, comme nous battions en retraite, devant l'avance du Maréchal Foch, je m'aperçus de la disparition de mon ami. Je luttai au milieu de la confusion pour retourner en arrière et je le découvris, blessé, pris et serré dans un enchevêtrement de fils de fer barbelés. A tout prix, il fallait le sortir de ce mauvais pas, malgré le violent bombardement qui sévissait sur notre arrière. Il vivait encore, et lorsqu'il m'eût reconnu, coupant, arrachant ces infâmes fils de fer, son visage s'illumina un instant ; puis, je l'entendis murmurer quelques mots comme ceux-ci : « Tête de bois, n'est-ce pas assez de l'un de nous ! »

Furieusement, j'arrachais les fils de fer barbelés, alors que les shrapnells déchiraient l'air autour de nous, Puis, soudain, un éclair aveuglant, une douleur atroce... et, l'obscurité.

Lorsque, longtemps après, on me laissa sortir de l'hôpital, la guerre était finie depuis plusieurs mois. On ne retrouva jamais trace de mon camarade. Cinq ans plus tard, je me trouvais dans un train express ; je regardais au dehors, à travers les vitres, tandis que les deux autres occupants du compartiment étaient plongés dans le sommeil. Il faisait terriblement chaud dans la voiture ; soudain, je sentis souffler un vent glacial, et là, à la porte ouverte sur le couloir, les yeux fixés sur moi, se tenait Paul. Le choc me paralysa ! Je ne pus qu'ouvrir convulsivement la bouche, tandis que questions sur questions me traversaient l'esprit, rapides comme l'éclair : après tout, il se pouvait qu'il eût été sauvé, fait prisonnier en France, qu'il eût perdu la mémoire et venait juste de rentrer. Avant que je ne pusse bouger ou proférer un son, il eut un petit mouvement de la tête, tout à fait caractéristique, qui, chez lui, avait toujours voulu dire : « Viens avec moi ». Alors, je bondis et me précipitai à sa suite le long du couloir ; aussi vite que j'allais, il allait encore plus vite que moi ; je courus ainsi jusqu'au bout de la voiture de tête ; là, il avait disparu !

[114] Cf. *Light* du 29 juin 1939, et *Psychica*, août-sept.-oct. 1939, p. 154.

Presque affolé d'impatience, je revins sur mes pas, mais ayant toutefois soin, alors que je passais, de jeter un regard dans chaque compartiment. Je revins ainsi à la voiture de queue dans laquelle j'avais voyagé, et je vis un groupe de gens excités qui se tenaient au-devant de la porte de mon compartiment. Je m'y hâtai : la vitre à travers laquelle, bien peu de minutes auparavant, je regardais tranquillement dehors, était complètement anéantie. La cloison contre laquelle je m'adossais avait volé en éclats, et là où ma tête reposait s'ouvrait maintenant un large trou. Un train de marchandises avait dépassé le nôtre ; il était pesamment chargé de troncs d'arbres d'une forêt voisine en voie d'être éclaircie. Quelques-uns de ces troncs avaient glissé hors des chaînes et, au passage, la grosse extrémité de l'un d'eux avait frappé et défoncé la paroi de la dernière voiture de notre train. Si j'étais resté assis là où je me trouvais, j'eus inévitablement été tué. »

Varia

Les faits que je vais exposer, dit M. Stellet[115], sont rigoureusement authentiques, ou alors, il faut récuser tout témoignage humain. Je les tiens de la bouche de la percipiente elle-même, donc de première main. Cette dernière, femme de haute culture, Mme Ruffié, est la femme d'un officier d'Etat-Major.

« Ce qui va suivre, se passait pendant la deuxième année de la guerre 1914-1918. M. Ruffié, le mari, blessé au début des hostilités et évacué à l'intérieur, commandait un dépôt de chasseurs dans une ville du Midi. Mme Ruffié était à cette époque un excellent médium auditif et écrivain, qui assistait en témoin révolté aux phénomènes qu'elle engendrait. N'oublions pas cette particularité. Un jour qu'à titre de curiosité, elle s'était mise en état passif, elle écrivit : « Vous allez recevoir votre congé et vous irez habiter la maison de mes parents ».

Elle fit part aussitôt de cette étrange communication à son mari qui l'accueillit avec un sourire sceptique ; rien ne laissait prévoir, en effet, une mutation éventuelle. A quelque temps de là cependant, M. Ruffié fut affecté à l'Etat-Major de la 15e région, à Marseille. Il partit aussitôt rejoindre son nouveau poste, laissant à sa femme le soin de s'occuper du déménagement. Cette dernière, intriguée malgré tout par la réalisation de la première partie de la prédiction, tente une nouvelle séance de médiumnité. Elle écrit alors : « Vous le voyez, je ne m'étais pas trompé ; vous allez à Marseille, et vous y habiterez la maison de mes parents. Je vous charge de leur dire que je ne suis pas disparu comme tout le monde le croit, mais que j'ai été tué. Dites-leur bien que je ne suis cependant pas mort au sens que vous attachez à ce mot, mais que je suis au contraire plus vivant que jamais ! »

Arrivée à Marseille, Mme Ruffié se met en devoir de chercher un logement. Alors qu'elle passait dans un quartier qui lui plaisait, on lui signale un appartement libre. Elle s'y rend, trouve l'immeuble à sa convenance, et va, sans plus tarder, chercher son mari afin de le lui montrer. Satisfaits tous les deux, ils retiennent l'appartement et emménagent quelque temps après. Une fois installée, par curiosité, Mme Ruffié étant seule un jour, se met en séance. Elle écrit alors très vite : « Vous êtes ici chez moi ; n'oubliez pas la commission dont je vous ai parlé pour mes parents ».

Cette fois, Mme Ruffié s'informe, et elle apprend, à sa grande stupéfaction, que le fils de ses propriétaires, parti pour le front, a été porté *disparu.*

Elle renouvelle alors ses séances, et plus que jamais, le soi-disant disparu insiste pour que le médium s'acquitte de la mission dont il a été chargé. Un dialogue s'établit alors avec l'entité :

[115] Cf. *Psychica,* du 15 oct. 1932.

– Comment voulez-vous que je parle ainsi en votre nom à vos parents ? Quelle preuve leur donnerai-je que c'est bien leur fils qui se communique à eux par mon intermédiaire ?
– Vous leur direz ceci pour les convaincre : c'était six mois environ avant la guerre ; nous nous promenions un jour, mon père, ma mère et moi, lorsque je les quittai pour aller dénicher un nid d'oiseaux que j'ai rapporté à mon père. Ce dernier m'a vertement reproché cet acte en me disant : « Ce n'est pas le moment d'aller dénicher des oiseaux. » Quelque peu ahurie par l'étrangeté de cette preuve d'identité, dont la dernière phrase lui reste aussi mystérieuse qu'incompréhensible : « Ce n'est pas le moment d'aller dénicher des oiseaux », Mme Ruffié reste perplexe, car elle ne peut imaginer un grand jeune homme, âgé de 19 à 20 ans, allant dénicher des oiseaux ! Elle s'en ouvre cependant à son mari qui ne manque pas de traiter de haute fantaisie cette abondance extravagante de détails. Aussi, pendant quelque temps, il n'est plus reparlé de la communication à faire aux propriétaires des époux Ruffié. Cependant, le médium toujours curieux, se met, à quelque temps de là, en état de réceptivité. Elle écrit alors sans arrêt de nombreuses pages où l'entité correspondante exprime avec violence son indignation sur la non-exécution de ses multiples demandes. Ebranlée devant une pareille insistance, Mme Ruffié se décide enfin à tenter une délicate démarche ; sous le fallacieux prétexte de réparations à effectuer, elle fait venir chez elle le propriétaire et, après divers préambules, elle lui dit enfin : « J'ai rêvé de vous cette nuit, figurez-vous que je vous voyais vous promenant à la campagne avec votre femme et votre fils. A un moment donné, ce dernier s'est écarté de vous et est allé dénicher un nid d'oiseaux qu'il vous a apporté. Vous l'avez sérieusement réprimandé pour cela ».
A mesure que Mme Ruffié poursuivait le récit de son pseudo-rêve, son propriétaire, les yeux agrandis par l'ahurissement le plus complet, le visage blême, les joues ruisselantes de larmes, semblait figé dans une surprise impossible à décrire ; puis, lorsque Mme Ruffié eût terminé, il s'écria : « Mais, Madame, tout ce que vous venez de dire est l'exacte vérité ; les faits se sont passés tels que vous venez de les décrire, et ce sont bien les paroles que j'ai prononcées lorsque j'ai réprimandé mon fils en lui disant : « Ce n'est pas le moment d'aller dénicher des oiseaux – car cela se passait au cimetière de Marseille. Comment pouvez-vous savoir ? Comment pouvez-vous savoir ? ».
Mme Ruffié renseigna alors le malheureux père, lui racontant dans quelles conditions elle avait obtenu ces renseignements qui, évidemment, ne pouvait être connus de personne d'autre que par lui-même, sa femme et son fils. Des renseignements sur des faits intimes absolument précis furent fournis ultérieurement par l'entité pour établir son identité d'une manière indiscutable. »

***

Longtemps, dit le Dr Roman Uriez[116], (qui fut médecin en chef de l'hôpital de Bialy-Kamien, en Galicie), je me suis occupé de spiritisme. J'ai, en ce moment, un médium avec qui j'ai fait pendant trois mois des expériences deux fois par semaine, et dont j'ai obtenu des phénomènes vraiment fort intéressants. Ce médium est une paysanne de quatorze ans, tout à fait ignorante. Elle n'a suivi les classes de son village que pendant deux années, elle lit avec difficulté et elle écrit peu. Elle est employée comme femme de chambre chez une dame R., à Bialy-Kamien. Aux séances, tenues chez moi, assistent, outre le médium, cette Mme R. et un de mes amis, le Dr W. Nous obtenons de l'écriture directe. Ce qu'il y a de remarquable et ce qui est nouveau, à ma connaissance, c'est la façon dont nous l'obtenons. J'ai vu bien des fois l'écriture produite entre deux ardoises ou sur du papier, avec un crayon, dans une chambre obscure, mais les précautions que nous avons prises ont été telles qu'elles excluent absolument toute possibilité de fraude, non seulement de la part du

[116] Cf. Léon Denis : *Christianisme et Spiritisme*, et *Revue spirite*, avril 1907, p. 246.

médium, mais aussi de toute autre personne. J'ai voulu voir, sans doute possible, comment l'écriture se produisait. J'ai donc fait construire, avec le consentement de *l'Intelligence directrice*, un appareil avec lequel nous avons obtenu, en pleine lumière, très rapidement et en toute sécurité, des communications écrites par un procédé visible aux yeux de tous les assistants aux séances. Le médium place ses mains sur la partie supérieure de l'appareil, et au bout de quelques minutes, l'écriture commence, tandis que la partie inférieure (un sac) se gonfle, comme si une main s'était introduite à l'intérieur de l'appareil.

C'est dans ces conditions, et par ce seul moyen, que nous communiquons maintenant avec l'Intelligence invisible. Quant au contenu des messages – souvent très longs – ils sont bien supérieurs à l'intelligence du médium, et souvent dépassent la portée des autres assistants, car nous recevons fréquemment des communications en allemand et en français – le médium ne parle que le petit russe – et nous reçûmes un jour un message de cinq pages en anglais, langue qu'aucun de nous ne connaît. Ces messages sont souvent très ingénieux et suggestifs.

Un jour, nous reçûmes une preuve d'identité indubitable. Pendant la séance, le crayon écrivit, en caractères tout à fait nouveaux pour nous : « Je vous remercie pour l'injection que vous m'avez faite alors que j'étais sur mon lit de mort. Vous m'avez soulagée. Caroline C. » Je demandai à qui s'adressaient ces paroles. « A vous », me répondit l'Intelligence. « Quand ce fait s'est-il passé, et qui êtes-vous ? » demandai-je. Le crayon écrivit : « Le 18 septembre 1900, à la clinique de Lemberg ». Cette année-là, j'étais encore étudiant et je travaillais à cette clinique comme assistant. C'était tout ce dont je me souvenais à ce sujet.

Quelques jours après cette séance, j'eus l'occasion de me rendre à Lemberg. Je trouvai sur le registre de 1900 de l'hôpital le nom en question. C'était celui d'une femme malade d'un cancer de l'estomac et qui y mourut. J'allai alors au bureau des renseignements de la police et demandai s'il y avait à Lemberg quelqu'un répondant au nom de C. On m'informa qu'il s'y trouvait à ce moment une institutrice de ce nom. Je me rendis auprès d'elle le jour même, et comme elle me disait qu'elle avait perdu sa mère en 1900, je lui montrai le message que j'avais reçu par écriture directe. A son grand étonnement, cette dame reconnut aussitôt l'écriture caractéristique et la signature de sa mère décédée, et me montra des lettres écrites par la défunte qui prouvaient, sans doute possible, l'identité des écritures. »

***

Un dimanche après-midi mourait à la campagne, à environ 200 milles de Londres, une dame désignée sous le pseudonyme de Blanche Abercromby, par Stainton Moses. Celui-ci ne savait rien de sa maladie, ni de sa mort. Le *même dimanche soir*, alors qu'il se trouvait dans son domicile, à Londres, où il vivait très retiré, il recevait une communication de ladite personne lui affirmant qu'elle venait de quitter son corps.

Quelques jours plus tard, la main de M. Moses fut de nouveau dirigée par ce même Esprit. Quelques lignes furent tracées que Blanche Abercromby assura être sa propre écriture, tracée en vue de prouver son identité (il est fort peu probable que M. Moses ait connu cette écriture, car il n'avait rencontré cette dame qu'une seule fois au cours d'une séance). Les faits communiqués par la défunte étaient d'ordre très intime, aussi M. Moses les garda pour lui, cacheta les feuilles écrites dans son cahier de notes et y inscrivit : « personnel. »

A la mort de M. Moses, M. Myers dépouilla ses papiers, et les exécuteurs testamentaires l'autorisèrent à décacheter ces pages. A sa grande surprise, il constata que c'était une communication de Blanche Abercromby, qu'il avait connue. En comparant l'écriture du document avec celle de cette dame, il en constata l'incontestable ressemblance. Il remit les feuillets aux fils de la défunte et à un expert en graphologie : ils affirmèrent que l'écriture de l'Esprit et celle de

Blanche Abercromby étaient identiques. De nombreuses particularités semblables y furent relevées, et le contenu de la communication était caractéristique de la défunte. L'écriture ordinaire de M. Moses était très différente de celle qui avait coutume d'apparaître dans l'automatisme, et, dans le cas particulier, elle ne ressemblait nullement à l'écriture en question[117].

***

Le 19 décembre 1926, Ingeborg Dahl – la fille du juge Dahl – en transe, écrivit *deux lettres simultanément*, en y employant ses deux mains. La lettre écrite avec la main gauche portait la signature d'un jeune docteur décédé, Carsten S., et était adressée à son père qui occupait une charge élevée dans une ville méridionale de la Norvège. Le père, en possession de la lettre, déclara que l'écriture produite était conforme à celle de son fils, et que l'identité n'aurait pu être plus parfaite. Or, non seulement le médium n'avait jamais vu l'écriture du décédé, mais ne savait même pas qu'il avait existé.

La seconde lettre écrite par Ingeborg au moyen de la main droite, provenait d'une désincarnée Eva, et était adressée à ses parents. Cette écriture ne put être identifiée du fait qu'Eva était morte à l'âge de trois ans. Les caractères en étaient grands, ronds, élégants, tout à fait différents des caractères de l'écriture du docteur, laquelle était d'un type rapide, renversé, avec une signature paraphée. Il faut remarquer que, tandis que le médium en transe écrivait simultanément avec deux écritures très bien formées et très différentes, elle s'entretenait avec animation un sourire joyeux avec ses frères.

***

Le 4 août 1928, dit le juge Dahl, conformément à des indications reçues par des Esprits, ma fille Ingeborg s'est assise devant une table ; ses tantes Helga et Kathinca étaient présentes. J'étais à mon bureau à l'étage au-dessus. Je ne suis pas intervenu pendant la séance, parce que personne – pas même le médium – ne s'attendait à quelque chose d'important.

La main gauche du médium commença donc à écrire rapidement, pendant qu'elle continuait à lire prestement, à haute voix, sans s'interrompre, un livre qui se trouvait devant elle. Au cours des dix minutes que dura l'expérience, Ingeborg lut ainsi six pages du volume. Lorsque le crayon tomba de ses mains, les assistants examinèrent l'écriture ; ils constatèrent qu'il s'agissait d'une lettre écrite en anglais, adressée à une jeune fille anglaise, Hélène L., dont on attendait la visite dans peu de jours. La lettre provenait d'une de ses tantes qui avait vécu en Angleterre et y était décédée en 1924. J'ai aussitôt photographié le message médiumnique, ainsi qu'une lettre de la décédée écrite par elle en 1920, en sorte que nombreuses ont été les personnes qui ont pu témoigner de l'identité parfaite des deux écritures[118].

***

« Ne feuilletez pas un vieux calendrier, dit M. Martin Gelt, épargnez-vous la peine de faire des recherches dans une collection de journaux de l'année 1928 ; vous ne trouverez signalé pour le 17 novembre 1928, aucun événement particulièrement significatif. C'était un jour comme beaucoup d'autres, avec cette atmosphère déprimante de novembre ; une pluie torrentielle et un froid brouillard. Pour moi et pour neuf autres chercheurs, il s'est cependant à jamais inscrit dans notre souvenir.

---

[117] Cité par William Berrett, dans son livre : *Au seuil de l'Invisible*, p. 164.

[118] Cf. *Psychica*, 15 décembre 1934.

Ce samedi soir, nous étions réunis une fois de plus dans notre cercle expérimental : deux médecins, deux journalistes sceptiques, deux hommes de profession bourgeoise et quelques femmes. Notre médium arriva épuisé par son travail domestique, et le directeur du groupe pensa que ce soir-là, nous n'obtiendrions pas grand-chose. Nous attendions donc un peu pour laisser à notre sujet le temps de se remettre et bavardions ensemble...

Soudain, le médium se tournant vers l'un des deux journalistes, homme de près de soixante-dix ans, qui par une longue expérience avait appris à aller au fond des choses, lui dit : « Cette nuit, j'ai rêvé de vous ». Sur quoi mon collègue de plume lui fit remarquer en riant : « Vous auriez pu choisir un objet plus capable de vous inspirer qu'un homme aussi âgé. Pourrait-on savoir quel était ce rêve ? ». Le médium répondit : « Vous vous trouviez par une sombre après-midi dans la rue Schweidnitzer (le récit se passe à Breslau) et vous vous entreteniez avec un petit homme du même âge que vous, qui portait une barbe pointue grise, et que vous appeliez Gustave ».

Le membre du cercle en question se demanda ce que cela voulait dire, et, d'ailleurs, il ne connaissait personne répondant au prénom de Gustave. Mais ensuite il réfléchit, hésita un peu, et dit que la description du personnage répondait à celle d'un Gustave L., décédé en juillet de cette année, qui avait été occupé pendant de longues années à son journal et avec lequel il avait entretenu des relations amicales. Cela paraissait s'accorder avec l'entretien du rêve, qui nous paraissait à tous insignifiant jusque-là ; nous remarquâmes que le médium, qui appartenait à une classe sociale tout à fait différente, ne pouvait avoir connu le défunt. Et alors, nous fûmes absorbés par la grandiose logique des événements qui se produisirent.

Le médium s'assit devant le tableau à écrire que l'on appelle du terme spécial *planchette*, le verre commença à tourner, et rapidement, les lettres s'ajoutèrent les unes aux autres pour donner une communication. Il faut remarquer à ce propos que, dans ce cercle travaillant d'après des données scientifiques, on ne s'est jamais occupé ni d'appeler des Esprits, ni de quoi que ce soit touchant la doctrine spirite. Le sens du message était à peu près le suivant : « *L'influence* (Einfluss) jusqu'alors inconnue, annonça qu'elle avait obtenu de l'autorité supérieure la permission de se manifester deux samedis. Après quelques exhortations, vint une phrase qui se rapportait à l'un des membres du cercle et à sa situation présente.

L'interpellé demanda au directeur du cercle la permission de demander qui était là. A l'étonnement général, fut donné le nom : Gustave L. Sceptiques, nous avions l'idée que le médium s'était laissé dominer par une hallucination spirite, et nous y vîmes le témoignage de ses dispositions animiques. Le directeur exprima à l'*Influence* en jeu le désir des membres du cercle de voir légitimer ses dires d'une façon précise. Cela fut fait avec promptitude. Le prétendu Gustave L. donna les noms et les dates de naissance de ses enfants et parla de faits intimes touchant sa famille, qui n'était alors connue d'aucun de nous, et qui, plus tard, après de difficiles recherches, furent reconnus exacts.

Mais notre étrange visiteur ne s'en tint pas là. Il demanda une séance obscure de dix minutes en promettant qu'il allait nous donner une preuve matérielle de sa survivance, en l'espèce « un document terrestre remontant à vingt-cinq ans ». Les deux portes de la pièce furent munies de scellés, puis, après que la lumière eut été éteinte, le cercle fut formé en faisant la chaîne avec les mains.

Aussitôt, le médium tomba en transe profonde et chercha, avec tous les signes de l'angoisse, à se libérer de la chaîne. Après dix minutes exactement, arriva une chose qu'aucun des membres du cercle n'oubliera de sa vie. Le médium poussa trois cris perçants, comme en une angoisse mortelle. Au dernier cri, descendit lentement du lustre éteint, sur la grande table, une boule lumineuse d'un bleu intense qui, durant plusieurs secondes, éclaira la chambre comme en plein jour. Puis, l'apparition lumineuse éclata en crépitant, en faisant tinter fortement les prismes de la

suspension, au point que la maîtresse de maison s'écria impulsivement : « Ah ! Mon Dieu ! Mon Dieu ! ». Ensuite, la nuit revint pendant que chacun de nous dans le cercle entendait battre son cœur plus fort.

Par-dessus la table, le directeur du groupe me dit : « Nous avons eu là un beau phénomène optique ! ».

Nous pensâmes d'abord à un court-circuit, mais cette idée dût être abandonnée lorsque la lumière fut donnée. Aucune des dix ampoules n'avait été le moins du monde, endommagée. Le médium était profondément endormi, et nous pariions entre nous de ce qui venait de se produire, lorsque le vieux journaliste dont il avait été question au sujet du rêve, s'écria abasourdi : « Il y a quelque chose à ma place ».

En effet, *quelque chose se trouvait à cette place*. C'était une carte postale adressée à M. Gustave L., portant le tampon postal de 1903, c'est-à-dire un document terrestre remontant à vingt-cinq ans. Pâle de fureur, le médecin qui dirigeait le cercle s'adressa à nous journalistes, et nous dit qu'il nous interdisait de nous livrer à des plaisanteries aussi stupides. Nous ne pouvions, tous les deux, faire autre chose que donner notre parole d'honneur que nous n'avions aucune idée de l'origine de cette carte postale. Les autres membres du cercle en firent autant, et ils attestèrent cette assurance par écrit. D'ailleurs, aucun des autres participants n'avait jamais, au cours de leur vie, entendu le moindre mot concernant M. Gustave L. Plusieurs heures s'écoulèrent avant que le médium sortît de son état. Il ne savait rien des événements de la soirée, et comme il était déjà deux heures du matin, nous dûmes renoncer à poursuivre nos recherches en vue de chercher à comprendre le processus de ce phénomène exceptionnel. Nous attendîmes avec la plus grande impatience le soir du samedi suivant où l'*Influence*, conformément à sa promesse, devait à nouveau se manifester.

Entre-temps, l'auteur de ces lignes était entré en rapport avec la seule fille de M. Gustave L. vivant en ce lieu, et en avait obtenu d'intéressantes confirmations. La fille ne fut pas étonnée lorsqu'on lui fit part des événements du cercle. Elle raconta que pendant sa maladie, son père qui passait son temps près d'un appareil de radio encore très primitif, avait dit en plaisantant : « Quand je serai passé de l'autre côté, tu auras bientôt un bonjour de moi ». Ce qui se produisait maintenant. Lorsque je lus à la fille les dates de naissance de ses frères et sœurs, elle se mit à rire malgré ses sentiments de tristesse. « Cela est tout à fait dans la manière de mon père ! Une de nous est née le 13, l'autre le 31 mars, et maintenant encore, il intervertit ces deux dates comme il le faisait de son vivant ».

Le samedi suivant n'apporta aucune sorte de *prodige,* mais du côté intellectuel, il fut encore plus décisif que le samedi précédent. Nous demandâmes à l'Esprit où il avait pris la carte postale. Il nous décrivit avec précision un petit pupitre qu'il avait utilisé pendant des années à son bureau et indiqua qui s'en était servi après lui. Lorsqu'il eût donné les noms de ses successeurs, le médium demanda un crayon et écrivit de deux écritures différentes qui, comme il le fut établi plus tard, étaient identiques à celles des deux successeurs de Gustave L. Un graphologue professionnel ne fut pas en état de les différencier. Le pupitre était resté depuis longtemps inutilisé et sans clé dans le débarras de l'imprimerie du journal où Gustave L., pendant près de quinze années, avait eu ses occupations[119].

***

[119] Cf *Psychica,* avril 1939, p. 72. Ce que le communiquant rapporta sur son état actuel est intéressant à noter. « Je suis entouré, dit-il, de vastes champs fleuris, bornés de chênes et de sapins *immortels*. Pour nous qui sommes encore sur un échelon inférieur, la contemplation des constellations dans un cristal d'une beauté parfaite est comme pour vous une gorgée d'eau par un brûlant jour d'été. Nous vivons dans une lumière, auprès de laquelle le plus clair rayon du soleil terrestre n'est qu'une ombre triste ».

J'ai, relate Mme Sylvia Barbanell[120], revu mon frère, et j'ai pu converser avec lui, depuis qu'il est passé de l'autre côté. Au cours d'une séance, son apparence prit une forme substantielle devant mes yeux... Il m'appela par mon nom et prit ma main dans la sienne... En une courte séance, le mystère qui avait plané sur sa mort, et qui – quinze ans auparavant – avait embarrassé toute notre famille, du fait de renseignements contradictoires donnés sur son décès, fut éclairci.
Mes parents avaient reçu une communication officielle du Ministère de la Guerre disant que leur fils était porté *manquant* et qu'il avait vraisemblablement été tué à une certaine date. A notre grande joie cependant, un de ses amis reçut une lettre de lui, postérieure de quelques jours à cette communication. Ladite lettre ne donnait pas d'adresse, mais elle avait été postée, en France, dans une ville de la zone de guerre. Mon frère disait qu'il avait été blessé et qu'il était soigné dans un hôpital, mais qu'il ne voulait pas que ses parents soient informés de la chose. Toutefois, nous perdîmes graduellement tout espoir, car le temps passait et nous ne recevions plus aucune nouvelle de lui. La correspondance échangée entre le Ministère de la Guerre et mes parents avait encore compliqué le cas. Lorsqu'ils purent se mettre en rapport direct avec l'officier qui avait censuré, la lettre de mon frère, il confessa son embarras, car il n'y avait pas d'hôpital dans la ville où la lettre avait été postée, et aucun homme du régiment de mon frère n'y avait stationné. Il y avait donc là un mystère qui parut insondable ; nous en conclûmes que mon frère était mort, bien qu'il eût été impossible de savoir dans quelles conditions.
L'éclaircissement me fut donné par mon frère, au cours de la séance en question. Il me dit qu'il avait été gravement blessé et fait prisonnier par les Allemands, à la date indiquée par le Ministère de la Guerre, mais, comme il ne voulait pas alarmer mes parents, il écrivit à un de ses amis et donna la lettre à un camarade prisonnier qui préparait son plan d'évasion ; lequel réussit. Celui-ci gagna une ville de France où il posta la lettre. L'officier censeur n'avait probablement pas remarqué que la lettre ne pouvait pas avoir été écrite dans la localité d'où elle provenait ; de là sa perplexité lorsque mes parents lui en parlèrent.
Mon frère me dit qu'il était mort de ses blessures immédiatement après l'évasion de son camarade. A côté de l'explication lucide et raisonnée de tout ce qui était arrivé, je pus me convaincre, par notre conversation, que mon frère avait eu une parfaite connaissance des perplexités que nous avions eues au sujet de sa disparition.
Il me donna en outre une preuve de son identité. Ayant demandé un crayon et du papier, sa main matérialisée m'écrivit une courte lettre. Après avoir comparé celle-ci avec les lettres qu'il avait adressées à ma mère, je pus me convaincre de la parfaite identité de l'écriture : c'était la même manière de former les lettres, et la même façon de signer.
J'ajoute que le médium, Miss Helen Duncan, n'avait jamais vu cette écriture et qu'au moment de la séance je n'étais en possession d'aucune lettre de mon frère. »

***

Voici comment a été prédite par des Invisibles, la mort du juge Ludwig Dahl, qui fut une éminente personnalité norvégienne.
« La veille du 8 août – jour de l'accident dans lequel M. Dahl trouva la mort en se baignant dans la mer – sa famille tenait sa séance médiumnique habituelle. Ingeborg, fille du juge, tomba en transe comme d'habitude, mais, à la surprise des assistants, la planchette qu'elle employait pour l'écriture automatique refusa de se mettre en mouvement – ce qui ne se produisait presque jamais,

[120] H. Sylvia Barbanell : *When your animal dies*, 1941.

En revenant à son état normal, le médium dit qu'elle avait vu son père en compagnie de deux enfants décédés de celui-ci, Ludwig et Ragnar. Cela causa quelque appréhension chez les expérimentateurs. Mais ce n'était là qu'un petit côté de l'affaire. Voici qui est plus remarquable :
Le 3 décembre de l'année précédente, au cours d'une séance médiumnique à laquelle assistait le juge Dahl, sa femme, Mme B. Souland, le peintre Nils Dahl et M. Christian B. Apens, secrétaire du juge, les personnalités qui se manifestèrent à la planchette sur laquelle reposait la main du médium, demandèrent vers la fin de la séance, à tous les assistants, de s'éloigner, hormis M. Ch. B. Apens, à qui elles avaient à faire une communication. Lorsque le médium et Apens se trouvèrent seuls, la personnalité *Ragnar* se manifestant par la planchette, déclara :
« Nous avons à faire une prédiction mais nous devons vous demander de n'en parler absolument à personne ; vous la ferez connaître après sa réalisation. » « – Quand se réalisera-t-elle ? » demanda M. Apens. « – Dans le courant de l'année, il se produira, quelque chose qui fera passer mon père dans l'Au-Delà » lui fut-il répondu. « Personne ne doit l'empêcher. D'ailleurs pour lui (M. Dahl), ce trépas constituera un heureux événement. Papa a toujours dit : « II faut finir tant que le jeu nous est favorable, finir quand on est à l'apogée de l'existence. Cela lui sera accordé. Le médium, en sortant de transe, ne se rappellera point ce que je viens de dire ; l'événement ne se produira pas avant le mois de juin de l'année prochaine. »
M. Apens fut tellement bouleversé par cette communication, qu'en rentrant chez lui, à minuit, il réveilla sa mère et lui dit qu'il avait eu une séance remarquable et qu'il fallait s'en rappeler la date. Pour sa part, il rédigea aussitôt un compte-rendu détaillé. Dans une séance qui eut lieu quelques semaines après, dans le courant du mois de mai, Apens qui était seul avec le médium, apprit des personnalités médiumniques qui se communiquaient (les deux frères décédés du médium : Ludwig et Ragnar) que, dans un but de confirmation, un message analogue, mais *chiffré,* avait été communiqué depuis quelque temps déjà à Mme Stolt-Nielsen, amie de la famille Dahl, et qu'il lui avait été ordonné de placer ce document dans une enveloppe cachetée. Ludwig et Ragnar ajoutèrent qu'ils venaient à peine d'apprendre l'existence de cette communication qui provenait d'un autre esprit : *Lill,* la fille de Mme Stolt-Nielsen.
Apens parla à l'un de ses oncles et à l'une de ses tantes du pli cacheté qui, au dire de ces Esprits, avait été remis à Mme Stolt-Nielsen, tout en ne leur faisant pas connaître à quel événement il se rapportait. Le 8 août suivant, Apens se trouvait dans la maison des Dahl, lorsqu'on rapporta à Mme Dahl un message téléphonique lui annonçant qu'une chose grave était arrivée à son mari. Aussitôt le secrétaire se tourna vers Mme Dahl, et lui dit : « Le juge est mort. Cela fut prédit il y a quelques mois déjà ».
Dès que cela fut possible, Mme Dahl et M. Apens se rendirent chez Mme Stolt-Nielsen et lui demandèrent si elle n'avait pas reçu un message chiffré de sa fille décédée ! Mme Stolt-Nielsen répondit affirmativement. Elle raconta que le message lui avait été transmis le 8 août 1933 – exactement un an avant l'accident mortel – par la personnalité de sa fille décédée *Lill*, qui voulait lui donner une preuve destinée à vaincre son incrédulité. Le message chiffré qui lui fut alors livré ne contenait que quelques mots. On lui indiqua seulement comment il fallait déchiffre le dernier mot : *Accident.*
Après quoi, on lui fit enfermer le message dans une enveloppe. Elle en ignorait donc le contenu. Elle avoua même qu'elle avait trouvé tout cela plutôt ridicule. Cependant, elle alla voir le juge Dahl et lui dit : « Lill voulait que son message fût cacheté ». « Si cela a été demandé, répondit M. Dahl, il faut le faire ». Il cacheta alors, sans s'en douter, la lettre contenant sa sentence de mort, et la fit déposer dans un coffre.
Plusieurs mois après, ayant assisté à une autre séance d'Ingeborg, Mme Stolt-Nielsen demanda à la personnalité médiumnique de sa fille Lill si elle ne pouvait pas prendre connaissance du

message chiffré. « Bientôt, lui fut-il répondu. L'événement auquel il se rapporte se produira au commencement du mois d'août. »
Après ces déclarations de Mme Stolt-Nielsen, le message fut déchiffré à l'aide de la clé qui avait été donnée au cours d'une séance. Voici exactement son texte : « Au mois d'août 1934, le juge Dahl mourra par suite d'un accident[121]. »

***

« Peu après sa démobilisation, en 1919, j'emmenai mon frère avec moi à l'une des séances organisées chez Sloan. Il ne connaissait aucune des personnes présentes, et ne fut pas présenté. Tous les assistants, sauf moi, ignoraient qu'il avait servi dans l'armée, et nul ne savait dans quelle localité il avait séjourné pendant les années de guerre. De santé délicate, il n'avait pas été désigné pour le front, mais avait été appelé à séjourner pendant un certain temps dans un petit village appelé Kessingland, près de Lowestoft, puis ensuite à Lowestoft même, pour y former des tireurs.
Alors que plusieurs voix s'étaient fait entendre distinctement par le moyen d'une trompette (sorte de porte-voix amplificateur) se mouvant dans la salle, mon frère fut soudain frappé au genou droit, et une voix prononça en face de lui, ces deux mots : « Éric Saunders ». Mon frère demanda alors si c'était bien à lui que la voix s'adressait. « Oui », lui fut-il répondu. « Mais, dit-il, il doit y avoir erreur, car je ne connais personne de ce nom-là. » La voix répéta plus fortement : « Éric Saunders ». Mon frère déclara à nouveau que ce nom lui était inconnu, et demanda que l'on veuille bien préciser dans quelles circonstances il lui avait été donné de rencontrer Éric Saunders. « A l'Armée », fut-il répondu. Mon frère mentionna alors plusieurs endroits, en évitant avec soin de prononcer Lowestoft. La voix répondit : « Non, dans aucun de ces endroits. Je vous ai connu alors que vous étiez près de Lowestoft ». Mon frère demanda alors pourquoi la voix disait « près de Lowestoft ». « Parce qu'à ce moment, vous n'étiez pas encore dans cette localité, mais à Kessingland. » Or, c'est le nom d'un petit village de pêcheurs situé à environ cinq milles au sud de Lowestoft, et où, en 1917, avait séjourné mon frère. Ce dernier ne se souvenait toujours pas d'avoir connu le communiquant, mais, pour le mettre à l'épreuve, prétendit soudain se rappeler de leur rencontre, et dit : « Ah ! oui, vous étiez des tireurs Lewis, n'est-ce pas ? » « Non, répondit la voix, vous n'aviez pas les tireurs Lewis à ce moment-là, mais des tireurs Hotchkiss. » C'était exact ; en avril 1917, on avait enlevé les fusils Lewis pour les remplacer par des fusils Hotchkiss. Mon frère posa alors deux ou trois questions précises auxquelles il fut répondu exactement, puis la voix ajouta : « C'était un beau temps. Vous vous souvenez de l'inspection passée par le général ? » Mon frère rit, disant qu'il avait été constamment soumis à des inspections par des généraux. De quel général voulait-il parler ? La voix répondit : « De celui qui vous fit tous courir avec vos fusils ». Mon frère se souvint parfaitement de l'incident qui avait beaucoup amusé les hommes.
Le communiquant raconta ensuite qu'il avait été tué en France, et qu'il était parti pour le front avec la *grosse fournée* d'août 1917. « Pourquoi, demanda mon frère, dites-vous grosse fournée ? » « Ne vous souvenez-vous pas, lui fut-il répondu ; que lorsque le général vint sur le terrain de parade, il fit allusion à une fournée particulièrement grosse qui allait être envoyée en France ce mois-là ? ». Ce fut en effet, lors de ce départ – et la seule fois – que mon frère vit le colonel saluer personnellement chaque soldat partant.
La voix remercia ensuite mon frère pour l'entraînement au tir qu'il lui avait donné, et qui lui avait été très utile en France. Mon frère s'informa ensuite des raisons qui avaient poussé Éric Saunders

[121] Cf. *Psychica*, 15 déc. 1934.

à venir se manifester ce jour-là. « Parce que, répondit la voix, je n'ai jamais oublié que vous m'avez rendu un grand service », ce dont mon frère gardait, en effet, un vague souvenir.
Six mois environ après cet entretien, mon frère se trouvant à Londres, rencontra, sur rendez-vous, le caporal qui avait été, à l'époque, son assistant pour l'instruction des tireurs de son bataillon. Il lui raconta l'incident et lui demanda s'il se souvenait d'un fusilier du nom d'Éric Saunders. Mon frère avait formé des tireurs pendant près de deux ans, à raison d'une douzaine d'hommes environ par jour, leur faisant ensuite passer des examens, mais sans avoir eu jamais avec eux un contact personnel suffisant pour se rappeler leurs noms. Le caporal, lui non plus, ne se souvenait pas du nom mentionné par mon frère, mais il avait sur lui un ancien carnet de poche sur lequel avait été inscrites autrefois ses notes quotidiennes, et où figuraient les noms des hommes en exercice. Il le sortit de sa poche, et tous deux remontèrent la liste des noms jusqu'à la rubrique : « Compagnie B. de 1917 ». Le nom y était : « Éric Saunders, p. q. août 1917 », biffé d'un trait à l'encre rouge ; p. q. signifiait : parfaitement qualifié, et bien que mon frère sût le sens du trait rouge, il demanda au caporal ce que cela signifiait. « Ne vous souvenez-vous pas, M. Findlay, je biffais le nom chaque fois qu'un homme partait. Ceci prouve que Saunders partit en août 1917. »
Les clairvoyants qui assistaient à la séance décrivirent Éric Saunders parlant devant nous et saluant mon frère d'un sourire avant de le quitter[122]. »

***

« Notre régiment (le 66me R. L), dit M. Jean Lefèvre, venait, après une série d'attaques, d'être mis au repos dans les environs d'Arras. Des permissions étaient accordées avec un assez large pourcentage. Mon ami Piégu, camarade d'escouade, et que je connaissais depuis l'âge de 18 ans, faisait partie comme moi du premier contingent de permissionnaires.
Quelques heures avant notre embarquement, Piégu me dit : « J'ai obtenu de ne partir que par le second convoi ; c'est-à-dire après-demain. Je n'ai pas intérêt à me trouver à Paris plus tôt... Histoire de rendez-vous, tu comprends !
– Je comprends, lui dis-je, mais mieux vaut tenir que courir ; il est bien dangereux de remettre une chose aussi précieuse qu'une permission !
– Bah ! Nous sommes, paraît-il, au grand repos ici. Rien à craindre. Nous nous retrouverons à Paris dans trois jours.
Nous prîmes rendez-vous pour dîner, trois jours plus tard, *Chez Maxim*, le fameux restaurant de la Rue Royale. Et, à la perspective d'une aussi belle soirée, nous nous séparâmes joyeux comme des collégiens.
Le jour même de notre rendez-vous, je rendis une visite à une de mes amies (Mlle Geneviève Granger, peintre et sculpteur, qui a, depuis, épousé l'écrivain Pierre Chantaine). « Vous arrivez juste au moment où je m'apprêtais à sortir ! me dit en me serrant la main Mlle Granger... Quelle malchance !... Mais au fait, je me rends simplement chez une voyante, la mère François. Venez avec moi... je n'ai pas de secret à cacher. »
C'est ainsi qu'un quart d'heure plus tard, je faisais la connaissance d'une modeste voyante assise derrière le classique guéridon.
– Il y a quelqu'un ici pour vous, me dit, après quelques minutes de silence, la mère François, s'adressant à moi. La voyante, qui ne s'aidait de la petite table que pour obtenir des précisions, posa alors les mains sur le plateau.

[122] Extrait du volume d'Arthur Findlay : *Au seuil du monde éthéré*. Le médium, M. J. C. Sloan était connu surtout par le phénomène de la *voix directe*.

Au moyen de coups frappés, la table que je ne touchais pas, dicta : « André ». Je connais, dis-je, plusieurs André. S'agit-il d'un mort ?
– Oui, c'est un mort ; il a quelque chose à vous communiquer... Vous vous êtes connus dans une ville étrangère... » Le guéridon épela péniblement plusieurs noms de consonance allemande, mais qui ne me disait rien. Je fis remarquer que je ne savais pas du tout de qui il pouvait s'agir. Le médium sembla souffrir et dicta par le guéridon : Pigu, puis Piégu.
Je me souvins tout à coup que nous avions, André Piégu et moi, fait connaissance à Stuttgart, alors que nous y étions jeunes étudiants. – André Piégu ? demandai-je. – Oui, il voudrait vous dire quelque chose. – Mais il est à Paris, répliquai-je, et je dîne avec lui ce soir.
J'étais fort intrigué. Le soir, j'attendis avec une certaine impatience l'arrivée de Piégu Chez Maxim. Ne le voyant pas venir, je téléphonai à son domicile. Il n'était pas encore arrivé. Je dînai seul. Le lendemain et les jours suivants, je téléphonai plusieurs fois chez lui ; toujours en vain. Personne n'avait reçu de ses nouvelles. Ma permission terminée, je rejoignis le régiment. Alors j'eus l'explication de la tragique voyance. Quelques heures après mon départ du front, les permissions avaient été suspendues et le régiment alerté. Emmené aux tranchées pour être engagé dans une affaire meurtrière, le 66e perdit, une fois de plus, beaucoup de monde. André Piégu était parmi les morts[123]. »

***

« Ayant vu, rapporte le célèbre violoniste Kubelik, chez un marchand d'antiquités de la ville, un vieux portrait à l'huile de Haendel, je m'empressai de l'acheter. Le nom du peintre ne figurait pas sur la toile, mais il s'agissait manifestement de l'œuvre d'un maître.
Je sortis du magasin enthousiasmé de mon achat, et, une fois arrivé à l'hôtel, je plaçai le tableau dans le meilleur endroit de la pièce. Me trouvant seul ce soir-là, je me mis en devoir d'exécuter quelques exercices au violon. Je saisis mon instrument, et regardant en même temps le portrait d'Haendel, je commençai à jouer. Mais bientôt, je laissai choir le violon de mon épaule : j'aurais juré que l'expression du visage du maître avait changé, que ses yeux me fixaient avec intérêt.
Je me rapprochai du tableau et l'examinai avec soin. N'ayant rien constaté de spécial, je pensai que c'était mon imagination qui m'avait illusionné ; aussi repris-je mon violon et recommençai-je à jouer. Oui, cette fois, je fus bien convaincu que je voyais de la vie dans ces yeux. Alors, mû par une forte impulsion, je m'approchai du tableau et je commençai à exécuter le « Largo » d'Haendel, comme je supposais que l'auteur lui-même l'aurait joué s'il avait dû le faire en présence d'un auditoire.
Je ne dis mot à personne de ce qui m'était arrivé et lorsque, le matin suivant, les premières lueurs du jour pénétrèrent dans ma chambre, je me sentis un peu honteux de ma crédulité. Mais quelques jours après, je reçus une lettre, provenant d'une société spirite du pays et disant : « Au cours de notre séance d'hier soir, on nous a priés d'adresser à M. Jean Kubelik la communication suivante : « Haendel vous remercie d'avoir exécuté si délicieusement son *Largo* ».
L'heure, le jour, l'endroit, tels qu'ils étaient indiqués dans la lettre, correspondaient exactement à ce qui s'était produit Je n'ai pas la prétention d'expliquer ce fait : d'ailleurs, la plupart des personnes qui liront mon récit, ne pourront s'empêcher de sourire avec incrédulité. Mais je jure que c'est là l'exacte vérité.

[123] Cf. *Psychica*, 15 août 1935.

Quoique je ne sache pratiquement rien du spiritisme, je crois qu'il y aurait beaucoup de choses à dire au sujet de la théorie selon laquelle la musique constitue une grande aide pour établir un contact entre notre monde et l'autre[124]. »

***

La séance se passe chez M. de Wickoff. Une personne présente ayant dû s'absenter, ce dernier imagina de la remplacer en faisant intervenir sa cuisinière, afin de voir si quelque chose de nouveau en résulterait. Cette personne, Anita Ripoll, de nationalité espagnole, se trouvait depuis quelques mois seulement dans le pays ; elle ignorait la langue anglaise.
Voici le récit de la séance, tel qu'il a été rapporté par M. Bradley : Ce qui suivit fut stupéfiant. Lorsque le porte-voix toucha Anita Ripoll, celle-ci jeta un cri. Aussitôt une voix sortit du porte-voix et, avec un accent de vive satisfaction, cria : « Anita, Anita ! » Elle répondit : « Oui, oui », et la voix dit en espagnol : « C'est moi, c'est moi qui suis là ! » La cuisinière, dans sa joie, s'écria : « C'est lui ! C'est José ! C'est José ! ». C'était l'Esprit de son mari décédé. Une conversation passionnée, volubile, intensément méridionale par l'expression, s'engagea alors entre le mari décédé et sa femme. Je ne pouvais la suivre, ne connaissant pas l'espagnol, mais tous nous pouvions nous rendre compte des sentiments qu'on exprimait. Les mots suivaient les mots, les phrases suivaient les phrases, avec une exubérance toute latine. Ni le mari, ni la femme ne paraissaient s'étonner de la nature supra normale de leur entretien. Ces deux âmes simples, qui s'étaient aimées réciproquement sur terre, et qui n'avaient vraisemblablement jamais médité sérieusement sur la survivance, acceptaient la situation comme s'il s'était agi d'une chose normale. Ils s'étaient aussitôt reconnus, et ils ne perdaient pas de temps à demander et à fournir des preuves d'identité personnelle. Ils étaient tous les deux relativement jeunes, puisque Anita Ripoll ne paraissait guère avoir plus de trente ans, et était une femme robuste et énergique. Ils s'entretinrent de ce qu'avait été leur vie commune ici-bas, de leurs intérêts domestiques ; lui, de ses impressions après la mort, elle de ses propres sentiments et de son existence après le départ de son mari.
M. de Wikoff suivait la conversation mot à mot, et, à un moment donné, ne put résister à la tentation de prendre part à la conversation en s'adressant en espagnol à José.
Immédiatement, José et Anita changèrent de langue et commencèrent à parler dans *leur dialecte natif*, qui était le basque mêlé à un espagnol corrompu, ainsi que nous l'apprîmes plus tard. Nous avons su aussi que les deux époux, de leur vivant, avaient toujours parlé leurs idiomes espagnols et ignoraient tous deux la langue anglaise, étant entrés au service de M. de Wikoff aussitôt débarqués en Amérique. Durant la séance, lorsqu'il causait avec M. de Wickoff, José parlait en bon espagnol ; mais lorsqu'il s'adressait à son Anita, il en revenait à son jargon natif. Il remercia M. de Wickoff d'avoir gardé Anita à son service ; et le pria de l'aider, en y employant son influence, à obtenir qu'on autorisât Anita à faire venir d'Espagne leurs deux enfants. La conversation dura dix ou douze minutes encore, pendant lesquelles, probablement, ces âmes simples épuisèrent tout ce qu'elles avaient à se dire[125]. »

***

En août 1874, dit Sir Williem Barrett, le Révérend Stainton Moses séjournait dans l'île de Wight avec un ami médecin. Ils tinrent une séance au cours de laquelle ils reçurent une communication, faite avec une impétuosité singulière, par un Esprit qui affirma être Abraham Florentine, avoir fait la guerre américaine de 1812 et n'être entré dans le monde spirituel que depuis peu, étant

[124] Relaté dans *The Greater World*.
[125] D'après Ernest Bozzano : *La médiumnité polyglotte.*

mort à Brooklyn le 5 août 1874, à l'âge de 83 ans, un mois et 17 jours. Personne parmi les assistants ne l'avaient connu et M. Frédéric Myers publia ces détails dans un journal de Londres en priant les gazettes américaines de les reproduire, afin qu'on puisse vérifier, si possible, la déclaration.
Un avocat américain, chargé d'examiner les réclamations des soldats de New-York lut cet article et fit savoir qu'il avait eu ce nom sous les yeux et que tous les renseignements concernant l'individu en question pouvaient être obtenus au bureau de l'Adjudant général. La réponse officielle de ce bureau fut qu'un soldat américain du nom d'Abraham Florentine avait servi dans l'armée américaine au commencement du siècle. Sa veuve vivait encore.
Le Dr Crowell, un médecin de Brooklyn, retrouva son adresse dans un annuaire, lui rendit visite et la questionna. Elle dit que son mari s'était battu en 1812, qu'il avait le caractère vif, qu'il était mort à Brooklyn le 5 août 1874 et avait atteint l'âge de 83 ans, un mois et 27 jours. La seule erreur était le chiffre 17 au lieu de 27, qui a pu se produire pendant l'enregistrement fait par M. Moses à l'état de transe[126].

***

Le 13 janvier 1899, dit M. le curé Grimaud, douze personnes s'étaient réunies chez M. David, place des Corps-Saints à Avignon, pour leur séance hebdomadaire de spiritisme.
Après un moment de recueillement, on vit le médium, Mme Gallas, en état de transe, se tourner du côté de M. l'Abbé Grimaud et lui parler dans le langage des signes employés par certains sourds-muets. Sa volubilité mimique était telle que l'Esprit fut prié de se communiquer plus lentement, ce qu'il fit aussitôt. Par une précaution dont on appréciera l'importance, M. l'Abbé Grimaud ne fit qu'énoncer les lettres à mesure de leur transmission par le médium. Comme chaque lettre isolée ne signifiait rien, il était impossible, lors même qu'on l'eût voulu, d'interpréter la pensée de l'Esprit ; et c'est seulement à la fin de la communication qu'elle a été connue, la lecture en ayant été faite par l'un des deux membres du groupe chargés de transcrire les caractères.
De plus, le médium a employé une double méthode, celle qui énonce toutes les lettres d'un mot, pour en indiquer l'orthographe, seule forme sensible pour les yeux, et celle qui énonce l'articulation sans tenir compte de la forme graphique, méthode dont M. Fourcade est l'inventeur et qui est en usage seulement dans l'Institution des Sourds-Muets d'Avignon. Ces détails sont fournis par l'abbé Grimaud, directeur et fondateur de l'établissement. La communication relative à l'œuvre de haute philanthropie à laquelle s'est voué M. l'abbé Grimaud, était signée : Père Fourcade, décédé à Caen. Aucun des assistants, à l'exception du vénérable ecclésiastique, n'a connu ni pu connaître l'auteur de cette communication, bien qu'il eût passé à Avignon, il y a trente ans, ni sa méthode.
Au procès-verbal ci-dessus était jointe l'attestation suivante : « Je soussigné, Grimaud, prêtre, directeur-fondateur de l'Institut des infirmes de la parole, sourds-muets, bègues et enfants anormaux, à Avignon, certifie l'exactitude absolue de tout ce qui est rapporté ci-dessus. Je dois à la vérité de dire que j'étais loin de m'attendre à une pareille manifestation, dont je comprends toute l'importance, au point de vue de la réalité du spiritisme, dont je suis un adepte fervent ; je ne fais aucune difficulté de le déclarer publiquement »

***

[126] Tous les détails de ce cas ont été donnés dans les procès-verbaux de la *Société anglaise de Recherches psychiques*. D'après Sir William Barrett : Au *seuil de l'Invisible*, p. 163.

Pendant que j'habitais Springfield, dit M. D. Home[127], je fis une grave maladie, qui me retint au lit pendant quelque temps. Un jour, au moment où le médecin venait de me quitter, un Esprit vint se communiquer à moi et me délivrer ce message : « Vous prendrez cet après-midi le train pour Hartford ; il s'agit d'une affaire importante pour les progrès de la cause. » Je fis part à ma famille de cet ordre étrange, et, malgré mon état de faiblesse, je pris le train, ignorant complètement ce que j'allais faire et le but de mon voyage.

Arrivé à Hartford, je suis abordé par un étranger, qui me dit : « Je n'ai eu l'occasion de vous voir qu'une seule fois ; je ne crois pourtant pas me tromper, vous êtes bien M. Home ? ». Je répondis affirmativement, ajoutant que j'arrivais à Hartford sans la moindre idée de ce qu'on y voulait de moi. « C'est drôle ! reprit mon interlocuteur, je m'apprêtais justement à prendre le train pour aller vous chercher à Springfield. » Il m'expliqua alors qu'une famille influente, bien connue, me faisait inviter à lui rendre visite et à lui prêter mon concours pour les investigations qu'elle désirait faire en matière de spiritisme. Le but du voyage commençait donc à se dessiner ; mais le mystère restait tout aussi profond quant aux suites de cette aventure.

Une charmante promenade en voiture nous amena bientôt à destination. Le maître de la maison, M. Ward Cheney, était précisément devant sa porte, et il me souhaita la bienvenue, disant qu'il n'avait pas espéré me voir arriver avant le lendemain au plus tôt. Comme j'entrais dans le vestibule, mon attention fut attirée par le bruissement d'une lourde robe de soie. Je regarde autour de moi et suis surpris de ne voir personne ; mais nous passons alors au salon, et je ne me préoccupe plus de cet incident.

Peu après, j'aperçus dans le vestibule une petite dame âgée, vêtue d'une robe de forte soie grise et paraissant fort affairée. Là était l'explication de ce mystère ; j'avais entendu, sans la voir, cette personne qui allait et venait par la maison. Le frôlement de la robe s'étant fait entendre de nouveau et M. Cheney l'ayant alors remarqué en même temps que moi, il me demanda d'où ce bruit pouvait bien venir, « Oh ! répondis-je, c'est du costume de soie grise de cette dame âgée que je vois dans le vestibule. Qui est cette personne ? » L'apparition était en effet, si distincte que je ne mettais pas en doute que cette dame fut une créature en chair et en os.

Le reste de la famille arrivant à cet instant, les présentations empêchèrent M, Cheney de me répondre, et je n'eus pas l'occasion d'en apprendre davantage pour le moment ; mais, le dîner ayant été servi, je fus surpris de ne pas voir à table la dame à la robe de soie ; ma curiosité en fut éveillée, et cette personne devint dès lors pour moi un sujet de préoccupation.

Lorsque la société quitta la salle à manger, j'entendis de nouveau le frôlement de la robe de soie. Je ne voyais rien, mais j'entendais distinctement une voix qui disait : « Je suis fâchée qu'on ait placé un cercueil sur le mien ; je ne veux pas qu'il y reste ». Ayant communiqué au chef de la famille et à sa femme cet étrange message, ils se regardèrent tous deux avec stupéfaction ; puis M. Cheney, rompant le silence, me dit qu'il reconnaissait parfaitement ce costume, sa couleur et même son genre de soie épaisse ; « Mais, ajouta-t-il, ce qui concerne le cercueil placé sur le sien est absurde et erroné ». Cette réponse me rendit fort perplexe ; je ne savais plus que dire, d'autant plus qu'avant la communication, je ne m'étais pas rendu compte que j'avais affaire à une désincarnée ; je ne connaissais pas même les rapports de famille ou d'intimité qui pouvaient exister entre la vieille dame et les Cheney.

Une heure plus tard, j'entendis tout à coup la même voix, prononçant exactement les mêmes paroles, mais en y ajoutant ceci : « En outre, Seth n'avait pas le droit de couper cet arbre ». Ayant fait part à mon hôte de ce nouveau message, il en devint tout soucieux. « Il y a là, me dit-il, quelque chose de bien étrange ; mon frère Seth a fait couper un arbre qui masquait la vue du

[127] D. Home fut un remarquable médium anglais.

vieux manoir, et nous avons toujours été d'avis que la personne qui est censée vous parler n'aurait pas permis de l'abattre si elle eût encore été de ce monde. Quant au reste du message, il n'a pas l'ombre de bon sens. »
La même communication m'ayant été donnée dans la soirée pour la troisième fois, je me heurtai de nouveau à un démenti formel en ce qui concernait le cercueil. J'étais sous le coup d'une impression fort pénible lorsque je me retirai dans ma chambre. Je n'avais jamais reçu de message mensonger, et même en admettant le bien-fondé de son grief, une pareille insistance de la part d'un désincarné, à ne pas vouloir qu'un autre cercueil fut placé sur le sien, me semblait absolument ridicule.
Le matin venu, j'en exprimai à mon hôte mon profond désappointement ; il me répondit qu'il en était lui-même fort chagrin, mais qu'il allait me prouver que cet Esprit – si c'était bien celui qu'il prétendait être – s'était gravement trompé. « Nous allons nous rendre à notre caveau de famille, me dit-il, et vous verrez que, l'eussions-nous voulu, il n'eut pas été possible de placer un autre cercueil au-dessus du sien. »
Etant venus au cimetière, nous fîmes demander le fossoyeur qui avait la clé du caveau. Au moment où il allait ouvrir la porte, il parut faire une réflexion et dit, d'un air un peu embarrassé, en se retournant vers M. Cheney : « Je dois vous avertir, Monsieur, que comme il restait une petite place au-dessus du cercueil de Mme…, j'y ai mis le petit cercueil de l'enfant de L.... Je pense que cela n'a pas d'importance, mais peut-être aurais-je mieux fait de vous en prévenir. Ce n'est que depuis hier qu'il est placé là ».
Jamais je n'oublierai le coup d'œil que me lança M. Cheney, lorsqu'il me dit, en se tournant vers moi : « Mon Dieu, c'est donc bien vrai ».
Le soir même, nous eûmes une nouvelle manifestation de l'Esprit qui vint nous dire : « Ne croyez pas que j'attache la moindre importance au cercueil placé sur le mien ; on y empilerait toute une pyramide de cercueils que cela me serait parfaitement égal. Mon unique but était de vous prouver une fois pour toutes mon identité ; de vous amener à la conviction absolue que je suis toujours un être vivant et raisonnable, la même E.… que j'ai toujours été. C'est la seule raison qui m'a fait agir comme je l'ai fait. »

***

Depuis plusieurs années, dit M. Louis Hilton[128], je remplis les fonctions de juge de paix dans une région campagnarde de l'Australie, mais malgré mon isolement, j'ai à mon actif quelques expériences psychiques. La plus frappante m'est arrivée lorsque, jeune homme, j'habitais Melbourne.
Nous étions plusieurs étudiants en droit dans la même pension, or, un soir, l'un de nous émit l'idée que nous pourrions prendre part à une *réunion de fantômes*, par quoi il voulait dire une séance médiumnique. Je lui suggérai alors de consulter un journal du soir et de choisir celle de ces réunions qui lui paraîtrait la plus intéressante. Quelques instants après notre arrivée chez le médium celui-ci tombait en transe, et la première personne qu'il désignait du doigt était le soussigné. Je ne m'étais jamais rendu dans ce quartier de la ville, et je n'avais jamais vu ce médium. Tout d'abord, il m'informa que l'Esprit désincarné d'une de mes sœurs était présent. Il me dit que celle-ci était morte des suites d'une brûlure par eau bouillante ou par feu, alors qu'elle était encore très jeune, mais que si elle avait vécu, elle serait actuellement dans sa quatorzième année. C'était exact. Une de mes sœurs était morte en effet à l'âgé de deux ans, la bonne l'ayant laissée choir dans une seille d'eau bouillante, il y avait de cela exactement douze ans.

[128] Cf. *L'Astrosophie*, avril 1940.

Le médium poursuivant, me dit qu'il y avait encore présente une autre de mes sœurs. Je lui fis remarquer qu'il faisait erreur mais il insista, ajoutant : « Votre sœur n'a vécu qu'une heure ; elle était née sans bras. »
Revenus au logis, nous rîmes beaucoup de cette histoire d'un bébé né sans bras, et, quelques mois plus tard, étant rentré chez moi à la campagne, je racontai le fait à ma mère, qui me répondit très pâle : « Comment est-il possible que vous ayez appris cela ? Effectivement, j'ai eu un enfant qui n'a vécu qu'une heure, et qui n'avait pas de bras. Mais ce fait n'a été connu que de moi, de votre père, de la sage-femme et du docteur. Jamais je n'en ai dit un mot à âme qui vive ! »

***

Le fait suivant s'est passé pendant la grande guerre 1914-1918, dit M. Stellet. Le héros principal en fut un universitaire de haute moralité. Mme Ruffié habite avec son mari une ville du midi, où celui-ci commande le dépôt de chasseurs alpins. Son salon est le rendez-vous de la bonne société. Elle est alors à l'apogée de sa médiumnité auditive et d'écrivain, aussi ses réunions mondaines se transforment-elles fréquemment en séances d'études psychiques.
Dans cette petite ville de garnison, comme dans toutes les villes du genre, on potine ferme. Le bruit ne tarde pas à se répandre, qu'il se passe des phénomènes étranges aux réunions de Mme Ruffié. Les esprits forts accueillent ces bruits avec un scepticisme caustique. L'un d'eux, M. Y., professeur au Lycée, ne tarit pas d'ironie. Lorsqu'il rencontre une personnalité quelconque qu'il sait fréquenter le ménage Ruffié, il ne manque pas de donner libre cours à ses sarcasmes : « Eh bien, les crayons sautent-ils, les tables tournent-elles toujours chez Mme Ruffié ? Quelle naïveté ! Il est vrai que c'est la guerre, alors ! ... »
Cependant, intéressé par la persistance des récits de faits extraordinaires se passant dans le salon de Mme Ruffié, il fait demander à cette dernière l'autorisation d'assister à une séance. Cette autorisation lui est accordée bien volontiers, car Mme Ruffié, femme très cultivée, est la personne la plus aimable que je connaisse.
M. le professeur Y. se rend donc à une réunion de l'après-midi. Dès son entrée au salon, comme tout docte professeur qui se respecte, il croit nécessaire (on pose ainsi pour un esprit fort, pour un Monsieur qui ne s'en laisse pas conter), de faire une profession de foi où il exprime son scepticisme irréductible. Cependant, concède-t-il, si Mme Ruffié peut me faire communiquer avec ma mère décédée, peut-être consentirais-je à examiner l'hypothèse d'une survivance possible ! Cette concession est faite plutôt sous forme de boutade condescendante que l'universitaire croit nécessaire pour expliquer sa venue en un milieu de *jobards.*
Le médium, toujours très aimable, mais avec une pointe d'ironie, rétorque au digne professeur : « Cher Monsieur, j'ai le regret de ne pas tenir en mon salon une cabine téléphonique avec l'Au-Delà. Néanmoins, nous pourrions tenter l'expérience. Mais pour cela, il faudrait vous mettre dans les conditions nécessaires à sa possibilité, c'est-à-dire que nous désirions tous, ici, la réussite de cette communication éventuelle, et que vous-même vous concentriez votre pensée uniquement sur Mme votre mère ».
Pris au mot, M. Y., un sourire narquois au coin des lèvres, dit : « Je veux bien essayer ».
Alors, pendant quelques minutes, un silence absolu règne dans la salle. Tout à coup, Mme Ruffié, dont la main tenait un crayon, se met à écrire fébrilement deux pages de papier ministre, puis s'arrête brusquement. « II n'y a pas de signature, dit-elle, je vais lire ce que je viens d'écrire », et elle commence aussitôt sa lecture. A mesure qu'elle la poursuit, notre professeur, d'abord ironiquement attentif, devient sérieux, puis pâlit ; enfin, se levant, il se précipite vers le médium et lui enlève des mains la feuille qu'il tenait. « N'allez pas plus loin, Madame, ce n'est pas ma mère qui s'est communiquée, mais mon père que je n'attendais pas, car nous étions en mauvaise

intelligence au moment de sa mort. Il vient de commencer à dévoiler un secret de famille que lui seul et moi, étions à connaître. » Depuis ce jour, le sceptique professeur ne doute plus de la survie[129].

***

Un soir de séance, dit M. Gabriel Delanne, notre ami Ledoyen nous adressa deux étrangers que nous reçûmes sur son invitation. Pour bien nous convaincre, dirent ces Messieurs, nous désirons poser à une personne que nous avons connue de son vivant, une question mentale. Nous accédâmes à leur demande, en précisant seulement que, pour plus de sûreté, et afin que la demande soit bien précisée, et *ne varietur*, ces Messieurs voulussent bien l'écrire sur une feuille de papier.

Ils se soumirent volontiers à cette formalité, et écrivirent leur demande en langue étrangère. On plaça alors le feuillet plié en quatre, sous le pied de la lampe. Mme Delanne prit sa plume et écrivit, au moyen de l'écriture automatique, ce qui suit : « Vous me demandez pourquoi je me suis opposé pendant ma vie à la publication du livre de Charles Albert, malgré son talent C'est qu'il combattait les abus du clergé dont je faisais partie. Je le regrette aujourd'hui et j'en souffre. Priez pour moi. Votre Cardinal, aujourd'hui simple Esprit. Réservez le titre d'Eminence à plus éminent que moi. » (Signé) « Lambrousquini. »

Aussitôt la communication terminée et avant d'en donner connaissance, nous priâmes ces Messieurs de nous lire la demande écrite qui se trouvait sous le pied de la lampe. La voici textuellement : « Nous prions l'Esprit de Son Eminence, le Cardinal Lambrousquini, de nous dire pourquoi il s'est opposé à la publication du livre que devait publier Charles Albert. »

***

Parmi divers sujets que la conversation effleura, tour à tour, comment se fit-il qu'on en vint à parler de la survie de l'âme et de la façon connue de correspondre avec les trépassés par le moyen de la table ? Il n'est pas de matière qui ait été plus controversée. Et si, parmi nous, beaucoup étaient croyants en une vie future, admettaient les rapports entre vivants et désincarnés, combien, et j'étais du nombre, n'étaient pas convaincus !... Les fervents soutenaient sincèrement leur foi vis-à-vis des athées, qui émettaient leurs doutes, chacun cherchant à faire valoir ses idées, lorsque le plus sensé apporta une table.

– Voilà, dit-il, le seul moyen de nous mettre d'accord...

On resserra les sièges autour du guéridon et, après un moment consacré à... évoquer l'Esprit, la table lentement se souleva d'un pied et retomba sur le sol, après avoir frappé un coup sec et vibrant...

Dans un fauteuil tout proche, je me trouvais assis, ayant auprès de moi le capitaine Cros. Je n'avais pas voulu faire partie du cercle, préférant assister en simple spectateur à une expérience que je jugeais absurde. Et pourtant, malgré tout, attiré par la scène, mon œil, curieusement, enregistrait les faits dans leurs moindres détails. Un alphabet était posé sur cette table, et l'un des assistants appuyait un crayon, tour à tour, sur les lettres. Brusquement, à l'une d'elles, la table s'inclinait, puis frappait un grand coup. Et si, par distraction, le pratiquant passait trop vite sur la lettre que l'Esprit indiquait, un mouvement très vif, répété, impatient, se produisait alors, semblant devoir lui dire qu'il avait fait erreur.

Chaque coup de la table correspondait toujours à l'un des caractères, qui étaient alignés, à la suite, et dans l'ordre où ils nous étaient donnés. Le message fini, l'on séparait les lettres, pour en faire

[129] Cf. *Psychica*, 15 octobre 1932.

des mots. Et pour comble d'étonnement, la phrase obtenue était sensée, correcte, morale... et très souvent d'une haute signification. Les assistants étaient éloignés de la table, leurs mains seules en contact avec elle. Les pieds du guéridon, largement espacés de ceux des assistants... Et pourtant, une force invisible mais réelle, raisonnée, consciente, communiquait la vie à la matière inerte !
La tête dans mes mains, je demeurais perplexe, le cerveau agité de trop d'idées contraires, pour oser m'arrêter à prendre un parti. Il m'en coûtait vraiment de renoncer d'un coup à ce que je croyais jusqu'alors, à ce que j'avais considéré comme la vérité absolue et unique... Renier mes croyances ! Reconnaître une erreur !... Cela, pouvais-je le faire ?... Cependant le doute était entré en moi, combattait mes principes. Il mettait en lumière des faits nouveaux, certes, mais combien convaincants !...
Je relevai la tête et, dans mon désarroi, m'adressai au capitaine Cros : « Voyons, qu'en pensez-vous, murmurai-je tout bas ? ». « Bah ! suggestion tout cela, ou bien subconscience ! ». Oui, peut-être, me disais-je en moi-même, mais est-ce bien certain ? »
De ces deux hypothèses, je retenais la première. J'en étais là de mes réflexions, lorsqu'un nom désigné par la table attira mon attention : « Louis Valey ».
Le guéridon, animé d'une nouvelle force, s'avançait sur ses pieds, posant chacun des trois, tour à tour, sur le sol... A diverses reprises, il s'inclina vers moi...
J'avais, dans ma jeunesse, connu Louis Valey. C'était un bon garçon, sérieux et réfléchi, au caractère doux, d'excellente famille. Une étroite amitié, faite de sympathie, d'affinité de goûts, nous liait tous les deux, alors que nous suivions nos cours de Droit à la Faculté de Montpellier. La peinture occupait les loisirs que l'étude du Code nous laissait quelquefois. Plus tard, la vie cruelle nous avait séparés. Il habitait Paris et remplissait l'emploi de clerc liquidateur. Quelques années après, rentré dans ma famille, je perdis sa trace. Comment se faisait-il qu'un simple guéridon, en énonçant des lettres, venait me rappeler l'existence d'un ami inconnu du groupe assemblé là ? Subconscience ? Non certes ! Car mon esprit troublé bouleversé par tant d'idées contradictoires était, à ce moment, bien éloigné de penser à ce cher garçon, mort sans aucun doute possible, puisque la table, hélas ! par lui certainement, communiquait son nom !
Intéressé au plus haut point, je posai cette question :
– Qui êtes-vous et que désirez-vous ?
– C'est moi, Louis Valey, ton ami de jeunesse, m'était-il répondu.
– Mais comment es-tu là ?
– Mon esprit, me dit-il, plongé après la mort, dans un sommeil bizarre, ou bien une inconscience qui dura je ne sais pendant combien de temps, s'est éveillé d'un rêve : je perçois maintenant des sensations étranges : autour de moi s'agitent des ombres bienfaisantes qui m'initient, sans cesse, à une existence nouvelle. La terre a pris, pour moi, un aspect différent. Je comprends où je suis : j'ai quitté les humains ; comment ? Je cherche... et me souviens... J'étais dans les tranchées, sur le front de Champagne... un obus, en sifflant, vint éclater, non loin du lieu qui m'abritait. Cinq de mes camarades furent tués du même coup, et trois autres atteints, blessés grièvement : je me trouvais du nombre. Transporté à l'arrière, soigné sommairement, ma fracture du crâne m'emporta en deux jours. C'était le 6 avril 1915.
Ce bref communiqué m'avait un peu ému ; il ébranlait mes doutes. Pourtant il me fallait la conviction entière, que des détails précis pouvaient seuls me donner.
A nouveau j'interrogeai. Il me fut répondu : « Depuis deux ans, à peu près, j'avais abandonné l'emploi de premier clerc. Ma sœur qui vit encore, et habite Paris, pourra certifier ce que je viens de te dire ».
Le message transmis, la table s'inclina, prenant congé de nous. Le lendemain matin, j'écrivais à la sœur de mon ami Valey, et peu de jours après, m'arrivait la réponse. Tout fut vrai, en tous points.

Son frère était bien mort à la date indiquée et, comme il me l'avait dit, elle me faisait part du brusque, changement survenu dans sa situation... Cette étrange aventure fut pour moi le début de l'initiation[130].

[130] Cf. H. et E. Gal : *Sur terre la vie de l'Au-Delà*, p. 16-19.

Quatrième partie - Données justificatives et commentaires

Appendice I : la vie

La Science a cherché, et cherche en vain, à donner une définition acceptable de la Vie.
Après avoir rappelé les diverses conceptions que s'en sont faites les hommes de science au cours des siècles, M. E. Guyénot, le savant professeur de l'Université de Genève, terminait récemment un article intitulé : « Une insondable énigme : l'origine de la vie[131] », par cet aveu : « Nous ne savons et nous ne saurons vraisemblablement jamais rien de positif sur la genèse des êtres vivants. Sans doute, chacun peut à son gré construire un roman. Reconnaissons, toutefois, que c'est insuffisant lorsqu'il s'agit de l'une des bases essentielles de théories qui prétendent nous apporter des vues définitives sur la nature de la personnalité humaine. »
Le même auteur dit encore : « Lorsqu'on observe les phénomènes de la vie non dans le détail des phénomènes élémentaires, mais dans leur ensemble, il est impossible d'échapper au sentiment qu'ils se déroulent, qu'ils se trouvent orientés, liés, hiérarchisés en vue d'une fin : la construction, puis le maintien d'une unité vivante et fonctionnelle. »
Une mise au point du problème, tel qu'il se pose aujourd'hui, a été tentée par Edouard Arnaud, dans son magistral ouvrage : *Recherche de la Vérité*. Nous reproduisons ici le commentaire qu'il a consacré à cet important problème : « Toutes les tentatives de définitions de la Vie, dit-il, s'appliquent aussi bien au minéral qu'à l'homme. Dans celles, les plus récentes, que je vais donner, je mettrai mes observations entre parenthèses :
1. Chaque être vivant correspond à une idée morphologique et fondamentale qui a son emploi dans l'ensemble du Monde vivant à une époque géologique considérée. (L'atome du monde physique rentre dans cette définition) ;
2. L'évolution générale des êtres vivants s'effectue par étapes, par époques géologiques, dont chacune constitue un tout complet, un enchaînement, de types coordonnés donnant à cette époque sa physionomie caractéristique (or, cela est vrai pour toutes les formes, sans exception, du Cosmos qui, à chaque instant, forment un tout coordonné ; les nébuleuses spirales répondent à cette définition.).
Ne pouvant trouver une définition de la Vie, la Science a cherché à en déterminer les caractéristiques, sans mieux réussir. Les voici :
I. *L'Unité* : l'être vivant est un système clos qui se maintient (cela est vrai pour l'atome) ; qui se fait par lui-même (l'atome, matérialisation d'une pensée, ne se fait pas autrement que tout autre organisme du Cosmos qui n'existe que parce qu'il est la matérialisation d'une pensée) ;
2. *L'individualité* : Tout corps vivant se compose de parties hétérogènes qui se complètent les unes les autres pour former un individu. (Ceci est exact aussi pour l'atome) ;
3. *La Finalité* : L'être vivant est fait pour vivre – finalité interne – et pour jouer son rôle dans le Cosmos – finalité externe. (Ceci est exact aussi pour l'atome).

[131] *Journal de Genève*, 20 février 1941.

La Reproduction ne fait pas partie des trois caractéristiques données pour l'être vivant. Cependant, beaucoup la considèrent comme une des caractéristiques des êtres vivants. Mais ! Tout est vivant. Le cristal se nourrit et grandit. Le germe d'un cristal en engendre d'autres. Pour que le germe d'un cristal se développe, il lui faut un milieu convenable (eau-mère), de même que la graine a besoin de la terre pour germer et le spermatozoïde de conditions également bien définies.

La reproduction est le moyen qu'emploie la Nature pour conserver un type de forme qui lui est nécessaire dans ses efforts d'extériorisation et dont le cycle d'existence dans le monde physique (pour des raisons que l'on pourrait peut-être arriver à comprendre) est trop bref. Mais, lorsque le type formé a un cycle de vie d'une durée suffisante pour ce travail d'extériorisation (telles les formes du règne minéral), en quoi la reproduction serait-elle utile à la Nature ? D'autant plus que le minéral réagit contre les influences extérieures ; il peut réparer ses blessures, il lutte pour conserver la vie. Le Principe Unique actif, source de toute vie dont le cycle d'existence a la durée de son Cosmos ne se reproduit que de Cosmos en Cosmos.

La reproduction dans un temps que nous puissions apprécier n'est pas un signe des êtres dits : vivants. Tout, absolument tout, ce qui est manifesté, depuis l'atome physique jusqu'au Principe-Unique, est Vie, forme, pensée sous des aspects plus ou moins compréhensibles pour nous, êtres conditionnés. Tout est imprégné, à divers degrés, d'un ferment vivant, différenciation plus ou moins apparente de la Vie de Dieu. On connaît les bizarres et inutiles théories, émises sur l'origine de la vie, par ceux qui cherchent son apparition sur notre globe. L'origine de la vie remonte à l'origine même du Cosmos lorsque l'Unique s'est manifesté en Trinité : Vie, Forme, Pensée. Est-il possible que depuis la découverte, par l'atomistique, du cycle en deux temps de la matière (qui conduit rationnellement au cycle en deux temps : Involution, Evolution de la manifestation cosmique) on continue encore longtemps à étudier l'évolution seulement sur notre globe, sans songer qu'elle est liée à celle du Cosmos et *qu'elle a été obligatoirement précédée d'une Involution* qui, elle, donne les origines de la Vie[132]. »

Nous ferons suivre ce commentaire d'Edouard Arnaud d'une définition de la Vie, due à la plume d'un autre éminent occultiste : Charles Lancelin ; définition qui, sans apporter le dernier mot de l'énigme, complète néanmoins de façon intéressante ce qui vient d'être dit : « C'est, dit-il, comme une vague immense d'énergie qui, émanant constamment de sa source primordiale – qu'on l'appelle Dieu, âme universelle, principe originel ou de quelque nom que ce soit – envahit sans cesse le Cosmos en se spécialisant dans toutes ses parties, de façon à se présenter comme une essence unique sous les modalités les plus diverses. Dans notre système planétaire, elle devient vie solaire. Le soleil la répartit autour de lui et elle devient sur telle ou telle planète : vie saturnienne, martienne, terrestre... La vie terrestre se modifie en vie minérale, végétale, animale, humaine. La vie humaine devient, suivant l'appareil organique auquel elle est affectée, vie (ou force) cardiaque, cérébrale, nerveuse, etc. Il résulte de cette conception grandiose que :

1. Tout ce qui existe est doué de vie, la roche aussi bien que l'homme : la modalité vitale seule diffère. Dans son incommensurable vanité, l'homme qui, si longtemps, n'a accordé à l'animal qu'un semblant de vie, qui n'a consenti qu'à regret à reconnaître de la vie au végétal, ne peut admettre qu'un minéral soit vivant : il ne peut comprendre la vie que renfermée en certaines limites de temps et d'espace, qu'il a lui-même posées, de telle sorte que la vie répartie sur des millénaires ne lui semble pas de la vie parce que sa propre brièveté lui interdit d'en constater les longs phénomènes, et qu'il ne peut comprendre son existence dans des milieux et des conditions où elle lui semble une impossibilité à priori. Et cependant, à l'heure actuelle, la cristallisation

[132] Edouard Arnaud : *Recherche de la Vérité. Art, Science, Occultisme, Religion*, Paris, 1935.

n'est-elle pas considérée comme la première de toutes les manifestations vitales ? et n'est-ce pas chez le minéral que se produit surtout la cristallisation ?
2. Il y a, dans l'ambiance de tout être vivant, comme un vaste réservoir de vie, où cet être peut la puiser sous la réserve de certaines conditions.
3. La vie est non pas propre à l'individu, mais collective et, par suite, *interchangeable.*
4. La base de la vie n'est pas la cellule, laquelle ne constitue que la plus générale des modalités vitales chez les êtres organisés, mais le principe vital.
Or, ce principe vital, c'est l'âme vitale qui, après l'avoir puisé dans l'ambiance, le condense, le spécialise, le tonalise ensuite pour le communiquer à l'organisme auquel elle est étroitement liée, en donnant l'impulsion vitale, c'est-à-dire l'intelligence et le mouvement, dans la concrétion chimique, à cette colonie de cellules, à cette hiérarchie de consciences – suivant l'expression de Maine de Biran – dont il se compose.
C'est d'après ces données que le Dr Baraduc a pu définir la Vie : un principe intelligent, possesseur de son propre mouvement, qui, en nous, constitue des condensations de forces vitales en des systèmes organiques qu'il crée et détient. En effet, de même que la vague de vie, avant de se répandre dans notre système planétaire, est centralisée dans le soleil, de même que, avant de se répandre dans les êtres divers qui peuplent notre globe, elle est centralisée dans la terre, de même avant de se répandre dans chacun des organes de l'homme, elle doit être centralisée quelque part dans son ensemble... Où ? Dans l'âme évidemment, puisque le corps, n'étant qu'une réunion, une combinaison d'appareils et de systèmes, ne présente aucun point central d'où la vie puisse également rayonner dans tous les organes.
Cette théorie vieille comme le monde, qui a été parfois passagèrement obnubilée par d'autres théories plus en faveur momentanée, mais les a vues successivement tomber autour d'elle, cette théorie toujours jeune, quoique si vieille – parce qu'elle est vraie – est celle dite du Vitalisme[133]. »
Bien que, selon l'adage populaire : « Comparaison n'est pas raison », il nous paraît qu'on peut emprunter à l'activité industrielle moderne une image qui montre de façon concrète cette différenciation, cette spécialisation d'une énergie une à des fins fort diverses.
Pénétrons, par exemple, dans un de ces vastes établissements où des machines-outils de types variés, et mues par l'électricité, concourent à la fabrication d'objets divers. Ce seront, si nous le voulons, des machines-outils servant à marteler, décolleter, percer rôder, tourner, laminer, emboutir, graver, buriner, polir, tarauder, etc., etc. De leur travail spécialisé sortira, après montage et finissage – qui s'opèrent aujourd'hui mécaniquement aussi – de multiples objets, destinés à telle ou telle branche de l'industrie.
En réalité, nous pouvons considérer chacune de ces machines comme un *organisme autonome* comportant ses propres dimensions, son apparence extérieure, son mode de mouvement et de travail caractérisés. Il nous sera même loisible de donner à chacune des forces mécaniques que représentent ces machines une appellation particulière, tenant compte de la nature du travail accompli ; et pourtant l'énergie qui en assure le fonctionnement est, pour toutes, la même : le courant électrique. Supprimons celui-ci, principe animateur – et tout retombera dans l'inaction.
Si l'énergie électrique – bien qu'une en son essence – aura pu se manifester sous forme d'un travail à rendement infiniment varié, c'est parce que les machines (organismes) auxquelles elle donne momentanément la vie (mouvement) ont été adaptées à des fins particulières.
Or, c'est précisément ce que nous voyons se produire avec la Vie (énergie primordiale) se manifestant à travers l'infinie variété des formes, lesquelles en fixent les attributs.

[133] Charles Lancelin : *L'Ame humaine*, Paris, 1921.

Alors que la forme, pour se maintenir, emprisonne la vie, celle-ci, aux fins de se libérer, détruit la forme, en sorte que Vie et Forme ne peuvent se concevoir l'une sans l'autre. De ce double jeu, naît l'œuvre entière de la création en son ascension évolutive. Nous terminerons ce bref commentaire par le rappel de cet enseignement : « La Vie précède la forme et lui survit. »
En fait, si « La Vie précède la forme et lui survit », comme l'enseigne toute Ecole d'ésotérisme, c'est parce que si la Vie anime la matière pour la faire évoluer, elle s'en évade à son tour accrue et disciplinée.
Paul Becquerel, dans le but de rechercher s'il était possible de suspendre momentanément sa Vie, s'est livré à de très curieuses expériences. Pour approfondir la question, il fallait soumettre des organismes à des conditions excluant en principe toute possibilité de fonctionnement vital, pour faible qu'on puisse l'imaginer. Becquerel a expérimenté sur des graines de phanérogames, des spores de mousses, des grains de pollen, des algues, des rotifères, des protozoaires, etc.
Des graines de luzerne, de blé ou de moutarde sont desséchées, après décortication, sur de la baryte anhydre. On les garde pendant plusieurs mois dans un vide très poussé (au 10000^{e}) puis on les soumet durant trois semaines à la température de l'azote liquide (-190°)
Quand, après tout cela, on leur fournit des conditions favorables, elles germent régulièrement pour donner des plantes normales. On obtient des résultats comparables même si l'on fait intervenir, de surcroît, un traitement d'une dizaine d'heures par l'hélium liquide, dont la température (- 269,2°) cependant n'excède que de peu celle du 0 absolu. A de pareilles températures, le protoplasme devient plus rigide que le granit ou l'acier ; il ne contient plus de liquide ou de gaz, et pourtant... le principe vital est toujours là !
« On a soumis, dit de son côté L. Marmonier, des spores de bactéries pendant plus de 20 heures, à une température de - 250 degrés en les plongeant dans l'oxygène liquide, et l'on s'est aperçu que malgré cette dure épreuve, ils avaient conservé tout leur pouvoir germinatif. D'autres germes organiques ont été soumis pendant plus de 6 mois à la température de 200 degrés au-dessous de zéro, sans que leur puissance germinative ait été non seulement détruite, mais même altérée. Le temps, s'il agit seul, est également inoffensif sur la vitalité des germes. On a trouvé dans les sépultures romaines des bactéries, qui y étaient enfermées depuis 1800 ans, et se sont montrés parfaitement capables de germer. Plus récemment, on a constaté le pouvoir germinatif de bactéries recueillies sur des papyrus égyptiens. L'action du vide, ni de la sécheresse, ne semblent être dangereuses pour les germes de vie. Des graines de spores de mucosinées et d'autres bactéries peuvent séjourner pendant plusieurs années dans un tube où l'on fait le vide, sans perdre leur pouvoir de germer. »
Rappelons encore que jusqu'ici on n'a pu reproduire chimiquement par synthèse, que les seuls produits ou déchets de la Vie, mais non un être animé avec la puissance de développement qu'il enferme. « A l'aide des agents chimiques, dit Liebig, on pourra bien produire les éléments de la fibre musculaire, de la peau, des cheveux, etc.... mais on ne créera jamais un cheveu, une fibre, une cellule vivante. »

Appendice II. La mort douce

Dans le but d'acquérir la certitude qu'il y a des morts douces, M Georges Barbarin[134] s'est livré à une vaste enquête auprès d'un grand nombre de contemporains. Il s'est efforcé d'atteindre toutes

[134] *Le Livre de la Mort Douce.*

sortes de gens appartenant à tous les milieux sociaux, et se recommandant des tendances les plus diverses. C'est ainsi qu'il fut amené à interroger des médecins, des écrivains, des prêtres, des pasteurs, des biologistes, des hygiénistes des directeurs d'hôpitaux, des infirmiers et infirmières, des guérisseurs, des occultistes, des soldats, des hospitalisés, des rescapés et nombre de personnes des deux sexes, de toute condition et de tout âge. L'enquête a porté sur des malades, des anesthésiés, des empoisonnés et de nombreux accidentés (noyade, asphyxie, électrocution, chutes, blessures, etc.). La plupart de ces rescapés ont pu témoigner des sensations qui ont précédé l'instant où s'est trouvée obnubilée leur conscience de veille, instant dont ils ont conservé souvent un souvenir dépouillé de toute souffrance, bien au contraire !
Voici par exemple ce que l'on trouve dans les observations recueillies par l'auteur : « Je me suis senti pénétré d'une béatitude surnaturelle et tout le temps de ma chute il m'a semblé nager dans une mer de délices. Aucune angoisse, même une impression de bien-être. L'être se sent vide, léger, annihilé ! Il ne souffre pas, il ne se sent pas, il cesse d'exister pendant quelques instants. Tout était éclairé d'une lumière céleste et belle. Je n'éprouvais ni angoisse, ni peine ; même le souvenir d'événements tristes n'évoquait pas de chagrin. Des pensées belles et élevées dominaient, reliant les images isolées, et un repos divin me baignait tout entier au milieu d'une musique splendide. »

Nous compléterons ces quelques brèves citations empruntées à l'ouvrage de Georges Barbarin par les témoignages suivants : « Une de mes patientes, Mme Mac Nully, a relaté le Dr Thomas Mulligan, me donna l'impression d'être parfaitement morte pendant près de trois heures. Pourtant la « défunte » revint à elle et put faire le récit suivant, concernant le voyage qu'elle venait d'accomplir par-delà les frontières de la vie terrestre : « Pour commencer, tout était obscur. Ensuite, il me sembla que je glissais à travers l'espace sur d'interminables distances. Après un certain temps, je vis devant moi toute une région éclairée par une étrange lumière. Celle-ci allait croissant en intensité. Plus radieuse que celle du soleil, on pourrait la comparer à une flamme éblouissante pénétrant toute chose, et qui pourtant ne proviendrait d'aucun point déterminé de l'espace. Je me vis enfin au milieu d'une multitude de gens qui me souriaient et venaient à moi. Soudain, je vis ma mère et, auprès d'elle, un parent éloigné, mort depuis trente ans. Tandis que je m'entretenais avec eux, la lumière parut s'atténuer, s'éloigner... puis je me réveillai[135]. »

***

« Depuis plusieurs jours, je ne savais plus ce que c'était qu'avoir faim. Je vivais dans un état d'euphorie complet... Plus mon corps s'affaiblissait, se mourait, plus je sentais grandir en moi une vie mystérieuse, autrement puissante, autrement belle... Dans un corps qui déjà n'appartenait plus à la terre, il arrive qu'on comprenne, ou mieux, que l'on sente la réalité de certains mystères... Je puis dire que j'ai senti, moi, qu'il y a, derrière l'écran, vraiment quelque chose, et que ce que nous appelons la mort n'existe pas, car ce qui à nos yeux est la mort, c'est le commencement d'une autre vie, mieux, c'est la continuation de la vie[136]. »

***

« En songeant après coup à l'espèce d'agonie où j'étais entré sous les reflets de la vieille bouée, je me suis rendu compte combien la mort est une chose simple, je devrais même dire inexistante. La lutte que nous semblons lui opposer volontairement n'est qu'une série de réflexes inconscients,

[135] *Revue Spirite*, Juin 1925, p. 275, reproduit d'après *The Occult Review.*
[136] Éric de Bisschof *: Six ans d'aventures en jonque et en pirogue – Revue des Deux-Mondes*, 1er mars 1939, p. 150.

auquel notre « moi » pensant cesse très rapidement de prendre part. La fiction (sic) de l'âme quittant le corps traduit très bien cet état d'anesthésie psychique qui doit exister dans toute agonie et grâce à laquelle la mort n'est pas plus effrayante que le sommeil[137]. »

***

M. James Douglas a raconté ce qu'il ressentit alors qu'il était entre la vie et la mort. Porté d'urgence, et inanimé, dans une clinique, à la suite d'un grave accident, on lui fit au bras une injection hypodermique, trois docteurs l'entouraient, enfin il reprit connaissance et voici ce qu'il relata, concernant la période pendant laquelle il était, pour ceux qui le soignaient, dans le plus profond coma : « Je me sentais dans une sorte d'état permanent de gaîté et d'exaltation, et je constatais que je possédais tous les moyens d'observer, calmement, la nature de mes bavardages intérieurs et de mes pensées délirantes. Je me voyais comme en dehors de mon corps physique et j'étais le spectateur de mes tourments et de mes tortures. J'étais un critique froid et serein de tout ce qui se passait dans mon cerveau. Le dualisme, par ce qu'il avait de curieux et de nouveau, absorbait tout mon cerveau. J'arrivais peu à peu à la conviction que la destinée de mon enveloppe corporelle et de ce que contenait ma boîte crânienne ne me concernait pas sérieusement, et que quelque chose allait se passer pour eux, qui n'aurait pas de conséquence pour moi. Ce quelque chose c'était la réalité de ce fait : j'allais mourir. Maintenant que j'ai retrouvé mon état normal, je sais que, dans le processus de la mort qui vient, il n'y a rien qui puisse engendrer la terreur dans un cœur humain. Il est tout aussi simple de mourir que de naître. La seule différence est que vous n'êtes pas au courant de votre naissance, tandis que vous êtes superbement et splendidement averti de votre décès, intensément et vitalement intéressé au phénomène qui va se produire, et joyeusement disposé à vous mettre en route vers les magnifiques paysages qui vont ouvrir leurs perspectives...
Toute ma foi dans l'immortalité de la créature a pris une ampleur nouvelle depuis qu'une seconde fois je suis né par la toute grâce de la souffrance. Je sais qu'à ce moment, un sentiment, une connaissance d'une qualité plus élevée que toutes les connaissances et que tous les sentiments élèvent l'âme avec un calme merveilleux et la soutiennent. Voici la bonne nouvelle que j'apporte à ceux qui sont effrayés par l'idée de la mort. Bien ingrat est celui qui en a peur[138] ! »

Appendice III. La division septenaire

Comme nous l'avons dit[139], nous nous sommes référés, dans la première partie de ce volume, à la division septénaire, laquelle, vu les rapports étroits qui relient l'homme à l'Univers, intéresse – rappelons-le – aussi bien le Cosmos (Macrocosme) que l'individualité humaine (Microcosme).
La philosophie ésotérique postule l'existence d'un Divin Principe Universel[140] (Ensoph), racine de Tout, de qui tout provient, et en lequel tout retourne à la fin de chaque Grand Cycle[141] (un jour et une nuit de Brahma). C'est ce qu'exprime, en partie, ce fragment de l'Evangile selon St Jean :

[137] Henry de Monfred : *Les Secrets de la Mer Rouge*, p. 186.
[138] Reproduit dans la *Revue Spirite* (janvier 1926, p. 29), d'après le *Sunday Express*.
[139] Voir *ante*.
[140] Ou Aïn-Soph, ou En-Suph, qui trouve sa correspondance dans un grand nombre d'appellations telles que : l'Absolu, l'Abîme, l'Un, le Seigneur, l'Eternel, le Père inconcevable, l'Etre pur, Ehéjéh (« Je suis »), l'Existence en

« Dans le Principe était le Logos,
En Dieu était le Verbe,
Ainsi en était-il dans le Principe en Dieu.
Et tout ce qui devient est par Lui
Et rien de ce qui est devenu n'est devenu sans Lui[142] ».
De ce Divin Principe (l'UN) nous ne pouvons rien connaître. Comme le dit Salomon Ben Jehudah dans un poème cabalistique : « Tu es UN, la racine des nombres, – mais non point comme un élément de numération, car l'unité n'admet ni multiplication, ni forme, ni changement. Tu es UN, et les plus sages d'entre les hommes se perdent dans le secret de ton unité, car ils ne la connaissent pas. Tu es UN et ton unité ne diminue jamais, n'augmente jamais et ne peut changer. Tu es UN et aucune de mes pensées ne peut te fixer une limite ni te définir ».
Cet UN est l'éternel constructeur de l'Univers, produisant sans cesse, mais ne créant pas, car l'Univers qui se développe en sortant de sa propre essence n'est pas fait[143]. Son symbole, dit H. P. Blavatsky, « est la sphère sans circonférence, qui n'a qu'un seul attribut toujours actif, embrassant tous les autres attributs possibles ou imaginables, et cet attribut est : SOI-MÊME. C'est la Loi unique donnant l'impulsion aux lois immuables et éternelles manifestées dans le sein de cette Loi, qui ne se manifeste jamais parce qu'elle est absolue, et qui, dans ses périodes de manifestation est l'Eternel Devenir. »
Dans tout ce qui paraît, dit magnifiquement l'Abbé Alta : « C'est la pensée de Dieu qui se manifeste. Toutes les pensées de Dieu sont des forces puissantes sans doute, et plus créatrices que celles du génie humain ; et toutes les forces, toutes les lois, toutes les merveilles de la Nature sont des pensées de Dieu manifestées ; car la Nature est son poème à Lui ; et, plus puissant que nos poètes, il a non seulement créé des formes à ses pensées, mais il a donné à ces pensées, d'être, sous leurs manifestations extérieures, ce qu'elles sont en Lui ; des forces, encore des forces d'activité, de vie et d'intelligence, actionnées par Lui, unies à Lui encore, quoique distinctes de Lui ».
Périodiquement, et par une opération que nous ne pouvons concevoir, ce Divin Principe : la Divinité cachée, sort, par radiation ou par émanation, de son homogénéité subjective pour passer dans le plan de la manifestation objective. C'est le pouvoir mystérieux de l'Involution et de l'Evolution, la puissance créatrice omniprésente, la Divine Essence qui se trouve partout : dedans et autour de chaque atome, de chaque parcelle du Cosmos, visible ou invisible. Dans toutes les religions, dit un Initié, « nous trouvons cette Divinité cachée, qui constitue la base ; puis, le rayon qu'elle émet, et qui tombe dans la matière cosmique primordiale[144] : la première manifestation ;

---

soi, l'Existence pure, Dieu, le Tout, l'Omniprésent, l'Infini, l'Indéfinissable, l'Impensable, l'Inconnaissable, l'Inscrutable, l'Immuable, l'Inconditionné, Parabrahman, Ichvara, Atman, etc.

[141] Ainsi s'affirme, dès l'origine, la grande loi du rythme : aspir-expir ; diastole-cystole ; flux-reflux ; répulsion-attraction ; intériorisation-extériorisation ; avec ses aspects secondaires : loi des cycles, loi de polarisation, loi d'alternance (action-repos), etc. etc.

[142] Version de l'abbé Alta.

[143] Nous avons tendance à oublier que rien dans la nature n'apparaît tout fait, d'un bloc : ni la fleur, ni le fruit, ni la graine. La lumière du soleil vient-elle tout à coup ? L'obscurité tombe-t-elle soudainement sur nous ? Le printemps avec tout son feuillage nouveau éclate-t-il tout d'un coup ? De même en est-il des œuvres humaines : le plus somptueux vêtement tire son origine d'un brin de textile, résultant lui-même d'un processus naturel antérieur. Ainsi, toute chose s'avère comme le produit d'une évolution, d'un développement, d'une croissance, d'un épanouissement. Un couple humain apparaissant tout fait au Jardin d'Eden, est un pur non-sens.

[144] La matière n'est « primordiale » qu'au début de chaque nouvelle reconstitution de l'Univers. La matière *in abscondito*, comme disaient les Alchimistes, est éternelle, indestructible, sans commencement ni fin. Elle est considérée par les Occultistes orientaux comme l'éternelle Racine de Tout, la *Moulaprakriti* des Vedantins et le

ensuite le résultat androgyne, la double force abstraite, mâle et femelle[145], personnifiée : la seconde phase ; enfin, cette double force se divise, durant la troisième en sept forces appelées les Pouvoirs créateurs ». C'est, dit Yram, la « Garde d'honneur du Père[146] ».

Envisagé dans sa totalité, l'Univers manifesté comporte donc sept plans d'existence, ou de manifestation. Les mondes innombrables qui se rattachent à ces plans fondamentaux, possèdent chacun leur subjectivité et leur objectivité, leur espace et leur temps, leur état de conscience, leur densité et leur pesanteur. En d'autres termes, l'Univers apparaît comme l'œuvre commune de sept grands Êtres, ou Puissances, collaborateurs – ou plutôt Messagers – du Divin Principe Universel.

Leur existence apparaît sous des qualificatifs divers dans les systèmes philosophiques et dans les religions. Qu'il suffise de rappeler ici : Les sept Primordiaux, les sept Pouvoirs créateurs, les sept Esprits de la Présence, les sept Flammes qui brûlent devant le trône de Dieu, les sept Constructeurs, les sept Fils de la Lumière, les sept Gouverneurs, les sept Logoï, les sept Esprits planétaires, les sept Grands Êtres, les sept Anges de la Présence, les sept Dieux supérieurs, les sept Régents, les sept Anupadakas, les sept Dyanis, les sept Richis, les sept Rayons, les sept Etoiles, les sept Forces magiques, les sept Archanges[147], les sept Planètes sacrées, les sept Pouvoirs, les sept Amshaspands, etc. etc.

De ces sept Primordiaux, Chefs suprêmes de la hiérarchie des Constructeurs, émane, ou irradie, tout ce qui existe dans le plan de la manifestation, en sorte que l'on peut dire que notre Univers est, dans un certain sens, construit sur le chiffre sept. Chiffre que les Pythagoriciens considéraient comme un nombre religieux et parfait (télesphoros). « Les sept Pouvoirs de la nature terrestre et solaire, dit H.P. Blavatsky, ainsi que les sept Grandes Forces de l'Univers, procèdent et évoluent suivant sept tons, qui sont les sept notes de l'échelle musicale ».

Svabbavat des Bouddhistes, bref, l'Essence ou Substance divine ; ses radiations sont périodiquement agrégées en des formes graduées, depuis le pur Esprit jusqu'à la Matière grossière.

[145] Une voix de l'Au-Delà (*Lettres de Pierre*) dit, parlant de cette Force androgyne : « Oui, ainsi que je te l'ai dit, la nature de Dieu exprimée est à la fois masculine et féminine ».

[146] Yram : *L'Evolution dans les mondes supérieurs*.)

[147] Désignés dans la tradition juive par les termes : Michel, Gabriel, Raphaël, Uriel, Zadkiel, Chamuel, Zophiel.

LA DIVISION SEPTENAIRE

Tradition Hébraïque	Emm-Swedenborg	Anthroposophie (Rudolph Steiner)	Occultisme Hindou	Yoghisme	Théorie gréco-romaine	Philosophie et religion	Mystique occidentale	Spiritisme	Théorie du Dr Baraduc	St de Guaita	Théosophie	Mystique rosicrucienne (Max Heindel)	D'après: A. Kingsford
Yeshida		Homme-Esprit	Atma	Esprit	Spiritus (Nous)	Esprit divin	Esprit		Esprit divin	Esprit pur	Esprit pur Soi supérieur	Esprit divin	Esprit (divin)
Chayah		Esprit de Vie	Buddhi	Ananda-Maya-Kosha	Mens (Dianoia)	Ame spirituelle	Ame angélique	Esprit	Esprit angélique	Ame humaine, volitive et plastique se subdivisant en: Ame intelligente et spirituelle.	Ame spirituelle	Esprit vital	
Neshamah	Ame (cause formelle ou informante du corps)	Moi spirituel / Ame de conscience	Manas: Supérieur / Inférieur	Vignana Maya-Kosha	Manes (Phasma)	Ame humaine	Ame intelligente		Ame spiritique des morts	Ame passionnelle, logique et compréhensive	Corps causal	Esprit humain	
Ruach		Ame d'entendement (ou de raison)	Kama Rupa	Mano-Maya-Kosha	Imago (Eidolon)	Ame animale	Ame animale		Ame humaine Psycho-physique volontaire, libre des vivants.	Ame instinctive et impulsive.	Corps mental	Intellect	
							(Ame sensible de Lacurie)	Périsprit					
Nephesh	Limbe (cause instrumentale ou force morphogénique)	Ame de sentiment (ou âme-sensibilité / Corps de sensation (ou corps astral)	Linga Sharira	Prana-Maya-Kosha	Umbra (Skia)	Ame astrale	Corps astral. Corps sidérique (Paracelse) Périsprit (Evestrum)		Ame physique animale, instinctive formatrice.	Corps astral	Corps astral	Corps du désir	
Nephesh — Chaginii		Corps de Vie (ou corps éthérique)	Prana ou Jiva		Anima (Psyché)	Force vitale	Mumie, Archée	Double	Vitalité, sensibilité animique réflective et plastique, nutrition du corps.	Corps physique: phosphorescent (vitalité)	Double éthérique	Corps vital	
Gaph	Corps (cause matérielle)	Corps physique	Rupa	Anna-Maya-Kosha	Corpus (Sóma)	Corps matériel	Corps matériel	Corps matériel	Corps matériel	matériel (Sarcosóme)	Corps physique	Corps physique	Corps (matériel)

L'Ego — Le Trait d'Union — La Personnalité

Ame: Anima divina (Neshama) Réceptacle de l'Esprit Divin. — Anima bruta (Ruach) L'intellect terrestre — L'ombre astrale. (Nephesch)

CONSTITUTION OCCULTE DE L'HOMME

Tableau des Correspondances entre divers Systèmes et Ecoles

« Sept lettres sonores chantent mes louanges,
A moi le Dieu immortel, la Divinité toute puissante[148] »

Ce n'est certainement pas le fait du hasard qui veut que nous trouvions – dès les temps les plus reculés, et jusqu'à nos jours – des expressions telles que celles-ci : Les sept périodes, les sept rondes, les sept chaînes, les sept races, les sept créations, les sept voies, les sept vases sacrés, les sept branches du chandelier, les sept feux, les sept lois, les sept sons, les sept couleurs, les sept plaéïades, les sept clés, les sept tonnerres, les sept églises, les sept péchés capitaux, les sept vertus cardinales, etc., etc.

A chacun des grands Devas, ou Messagers Divins, reviendrait ce que nous pourrions appeler une *région du Cosmos*. Assignée à son activité, la substance dont est composée cette région constitue la matière dans laquelle s'exerce cette activité. Mais en outre de la région qui lui est propre, chacun d'entre Eux est représenté dans le domaine des six autres, par une subdivision sur laquelle son influence agit plus particulièrement, en sorte que chacun des sept grands Pouvoirs créateurs exerce en réalité une action à travers la totalité des sept grands Plans cosmiques. Ces Êtres sublimes participent au mouvement créateur universel, chacune de leurs vibrations, dit une voix de l'Invisible, « est un levier d'une puissance inconcevable au concept humain ».

Les lecteurs au courant de l'Occultisme savent que l'Ecole théosophique admet la division septénaire. Il est facile de trouver les points de concordance entre cet enseignement et les conceptions dont nous avons fait état dans la première partie de ce volume. Malgré des différences de terminologie et des modifications de détail, les idées essentielles s'y retrouvent.

Il est plus ardu de découvrir les concordances avec l'Arbre Séphirotique (l'Arbre de Vie) des Cabalistes. On sait que cet Arbre (Otz Chiim) est une représentation diagrammatique de l'Univers, lequel serait, en fait, une forme-pensée projetée par l'Esprit Divin. « L'Arbre, dit Dion Fortune, peut être comparé à l'image d'un songe né de la subconscience divine, et donnant un sens dramatique à ce contenu subconscient. En d'autres termes, l'Univers est le produit finalement conscient de l'activité mentale du Logos, et l'Arbre est la reproduction symbolique du contenu brut de la Conscience divine et des moyens par quoi l'Univers a reçu l'être[149] ».

C'est une conception analogue que nous trouvons sous la plume de Sir James Jeans, l'éminent physicien, lorsqu'il dit : « L'Univers ressemble de plus en plus à une grande Idée, et non pas à une grande machine. Il apparaît peu à peu que la matière pourrait bien être une création et une manifestation de l'esprit. »

Les Séphiroth, au nombre de dix, symbolisent sur l'Arbre, les Emanations divines successives qui président à l'évolution créatrice. Le double aspect : Mâle (Positif) et Femelle (Négatif) de la création y est représenté par les deux piliers de droite (+) et de gauche (–), avec, au centre, le pilier de l'équilibre. Sur le pilier de droite (pilier de la Miséricorde) sont disposées, de haut en bas, les Séphiroth : Chokmah, Chesed, Netzach ; sur le pilier de gauche (pilier de la Sévérité) : Binah, Géburah, Hod ; sur le pilier du centre (pilier de l'Equilibre) : Kéther, Tiphèreth, Yesod, Malkuth. Chaque Séphire est, en premier lieu, un Chakra (ou Centre) mondial ; en second lieu, une légion d'êtres angéliques : Devas ou Archons, Principautés ou Pouvoirs (selon la terminologie employée) ; troisièmement, une conscience archangélique, ou Trône ; et quatrièmement, un aspect spécial de la Divinité : Dieu, tel qu'il est dans son être total, derrière les

[148] Vers d'un poète grec.
[149] Cf. Dion Fortune : *La Cabale mystique*.

Voiles de l'Existence Négative (En-Soph). Les Cabalistes partent d'un début qu'ils nomment Kéther[150], la première Séphire, symbolisée par le nombre UN, l'Unité, et par le point au centre du cercle. Derrière ce symbole, ils tracent les trois Voiles de l'Existence Négative. Kéther représente donc la forme de Dieu la plus transcendante que nous puissions concevoir. Son nom est Ehéjéh, traduit par « Je suis », c'est l'Existence en soi, l'Existence pure, incompréhensible à la conscience humaine non éclairée. L'origine des choses est inaccessible ; si loin que nous poussions notre enquête sur les origines du monde manifesté, nous trouvons une existence antérieure. C'est seulement « lorsque nous consentons à laisser tomber le Voile de l'Existence Négative, sur le chemin qui remonte à nos origines, que nous trouvons un arrière-plan, derrière lequel une Cause Première devient perceptible. Et cette Cause Première n'est point sans origine ou racine, c'est une Apparence Première sur le plan de la manifestation. Jusque-là, sans plus, l'esprit peut aller, *mais nous devons nous souvenir que des esprits humains différents peuvent remonter plus ou moins haut ; que, pour certains, le Voile est ouvert à tel endroit, pour d'autres à tel autre endroit*[151] ».
Hiérarchiquement, les Séphiroth se distribuent selon quatre mondes : Le monde Aziluth (Kéther) ; le monde Briah (Chokmah, Binah) ; le monde Yetzira (Chesed, Géburah, Tipereth, Netzach, Hod, Yesod) ; le monde Asiah (Malkuth). (Toute chose, disent les Cabalistes, trouve son origine en Kéther, et s'achève en Malkuth (la Terre).
Les correspondances entre ces conceptions et la division septénaire de l'Ecole théosophique peuvent, croyons-nous, s'établir comme suit :

<table>
<tr><th colspan="2">THÉOSOPHIE</th><th colspan="2">CABALE</th></tr>
<tr><td>Archétype</td><td>Atma</td><td>Aziluth</td><td>Monde des Archétypes (Monde divin)</td></tr>
<tr><td rowspan="2">Créatif ou Intellectif</td><td>Buddhi</td><td rowspan="2">Briah</td><td rowspan="2">Monde créateur</td></tr>
<tr><td>Manas Sup.</td></tr>
<tr><td rowspan="2">Formatif</td><td>Manas Inf.</td><td rowspan="2">Yetzira</td><td rowspan="2">Monde formateur</td></tr>
<tr><td>Astral</td></tr>
<tr><td rowspan="2">Physique</td><td>Ethérique</td><td rowspan="2">Asiah</td><td rowspan="2">Monde matériel</td></tr>
<tr><td>Physique</td></tr>
</table>

Chacun des sept plans de manifestation trouve sa correspondance, aussi bien dans les sept chaînes (en possession chacune d'une planète physique, visible) que dans l'homme, et c'est dans ce fait que réside la clé des influences astrales, autrement dit, la base rationnelle de l'Astrologie, et ceci explique aussi, dans une certaine mesure, les tendances innées : la monade originelle de chaque homme appartenant à l'un ou à l'autre de ces sept Centres générateurs. De cet arcane, découle également l'extraordinaire complexité de l'entité humaine ; complexité qui apparaît nettement lorsqu'on examine le tableau ci-joint sur lequel nous avons représenté un certain nombre de conceptions, anciennes et modernes, relatives à la constitution occulte de l'homme.

[150] La Séphire Kéter (ou Khéter) est appelée la « Couronne » ; elle a encore six autres noms – en tout sept. Ces noms sont : 1, Kéther. 2, L'Agé. 3, Le Point. 4, La Tête blanche. 5. La Longue face. 6, La Hauteur inscrutable. 7, Ehéjéh.
[151] Dion Fortune, loc. cit.

Il est vrai que les sept Principes, ou Attributs, n'y apparaissent pas toujours ; certaines Ecoles en réduisent le nombre par concentration, d'autres augmentent les subdivisions. Mais, en réalité, derrière ces variantes, apparaît, plus ou moins nettement, une conception uniforme. Il est certain que la plus grosse difficulté, lorsqu'on cherche à établir les concordances, provient non seulement de la diversité des langues employées par les auteurs, mais surtout de la confusion qui résulte de l'utilisation de termes dont la valeur et le sens varient d'un auteur à l'autre. C'est ainsi qu'une véritable anarchie apparaît notamment dans l'application de mots tels que : *Individualité, Personnalité, Soi, Moi, Monade, Ego, Esprit, Ame,* etc.

Il semble en particulier que les psychologues d'Occident n'aient pas su établir la distinction entre les termes Individualité et Personnalité, et pourtant la note, peut-être fondamentale – donc indispensable – pour comprendre la philosophie ésotérique, réside dans cette différence[152]. Une confusion, également funeste à la juste compréhension de certains enseignements, résulte du fait que la plupart des auteurs emploient indifféremment les mots : *Esprit* et *Ame.* Nous n'entendons pas nous appesantir ici sur ces diverses définitions, il y faudrait un volume ! Bornons-nous à souligner combien il est nécessaire, pour éviter de graves erreurs, d'être au clair sur ce que l'on désigne par Esprit, et Ame.

« Il faut, dit une voix de l'Au-Delà[153], comprendre que l'Ame est en quelque sorte un corps, une forme. C'est un corps comme le corps sorti de la poussière, bien que ses éléments au lieu d'être passagers soient indestructibles. Cette flamme qui éclaire et réchauffe, c'est l'Esprit : partie si immatérielle de nous-même que la Bible l'a comparée au « Souffle de Dieu ». Dieu, qui est Esprit (d'une spiritualité que nous sentirons seulement au face à face avec Lui) mit en nous le souffle de ce Tout, unique dans son immatérialité, qui constitue Sa forme (en admettant que l'on puisse parler de la forme de Dieu !) et ce Souffle, c'est notre esprit, ou, pour mieux dire, la vie de notre esprit, ce qui dépasse encore l'esprit proprement dit. En résumé, il faut distinguer entre l'Ame et l'Esprit, mais l'âme et l'esprit ne peuvent pas se disjoindre. »

Et ceci est absolument conforme à la philosophie ésotérique qui affirme avec force que l'Esprit (le Père en secret, dont parle Jésus) ou Atman, est l'Essence Divine, sans corps ni forme, impondérable, invisible et indivisible, qui adombre seulement le mortel ; ce qui entre dans l'homme et envahit le corps tout entier n'étant que les rayons omniprésents, ou la Lumière qui rayonne à travers Buddhi (Christos) : véhicule et émanation directe de l'Esprit.

Il serait à souhaiter que les Théosophes de langue française adoptassent la classification des Principes et des Attributs telle qu'elle a été donnée par H. P. Blavatsky[154]. Nous la reproduisons ici à toutes bonnes fins.

Division théosophique : 1) Atma [Esprit]. Un avec l'Absolu, dont Atma est la radiation. 2) Buddhi [Ame spirituelle] (Véhicule de l'Esprit pur et universel). 3) Manas [Principe dont les fonctions sont doubles] (Mentalité, Intelligence ; c'est-à-dire, intelligence humaine supérieure, dont la lumière ou la radiation relie la monade à l'homme mortel, pour la durée de la vie. L'état futur de l'homme et sa destinée karmique dépendent de la tendance de Manas à descendre vers Kama Rupa, le siège des passions animales, ou à s'élever vers Buddhi, l'Ego spirituel ; dans ce cas, la conscience supérieure des aspirations spirituelles et individuelles de l'Intelligence (Manas) s'attache à Buddhi qui l'adombre pour former l'Ego destiné au bonheur dévakhanique). 4) Kama Rupa [Siège des désirs et des passions de l'animalité] (Centre de l'homme animal, où se trouve la

---

[152] *L'Individualité* (immortelle et unique), tel un acteur, remplit plusieurs rôles sur la scène de la vie ; chacun de ces rôles successifs peut être considéré comme une de ses Personnalités (temporaires). Si l'on prend l'image du collier, le cordon représente l'Individualité, et les perles, les Personnalités.

[153] Cf. Lettres de Pierre (*message médiumnique* des 15-16 décembre 1918).

[154] *La Clef de la Théosophie.*

ligne de démarcation qui sépare l'homme mortel de l'entité immortelle). 5) Linga Sharira [Corps astral] (le Double ou fantôme). 6) Prana [Vie, ou principe vital] (nécessaire seulement aux principes 4, 5 et 7 ; c'est-à-dire aux fonctions dépendant du Manas inférieur, autrement dit à toutes les fonctions qui ne concernent que le cerveau (physique).
Définitions théosophiques : Le Soi Supérieur : Atma le rayon inséparable du SOI UNIQUE et universel. (C'est plutôt Dieu au-dessus de nous que Dieu en nous). L'Ego spirituel et divin : L'âme spirituelle, ou Buddhi, dans son étroite réunion avec Manas, le principe de l'intelligence, sans lequel ce n'est point du tout un Ego, mais simplement le véhicule atmique. L'Ego supérieur, ou intérieur : Manas, le principe de l'intelligence ; devient l'Ego spirituel lorsqu'il est complètement uni à Buddhi. C'est l'Individualité permanente, ou l'Ego réincarnant. L'Ego inférieur ou personnel : l'homme physique uni à son Soi inférieur c'est-à-dire les passions, les instincts et les désirs animaux. C'est la « fausse personnalité » composée du Manas inférieur, qui, conjointement avec Kama Rupa, le Double, Prana et le Corps forme cette Personnalité passagère que représente chaque incarnation terrestre.

Appendice IV. La corde d'argent

L'existence de la *Corde d'Argent* était connue de l'auteur de l'Ecclésiaste. Nous y lisons, en effet, au Chapitre XIII : « ... Avant que la Corde d'Argent se rompe, que le vase d'or se brise, que la cruche se casse sur la fontaine et que la roue se rompe sur la citerne ; avant que la poudre retourne dans la terre, comme elle y avait été, et que l'esprit retourne à Dieu qui l'a donné. »

***

« Quand les véhicules supérieurs ont quitté le corps physique, ils lui sont encore reliés par une corde mince, brillante, argentée, ayant une forme analogue à deux six, l'un droit et l'autre renversé, réunis par l'extrémité de leurs boucles. Une de cette extrémité est attachée au cœur par *l'atome-germe*, et c'est la rupture de cet atome qui cause l'arrêt du cœur. La corde elle-même n'est pas brisée avant que le panorama de la vie, contenu dans le corps vital, n'ait été passé en revue. La Corde d'Argent se rompt au point où les deux six sont réunis ; une moitié reste avec le corps physique et l'autre avec les véhicules supérieurs. A partir du moment où la corde se brise, le corps est complètement mort[155]. »

***

« Le *Fil d'Argent* paraît être constitué par les forces vitales qui circulent entre l'Ego, le corps subtil et le corps physique ; il est un des moyens de communication entre le Soi, ou Ego immortel, dans le corps mental, le corps émotionnel et le corps physique. Une fois le fil brisé, une partie de ces forces revient vers le véhicule physique, l'autre se retire dans les véhicules subtils[156]. »

***

[155] Max Heindel : *Cosmogonie des Rose-Croix ou Philosophie Mystique Chrétienne* ; Traduction française, Paris, Leymarie, 1925, p. 101.
[156] Geoffroy Hodson, dans *World Theosophy*, juillet 1933.

« Il ne faut pas s'imaginer que le Cordon d'Argent soit une attache physique, dans le sens purement matériel du mot, ni qu'il présente une ressemblance avec le cordon ombilical unissant, par l'intermédiaire du placenta, le corps physique de la mère à celui de l'enfant. Le Cordon d'Argent consiste en une vibration de l'éther, sous forme d'ondes extrêmement rapides (comme le sont, par exemple, les ondes lumineuses) qui établissent un courant continu entre le corps physique et le corps éthérique. Bien que nous ignorions encore aussi bien son point d'origine exact dans le corps physique que son point d'attache au corps éthérique, il est plus que probable qu'il dépend du système nerveux. C'est la rupture du Cordon d'Argent qui constitue la mort[157]. »

***

« Lorsque le corps astral, dit Sylvan Muldoon[158], est éloigné de 10 centimètres du corps physique, la Corde d'Argent présente une épaisseur de 4,2 centimètres ; à 3 mètres de distance, cette épaisseur est de 2 centimètres, à 5 ou 6 mètres, elle n'est plus que de trois quarts de centimètre. La Corde d'Argent n'a pas les caractères d'une corde, mais apparaît plutôt comme une sorte de tuyau. La force qui s'y écoule n'est pas donnée par la corde elle-même, mais semble passer à travers elle. La Corde d'Argent est certainement extensible. »

***

« Les travaux de Muldoon et d'autres autorités en la matière nous apprennent que cette Corde d'Argent n'est pas un lien d'attache, ni une corde élastique ; elle n'est pas davantage un tuyau tel que le cordon ombilical qui conduit le sang de la mère au fœtus. Il serait plus exact de la définir comme une ligne de force, ou un champ magnétique comparable à celui qui entoure un électro-aimant. Distribuez de la limaille de fer sur votre table, et imaginez qu'il existe au plafond un fort électro-aimant. Etablissez le circuit, et les fragments de limaille se précipiteront vers ce dernier : coupez le circuit, et ceux-ci retomberont sur la table. Cette chute ressemble exactement à la rupture ou au détachement de la Corde d'Argent. A la mort, le courant psychique (un courant électro-magnétique) est rompu entre le corps spirituel et le corps physique.
L'opinion générale s'accorde à dire que la Corde d'Argent est reliée au corps par la tête, ou par le plexus solaire. De nombreuses illustrations ont été faites, qui montrent le corps spirituel se détachant du corps physique, où l'on voit la Corde d'Argent passer par la tête. De telles images illustrent le livre de Muldoon et se trouvent également dans un autre livre de valeur : *Spirit Intercourse*, par Hewat Mackenzie. Personnellement, je suis convaincu que la Corde d'Argent doit être en contact avec l'ensemble du système nerveux central. Les expériences du Docteur Crawford, de Belfast[159] ont établi incontestablement, que les *bâtons psychiques* pouvaient provenir de n'importe quelle partie du corps. Il est important de noter que ce ne sont nullement les *bâtons ectoplasmiques* ou les *bâtons psychiques* qui soulèvent les tables ou les objets, mais la force qui passe à travers ces bâtons. Nous pouvons en conclure que la Corde d'Argent n'est qu'une des nombreuses lignes de force, ou simplement une des nombreuses lignes d'émanation que nous manipulons inconsciemment, et d'une manière inconnue[160]. »

---

[157] Dr G. Lindsay-Johnson : *Le Cordon d'Argent de la Vie – L'Astrosophie*, Mai 1938, p. 213.
[158] Sylvan Muldoon : *The projection of the astral Body*.
[159] W. J. Crawford : *The reality of psychic phenomena*. – *Experiments in psychical science*. – *The structures at the Goligher Circle*. Traduction française par René Sudre : *La mécanique psychique*, Paris, Payot, 1923.
[160] Rev. William A. Reid : *La Corde D'argent*. – *L'Astrosophie,* avril 1935, p. 178.

Appendice V. Le dédoublement, bilocation

Pendant le sommeil normal, alors que le corps de chair repose sur sa couche, vitalisé par le double éthérique, le corps astral (corps du désir) s'évade de sa gaine matérielle, provoquant une obnubilation temporaire des sens. C'est à cette évasion du corps astral qu'est due l'insensibilité concomitante à l'état de sommeil. Mais cette extériorisation, toute naturelle lorsqu'il s'agit de cet état particulier (que nous connaissons tous), peut être provoquée par des moyens artificiels : passes magnétiques, anesthésiques, etc., ou se produire spontanément, sans que soit intervenue la volonté du sujet. Certaines personnes sont plus aptes que d'autres à produire ce dédoublement, il en est même qui, par un entraînement spécial, arrivent à le provoquer volontairement. On a constaté aussi que le phénomène pouvait être produit inconsciemment à la suite d'une émotion violente, d'un désir intense, d'une vive anxiété, d'une déficience nerveuse, d'une sous-alimentation prolongée, etc.
De très nombreux cas de dédoublement ont été rapportés. On peut les classer grosso-modo en deux grandes catégories :
1. Dédoublements inconscients, involontaires.
2. Dédoublements conscients, volontaires.

Nous reproduisons ici un certain nombre de cas, qui seront, pensons-nous, suffisants pour établir la réalité du phénomène. Signalons que le double extériorisé a pu être fixé maintes fois sur la plaque photographique. Nous avons eu en mains plusieurs documents de ce genre, dont quelques-uns tout à fait remarquables. De l'existence de ce double, découle la compréhension de presque toutes les manifestations dont s'occupent les Métapsychistes, les Occultistes, les Spirites, etc. Alors ce qui était obscur s'illumine, aux ténèbres succède la clarté ; car en cela réside réellement la clé qui ouvre bien des portes ! Il n'est pas un Mage qui ne le sache et ne s'en serve.

A. Dédoublements spontanés, involontaires
En 1845, existait en Livonie, à 58 kilomètres de Riga et à 6 kilomètres de la petite ville de Volmar, un Institut pour jeunes filles nobles, désigné sous le nom de : Pensionnat de Neuwelcke.
Le nombre des pensionnaires, presque toutes de familles livoniennes nobles, s'élevait à 42 ; parmi elles, se trouvait la seconde fille du baron de Güldenstubbe, âgée de 13 ans.
Il y avait, entre autres professeurs, une maîtresse de français, Mlle Emilie Sagée, née à Dijon. Elle avait le type du nord : c'était une blonde à très belle carnation, avec des yeux bleu clair, élancée, de taille un peu au-dessus de la moyenne ; elle avait un caractère aimable, doux et gai ; elle était intelligente et d'une parfaite éducation ; sa santé était bonne. Les directeurs se déclaraient entièrement satisfaits de son enseignement. Elle était alors âgée de 32 ans. Peu de semaines après son entrée dans la maison, de singuliers bruits commencèrent à courir sur son compte par les élèves. Quand l'une disait l'avoir vue dans telle partie de l'établissement, une autre assurait l'avoir rencontrée ailleurs au même moment, disant : « Mais non, cela ne se peut, je viens de la croiser dans l'escalier », etc. On crut d'abord à des erreurs, mais comme le fait ne cessait de se produire, les jeunes filles commencèrent à en parler. Les professeurs déclarèrent que tout cela n'avait pas le sens commun et qu'il ne fallait pas y attacher la moindre importance. Mais les choses ne tardèrent pas à se compliquer.
Un jour qu'Emilie Sagée donnait une leçon à treize de ces jeunes filles, parmi lesquelles Mlle de Güldenstubbe, et que, pour mieux faire comprendre sa démonstration, elle écrivait le passage à expliquer au tableau noir, les élèves virent tout-à-coup, à leur grande frayeur, deux demoiselles Sagée, l'une à côté de l'autre. Elles se ressemblaient exactement, et faisaient les mêmes gestes.

Seulement, la personne véritable avait un morceau de craie à la main et écrivait effectivement, tandis que son double n'en avait pas et se contentait d'imiter les mouvements qu'elle faisait pour écrire. De là, grande sensation dans l'établissement, d'autant plus que toutes les jeunes filles sans exception avaient vu la seconde forme et étaient parfaitement d'accord dans la description qu'elles en faisaient.

Mais l'incident le plus remarquable fut certainement le suivant : Un jour, toutes les élèves, au nombre de 42, étaient réunies dans une même pièce et occupées à des travaux de broderie. C'était une grande salle, au rez-de-chaussée, avec quatre grandes fenêtres ; les pensionnaires étaient toutes assises devant la table et pouvaient voir ce qui se passait dans le jardin ; tout en travaillant, elles voyaient Mlle Sagée occupée à cueillir des fleurs non loin de la maison. A l'extrémité de la table se trouvait une autre maîtresse chargée de la surveillance, et assise dans un fauteuil de maroquin. A un moment donné, cette dame s'absenta et le fauteuil resta vide. Mais ce ne fut que pour peu de temps, car les jeunes filles y aperçurent tout-à-coup la forme de Mlle Sagée. Aussitôt, elles portèrent leurs regards vers le jardin et la virent toujours occupée à cueillir des fleurs ; seulement, ses mouvements étaient devenus plus lents et plus lourds, pareils à ceux d'une personne qui serait accablée de sommeil ou épuisée de fatigue. Elles portèrent de nouveau leurs yeux vers le fauteuil, où le double était assis, silencieux et immobile. Quelque peu habituées à ces étranges manifestations, deux des élèves les plus hardies s'approchèrent du fauteuil et, touchant l'apparition, crurent y rencontrer une résistance comparable à celle qu'offrirait un léger tissu de mousseline ou de crêpe. L'une osa même passer au-devant du fauteuil et traverser en réalité une partie de la forme. Malgré cela, celle-ci dura encore un peu de temps, puis s'évanouit graduellement. On observa aussitôt que Mlle Sagée avait repris la cueillette de ses fleurs avec sa vivacité habituelle. *Les 42 pensionnaires constatèrent le phénomène de la même manière*[161]. »

***

« Au mois de septembre dernier, dit M. W. Stead, l'illustre publiciste anglais, Mme A., étant en visite chez sa mère dans le voisinage de Z., je lui demandai si elle ne viendrait pas le dimanche à l'église congrégationnelle, que je fréquentais régulièrement. Mme A. s'était montrée surprise que j'allasse deux fois à l'église le dimanche, et ceci m'avait invité à lui conseiller de venir voir par elle-même si c'était vraiment perdre son temps. En ce mois de septembre 1895, un dimanche matin, Mme A. vint à l'église avec un petit manteau bleu et une coiffure qui lui allait très bien. Son aspect était frappant et l'originalité de sa mise attirait beaucoup l'attention. Bien des personnes demandèrent qui était cette étrangère dont l'aspect original fit impression sur tout le monde.

Peu de temps après, Mme A. tomba malade. Elle était sujette à des crises qui la prenaient subitement dans la rue ou dans l'omnibus. Elle donna des inquiétudes, et il lui fut formellement recommandé de ne pas sortir sans être accompagnée. Je la vis le 7 ou le 8 octobre. Elle semblait au plus mal, mais me dit que le dimanche soir, 6, elle avait été saisie, sans savoir ni pourquoi ni comment, d'un désir presque irrésistible d'assister au service de notre église. « Promettez-moi, lui dis-je, que vous ne songerez pas à une pareille folie. Vous êtes à peine capable de faire un pas, et si vous vouliez faire ce voyage, vous auriez probablement une crise de nerfs dans l'église ; et ce serait une belle affaire ! ». « Oh ! Je n'y serais pas allée, dit-elle, seulement le désir était très fort. Mais je vous promets que si cette envie me reprenait, je n'irais pas. Je puis vous le garantir de façon absolue ».

[161] Camille Flammarion : *La mort et son mystère*, II. p. 46.

Dans la semaine, j'appris qu'elle avait essayé de faire quelques visites rue d'Oxford et qu'elle s'était trouvée subitement si mal, qu'elle avait eu beaucoup de peine à regagner sa demeure.
Le dimanche soir, 13 octobre, pendant qu'on chantait le premier hymne, je vis une personne en noir se glisser rapidement le long de la nef et prendre la même place, près du chœur, que celle occupée par Mme A., le 29 septembre. Nous étions au premier rang, dans la galerie. « Mon Dieu ! pensais-je, on dirait Mme A. Mais ça ne peut pas être elle, bien entendu. » Au même moment, elle prenait place dans le banc, et je la reconnus. C'était bien Mme A. Elle ne se tînt pas debout pendant le chant, mais resta seule, assise dans le banc, près de la nef latérale. Un membre de la congrégation lui offrit un livre de prières, qu'elle prit, mais sans l'ouvrir. Alors l'ouvreuse lui remit un autre volume qu'elle saisit aussi d'un air distrait et qu'elle posa devant elle sur l'appui. Pendant, tout le service Mme A. resta assise, jusqu'au dernier hymne qu'elle écouta debout. Pendant le second et le troisième hymne, elle leva quelquefois son psautier, mais ne parut pas prendre part au chant. Durant le sermon, elle était si livide, que je pensai vraiment qu'elle traversait une de ses crises.
Au moment de la quête, le quêteur avança sa boîte devant elle. Je remarquai qu'elle ne donna rien... Après le dernier verset de l'hymne final, elle posa brusquement son psautier et, descendant rapidement la nef, elle disparut. J'avais eu le temps de la voir bien en face, de reconnaître tous ses traits. Elle ne fit aucun signe de reconnaissance. Au dîner, mon troisième fils remarqua que Mme A. avait été à l'église. Le lendemain matin, ma fille aînée dit qu'elle avait vu Mme A., la veille au soir, et que mon fils aîné avait fait quelques remarques sur la rencontre qu'il avait faite de Mme A. en revenant de l'église. Mon plus jeune garçon, qui, lui, n'avait pas été au service religieux, dit alors que son ami W. était venu à la maison et avait fait de lui-même la remarque que Mme A. s'était rendue à l'église. Le lundi matin, je reçus une lettre de Mme A., commencée le dimanche matin et finie le dimanche soir, à 9 heures. La voici :
Cher ami,
J'ai été si atrocement malade pendant deux heures, que j'ai prié ma sœur d'aller chercher le médecin. J'aurais bien donné cent francs pour être débarrassée de cette horrible crise. Sérieusement, j'ai cru ma dernière heure arrivée. Le médecin m'a donné une drogue qui m'a fait un bien énorme ; une espèce de narcotique qui m'a calmée et m'a fait dormir paisiblement. Je voudrais tant vous voir demain... Le docteur a dit à Mme B. que j'étais vraiment très mal et que je devrais suivre un traitement... »

Cette lettre n'indiquait certes pas qu'elle avait été à Z., à l'église, le dimanche soir. En relisant une troisième fois sa lettre, j'eus tout-à-coup l'idée que la dame en noir pouvait bien avoir été son double. Je ne pouvais douter un instant de l'identité de la personne que j'avais vue. C'était sa tournure, ses traits, ses mouvements, sa mise gracieusement originale. Les becs de gaz avaient été réparés et la lumière était d'un éclat presque excessif. Mme A. était restée en plein sous cette lumière pendant une heure et demie, en vue d'une réunion de plusieurs centaines de personnes et, pour que toute erreur fut rendue impossible, alors qu'on chantait le dernier cantique, elle descendit, la tête haute, le bas-côté de l'église, faisant ainsi face à tous les fidèles.
Après le lunch, je pédalai jusqu'à Bayswater : « Comment va Mme A. ? » demandai-je à la gouvernante. « Un peu mieux. Hier, elle a été bien mal ; elle n'a pas du tout quitté la maison ». « Vous en êtes tout à fait certaine ? ». « Tout à fait. Le docteur est venu ; elle est allée se coucher ». « Mme B. était-elle là ? » Et sur la réponse affirmative de la gouvernante, je demandai à la voir. Mais je trouvai d'abord Mme A., elle-même, étendue sur une chaise-longue, au salon. Elle avait l'air aussi spectrale que le soir précédent. Je lui demandai si elle était sortie la veille. Elle me répondit que non, qu'elle n'avait pu quitter le lit jusqu'à trois heures, et qu'après une

terrible crise le docteur lui avait administré un remède, et qu'elle était retournée se coucher vers sept heures. Elle avait dormi jusqu'à neuf heures. « Pourquoi me demandez-vous cela ? ». Je lui dis que nous l'avions vue à Z., la veille au soir, entre sept heures et huit heures trente. « Mais, dit-elle, je vous avais donné ma promesse. Même si j'en avais eu envie, je ne me serais jamais rendue au service ; mais hier, je n'y ai même pas songé. J'avais seulement le désir d'être débarrassé de ma douleur. » « Eh bien ! lui dis-je, que vous y ayez pensé ou non, vous étiez là, et nous vous avons tous vue[162]. »

***

« Le 3 octobre 1863, dit M. Wilmot, je quittai Liverpool pour me rendre à New-York par le steamer *City of Limerich* de la ligne Inam, Capitaine Jones.

Le soir du second jour, peu après avoir quitté Kinsale Head, une grosse tempête se mit à sévir, qui dura neuf jours. Pendant tout ce temps, nous ne vîmes ni le soleil, ni les étoiles, ni aucun navire ; les garde-corps furent emportés par la violence de la tempête, une des ancres fut arrachée de ses amarres et fit beaucoup de dégâts avant qu'on fût en mesure de l'immobiliser. Plusieurs voiles fortes, bien qu'étroitement carguées, furent emportées par des boute-hors. Pendant la nuit, qui suivit le huitième jour de la tempête, il y eut un peu d'apaisement, et, pour la première fois depuis que j'avais quitté le port, il me fut possible de jouir d'un sommeil bienfaisant. Vers le matin, je rêvai que je voyais ma femme, que j'avais laissée aux Etats-Unis. Elle venait à la porte de ma cabine, dans son costume de nuit. Arrivée sur le seuil, elle sembla découvrir que je n'étais pas seul, hésita un instant, puis s'avança vers moi, s'arrêta et m'embrassa. Après m'avoir pendant quelques instants témoigné sa tendresse, elle se retira tranquillement. M'étant éveillé, je fus surpris de voir mon compagnon de cabine, dont la couchette se trouvait au-dessus de la mienne – mais pas directement – appuyé sur son coude et me regardant fixement. « Vous êtes un heureux gaillard, me dit-il enfin, de connaître une dame qui vient vous voir comme ça ». Je le pressai de m'expliquer ce qu'il entendait par-là ; il refusa d'abord, mais me raconta enfin ce qu'il avait vu, étant tout à fait éveillé et accoudé sur le rebord de sa couchette. Cela correspondait en tous points à mon rêve.

Le nom de ce compagnon était William J. Fait ; il n'avait pas un caractère à plaisanter habituellement, car c'était un homme posé et très religieux, dont le témoignage peut être admis sans hésitation. Le lendemain du débarquement, je pris le train pour Watertown, où habitaient ma femme et mon enfant. Lorsque nous fûmes seuls, sa première question fut : « Avez-vous reçu ma visite, il y a une semaine ? » « Une visite de vous, dis-je, mais je me trouvais à plus de 1.000 milles sur la mer ! ». « Je le sais, répliqua-t-elle, mais il m'a semblé vous avoir rendu visite ». « C'est possible ; dites-moi ce qui vous fait croire à cela ! ». Ma femme me raconta alors qu'en voyant la tempête et apprenant la perte de *l'Africa*, parti pour Boston le jour où nous avions quitté Liverpool pour New-York, elle avait été extrêmement inquiète sur mon sort. La nuit où, comme je l'ai dit, la tempête avait commencé à s'apaiser, elle était restée éveillée longtemps en songeant à moi, et, vers quatre heures du matin environ, il lui sembla qu'elle venait me trouver. Traversant la vaste mer en fureur, elle rencontra enfin un navire bas et noir, monta à bord et, descendant sous le pont, traversant les cabines jusqu'à l'arrière, parvint à celle que j'occupais. « Dites-moi, ajouta-t-elle, a-t-on toujours des cabines comme celle que j'ai vue, où la couchette supérieure est située plus en arrière que celle du bas ? Il y avait dans la couchette qui se trouvait au-dessus de la vôtre un homme qui me regarda fixement, en sorte que pendant un instant j'hésitai à entrer, mais

[162] Cf. Gabriel Delanne : *Les apparitions matérialisées des vivants et des morts*. Tome I. p. 444. La narration est suivie de nombreuses attestations de personnes qui virent Mme A., durant le service religieux.

finalement je m'avançai à vos côtés, me penchai, vous embrassai et vous serrai dans mes bras, puis, je repartis ».
La description donnée par ma femme était correcte dans tous ses détails, bien qu'elle n'eût jamais vu le navire. Je trouve dans le journal de ma sœur, que nous partîmes le 4 octobre, pour arriver à New-York le 22, et à la maison le 23[163]. »

***

« Quelques temps avant les vacances parlementaires de Pâques, le Major Sir Came Raschse eut une attaque d'influenza qui se compliqua de névrose. Son état devînt assez grave pour l'empêcher de se rendre à la Chambre des Communes, malgré son désir d'appuyer le Gouvernement dans la séance du soir qui précéda les vacances et qui pouvait comporter des conséquences sérieuses. C'est alors que son ami Sir Gilbert Parker fut étonné de le voir près de sa place habituelle.
Voici comment s'est expliqué Sir Gilbert Parker lui-même : « Je voulais participer aux débats. Mes yeux tombèrent sur Sir Carne Raschse, assis près de son siège habituel. Je savais qu'il avait été malade ; je lui fis un geste amical en lui disant : « J'espère que vous allez mieux ». Mais il ne me donna aucun signe de réponse, ce qui me surprit fort. Son visage était très pâle. Il était assis, tranquillement appuyé sur sa main ; son expression était impassible et dure. Je songeai un instant à ce qu'il me convenait de faire ; quand je me retournai vers lui, il avait disparu. Je le regrettai et je me mis immédiatement à sa recherche, espérant le rejoindre dans le vestibule. Mais Raschse n'y était pas et personne ne l'avait vu. »
Dans le *Daily News* du 17 mai, Sir Arthur Hayter a joint son propre témoignage à celui de Sir Gilbert Parker. Il déclare qu'il a vu, lui aussi, Sir Carne Raschse et que, de plus, il attira l'attention de Sir Henry Bannerman sur sa présence. L'auteur involontaire de ce cas de bilocation n'eut pas conscience de s'être rendu à la Chambre des Communes, mais il avait été très préoccupé à l'idée de n'être pas en mesure de se rendre à la séance afin de prendre part à un débat qui l'intéressait tout particulièrement[164].

***

Le journal *Le Temps* du 3 juillet 1899 a rapporté le fait suivant sous la rubrique : Correspondance d'Angleterre. Depuis quelques jours, le bruit courait qu'un appartement du Palais des Communes, donnant sur la cour du speaker, était hanté. On ne disait pas si le spectre ne s'était jamais aventuré dans les couloirs de la Chambre. Plusieurs membres du Parlement s'inquiétèrent. Le fantôme n'est pas un revenant, mais le double d'une personne encore vivante. Et cette personne n'est autre que la femme d'un des principaux fonctionnaires du Palais de Westminster, M. Archibald Milman, secrétaire de la Chambre des Communes.
Mme Milman raconte ainsi l'histoire de son propre spectre : « Le plus étrange, c'est qu'elle est vraie. Voilà des années que cela dure. Je suis affligée d'un autre moi-même qu'on rencontre là où je ne suis pas. L'autre jour, un ami prend congé de moi dans la salle de travail où je me trouvais et où je me livre à la manie de relier des livres. A peine avait-il franchi la porte, qu'il me retrouva sur le palier. Stupéfait, il s'effaça pour me laisser passer. Or, je n'avais pas bougé !

---

[163] Cf. *Annales des Sciences psychiques*, 1891, p. 219. Reproduit dans : Camille Flammarion : *L'inconnu et les phénomènes psychiques*, p. 483.
[164] Ce fait a été signalé en 1905 par les journaux anglais *L'Empire* du 14 mai, le *Daily News* du 17 mai, et se trouve reproduit dans les *Annales des Sciences psychiques* de juin 1905, sous le titre : « Une apparition à la Chambre des Communes ».

A chaque instant, ce sont des aventures semblables. Une des gouvernantes vient de me quitter parce qu'elle est très nerveuse et que la présence de ces apparitions la rendait positivement malade. Aujourd'hui encore, une jeune femme qui habite avec nous, vient de me voir dans la cour sans que j'aie quitté la maison[165]. »

***

Le cas suivant, publié par Gougenot des Mousseaux[166], lui a été rapporté par le Révérend Père Palgrave, ancien officier de Cipayes aux Indes : « Un officier anglais ayant pris son congé dans l'intention de revenir des Indes, en l'année 1830, tenait la mer depuis une quinzaine de jours, lorsque, abordant le capitaine, il lui dit : « Vous avez donc à bord un inconnu que vous cachez ? ». « Mais vous plaisantez ! ». « Non, je l'ai vu, mais il ne paraît plus. » « Que voulez-vous dire ? Expliquez-vous. » « Soit. J'étais sur le point de me coucher, lorsque je vis un étranger s'introduire dans le salon, y faire sa ronde, aller de cabine en cabine, les ouvrir et les quitter en faisant de la tête un signe négatif. Ayant écarté le rideau de la mienne, il y regarda, me vit, et comme je n'étais pas la personne qu'il cherchait, il s'éloigna doucement, et disparut. » « Bah ! Mais enfin quel était le costume, l'âge, le signalement de votre inconnu ? » L'officier le décrivit avec une minutieuse exactitude. « Ah ! Dieu me garde, s'écria le capitaine, si ce que vous dites n'était absurde, ce serait mon père, ce ne pourrait être quelqu'un d'autre ! ... »
Et la traversée s'accomplit. Puis le capitaine revînt en Angleterre, où il apprit que son père avait cessé de vivre et que la date de sa mort se trouvait postérieure au jour de l'apparition, mais que, ce jour même et à l'heure indiquée par le passager, étant malade il avait eu le délire. Or, les personnes de la famille qui l'avaient veillé dirent au Révérend Père Palgrave, mon narrateur : « Dans son transport, il s'écriait : « D'où pensez-vous que je revienne ? Eh ! bien, j'ai traversé la mer, je viens de visiter le vaisseau de mon fils, j'ai fait le tour des cabines, je les ai toutes ouvertes, mais je ne l'ai vu dans aucune. »

***

« Etant jeune, écrit Mme Bardelia, j'ai habité à une époque de ma vie un petit pays d'Auvergne. A un moment donné, je dus me rendre à Paris pour y subir une grave opération. Lorsque tout danger parut écarté, mon mari dut retourner aux Forges, où il assumait le poste d'ingénieur en chef, tandis que je me remettais lentement, chez ma mère, de l'assaut que je venais de subir. Mon mari m'écrivait régulièrement tous les jours pour me donner des nouvelles de mes enfants, âgés de 4 et 3 ans. Cette correspondance ayant manqué un jour, j'en fus d'autant plus affectée que je me trouvais sous l'impression d'un rêve qui m'avait été pénible. Dans ce rêve, je me voyais dans ma chambre à coucher ; le lit de l'aîné de nos enfants, mon fils Jean, y avait été transporté et moi, debout au pied du lit, je regardais avec anxiété mon mari qui, muni d'un pinceau, faisait à l'enfant un badigeonnage de gorge.
Je racontai ce rêve à ma mère, qui, pour me rassurer, me fit observer que j'avais la fièvre toutes les nuits, qu'il ne convenait pas d'attacher de l'importance à ce qui pouvait être simplement le résultat de mon état de santé. Malgré cela, je restai triste et préoccupée toute la journée. Le lendemain matin, une lettre de mon mari m'annonçait que l'enfant avait la diphtérie, et la missive se terminait par cette phrase : « Le pauvre petit, au milieu de ses souffrances, n'oublie pas sa maman. Lorsque je me suis levé la nuit passée pour lui faire un badigeonnage de gorge, il m'a dit

[165] Cf. Camille Flammarion : *La mort et son mystère*, II, p. 55.
[166] Cf. Gougenot des Mousseaux : *Les hauts phénomènes de la magie*, p. 94.

tout en pleurs : « Pourquoi est-ce que maman est comme ça au pied de mon lit et qu'elle ne m'embrasse pas[167] ? »

***

J'avais, écrit le Dr Wild, d'excellents rapports d'amitié avec Miss Jackson et sa mère. Le récit qu'elles m'ont fait a été confirmé par l'une des deux servantes qui en ont été témoin. Quant à l'autre, je n'ai pu la rejoindre.
« Cette demoiselle était très assidue à visiter les pauvres. Or, un jour qu'elle regagnait son domicile, après une journée charitable, elle se sentit mal à l'aise et fatiguée à cause du froid, et éprouva le désir, à son retour, d'aller se réchauffer auprès du feu, dans la cuisine. Au moment précis où cette idée lui passait par l'esprit, deux servantes qui se trouvaient dans la cuisine, virent tourner le bouton de la porte ; celle-ci s'ouvrit et livra passage à Miss Jackson, qui s'approchant du feu s'y chauffa les mains. L'attention des deux servantes fut éveillée par la nature des gants de chevreau et de couleur verte qu'elle portait aux mains. Subitement, devant leurs yeux, Miss Jackson disparut. Stupéfaites, elles montèrent auprès de la mère de cette dernière et lui firent part de l'aventure, sans omettre la particularité des gants. Cette dame en conçut quelque appréhension, mais elle essaya de tranquilliser les servantes, leur disant que sa fille n'avait jamais porté de gants de couleur verte, et que par conséquent leur vision ne pouvait être qu'une illusion. Une demi-heure après, Miss Jackson, en personne, faisait son entrée ; elle alla droit à la cuisine et se chauffa devant le feu : elle avait aux mains des gants verts, n'en ayant pas trouvé de noirs[168]. »

***

En 1902, Camille Flammarion recevait de Prague la lettre suivante :
Monsieur l'Astronome,
Selon le désir du professeur S., je prends la liberté de vous signaler un fait digne de vos études, dont je vous garantis la vérité absolue, sur ma parole d'honneur et sur celle de mon amie qui a eu cette vision. Cette amie se nomme Flora Kruby. Il n'y a pas de secrets entre nous ; mariée, elle est ma plus sincère amie. Un Monsieur de vos relations qui est médecin, se trouve quelquefois en notre société. Durant un certain temps, Mme Kruby a été empêchée de prendre part à nos réunions et je ne l'ai pas vue pendant plusieurs semaines, durant lesquelles elle n'a rien appris, ni de moi ni du docteur. Un jour que je me trouvais également sans cette dame, mais en compagnie d'un docteur et de plusieurs autres personnes, j'eus une discussion avec ce médecin. Il a très bon cœur, mais se met facilement en violente colère. Je me sentis si offensée, que je pris la résolution de rompre avec lui et de ne plus jamais lui adresser la parole. Le même jour, il devait entreprendre un long voyage, étant appelé à remplacer un professeur pendant plusieurs semaines.
L'autre jour, Mme Kruby (qui ignorait absolument son départ) arriva hors d'haleine chez moi, et me raconta en tremblant de tous ses membres, avec un air consterné et le visage bouleversé, ce qui lui était advenu pendant la nuit. Elle m'a donc écrit la relation que voici, pour moi et pour vous : « Mademoiselle, J'ai eu cette nuit une vision ! Je n'avais jamais voulu croire à de telles choses. Au contraire, lorsqu'on venait me parler de ces sortes d'histoires, je jetais un bel éclat de rire. Alors, entendez, écoutez. Je n'étais pas encore endormie, toutes les portes étaient fermées à clé. Tout-à-coup, la porte de ma chambre à coucher s'ouvre légèrement, et quelqu'un pénètre dans ma chambre. Je pensai naturellement que c'était mon mari. Depuis plusieurs jours il souffrait de maux de dents, et je supposai qu'il venait chercher un remède. Je demandai : « Est-ce toi ?

[167] Cf. *Nos devenirs*, par le Père Henri, p. 127.
[168] Camille Flammarion : *La mort et son mystère*, p. 56, tome II.

Souffres-tu ? ». Pas de réponse. Mais une ombre s'approche rapidement de mon lit, se penche sur moi et me dit : « C'est moi, le Dr B. Je viens vous demander quelque chose ! » « Mon Dieu, m'écriai-je, seriez-vous mort ? ». « Non, je suis bien vivant ; je pars en voyage pour plusieurs semaines, et comme nous sommes tous mortels, on ne peut pas prévoir. Je ne puis trouver de repos sans vous adresser une prière. Je sais que vous êtes une bonne amie de Mlle Lux et que vous avez une grande influence sur elle. Suppliez-la de me pardonner ; je n'ai pas voulu l'offenser, car je l'aime sans qu'elle s'en doute. Mais soyez discrète. Je ne le dis qu'à vous, j'ai confiance en vous, vous êtes loyale ; les autres ne le sont pas. Alors, excusez ma prière. »
Après ces mots, il disparut, et s'en alla. Mais mon mari qui avait entendu du bruit – celui de la porte – se réveilla et vint me demander des explications. Je n'eus pas le courage de parler ; je tressaillais, j'étais profondément troublée, et quand je pense à cette vision, encore maintenant, je me mets à trembler. J'ai vu le Dr distinctement, il me parlait vivement, comme toujours ; je sentis son haleine, car il me parlait très bas, très proche, et penché sur mon lit.
Plusieurs semaines se sont écoulées depuis cette vision, Mme Kruby et moi nous la gardâmes comme un secret entre nous. Quant à moi, je ne pouvais m'empêcher de rester sceptique sur sa réalité. Après le retour du Dr, je lui demandai un jour comment il avait passé la nuit après notre dispute, et il répondit : « Malgré ma grande irritation, je me suis endormi profondément dans le train, en pensant à vous. Votre pensée me poursuivit et ne me quitta qu'au moment où je perdis, pendant le sommeil, toute ma connaissance, etc. » Anne Lux et Flora Kruby[169]

***

« Vers le milieu de juin 1863, relate le pasteur W. E. Dutton, je me, promenais dans la grande rue de Huddersfield, en plein jour, quand je vis s'approcher de moi, à une distance de quelques mètres, un ami très cher, que j'avais lieu de croire dangereusement malade dans sa demeure de Staffordshire. J'avais appris qu'il était souffrant, quelques jours auparavant, par ses amis. Comme son visage se rapprochait du mien, il me fut facile de l'examiner, et, tout en faisant la remarque que sa guérison avait été bien rapide, je ne doutai pas que ce ne fut réellement lui.
Au moment où il me rejoignit, il me regarda avec une expression de profonde tristesse, et, à mon grand étonnement, il ne parut pas remarquer que je lui tendais la main, et, n'ayant pas répondu à mon salut affectueux, il poursuivit tranquillement son chemin. Je fus saisi de surprise et restai pendant quelques secondes dans l'incapacité de parler et de marcher. Je ne suis pas absolument certain qu'il ait proféré le moindre son, mais cette impression très nette m'est restée dans l'esprit : « J'avais un si pressant besoin de vous voir, et vous ne seriez pas venu. »
Lorsque je fus sorti de mon étonnement, je me retournai afin de regarder celui qui venait de me quitter, mais tout avait disparu. Mon premier mouvement fut de télégraphier, puis l'idée me vint d'aller plutôt voir si mon ami était vivant ou mort, étant d'ailleurs presque certain que cette dernière hypothèse était la vraie. Quand j'arrivai chez lui, le jour suivant, je le trouvai en vie, mais dans un état de demi-conscience. Il m'avait souvent demandé ; son esprit s'était apparemment attaché à la pensée que je ne viendrais pas lui rendre visite. Pour autant que j'aie pu m'en assurer, il devait dormir à l'heure où, le jour précédent, je l'avais vu me rejoindre. Il me dit dans la suite qu'il s'était imaginé m'avoir vu, sans trop savoir où ni comment[170]. »

***

[169] Cf. Camille Flammarion : *La mort et son mystère*, II., p. 72.
[170] Cf. *Hallucinations télépathiques*, tome LXXXIX, p. 266.

Le Général Berthaut, ancien Directeur du Service géographique de l'Armée, ancien membre du Conseil de l'Observatoire de Paris, a narré ce qui suit à Camille Flammarion : « Je réponds entièrement de la sincérité absolue des observations que je vais vous soumettre, et je vous confié les noms des observateurs ainsi que les circonstances, etc.

En 1870, en captivité à Merselbourg (Prusse), je m'étais lié avec un officier d'un autre régiment, un lieutenant, parce que tous deux nous faisions de la peinture. Il était plus âgé que moi, était démissionnaire ; avait repris du service à son ancien régiment, pour la durée de la guerre, et avait été fait prisonnier comme moi à Sedan. Il s'intéressait à l'occultisme et c'est à cette circonstance que je dois de m'en être occupé aussi. Après la guerre, mon ami rentra dans la vie civile. Il retourna chez lui, chez ses parents. Il vînt me voir à Paris, et j'allai aussi, plusieurs lois, passer quelques jours chez lui. Son père était capitaine de cavalerie en retraite ; sa mère une très digne et pieuse femme, tous deux d'un caractère bienveillant, très sérieux et l'honneur même.

Jamais ils n'auraient eu la pensée d'un mensonge, ou même d'une plaisanterie de mauvais goût. Leur situation était modeste, et leur habitation fort simple. On se tenait dans une grande pièce, au rez-de-chaussée, qui servait de salon et de cabinet de travail à mon ami. Là, il avait ses livres, ses toiles et ses chevalets, et dans un angle de la pièce, à gauche en entrant, un, tableau noir. Je vous trace ici un croquis de cette chambre. Le soir du 1er septembre 1870, jour de la bataille de Sedan, vers 9 heures, le père et la mère de mon camarade étaient assis l'un en face de l'autre sur des fauteuils, de chaque côté de la cheminée, sur laquelle était posée une lampe. Tout-à-coup, ils virent, tous deux, la porte s'ouvrir, et leur fils en uniforme, pénétrer dans le salon, puis refermer la porte ; ensuite il se dirigea vers le tableau noir, prit un morceau de craie, traça sur le tableau un cercle, et mit un point au centre de ce cercle. Après quoi, et sans un mot pour son père et sa mère, mon ami ouvrit la porte et s'en alla...

Le Général Berthaut ajoute que, selon toute probabilité, mon ami devait dormir à ce moment-là. « Ce qui est certain, dit-il, c'est qu'il n'a jamais eu conscience d'être allé en esprit dans son village, d'être entré chez lui et d'avoir fait un cercle à la craie sur son tableau[171]. »

***

« J'ai été vue trois fois, relate Mme Stone, alors que je n'étais pas réellement présente, et chaque fois par des personnes différentes. La première fois, ce fut ma belle-sœur. Elle me veillait après la naissance de mon premier enfant. Regardant vers le lit, elle me vit distinctement, ainsi que mon double. Elle vit d'une part mon corps naturel, et de l'autre, mon image spiritualisée et affaiblie. Elle ferma plusieurs fois les yeux, mais, en les rouvrant, elle vit chaque fois la même apparition : la vision s'évanouit au bout de quelques instants. Elle pensa que c'était signe de mort pour moi, et je l'entendis parler de cela plusieurs mois après. La seconde vision fut aperçue par ma nièce. Elle habitait avec nous à Dorchester. C'était un matin de printemps, elle ouvrit la porte de sa chambre. J'étais habillée d'une robe de deuil noire, j'avais un col blanc, un bonnet blanc ; c'étaient les vêtements que je portais habituellement, étant alors en deuil de ma belle-mère. Elle ne m'adressa pas la parole, mais elle me vit, et pensa que j'allais dans la nursery. A déjeuner, elle dit à son oncle : « Ma tante était levée de bonne heure ce matin, je l'ai vue dans la nursery.

« Oh ! non, Jeanne, répondit mon mari, elle n'était pas très bien, et elle déjeunera dans sa chambre avant de descendre. »

Le troisième cas fut plus remarquable. Nous avions une petite maison à Weymouth, où nous allions de temps en temps pour jouir de la mer. Une certaine Mme Samways nous servait, quand nous y étions, et gardait la maison pendant nos absences. C'était une femme agréable et

[171] Cf. Camille Flammarion : *La mort et son mystère,* II, p. 52.

tranquille, tout à fait digne de notre confiance. Elle était la tante de notre chère vieille Kitty Balston, alors en séjour avec nous à Dorchester. Kitty avait écrit à sa tante le jour qui précéda la vision ; elle lui annonçait la naissance de mon plus jeune enfant et lui disait que ma santé était très satisfaisante.
La nuit suivante, Mme Balston se rendit à une réunion de prières près de Clarence Buildigs : elle était baptiste. Avant de partir, elle ferma une porte intérieure qui conduisait à une petite cour derrière la maison ; elle en fit de même pour la porte donnant sur la rue, puis elle emporta les clefs dans sa poche. A son retour, en ouvrant la porte de la rue, elle aperçut une lumière à l'extrémité du passage ; en s'approchant, elle vit que la porte de la cour était ouverte. La lumière éclairait la cour dans ses moindres détails, je me trouvais au milieu ! Elle me reconnut distinctement ; j'étais revêtue de vêtements blancs ; mon visage était très pâle, et j'avais l'air fatiguée. Elle fut très effrayée, et se dirigeant en toute hâte vers la maison du voisin (le capitaine Court) elle s'évanouit dans le passage. Lorsqu'elle fut revenue à elle, le capitaine Court l'accompagna dans la maison qui était exactement telle qu'elle l'avait laissée ; la porte de la cour était de nouveau hermétiquement fermée. A ce moment-là, j'étais d'une très grande faiblesse ; je restai plusieurs semaines entre la vie et la mort[172]. »

***

Une de mes amies et moi, nous avons éprouvé une hallucination assez étrange. Nous fûmes toutes deux convaincues d'avoir vu, un après-midi, passer un ami devant la fenêtre derrière laquelle nous étions, puis entrer dans le jardin. Nous le Saluâmes toutes les deux, et nous crûmes qu'il nous avait répondu. Il resta un instant en vue, assez longtemps pour que nous ayons pu le reconnaître ; la route qu'il suivait passait près de la fenêtre où nous nous tenions. C'était un chemin de campagne très tranquille ; nous connaissions tous les passants de vue et par leurs noms, de plus notre ami était un homme facile à reconnaître, que l'on ne confondait pas facilement avec d'autres : un homme de petite taille, vif et simple ; il avait l'air d'un étranger, les cheveux noirs et les favoris blancs, un pardessus qui n'était pas du tout de coupe anglaise, une manière de saluer qui lui était personnelle ; il agitait son chapeau et se courbait profondément devant nous, chaque fois qu'il nous rencontrait. Nous espérâmes, mais en vain, l'entendre s'annoncer. En rentrant chez elle, mon amie rencontra le fils de ce Monsieur qui fut très surpris d'apprendre que son père était venu chez nous. Il avait témoigné de son intention de venir, mais, se trouvant dans l'impossibilité de le faire, il envoyait son fils à sa place[173]. »

***

« Au mois d'août 1889, je jouais de l'harmonium dans l'église de X., lorsque je vis ma sœur aînée, portant un rouleau sous le bras, traverser l'église et se diriger vers le chœur. Lorsque je regardai de nouveau, elle avait disparu. Je pensai qu'elle n'était restée que quelques minutes et qu'elle était repartie. Mais lorsque je lui demandai plus tard ce qu'elle était venue chercher dans l'église, elle en fut fort étonnée, réassurant que pendant tout l'après-midi elle était restée enfermée dans la bibliothèque de la cure, occupée à consulter des tables généalogiques[174]. »

***

[172] Cf. *Les hallucinations télépathiques*, p. 278, reproduit dans Gabriel Delanne : Les *apparitions matérialisées*, I. p. 192.
[173] Ibid. et Gabriel Delanne, ibid. I. p. 180.
[174] Ibid. et Gabriel Delanne, ibid. L, p. 181.

La jeune sœur de la narratrice, Miss H. E., a relaté de son côté le fait comme suit : « Ma sœur et moi, nous passions notre journée chez notre oncle à X. Comme il est pasteur, son jardin donne sur le cimetière. Pendant l'après-midi, je me rendis à l'église avec ma sœur C. Elle se mit à jouer de l'harmonium et je me tenais debout près d'une tombe en pierre, posant la main sur son épaule. Ma sœur jouait un hymne et je suivais les paroles des yeux sur le livre. C. leva les yeux, je fis comme elle, et regardant dans la même direction, j'aperçus K. qui traversait l'église et se dirigeait vers nous, portant sous le bras un grand rouleau de papier ; ce qui me surprit beaucoup.
Nous ne fîmes aucune observation et ne prîmes pas garde à ses mouvements, car lorsque nous venions chez notre oncle, nous nous rendions souvent à l'église. C'était certainement K. elle-même, car j'avais vu parfaitement son visage. Lorsque nous eûmes fini de chanter, C. et moi, elle avait disparu. Aussitôt après nous nous réunîmes pour prendre le thé. « Je regrette, dit alors K., de n'avoir pu me rendre à l'église cet après-midi, car je cherchais des documents dans la bibliothèque ; toutefois en passant devant la porte je fus sur le point d'y entrer, mais je changeai de direction. C. et moi, nous échangeâmes un regard sans toutefois faire d'observation. Cependant, le lendemain matin, la conversation revint sur le même sujet, et K. se montra fort étonnée, affirmant qu'elle n'était pas entrée dans l'église ; qu'elle avait été à la bibliothèque consulter les archives de famille, puis qu'elle s'était dirigée vers la porte de l'église, mais avait rebroussé chemin. Ma sœur et moi avons une vue excellente. Il semble bien impossible que K. ait visité l'église, et cependant nous sommes absolument certaines de l'y avoir vue. Nous avons toutes les deux décrit son costume dans tous ses détails, or c'était effectivement celui qu'elle portait ce jour-là[175]. »

***

M. Roger de C. raconte comment, ayant été chloroformé pour une opération chirurgicale, il lui sembla tout-à-coup qu'il se trouvait debout devant la fenêtre d'une vaste salle.
« Le soleil brillait, dit-il, le ciel était bleu ; au dehors, des arbres, des fleurs, des oiseaux qui chantaient. La scène me paraissait familière, et cependant, je ne pouvais la reconnaître. Je m'approchai de la fenêtre en m'élevant sur la pointe des pieds. La brise était si douce, le soleil si chaud que je m'approchai davantage encore. Mes pieds ne touchaient plus le sol, mon corps était à moitié hors de la fenêtre, je cherchai à me retenir à quelque chose pour ne pas tomber, mais je ne rencontrai que de l'air. Je ne tombai pas. Avec surprise, je constatai que je flottais dans l'air.
Du côté opposé à la fenêtre, il y avait des figures qui se mouvaient autour de quelque chose qui était couché sur une table. Je m'approchai. Personne ne parut s'apercevoir de ma présence. Il y avait là plusieurs hommes et deux femmes qui regardaient attentivement la table. Un des hommes avait la main rouge de sang et déposait un couteau dont il s'était servi, je compris qu'une opération avait été faite.
– Comment est le pouls ? demanda le chirurgien. – Il s'affaiblit beaucoup. – Il va falloir se dépêcher. Vite une compresse.
L'infirmière lui tendit ce qu'il demandait. Le bras du chirurgien passa à travers moi pour la prendre.
– Assez d'éther, docteur, je suis prêt. Une bande.
Cela s'adressait à l'infirmière qui passa une bande enroulée au travers de moi sans me causer la moindre sensation pénible.

[175] Cf. Gabriel Delanne : *Les apparitions matérialisées*, etc. I, p. 182.

La forme couverte d'un drap me paraissait singulièrement familière. Le visage, en partie caché par une serviette et un inhalateur, n'était pas reconnaissable. J'avais l'impression comme si j'avais suivi un traitement analogue. Je cherchai à m'approcher de la fenêtre, mais je ne le pus.
– Vite, dit le chirurgien, en déchirant la bande et en faisant un nœud.
L'assistant enleva la serviette et l'inhalateur. Je me sentis forcé de regarder le visage découvert. Il me sembla le reconnaître, mais je ne pus me rappeler où je l'avais vu. Pendant que j'en examinais les traits, l'idée me vint que ce corps m'appartenait, que j'en étais le propriétaire. Cette idée devint bientôt ma conviction. Le corps reprenait connaissance, ses cils se mouvaient et une expression de douleur se répandait sur sa figure ; un irrésistible désir m'assaillit de prendre possession de ce corps. Alors arriva une chose étrange. C'est comme si ce corps était étroitement lié à moi-même, comme s'il devenait une partie de moi-même. Soudain, je m'évanouis, je cessai d'exister, les figures et la salle devinrent confuses, et tout disparut à mes yeux. Quand je me réveillai, j'étais couché sur le lit et souffrais d'atroces douleurs de l'opération qui avait été faite. »
On connaît quelques cas en dehors du précédent, mais ils sont moins détaillés. L'ingénieur Varley, bien connu des psychistes, s'étant chloroformé pour un mal de dents dont il souffrait, vit son double séparé du corps physique[176]. »

***

M. Flavio Luz, de Curityba, signale plusieurs cas d'activité de l'âme au cours d'opérations où le patient dormait sous l'action du chloroforme : « Une femme souffrant des dents doit se rendre à l'hôpital pour une extraction compliquée qui a mis en échec l'art des dentistes et qui exige une intervention chirurgicale. On l'endort et, au moment du réveil, elle déclare avoir été, pendant son sommeil, dans sa maison où elle a assisté à divers actes accomplis par sa servante, actes qu'elle ne pouvait prévoir et qui étaient tout à fait en dehors du service courant. »
Un chirurgien, professeur à la Faculté de Médecine de Panama, déclare que, plusieurs fois, dans sa clinique, il eut l'occasion d'observer, pendant des opérations sous-anesthésiques, de véritables conversations du patient avec des *Invisibles* qui venaient le réconforter et avec qui il s'entretenait[177].

***

« Je connais, dit Paul Brunton, un officier de l'armée britannique de l'air, qui fut anesthésié pour subir une opération chirurgicale pendant la guerre. L'effet en fut curieux. Toute sensation corporelle douloureuse disparut, mais l'opéré ne s'endormit pas. Il se sentit soulevé en l'air au-dessus de la table d'où il observa toute l'opération avec autant de calme que si un autre la subissait[178]. »

***

M. L. Hymans écrivait, en juin 1928, au Professeur Charles Richet[179] : « Je crois utile de vous faire part d'un phénomène qui m'est arrivé à deux reprises, et qui semble prouver que la conscience peut fonctionner indépendamment du cerveau. Deux fois, en plein état de conscience, j'ai vu mon corps inanimé, avec sensation qu'il était un corps extérieur à moi. Je ne veux pas chercher à expliquer comment j'ai vu sans yeux, je ne fais que constater un fait. La première fois, ce fut dans la chaise d'un chirurgien-dentiste. Pendant que j'étais sous l'empire de l'anesthésique,

[176] Cf. Hector Durville : *Le fantôme des vivants*, p. 134.
[177] Cf. *Revue spirite*, septembre 1923, p. 414.
[178] Cf. Paul Brunton : *L'Egypte secrète*, p. 185.
[179] Cf. *Revue Métapsychique*, 1930, p. 191-193.

j'eus la sensation de me réveiller et de me sentir flottant dans le haut de la salle, d'où je regardais avec le plus grand étonnement le dentiste qui soignait mon corps, et l'anesthésiste à côté. J'ai vu mon corps inanimé aussi distinctement que tout autre objet dans la pièce. Le tout me donnait l'impression d'un tableau vivant. Cela n'a duré que quelques secondes. J'ai perdu de nouveau conscience et me suis réveillé dans le fauteuil avec le souvenir bien net de ce que j'avais vu.
La deuxième fois, je me trouvais à Londres, dans un hôtel. Je m'éveillai un matin un peu souffrant (j'ai des faiblesses du cœur) et peu de temps après mon réveil je m'évanouis. A mon très grand étonnement, je me trouvai bientôt dans le haut de la pièce, d'où je regardais, effaré, mon corps étendu inanimé dans mon lit, les yeux fermés. J'essayai sans succès de réintégrer mon corps, j'en conclus que j'étais mort. Je me mis à réfléchir à ce que dirait le personnel de l'hôtel, mes parents, mes amis. Je me demandais s'il y aurait une enquête judiciaire, ce que deviendraient mes affaires. Certainement, je n'avais perdu ni la mémoire, ni la conscience de moi-même. Je voyais mon corps inanimé comme un objet étranger. J'ai pu regarder mon visage. Je ne pus cependant pas quitter la chambre, je m'y sentais pour ainsi dire enchaîné, immobilisé dans le coin où je me trouvais.
Après une heure ou deux, j'entendis frapper à la porte (fermée à clé) à une ou deux reprises, sans qu'il m'ait été possible de donner le moindre signe de vie. Peu de temps après, le portier de l'hôtel apparut sur le balcon (servi par un escalier de sauvetage). Je le vis s'introduire dans la pièce et contempler anxieusement mon visage, puis ouvrir la porte. Bientôt après arrivèrent la gérante de l'hôtel et d'autres personnes. Puis vint un médecin ; je le vis secouant la tête et m'auscultant le cœur, après quoi, il introduisit une cuillère entre mes lèvres. Je perdis conscience et me réveillai dans mon lit. Tout cela avait duré au moins deux heures... »

***

« Un jour, a déclaré le Dr John Wild, je me décidai à respirer du chloroforme, pour me soustraire aux souffrances intenses que m'occasionnait le passage d'un calcul rénal. La douleur cessa tout-à-coup, et je me vis soudain transporté sous *forme animique* à 6 ou 7 pieds du lit où était étendu, inerte, mon corps, en train de le regarder. Cette révélation fut de quelques secondes, mais elle n'en suffit pas moins à me convaincre que j'avais assisté à la séparation de ma forme animique d'avec le corps. Je parlai de mon aventure à d'autres médecins utilisant le chloroforme, et ils convinrent avoir fréquemment entendu leurs patients faire allusion à des expériences semblables. Bien que beaucoup considèrent encore de telles expériences comme de simples illusions, je sais dorénavant, et de science sûre, qu'il s'agit de faits réels[180]. »

***

« En 1884, dit le Dr Franz Hartmann, époque où je me trouvais à Colombo, je me rendis un jour, en compagnie de mon ami B., chez un dentiste pour l'extraction d'une dent. Je respirai le chloroforme et, à peine étais-je soumis à son influence, que je me trouvai debout derrière le fauteuil sur lequel gisait mon corps. Je me voyais et me sentais exactement la même personne qu'à l'état normal. Je discernais toutes les choses qui m'entouraient, et j'entendais ce qui se disait. Et pourtant, lorsque je tentai de saisir un des instruments posés sur la table voisine du fauteuil, je n'y parvins pas ; je voyais mes doigts traverser l'instrument !
Après cet incident, il m'arriva d'assister, en diverses circonstances, à la séparation de mon *moi* du corps physique, ce qui pouvait se passer de deux façons différentes : Quand le dédoublement se produisait alors que mes facultés conscientes continuaient à siéger dans l'organisme, j'apercevais

[180] Cf. *Light*, 1903, p. 34.

alors mon *corps astral* devant moi, aux côtés du lit ; lorsque, au contraire, mes facultés conscientes se concentraient dans le *corps astral,* je voyais mon corps physique gisant inerte dans le lit. Il ne m'arrive plus, actuellement, de faire des *excursions astrales* à distance, ou, tout au moins, je n'en conserve pas le souvenir. Toutefois, les faits exposés s'avèrent suffisants pour convaincre, qui y est soumis, que l'homme possède un *corps astral* capable d'exister indépendamment du corps physique[181]. »

***

Mme J P., professeur dans une Université de Californie, écrit[182] : « A l'âge de 24 ans, me fut administré un anesthésique à l'occasion d'une opération chirurgicale. A l'instant où j'allais reprendre connaissance, j'eus l'impression de me trouver libre dans la salle, de me sentir bien moi-même, mais sans corps. J'avais le sentiment d'être transformé en Esprit, d'avoir atteint la paix, loin de la souffrance. Je regardai mon corps étendu inerte sur le lit. Dans la pièce se trouvaient les deux sœurs de ma belle-mère ; l'une d'elle, assise sur le bord du lit, réchauffait mes mains, l'autre, debout, de l'autre côté, observait... Je ne désirais nullement rentrer dans mon corps. Je fus toutefois contrainte d'y retourner. Ce qu'il y a de plus curieux dans cette expérience, c'est qu'à peine éveillée, je demandai : « Où est Mme K. ? ». A quoi ma belle-mère répondit : « Comment peux-tu savoir qu'elle est venue ici ? ». En effet, Mme K. n'était pas présente au moment où je fus endormie, elle ne vint que lorsque j'étais tombée dans le sommeil, et les yeux fermés. Je répondis : « Je l'ai vue là, debout ! »

***

« Alors que j'étais malade, dit Mme V. D. S., au grand hôpital de Pittsburg, je dus subir une grave opération. Pour la première fois de ma vie, on dût m'administrer un anesthésique. A peine avais-je commencé à le respirer que j'éprouvai une sensation merveilleuse de bien-être, de béatitude. Mais, à ma grande surprise, je me trouvai, en compagnie du docteur et de l'infirmière ; et, devant moi, étendu sur la table d'opération, je vis mon corps inerte et sans vie. Je notai les bouteilles et les instruments chirurgicaux déposés à proximité, et je remarquai même qu'une infirmière portait sa coiffe de travers, ce qui prêtait à rire[183]. »

***

Le Dr Gibier, dans son livre : Analyse des choses, rapporte le fait suivant dont il eut connaissance dans l'exercice de ses propres devoirs professionnels : « M. R. est un grand jeune homme blond, d'une trentaine d'années (dont le père est écossais et la mère russe), doué de facultés médiumniques très puissantes. Sa mère était également, médium. Bien que né dans un milieu spiritualiste, il ne s'est pas occupé de spiritisme et n'a rien éprouvé d'anormal jusqu'au moment où il a subi ce qu'il appelle *l'accident,* au sujet duquel il vint me consulter.
- Il y a peu de jours, me dit-il, je rentrais chez moi, vers 10 heures, lorsque je fus saisi tout-à-coup d'un sentiment de lassitude étrange que je ne m'expliquais pas. Décidé néanmoins à ne pas me coucher de suite, j'allumai ma lampe et la laissai sur la table de nuit, près de mon lit. Je pris un cigare, le présentai à la flamme, et en aspirai quelques bouffées, puis je m'étendis sur une chaise longue. Au moment où je me laissais aller nonchalamment à la renverse pour appuyer ma tête sur le coussin, je sentis que les objets environnants tournoyaient ; j'éprouvai un étourdissement, un

[181] Cf. *Occult Review*, 1908, p. 160.
[182] *Journal of the American S. P. R.*, 1908, p. 515.
[183] Cf. *Occult Review*, 1932.

vide ; puis, brusquement, je me trouvai transporté au milieu de la chambre. Surpris de ce déplacement dont je n'avais pas eu conscience, je regardai autour de moi, et mon étonnement s'accrut bien autrement. Tout d'abord, je me vis étendu sur le sofa, mollement, sans raideur ; ma main gauche seulement se trouvait élevée au-dessus de moi, le coude en était appuyé et tenait mon cigare allumé dont la lumière se voyait dans la pénombre produite par l'abat-jour de ma lampe. La première idée qui me vînt fut que je m'étais, sans doute, endormi, et que ce que j'éprouvais était le résultat d'un rêve. Néanmoins, je m'avouai que jamais je n'en avais eu de semblable, et qui me parut si intensément la réalité. Aussi, me rendant compte qu'il ne pouvait être question d'un rêve, la seconde pensée qui se présenta soudain à mon esprit fut que j'étais mort. Et, en même temps, je me rappelai que j'avais entendu dire qu'il y a des Esprits, et je pensai que j'étais devenu Esprit moi-même. Tout ce que j'avais pu apprendre sur ce sujet se déroula longuement, mais en moins de temps qu'il n'en faut pour y songer, devant ma vue intérieure. Je me souviens très bien que je fus pris par une sorte d'angoisse et de regret en pensant aux choses que je laissais inachevées...

Je m'approchai de moi, ou plutôt de mon corps, ou de ce que je croyais déjà être mon cadavre. Alors un spectacle que je ne compris pas tout de suite attira, mon attention : je me vis respirant, mais, de plus, je vis l'intérieur de ma poitrine ; mon cœur y battait lentement, par faibles à-coups. Je compris que je devais avoir été l'objet d'une syncope d'un genre particulier...

Je jetai les yeux autour de moi, me demandant combien de temps ces conditions anormales allaient durer, puis je ne m'occupai plus de mon corps, cet autre moi qui reposait sur sa couche. Je regardai ma lampe qui continuait à brûler silencieusement, et je fis cette réflexion qu'elle était bien près de mon, lit et qu'elle pourrait communiquer le feu aux rideaux. Je pris le bouton, la clé de la mèche, pour l'éteindre, mais, là encore, nouveau sujet de surprise ! Je sentais parfaitement le bouton avec sa molette, je percevais avec mes doigts, ceux-ci seuls exécutaient le mouvement, et c'est en vain que je cherchais à agir sur le bouton. Je m'examinai alors moi-même et vis que, bien que ma main fut passée au travers de moi, je me sentais bien dans mon corps, qui me parût, si la mémoire ne me fait défaut, comme revêtu de blanc. Puis, je me plaçai devant mon miroir vis-à-vis de la cheminée. Au lieu de voir mon image se refléter dans la glace, je m'aperçus que ma vue semblait s'étendre à volonté ; le mur disparut, puis apparut la partie postérieure des tableaux et des meubles de mon voisin, dont l'intérieur de l'appartement me devint également visible. Je me rendis compte de l'absence de lumière dans les pièces le composant, bien que ma vue s'exerçât partout, et je perçus très nettement comme un rayon de clarté qui, partant de mon épigastre, éclairait les objets. L'idée me vint alors de pénétrer chez mon voisin, que d'ailleurs je ne connaissais pas et qui se trouvait absent de Paris à ce moment-là. A peine avais-je conçu le désir de visiter la première pièce que je m'y trouvai transporté : comment ? Je ne saurais le dire, mais j'ai l'impression que je traversai la muraille avec la même facilite que ma vue. Bref, je me trouvais chez mon voisin pour la première fois de ma vie. J'inspectai les chambres, gravant leur aspect dans ma mémoire, puis je me dirigeai vers une bibliothèque où je remarquai tout particulièrement plusieurs titres d'ouvrages placés sur un rayon à hauteur des yeux. Pour changer de place, je n'avais qu'à le désirer, et sans effort, je me trouvais là où je voulais me rendre.

A partir de ce moment, mes souvenirs sont très confus ; je sais que j'allai loin, très loin, en Italie, je crois, mais je ne saurais donner l'emploi de mon temps... Je m'éveillai à cinq heures du matin, raide, froid, sur mon sofa, tenant encore mon cigare inachevé dans mes doigts. Ma lampe s'était éteinte ; elle avait enfumé le verre. Au moyen d'un innocent stratagème, le jour même, j'induisis mon concierge à aller voir dans l'appartement de mon voisin s'il n'y avait rien de dérangé, et y

pénétrant à sa suite, je retrouvai les tableaux, les meubles, vus par moi la nuit précédente, ainsi que les titres des livres que j'avais attentivement relevés[184]. »

***

« J'étais en proie à une fièvre très violente, et le médecin déclara que s'il n'arrivait pas à l'enrayer, je n'avais plus que quelques heures à vivre. Il confia ceci à ma mère, dans une pièce voisine, afin que je n'en fusse point informé. C'est au moment où il s'entretenait avec ma mère que se produisit le dédoublement, je devrais dire « détriplement », car je me suis vu très nettement, malade sur mon lit et, en même temps, j'ai pu voir et entendre ma mère et le docteur conversant dans la pièce voisine, tout en me rendant parfaitement compte que ma personnalité se tenait *suspendue dans l'air*, contemplant tranquillement les deux scènes[185]. »

***

Ce n'est pas un homme de science qui vous écrit, déclare M. J. Ramel, mais un financier, donc un homme de chiffres. « J'ai été affligé d'une maladie de cœur dont je suis aujourd'hui libéré, mais qui m'a joué quelques mauvais tours, une fois entre autres où je suis resté un certain temps plongé en léthargie. J'entendais tous les miens parler autour de moi, mais je n'étais pas moi : mon *moi* se tenait à mes côtés, debout, dans un corps fluidique et blanc. Je voyais le chagrin de ceux qui s'efforçaient de me ranimer et j'eus cette pensée : « A quoi bon cette misérable dépouille qu'ils cherchent à faire revivre ? ». Cependant, en voyant leur tristesse, un grand désir me vînt de retourner vers eux. C'est ce qui arriva. Toutefois, il me semble que si je l'avais voulu, je serais resté dans l'Au-Delà : j'en ai vu la porte s'entre ouvrir, mais je ne puis dire ce qu'il y avait derrière[186] ! »

***

« J'étais, a relaté M. D. Bedbrook[187], couché dans mon lit, quand soudain je me sentis m'élever lentement vers le plafond. Je restai ainsi, le visage tourné vers le haut, à cinq ou six centimètres du plafond, que j'ai certainement touché de mes mains. Puis, tout à fait conscient du fait, je me suis retourné lentement et j'ai vu mon corps couché sous les couvertures. Cela me semblait tout à fait naturel, et je n'en fus nullement effrayé. Me retournant à nouveau, je me sentis descendre graduellement ; j'éprouvai alors une lacune fugitive, et ne gardai pas le souvenir de la rentrée proprement dite dans mon corps ; je n'ai pas vu non plus le cordon qui m'y relie.
Une autre fois, je me souviens parfaitement avoir flotté hors de ma fenêtre, dans la nuit. Je me trouvais dans un état conscient, car je me rappelle avoir remarqué combien le ciel était clair et étoilé... À plusieurs reprises, j'ai éprouvé la sensation de partir pour un voyage et de revenir obliquement dans mon corps, mais sans me rappeler où j'étais allé. »

***

Dans une lettre adressée au Dr Hector Durville, Mme M. L. déclare : « Je m'étais couchée et endormie à l'heure habituelle quand, vers le milieu de la nuit, je me suis trouvée debout au pied de mon lit – et c'était le *moi* conscient et agissant qui était là. En contemplant avec étonnement mon corps couché dans le lit, sur le côté gauche, je constatai que je respirais péniblement et comme après une longue course ; puis, tout s'est brouillé et je me suis retrouvée dans mon lit,

[184] Cf. Dr Gibier : *Analyse des choses*.
[185] Cf. *L'Astrosophie*, avril 1934, p. 143.
[186] Cf. Camille Flammarion : *La mort et son mystère*, II, p. 72.
[187] David Bedbrook : *Dons spirituels*, p. 106.

couchée exactement sur le côté gauche, comme je m'étais vue. J'avais de violents battements de cœur, et ma respiration était difficile[188]. »

***

« Un jour que j'étais au lit, un peu souffrant, a relaté M. Aloïs Senn, je réfléchissais à diverses choses lorsque je m'aperçus soudain que j'arpentais ma chambre en long et en large. Regardant dans un miroir, je remarquai avec surprise qu'il ne reproduisait pas mon visage, et je compris alors que j'avais quitté mon corps physique. En effet, je le vis toujours étendu sur le lit. Curieux de savoir comment j'étais moi-même vêtu, je vis que je portais une sorte de tunique blanche. Je réintégrai mon corps physique d'une façon aussi inopinée et rapide que je l'avais quitté. Je n'eus conscience d'aucun effort de volonté pour opérer l'une ou l'autre de ces transformations.
Une autre fois, c'était la nuit. Je ne dormais pas et je méditais sur Dieu et les aspects divins de la vie. Peu à peu, une sensation étrange m'envahit. Je sentis comme une sorte de tiraillement qui partant des pieds, remontait tout le long du corps. C'était une sensation assez difficile à décrire. Je me rendis compte que mon corps psychique se dégageait lentement de mon corps physique, et je me souviens fort bien du moment où mes facultés intellectuelles, ou conscience active, passèrent du corps physique au corps psychique. Ce dernier se souleva et s'envola, à travers la fenêtre fermée, jusqu'au-dessus de la maison voisine. Je voyais tout avec précision, comme avec mes yeux physiques... Après un certain temps, je repassai à travers la fenêtre fermée, me balançai un instant au-dessus de mon corps physique, avant de le réintégrer[189]. »

***

M. Funck, l'un des compilateurs du Dictionnaire américain qui porte son nom, dit Sir Arthur Conan Doyle, rapporte un fait que d'autres témoignages ne pourraient que confirmer. « II s'agit d'un médecin américain de sa connaissance, et il garantit sur parole l'authenticité de l'incident. Ce médecin, au cours d'une crise de catalepsie, en Floride, prit conscience d'avoir quitté son corps mortel, qu'il pouvait contempler à ses côtés, tout en conservant lui-même sa personnalité et son identité propres. Le souvenir d'un certain ami, se trouvant à quelque distance de là, lui vînt à l'esprit, et après un intervalle de temps appréciable, il se trouva tout-à-coup dans la chambre de cette personne, après avoir franchi la bonne moitié d'un continent. II pouvait voir cet ami, et avait conscience que cet ami le voyait aussi. Il reprit alors le chemin de sa demeure, se retrouva auprès de son corps matériel, toujours sans connaissance. Après s'être demandé pendant quelques instants s'il devait en reprendre possession, il s'y résigna, par devoir. Une lettre adressée à son ami pour le mettre au courant de l'incident, se croisa avec une lettre de ce même ami lui relatant les circonstances dans lesquelles il l'avait vu. M. Funck a relaté en détail cet épisode dans son livre : *L'énigme psychique*[190]. »

***

L'incident relaté ci-dessous se passa lors de la bataille de la Somme, et se rapporte au capitaine Gilbert Nobbs[191] : « J'hésite à raconter ce qui m'advint. Mais, puisque je m'efforce de fixer sur le papier les sensations éprouvées au moment où je fus frappé à la tête, je le ferai en termes simples, laissant au lecteur le soin de se former une opinion sur ce sujet.

---

[188] Cf. Hector Durville : *Le fantôme des vivants*, p. 90.
[189] Cf. *Le Monde Supérieur*, août 1939, p. 115.
[190] Conan Doyle : *Un message de l'Au-Delà*. Cf. *Revue scientifique et morale du spiritisme*, novembre 1920.
[191] Gilbert Nobbs : *Englishman : Kamarad !* reproduit dans *Light*, 1919, p. 46.

Je devins instantanément aveugle, et le demeurai en permanence. Mais les ténèbres éternelles qui m'environnent en ce moment subirent soudain une trêve, quand une *voix* murmura en moi : « La mort approche. Veux-tu venir avec nous ? » Le voile des ténèbres sembla descendre lentement : j'eus la sensation de l'espace. Au-delà, il y avait d'épaisses ténèbres ; un ineffable sentiment de béatitude, de paix m'envahit ; ce n'était rien, et pourtant quelle indescriptible félicité ! A un moment donné, regardant dans le vide, je vis mon propre corps gisant dans un trou d'obus, du sang coulait d'une tempe. J'étais donc mort, et c'était mon cadavre. Mais, je me sentais heureux !
J'eus néanmoins l'impression que la voix que j'avais entendue attendait une réponse. Faisant un effort suprême, je m'écriai, je ne sais comment : « Mon temps n'est pas révolu : je ne mourrai pas ! ». Le voile de ténèbres monta de nouveau et m'enveloppa. Mais mon corps fit un mouvement. C'était moi qui l'avais provoqué. Je revenais à la vie... De quelque manière que l'on interprète mon cas, le mystère de la mort n'existe plus pour moi. Je ne crains donc plus la mort. »

***

« En septembre 1918, a relaté M. Charles Quartier, rédacteur de la *Revue Métapsychique*, comme j'étais très affaibli par la grippe espagnole, et l'organisme complètement débilité par la longue sous-alimentation consécutive à la guerre, il m'arrivait fréquemment, pendant ma convalescence, de m'évanouir tout à fait à l'improviste.
Or, un après-midi, j'étais étendu sur le canapé dans un angle de ma chambre, et je me reposais. Pendant ce temps, ma mère causait dans le vestibule avec des visiteurs qui arrivaient, lorsque, soudain, je me vis moi-même comme si j'étais tombé du canapé, la tête et le buste à terre, mais les jambes encore sur le siège. Je ressentis alors trois sortes de sentiments successivement. Un sentiment très agréable et presque impossible à décrire, d'expansion, de plénitude, d'universalité, d'extrême légèreté, en un mot d'une invraisemblable euphorie, telle que jamais, depuis, je n'en ai ressenti au même degré. Puis aussi un sentiment de terreur irraisonné, presque de panique, qui naissait de l'insolite spectacle et de la conscience de me trouver en face d'un fait normalement impossible : se voir soi-même en dehors du truchement d'un miroir. Or, dans cette pièce, il n'y avait pas l'ombre d'un miroir.
Enfin, l'idée ou le sentiment me vînt que si je demeurais ainsi la tête en bas, cela pouvait être dangereux, et qu'il fallait me ramasser à tout prix. Ce que j'essayai de faire – du moins, j'en eus l'impression – toujours de l'extérieur, pour ainsi dire, comme s'il s'était agi de ramasser le corps d'un étranger pour le remettre à sa place, naturellement sans résultat aucun. Puis il me sembla être dans le vestibule, désireux d'attirer l'attention de ma mère qui parlait avec ses visiteurs, et qui déclara soudain : « Attendez-moi un instant, il faut que j'aille voir ce que devient mon fils. Il me semble qu'il m'a appelé. » Puis ma mémoire n'a plus rien conservé, jusqu'au moment où je me réveillai normalement étendu sur le canapé, ma mère auprès de moi, me prodiguant des soins empressés ; ceux habituels en cas d'évanouissement. »

***

Mme Nathalie Annenkof a fait le récit suivant au Dr Eugène Osty, ancien Directeur de l'Institut Métapsychique international de Paris : « Vous m'avez demandé d'écrire les deux cas de *sortie de mon corps* que je vous ai relatés. Je vais essayer de le faire le plus exactement possible. Il y a quatre ans que le premier cas s'est produit. J'ignorais alors que cela fut possible, n'ayant aucune idée de ces choses-là. Durant le printemps de 1926, par une très belle journée, j'étais assise au cimetière, sur le bord de la tombe de ma petite fille que je venais de perdre. J'étais déprimée et triste, mais bien portante. Je me souviens très bien que, tandis que je regardais des abeilles qui faisaient leur provision de miel sur les fleurs que je venais de planter, je me sentis devenir légère,

puis de plus en plus légère physiquement et moralement. Ma première impression fut que mes bras ne pesaient plus, puis le ventre, puis la poitrine. Et tout-à-coup, je me trouvai au-dessus et à côté de mon corps que j'apercevais assis sur le bord de la tombe. Je regardai ma figure fatiguée. Je remarquai même que mon manteau était taché de boue. Et j'avais la sensation de planer au-dessus de mon corps, dans une complète béatitude. J'avais la sensation d'une grande et lumineuse joie de vivre, comme si je vivais mille vies à la fois, et d'une complète quiétude.
Je ne pouvais pas remuer et je n'en sentais pas le besoin. Mais je pouvais voir, comprendre et avoir le sentiment d'une vie intérieure heureuse. Mon corps avait l'air d'une loque, telle une chose abandonnée. Je pensai : « C'est la mort ! » Et j'avais cependant la joie de vivre.
Je vis le gardien du cimetière s'approcher de mon corps, le toucher, le palper, m'appeler, et partir en courant. Il me dit, dans la suite, qu'il était allé quérir une ambulance et que mes mains et mon visage commençaient à se refroidir. Lorsque je le vis s'éloigner, je compris qu'il me croyait morte. Je fus prise d'effroi. « C'est la mort, pensai-je. Comment va vivre mon mari sans moi ? » Mais je me sentais si bien vivre que je me dis : « Il faut que je me remette dans mon corps. » Je tentai d'y rentrer avec la crainte de ne pouvoir le faire. Je commençai par sentir la pesanteur, puis les douleurs, les petits malaises auxquels nous sommes tellement habitués que nous ne les remarquons plus. Ensuite me vint la tristesse et l'envie de pleurer. Je rentrai à pied chez moi.
Il y a deux semaines, le même fait s'est renouvelé. Je lisais un soir, au lit, un livre gai, riant toute seule de ses amusantes stupidités. Tout-à-coup, j'eus l'impression de me quitter moi-même, et j'aperçus mon corps couché, livre en mains, tandis que je me sentais en l'air, bien heureuse, avec un sentiment de vie intérieure. Je regardai mon corps, je me trouvai bien, et je me dis : « C'est dommage de mourir si jeune ! ». Je m'approchai de mon corps étendu et essayai d'y rentrer. Je sentis aussitôt qu'il m'absorbait, comme une feuille de papier-buvard, ou comme une éponge absorbe l'eau. A ce moment, mon mari sonna, je me levai pour lui ouvrir la porte. »

***

Le Dr Overend G. Rose raconte avoir été projeté violemment à terre par un cheval emporté et avoir été gravement blessé. Il fut ramassé et considéré comme mort par les deux hommes qui avaient été témoins de sa chute. Cinq heures s'écoulèrent avant qu'il ne revînt à lui.
Le docteur en question s'exprime comme suit : « Pendant mon évanouissement, j'ai vu mon corps étendu à terre, les deux hommes qui le ramassèrent ; je les entendis murmurer que j'étais mort, et j'assistai à mon transport dans une maison voisine. Peu après, survinrent deux médecins qui tentèrent par tous les moyens de me faire revenir à moi, et pendant les longues heures qui passèrent avant que le résultat puisse être obtenu, je demeurai constamment à observer la scène. Je flottais au-dessus de mon corps, dans la tiédeur d'une atmosphère radieuse. Il n'est pas de mots qui puissent exprimer le sentiment de paix et de bonheur qui m'avait envahi. Mais alors, j'entendis, je ne sais comment, une voix qui me murmurait avec insistance que je devais me préparer à réintégrer mon corps. Et c'est pourquoi, à peine réincorporé, je dis au médecin que je serais certainement guéri...
Les circonstances dignes d'être relevées dans mon insolite expérience sont les suivantes : en premier lieu, je n'avais jamais vu les deux hommes qui me relevèrent, lesquels étaient des étrangers qui passaient à cheval. Pourtant, je décrivis leurs visages, leurs vêtements et le manteau de leurs chevaux qu'ils avaient attachés pour voler à mon secours. En second lieu, bien que je fusse totalement inconscient, il me fut possible de décrire minutieusement aux docteurs les vicissitudes de mon transport dans la maison étrangère, ainsi que les répercussions internes de mes blessures. Tout cela parce que ma personnalité consciente s'était trouvée extériorisée, hors du corps, et capable ainsi d'observer mieux encore que si elle avait été dans mon corps. Je déclare

que cet événement extraordinaire m'apporta la certitude expérimentale qu'il y a une existence au-delà de la tombe, en laquelle il n'est pas besoin du corps charnel pour voir, entendre, penser ; existence dans laquelle nous conservons, inaltérée, notre personnalité terrestre. »

***

Mme S. B. décrit ainsi les sensations qu'elle éprouva au cours d'une crise de catalepsie et de coma[192] : « Ma première sensation fut le sentiment d'exister, sentiment privé de toute notion de personnalité et de lieu. Je me sentis m'élever lentement comme un brouillard monte vers le soleil, et transporter au pied du lit.

Ensuite, je pris conscience de l'espace, (ce sont des expressions qui sembleront ridicules, mais je décris ce que je ressentis), sous forme de quelque chose de large... puis, soudain, je redevins moi-même, flottant dans l'air, au pied du lit, et, de là, j'aperçus mon corps étendu sous la couverture... Me voyant moi-même aussi livide et inerte, je fus saisie d'un inexprimable sentiment de terreur. Je vis un docteur penché sur moi, sa main tâtant mon pouls, et, intuitivement, je compris qu'en ce moment rien au monde ne pouvait l'intéresser davantage que mes pulsations. Derrière le docteur, j'aperçus un fantôme plus grand que lui, dont je ne m'expliquai pas – et dont je ne m'explique pas, aujourd'hui encore – la présence, puisque je voyais les autres personnes présentes sous leur aspect habituel. Me retournant, je vis une table placée contre le mur, laquelle avait la forme d'une boîte renversée. Je n'avais jamais rien vu de semblable. Trois infirmières se tenaient autour, exécutant les ordres du docteur avec une rapidité fébrile...

Après quoi, je me dirigeai vers la porte, sans remuer les pieds, glissant, suspendue dans les airs. Je passai à travers, franchis le salon, descendis le grand escalier et me trouvai dans la rue. Celle-ci me parût splendidement éclairée bien qu'il n'y eût aucun passant. C'est à ce moment que je fus envahie par le sentiment d'une béatitude ineffable : celle d'une créature humaine qui posséderait santé, beauté, richesse, réputation et honneur ; tout l'amour et toutes les joies de la vie, sans avoir jamais connu une peine, un ennui, une souffrance, une douleur quelconque, et qui, malgré cela, n'aurait pas la moindre idée de la joie et de la félicité dont elle prendrait pour la première fois conscience. C'était la complète béatitude céleste que j'éprouvais en ce monde de perfection absolue. Je n'ai qu'une fille unique. Eh bien ! En cet instant, à supposer que je sois demeurée ainsi, en tant qu'Esprit, ce n'eût pas été un malheur qui l'aurait frappée car je savais que rien ne pouvait se produire qui n'eût été pour son plus grand bien. J'avais le sentiment que l'univers entier était soutenu et guidé par un esprit infini, par une sagesse infinie. Je pressentais que le mal n'existait pas, que les tribulations par lesquelles passe toute créature sont pour elle la joie qui conduit à la perfection.

Si l'on m'avait demandé la source de ma science de la perfection, qui me remplissait, en cet instant de béatitude, je n'aurais su que répondre ! Ce fut tout. Je perdis connaissance dans l'ambiance spirituelle et me réveillai dans le monde des vivants. Trois ans après, je rencontrai l'une des infirmières qui m'avait soignée à l'hôpital. Je lui décrivis la table curieuse que j'avais vue en état d'inconscience et je lui demandai si à l'hôpital on possédait quelque chose de semblable. Elle me regarda, interloquée, et dit : « Oui, nous avons ce genre de table que vous avez décrite, se plaçant sur roues. Elles sont ainsi construites pour empêcher que les objets ne roulent à terre. Nous les tenons toujours parfaitement équipées, pour le cas d'urgence. Le souvenir de ce qui m'arriva reste pour moi un inexprimable réconfort spirituel. »

***

[192] Cf. *Journal de la Société américaine de recherches psychiques*, 1918, p. 629.

Le professeur F. P. Leaning, dans une étude intitulée : *Extra-corporeal conciousness*, relate le cas suivant survenu à un de ses amis : « Je prenais pension dans une auberge appelée : *Shéridan Inn*. J'étais resté toute la journée dans ma chambre, attendant que mon ami Edwin vienne me chercher pour la signature d'un acte légal.

Après avoir pris mon repas, je m'étendis sur mon lit, et me mis à lire. C'est alors que je fus soudain envahi par une vague de sommeil à laquelle je ne pus résister. J'en fus vivement contrarié car j'étais en train de lire le *Journal d'Amiel*, qui m'intéressait beaucoup, et dont j'aurais bien aimé pouvoir continuer la lecture. Mais tout fut inutile, et je m'endormis brusquement. J'eus tout aussitôt l'impression d'avoir quitté mon corps. Je me retournai, et apercevant mon corps recroquevillé en une position incommode, je m'étonnai que l'on puisse s'endormir dans une telle posture. J'eus l'idée de partir, et me rendis dans le corridor en passant par la porte, mais cela évidemment par la force de l'habitude, car j'aurais tout aussi bien pu traverser le mur, vu que je n'ouvris pas cette porte, mais passai au travers du bois. Je ne remuais pas les pieds, attendu que pour me rendre en un lieu quelconque, il me suffisait de le désirer. Mais ceci n'empêchait d'ailleurs pas que je me voyais en possession de jambes, bras et corps, et que je me sentais mieux qu'à l'ordinaire. Dans le corridor, il n'y avait personne si ce n'est un nègre qui cirait le plancher. Je l'abordai, mais il ne parut pas me voir. Je compris alors que je devais être invisible, ce qui augmenta d'autant ma curiosité. Je pris plaisir à passer devant lui, derrière lui, autour de lui, en le frôlant, mais il ne dirigea jamais son regard vers moi. La chose m'amusait beaucoup. Mais j'eus alors la pensée que si l'on venait me chercher il pourrait en résulter pour moi des complications peu agréables. Je revins donc aussitôt à travers le bois de la porte et lorsque je fus près de mon lit, mon corps me « suça » impérieusement, me « rengainant » par les pieds !

Ce fût heureux que l'idée du retour me vînt alors à l'esprit, car, à cet instant, on frappa à la porte, et Mme Canfield, la patronne de l'auberge, entra et me demanda la permission de prendre un objet. L'hôtel était complet, elle m'avait cédé sa propre chambre. Lorsqu'elle fut partie, je m'aperçus d'un phénomène inquiétant : je n'arrivais plus à voir normalement ! J'essayai de reprendre la lecture d'Amiel, mais je ne distinguais plus les mots. Je voyais bien les ombres des meubles et des tapisseries, mais je n'apercevais plus mon visage dans la glace ! Ce phénomène perturbateur persista et, alors que j'étais assis à table pour le dîner, je ne parvenais pas à lire le menu ! Finalement, ma vue redevint normale, après que j'eus absorbé mon repas[193]. »

***

Mme Ida D. V. a relaté dans *Luce e Ombra* le fait suivant : « Mon oncle est décédé par suite d'une longue maladie. Je me rappelle que la dernière fois que je l'ai vu debout, il me disait : « C'est curieux ce qui m'arrive ; je perçois souvent un autre moi-même en face de moi, répétant exactement tous mes mouvements, comme s'il s'agissait de deux individus parfaitement identiques et ayant la même volonté[194]. »

***

M. J. Contostarlos a rapporté ce qui suit, concernant les observations faites par son père – colonel du génie dans l'armée hellénique – peu avant son décès survenu en juillet 1916.

« Mon père, dit-il[195], souffrait de lésions cardiaques qui ont été la cause directe de son décès. Ces lésions, et par suite le mauvais fonctionnement du cœur, avaient provoqué, quelques jours avant la fin, une congestion sanguine au poumon, laquelle par ses effets, pouvait être prise par le

[193] Cf. *British Journal of Psychical Research*, 1928, p. 26.
[194] Cf. N° d'août - septembre 1911, p. 494.
[195] Cl. *Psychica*, 15 septembre 1923.

malade pour une congestion pulmonaire, consécutive à un refroidissement. Mon père ayant une tendance au pessimisme en ce qui concernait sa santé, avait dit qu'il se croyait atteint d'une maladie de cœur qui l'emporterait, mais nous tous, ses enfants et parents les plus proches, avions usé du pieux mensonge pour lui enlever cette idée. Il avait donc fini par nous croire et paraissait convaincu qu'il n'avait qu'une congestion ordinaire. Or, ce soir-là, comme je me trouvais auprès de lui, il me dit tout-à-coup : « C'est curieux, je sens comme si j'étais moi-même deux personnes. L'une d'elles – c'est moi, assis dans ce fauteuil – est malade d'une congestion par suite d'un refroidissement. Mais l'autre, qui est encore moi, et qui est là tout près est malade du cœur, ce qui est bien plus grave. »

***

Un prêtre allemand, cité par Karl du Prel, dans *La Mort et l'Au-Delà*, l'abbé Steinmetz, voyait souvent son *fantôme* assis dans son jardin, à la même place qu'il se plaisait à occuper lui-même. Un jour, pendant qu'il se trouvait dans sa chambre avec des amis, il leur dit en se montrant du doigt, puis en indiquant son fantôme dans le jardin : « Voici le Steinmetz mortel, voilà le Steinmetz immortel ! »

***

Kemmereich[196] a cité le cas de l'ingénieur Karl Sch., qui, préoccupé par la construction d'un théâtre, vit une forme penchée sur ses plans, au moment où il rentrait chez lui pour déjeuner : pendant une vingtaine de minutes, il put examiner cette forme à loisir, au grand jour, et constater qu'elle lui ressemblait comme un frère : qu'elle était son double.

***

« ... Une fois, dit Maurice Magre, en me réveillant le matin, j'eus la perception, non pas de mon âme, mais d'une sorte de double singulier qui était placé au-dessus de moi et qui, après quelques secondes, s'engouffra dans mon corps. Ce double, légèrement bleuâtre, avait un vague contour humain, mais ce qui m'impressionna avec force, ce fut que, bien que transparent, il me donna le sentiment qu'il était pétri d'une matière de nature *électrique* (le mot électrique vint tout de suite à mon cerveau) et que cette matière avait une prodigieuse résistance à l'usure ou à la transformation[197]. »

***

M. Costa, dit Ernest Bozzano, était un positiviste matérialiste, ce qui rendait impossible une orientation juste de sa pensée. Enfin, il lui arriva un incident dans lequel il fut sur le point de perdre la vie et qui modifia radicalement ses conceptions philosophiques.
« Une nuit qu'il étudiait pour se préparer aux examens du diplôme universitaire, le sommeil le gagna ; il tomba sur son lit en déterminant, sans le vouloir, la chute d'une lampe, qui ne s'éteignit pas, en développant une fumée très dense, asphyxiante. L'air devint irrespirable, et le dormeur n'aurait pas tardé à succomber à l'asphyxie s'il ne lui était arrivé un étrange incident. Il se trouva tout-à-coup debout, au milieu de la chambre, parfaitement éveillé, mais séparé de son corps, qu'il aperçut devant lui, couché, insensible, sur le lit. Et il ne l'apercevait pas seulement extérieurement, mais aussi intérieurement, en discernant surtout le plexus nerveux et les vaisseaux sanguins qui battaient dans un rythme accéléré. Il se sentait libre léger, éthéré...

[196] Cf. M. Kemmereich: *Gespenster u. Spuk*, 1921.
[197] Maurice Magre : *Les interventions surnaturelles*, p. 225.

- Jamais, dit-il, je n'ai ressenti aussi vivement la sensation de vivre, comme au moment où je me suis senti séparé de mon corps[198]... »

***

« Quatre ou cinq fois, dit Mme Quantin, étant couchée, j'éprouvai la sensation de m'être séparée de mon corps. Je me sentais flotter en l'air, étendue au-dessus de mon corps, le contemplant et parfaitement consciente de ce qui m'environnait.
Ce que j'éprouvais était un sentiment délicieux d'absolue liberté, bien qu'un certain effort de ma part fût nécessaire pour le prolonger. Après un court instant, je ressentais une curieuse sensation, un je ne sais quoi d'indéfinissable, qui me poussait à rentrer en moi-même, et alors je me surpris à penser : « Il faut que je retourne en mon corps. J'ai la conviction d'avoir réussi à prolonger cette période de liberté par un effort de ma volonté, mais pour une courte durée seulement, car – comme je l'ai dit – il se passe en moi quelque chose qui m'oblige à rentrer peu à peu dans mon corps[199]. »

***

« Dans le courant de décembre, un de nos bons cousins, C. Ardoni, homme très honorable et de sentiments élevés, tomba brusquement malade. Après avoir causé dans son entourage de vives inquiétudes, son état cependant, au bout de quelques jours, redevînt plus normal. Les R., cousins de ce dernier et habitant Monaco, étaient restés dans l'ignorance de cette maladie. Il arriva qu'un soir, après une journée des plus satisfaisantes, notre malade s'endormit d'un sommeil singulier, profond et léthargique.
Or, à cette même heure, la famille R., à Monaco, venait de se coucher, lorsque, toutes lumières éteintes, Mme R. se dresse sur son lit, effrayée, disant que dans le vestibule, elle entend marcher. Son mari, auprès d'elle, écoute à son tour, mais aucun bruit suspect n'arrive à son oreille. Il veut la rassurer, mais sa femme insiste et dit, pleine d'angoisse, qu'elle ne s'est pas trompée : elle a bien entendu, dans la pièce voisine, un pas traînant et lourd. Pour mieux se rendre compte, M. R. se lève : il éclaire la chambre et se dispose ensuite à visiter le logis. Avant que son projet soit mis à exécution, sa femme pousse un cri en disant : « Je viens de voir notre cousin Ardoni ! »
L'appartement était fermé, et ce n'était point l'heure de faire une visite. De plus, depuis de longues années, leur parent ne pouvait accomplir de voyages : une paralysie de tout le côté droit lui rendait impossible le moindre déplacement. Les enfants occupaient, en face de leur mère, trois pièces contiguës. Interrogés, ils témoignèrent avoir bien entendu marcher près de leur chambre. Cette alerte passée, chacun se rendormit, à part Mme R. qui, trop impressionnée par cette apparition, ne trouva de toute la nuit, un calme réparateur. Levée dès le matin, il lui fut impossible de chasser de son esprit le souvenir obsédant. A midi, arrivait un fatal télégramme. Il annonçait la mort de leur parent Ardoni ! Ce dernier décédait le matin à 8 heures. L'apparition s'était produite neuf heures avant sa mort[200]. »

***

« C'était en 1858. On s'entretenait encore dans la colonie française de cette capitale (Rio de Janeiro) d'une apparition singulière qui avait eu lieu, quelques années auparavant. Une famille alsacienne, composée du mari, de la femme et d'une petite fille encore en bas âge, faisait voile pour Rio de Janeiro, où elle allait rejoindre des compatriotes établis dans cette ville. La traversée

[198] Cf. E. Bozzano : *Revue spirite*, 15 février 1928, p. 82.
[199] Cf. *Journal of the American S. P. R.*, 1908, p. 405.
[200] Cf. H. et E. Gal : *Sur terre la vie de l'Au-Delà*, 1925, p. 63.

était longue, la femme tomba malade et, faute sans doute de soins et d'une alimentation convenable, succomba avant d'arriver. Le jour de sa mort, elle eût une syncope, resta longtemps dans cet état, et lorsqu'elle eût repris ses sens, elle dit à son mari qui veillait à ses côtés : « Je meurs contente, car maintenant je suis rassurée sur le sort de notre enfant. Je viens de Rio de Janeiro, j'ai trouvé la rue et la maison de notre ami Fritz le charpentier. Il était sur le seuil de sa porte. Je lui ai présenté notre petite, je suis sûre qu'à ton arrivée il la reconnaîtra et en prendra soin ». Quelques instants après, elle expirait. Le mari fut fort surpris de ce récit, sans toutefois y attacher de l'importance.

Le même jour, à la même heure, Fritz le charpentier, l'Alsacien dont je viens de parler, se trouvait sur le seuil de la porte de la maison qu'il habitait à Rio de Janeiro, lorsqu'il crut voir passer dans la rue une de ses compatriotes, tenant dans ses bras une petite fille. Elle le regardait d'un air suppliant, et semblait lui présenter l'enfant qu'elle portait. La figure, qui paraissait d'une grande maigreur, rappelait néanmoins les traits de Lotta, la femme de son ami et compatriote Schmidt. L'expression de son visage, la singularité de sa démarche, qui tenait plus de la vision que de la réalité, impressionnèrent vivement Fritz. Voulant s'assurer qu'il n'était pas dupe d'une illusion, il appela l'un de ses ouvriers qui travaillait dans la boutique, et qui, lui aussi, était alsacien et de la même localité.

– Regarde, lui dit-il, ne vois-tu pas passer une femme dans la rue, tenant un enfant dans ses bras, et ne dirait-on pas Lotta, la femme de notre ami Schmidt ?

– Je ne puis vous dire, je ne distingue rien, reprit l'ouvrier.

Fritz n'en dit pas davantage, mais les diverses circonstances de cette apparition, réelle ou imaginaire, se gravèrent fortement dans son esprit, notamment le jour et l'heure.

A quelque temps de là, il voit arriver son compatriote Schmidt, portant une petite fille dans ses bras. La vision de Lotta se retrace alors dans son esprit et avant que son ami eût ouvert la bouche, il lui dit :

– Mon pauvre ami, je sais tout. Ta femme est morte pendant la traversée, et avant de mourir, elle est venue me présenter sa petite fille pour que j'en prenne soin. Voici la date et l'heure.

C'étaient bien le jour et le moment consignés par le mari à bord du navire[201]. »

***

« Le soir du 27 octobre 1906, dit M. Léo Primaresi, après avoir lu dans ma chambre à coucher, je me levai et je fis quelques pas près de mon lit. Il y avait derrière moi une lampe avec son abat-jour ; rien en face de moi ne pouvait causer des effets de lumière. Pendant six secondes environ, j'eus l'impression de me trouver chez un de mes amis habitant dans la banlieue et de voir une forte lumière, telle que celle d'une lampe sans globe, à ma droite. Je constatai qu'il était 11 heures 47. Le lundi suivant, j'allai rendre visite à la famille de mon ami et, avant que j'aie pu parler de ce qui m'était arrivé, la dame dit : « Je vous ai vu samedi dernier ! ». Elle raconta alors qu'étant occupée à un petit travail avant de se coucher, elle leva les yeux et m'aperçut dans un coin de la chambre, habillé de noir. Elle me demanda pourquoi j'étais venu à une heure aussi avancée ; un instant après elle me vit moins distinctement ; enfin, je disparus comme un nuage s'évapore. Elle regarda l'heure et constata qu'il était exactement minuit moins le quart. Sa lampe était dans la position dans laquelle j'avais cru la voir. J'étais vêtu de noir au moment de mon dédoublement[202]. »

***

[201] Cité par D'Assier dans son *Essai sur l'humanité posthume*, p. 47.

[202] Cf. *Annales des Sciences psychiques*, 1907, p. 135.

M. John Law, membre de l'Eglise catholique romaine, écrit : « Il y a quelques années, alors que j'habitais le Pays de Galles, j'avais l'habitude de visiter une petite église en revenant de mon travail, à 4 h. 30 de l'après-midi. Un jour, je m'y trouvais tout seul lorsqu'un aveugle entra. Il tâtonna jusqu'à la statue de la Vierge, y alluma une bougie et sortit. J'avais remarqué la tristesse de sa figure, mais ne pensai plus à lui par la suite. Une semaine plus tard, je vis le même aveugle et lui adressai la parole, lui disant que je l'avais vu la semaine précédente allumer une bougie dans l'église de X. Il garda le silence un instant, puis dit : « C'est là ce que j'avais l'habitude de faire il y a déjà longtemps : visiter cette église et y allumer un cierge devant la statue de la Vierge ; mais, je n'y suis pas retourné depuis de nombreux mois. »
Il ajouta qu'il avait pensé y revenir. Quelques jours plus tard, dit M. Law, je revenais de mon travail très abattu et me couchai dans ma chambre lorsque, comme dans un rêve, mon esprit s'éleva hors de mon corps, quitta la pièce, puis y revint après un intervalle d'inconscience. Après le thé, ce même soir, une vieille tante me demanda pourquoi j'avais passé près d'elle, dans la rue, sans daigner la saluer[203]. »

***

« Deux jeunes gens dormaient dans la même chambre. Une nuit, l'aîné s'éveilla et vit son compagnon flottant dans l'air, près de la porte. La partie supérieure du corps seule paraissait matérialisée, la partie inférieure était si nébuleuse qu'il voyait clairement au travers de celle-ci la poignée de la porte. En même temps, la forme habituelle de son ami était couchée sur le lit.
Alarmé, l'aîné cria ; ce qui fit disparaître l'apparition, et le jeune homme sur le lit s'éveilla, racontant qu'il venait de passer par une expérience terrifiante : il s'était trouvé hors de son corps et avait entendu des gens dire autour de lui : - Si cela continue, il sera incapable de revenir. Grâce à Dieu, vous m'avez rappelé, dit-il à son ami[204]. »

***

Dans le cours de ma vie, dit Mlle Hopkinson, j'ai été quatre fois accusée d'apparaître à des gens.
« Premier cas. – C'était, il y a bien des années déjà. Une jeune fille qui couchait dans une chambre contiguë à la mienne, déclara que pendant une certaine nuit, j'étais allée lui rendre visite. Elle était réveillée, disait-elle, et je lui avais rendu quelques légers services. Elle maintînt ses affirmations avec tant d'énergie que, malgré toutes mes dénégations, ceux qui m'entouraient ne me crurent pas. J'étais absolument sûre de n'avoir pas quitté ma chambre, je n'aurais pu le faire sans qu'on s'en fût aperçu.
Second cas. – Il y a sept ans, je m'étais rendue dans la Cité (endroit que j'évite toujours), ayant à m'occuper d'une affaire concernant un de mes parents. Je tenais beaucoup à ce qu'il ne sut rien de ma démarche. Mes pensées étaient donc concentrées sur sa personne. Je fus tirée de ma rêverie par l'horloge de « Bow Church » qui sonnait 3 heures. Le soir, je vis le parent en question, et la première chose qu'il me dit fut : « L., où êtes-vous allée aujourd'hui ? Je vous ai vue venir chez moi ; vous avez passé devant mon bureau, et je ne sais ce que vous êtes devenue ? ». Je lui répondis : « A quel moment avez-vous été assez ridicule pour penser que j'aurais pu me rendre auprès de vous ? ». « Au moment où l'horloge sonnait 3 heures ! » répliqua-t-il.

[203] Cf. *Psychica*, décembre 1937, p. 201.
[204] Cf. *Zeitschrift für Seenleben*, Leipzig.

Troisième cas. – C'était il y a environ six ans ; j'habitais une maison de province, à 100 milles de Londres. On était fort occupé dans la maison, et d'esprit fort positif. Un matin, je descendis déjeuner, comme pressée par une sensation que je ne pouvais comprendre ni secouer. L'après-midi, cette sensation fut remplacée par l'idée obsédante d'une de mes parentes de Londres. Je lui écrivis pour lui demander ce qu'elle faisait ce jour-là. Ma lettre se croisa avec la sienne dans laquelle elle me posait la même question. Lorsque je la revis, elle me dit qu'elle était assise, travaillant tranquillement, lorsque la porte s'ouvrit. J'entrai avec mon air habituel. Bien qu'elle me sût fort loin, elle pensa en me voyant que j'étais de retour. Elle ne s'aperçut de contraire que, lorsque m'étant retournée, je fus sortie de la chambre.
Quatrième cas. – Il y a quatre ans, une jeune fille m'assura que je m'étais tenue au pied de son lit (elle était souffrante à ce moment-là) et que je lui avais dit distinctement de se lever, de s'habiller, attendu que je la considérais comme suffisamment bien pour le faire. Elle m'obéit. Je lui fis remarquer qu'elle devait commettre une erreur, car je n'avais rien fait de pareil. Elle pensa évidemment que je niais le fait pour un motif quelconque. « Je me trouvais alors à quelque vingt minutes de marche de la demeure de cette jeune fille[205]. »

***

« Depuis son enfance, dit Hector Durville, M. Rousseau, représentant de commerce à Versailles, possède l'étrange faculté de se dédoubler spontanément, et parfois de sentir, voir et entendre à distance. Ces phénomènes de vision anticipée et de connaissance presque mathématique de ce qui doit se passer durant le cours d'un événement fatal se produisent généralement le soir, vers 10 à 11 heures, lorsqu'il est au lit ou sur le point de s'y mettre.
Il voit alors des fluides diversement colorés, bleus, blancs, rougeâtres, qui s'échappent de toutes les parties de son corps, mais surtout des mains. Il éprouve alors un léger tremblement de tout le corps, accompagné d'une impression agréable ou désagréable, selon le sentiment qu'il va éprouver. Ces fluides se condensent au-dessus de lui et prennent la forme de son corps. C'est son *double*, dit-il. Ce double, ce fantôme ainsi extériorisé ne lui obéi plus et ne tarde pas à s'en aller, en passant à travers les murs. Il va sur les lieux où l'événement doit se dérouler, il voit tous les détails d'optique, auditifs et autres qui doivent s'y produire. Une observation très réconfortante se place ici. Il y a des événements auxquels il doit assister en personne, et d'autres auxquels il ne prend aucune part. Dans le premier cas, il lui semble alors que le fantôme s'en va ; toute sa personnalité physique et morale, son moi conscient, part avec lui, et il n'a plus conscience que son corps est là, couché dans son lit. Il voit alors tous les moindres détails qu'il reverra en assistant à l'accomplissement de l'événement. Lorsqu'il ne doit pas assister à cet accomplissement, il a conscience que quelque chose de lui se rend au lieu où l'événement se produira, mais sans que son moi conscient reste avec son corps, dans son lit, et qu'il y est tout entier physiquement et moralement, complètement éveillé et pleinement conscient. Dans les deux cas, il ne se rend pas compte quand le fantôme (le double) reprend sa place dans le corps physique[206]. »

***

Mme H. G. a décrit comme suit, ce qu'elle ressent au moment du dédoublement qui s'opère, chez elle, inconsciemment : « Une fois, je fus réveillée brusquement... Mon attention se porta de suite sur une belle forme fluidique qui se balançait à ma gauche, à 80 centimètres environ au-dessus de

[205] Cf. *Les hallucinations télépathiques*, p. 277. Reproduit dans Gabriel Delanne : *Les apparitions matérialisées*, I., p. 194.
[206] Cf. Hector Durville : *Le fantôme des vivants*, p. 94.

mon lit. Je me dis d'abord : c'est un Esprit ; mais avec la rapidité de l'éclair, cette forme tournoya, s'allongea et se précipita sur moi. Je sentis, surtout au visage, une brise légère ; j'éprouvai des tintements d'oreilles et des battements de cœur que j'attribuai à la commotion éprouvée : il me sembla que cette forme s'était introduite en moi par tous les pores de l'épiderme. Plusieurs fois, je fus réveillée brusquement saisie de frayeur, par une forme fluidique, debout à ma gauche, qui disparut quand je reconnus le lieu où j'étais[207]. »

***

Le fait suivant a été rapporté par le Dr Franz Hartmann : « Mon fiancé était officier et a quitté le service militaire depuis peu de temps. Un jour il lui arriva, s'étant mis au lit, de se retrouver quelques instants après debout au milieu de sa chambre, occupé à examiner son propre corps étendu sous la couverture. Cette situation lui parut assez bizarre, d'autant plus qu'il n'avait jamais entendu parler de faits semblables.

Dans le but de contrôler sa propre mentalité, il se mit à tourner dans la chambre et à en observer les meubles et les objets. Il se rendit à son bureau où se trouvait un livre ouvert et commença à lire, mais lorsqu'il voulut tourner la page, nonobstant des efforts réitérés, il n'y parvint pas. Il se mit à la fenêtre, regarda la rue, observa les flammes tremblantes des becs de gaz. En somme, il put se convaincre qu'il observait toutes ces choses de façon normale.

Soudain, il lui vînt à l'esprit qu'il se trouvait peut-être dans les conditions d'un Esprit désincarné ; il voulut alors se rendre compte s'il lui serait possible de passer à travers le mur. Il tenta la chose, et, instantanément, il se trouva dans une pièce adjacente, où il vit un camarade, assis à une table et en train de dessiner ; il fit tout son possible pour éveiller son attention : il le toucha, lui parla, lui souffla sur le visage, mais tout fut inutile, l'ami poursuivit tranquillement son travail, inconscient de sa présence. Il retourna alors dans sa chambre où il vit son propre corps étendu, inerte, sur le lit.

Il songea alors à sortir à l'air libre, et, passant à travers les volets fermés, il se dirigea vers la gare où il observa le mouvement des trains et les déplacements de la foule des voyageurs. Apercevant au loin un tunnel, il s'y dirigea, y pénétra et constata que plusieurs ouvriers y travaillaient. Il n'avait jamais encore pénétré dans ce tunnel dont il ignorait l'existence. Revenant dans sa chambre, il vit le domestique ouvrir la porte, entrer, flairer l'air, se précipiter vers le lit, secouer vivement le corps de son maître, lequel assistait en Esprit, à ses côtés, à ces, diverses opérations. Après quoi, le domestique courut ouvrir la fenêtre. Un courant d'air frais subit éveilla le lieutenant qui, aussitôt, demanda à son ordonnance ce qui s'était passé, et apprit de lui que l'air était saturé de gaz carbonique et qu'il avait été considéré un instant comme mort par asphyxie. Le jour suivant, il se rendit dans le tunnel visité pendant son extériorisation et y retrouva toutes les choses qu'il y avait vues. Quant au locataire voisin, il lui confia qu'il était occupé à dessiner, à l'instant où il avait été observé ; le dessin était exactement celui qui avait été vu par le lieutenant[208]. »

***

« J'aime, dit Mme Germaine Ginès, les après-midis des dimanches hivernaux, par les temps de pluie et de vent, prendre quelques instants de sieste ou de farniente. Ce sont à ces heures consacrées au rêve et à la méditation que se produisirent les deux cas de dédoublement suivants :

[207] Cf. ibid., p. 98.
[208] Cf. *Occult Review*, 1908, p. 159.

Premier cas. – J'étais allongée sur mon divan, méditant certains enseignements secrets lus la veille au soir, lorsque soudain je subis le phénomène du dédoublement. Je flottais à quelques centimètres au-dessus de mon corps physique, je le contemplais, heureuse de m'être évadée de ma prison de chair. Je pensais que j'étais morte et je me disais : « Comme tout est simple et facile ! ». Mais que de soucis je vais donner demain à ma famille, me voici enfermée seule, le verrou est tiré et la chaîne de sûreté mise à la porte d'entrée ; comment feront-ils pour ouvrir ? Il faudra aller chercher le serrurier ; enfoncer cette porte, quel ennui ! Comment leur éviter cette peine ? » J'étais navrée. Pour moi, il était si facile de traverser cette porte avec ce corps fluidique, léger, subtil qui me procurait la sensation inouïe de la libération.

Je revins près de mon corps physique, après avoir renouvelé plusieurs fois l'expérience de passer à travers ma porte ; puis, tout-à-coup, mon double rentra dans ce corps de chair abandonné sur le divan. L'impression du dédoublement fut très agréable, mais le retour à la vie normale me causa une tristesse profonde. Depuis ce jour, je considère la mort comme une libération et j'espère mourir sans souffrances, calmement, doucement, pour entrer dans un domaine de béatitude.

Deuxième cas. – Un autre dimanche, environ un an plus tard, j'étais assise dans un grand fauteuil, bien confortablement, en état de relaxation complète, lorsque brusquement mon double se détacha et alla s'appuyer contre la cheminée. Alors, mon studio s'emplit de visions aimables. Je voyais sur les murs des visages de belles et jeunes femmes qui me souriaient : elles étaient toutes nimbées de lumière d'un vert pâle exquis, très doux... Puis soudain, je m'aperçus dans mon fauteuil. A partir de ce moment, l'enchantement fut rompu. J'eus le désir de rentrer dans mon corps physique et la crainte de ne pouvoir y réussir. Je fis un effort vain pour me rapprocher de mon corps et mon angoisse se centupla de me voir très nettement assise dans le fauteuil et de me sentir là, debout contre cette cheminée, me devenait intolérable. Enfin, le phénomène prit fin, je rentrai dans mon corps physique, et les beaux visages disparurent. Mais, j'ai gardé dans ce studio où je vis, la sensation de présences invisibles, de présences amies, et ma solitude est peuplée d'ombres bienveillantes[209]. »

***

« Un matin, vers 10 heures, relate Mme Shagrem, après m'être livrée aux soins du ménage, et alors que je me peignais, je vis apparaître dans le miroir l'image de M. Hendrickson qui semblait s'avancer sur la pointe des pieds, les mains dirigées vers moi comme s'il eut voulu les poser sur mes épaules. J'entendais ses pas. Je discernais le crissement de ses chaussures. Surprise, je me retournai pour aller à sa rencontre, en sorte que je le vis d'abord dans la glace, ensuite dans la pièce. En me retournant, je m'écriai : « Mais, est-ce bien vous ? » Et ce disant, je le vis disparaître. Il avait une apparence absolument normale, et était vêtu tel que je l'avais vu toujours.

Le lendemain, une jeune amie vînt me trouver, qui était aussi une amie de la famille Hendrickson. L'occasion s'offrit ainsi pour moi de m'informer du lieu de résidence de cette famille, détail que j'ignorais alors. Je demandai si M. Hendrickson était encore en vie car j'avais appris qu'il était atteint de phtisie. L'amie répondit que d'après les plus récentes nouvelles reçues, il devait être en vie. Je lui dis alors que je l'avais vu la veille au matin. Mon amie n'en parût nullement surprise, et considéra cette apparition comme une prédiction de mort imminente du malade. Elle ajouta : « La nouvelle de son décès ne me surprendrait pas, car dans sa dernière lettre il me disait qu'il avait une hémoptysie ; de toute façon, j'écrirai afin d'avoir des nouvelles. » Quelques jours après arrivait la réponse. Mme Hendrickson disait que son mari était encore vivant, bien qu'on n'ait plus d'espoir de le guérir. Elle ajoutait que celui-ci lui avait déclaré m'avoir vue en rêve le matin même

[209] Cf. *Psychica*, décembre 1939.

où il m'était apparu. Il décrivit ma chambre bien qu'il n'y fut jamais entré, et dit, quant à ma personne : « Elle m'a semblé bien plus forte et bien plus grande qu'autrefois ». Ce qui correspondait à la vérité, car j'avais grandi et pris de l'embonpoint durant les quatre années pendant lesquelles nous ne nous étions pas revus. »

***

M. G. a relaté à César de Vesme, directeur de la *Revue des Etudes psychiques*, ce qui suit : « II y a quelques années, ma femme rêva à plusieurs reprises d'une maison, dont elle décrivit l'aménagement intérieur en tous ses détails, bien qu'elle n'eût aucune idée de la localité où elle se trouvait. Plus tard je louai à Lady B. dans les montagnes d'Ecosse, une maison entourée de terrains de chasse et d'étangs pour la pêche. Mon fils, qui se trouvait en Ecosse, traita l'affaire, sans que ni ma femme ni moi-même nous ayons visité le domaine.

Lorsque je me rendis sur place, sans ma femme, pour la signature du contrat et pour prendre possession de la propriété, Lady B. habitait encore sa demeure ; elle me dit que si je n'y voyais pas d'inconvénient, elle me logerait dans la pièce qu'elle occupait d'habitude, et qui avait été pendant un certain temps, hantée par une « petite dame » qui y faisait de continuelles apparitions.

Comme j'étais assez sceptique sur ces choses-là, je répondis que j'aurais été enchanté de faire connaissance de sa visiteuse fantôme. Je me couchai donc dans cette chambre, mais aucune manifestation ne se produisit.

Plus tard, quand ma femme me rejoignit, elle fut bien surprise de reconnaître dans cette demeure la maison de ses rêves. Elle la visita de fond en comble ; tous les détails correspondaient à ce qu'elle avait si souvent vu en songe. Mais lorsqu'elle revînt au salon, elle me dit : « Pourtant, ça ne peut pas être la maison de mon rêve, car cette dernière comportait encore, de ce côté, une série de chambres, qui manquent ici. » On lui répondit aussitôt que les pièces en question existaient réellement, mais que l'on n'y pénétrait pas par le salon. Lorsqu'elle s'y rendit, elle reconnut parfaitement chaque pièce. Elle fit toutefois la remarque que l'une des chambres à coucher de cet appartement n'était pas destinée à cet usage lorsqu'elle la visitait en songe. En effet, la pièce en question avait été tout récemment transformée en chambre à coucher. Deux ou trois jours après, ma femme et moi, rendîmes visite à Lady B., comme ces dames ne se connaissaient pas encore, je les présentai l'une à l'autre. Lady B. s'écria aussitôt « Tiens, vous êtes la personne qui hantait ma chambre à coucher[210] ! »

***

Mme Sophie Chapronière s'exprime ainsi : « Je me trouvais dans ma chambre à coucher et je me déshabillais avec l'aide de ma chambrière : Mme Gregory. Alors qu'elle m'enlevait un bracelet, je vis soudain apparaître, derrière elle, à deux pieds de distance, une forme qui lui ressemblait parfaitement. Mme Gregory était alors en bonne santé. Je m'écriai : « Mais comment, Mme Gregory, je vois en ce moment votre « double » ! Elle répondit en souriant : « Vraiment Madame ? » et ne parut pas du tout impressionnée. Le dimanche suivant, elle déclara ne pas se sentir bien. Je mandai le médecin, lequel diagnostiqua une légère indisposition. Malgré le pronostic bénin, le mercredi soir, elle mourait subitement[211]. »

***

[210] Cf. *Revue des Etudes psychiques*, 1902, p. 151.
[211] Cf. *Proceedings of the S. P. R.*, Vol. XI, p. 448.

Le Dr G. J. Romanes a narré l'événement suivant : « Au cœur de la nuit, et à un moment où je me tenais éveillé, il me sembla voir s'ouvrir la porte située à la tête de lit et s'introduire une forme blanche qui, passant tout près de moi et se dressant sur ses pieds, s'arrêta en face de moi ; elle avait la tête et le corps enveloppé de voiles blancs. Elevant soudain ses mains, cette forme souleva les voiles qui lui cachaient le visage et alors, comme encadrée par ses mains, m'apparut la figure de ma sœur, laquelle était couchée, malade, depuis quelque temps, dans la même maison. Je l'appelai, criant son nom avec force, et je la vis instantanément disparaître. Le lendemain, je fis venir le docteur qui m'avoua que ma sœur n'avait plus que pour peu de temps à vivre. Elle ne vécut en effet que quelques jours[212]. »

***

Camille Flammarion écrit :
Mon excellente amie, Mme Victor Dobelmann, de Strasbourg, laquelle est membre de la Société astronomique de France, me communique le fait suivant : « Mon amie, Mme Turban, veillait une jeune sœur malade. La maison paternelle de M. Heitz, imprimeur, était située dans l'angle de la place du Temple Neuf ; sa sœur l'avertissait de toutes les personnes de connaissance débouchant par la rue située à l'angle opposé, quoiqu'elle ne pût les voir de son lit. Bientôt, on perdit l'espoir de la sauver. Un dimanche après-midi, elle exprima à sa sœur son grand regret de n'avoir jamais entendu prêcher son fiancé, lequel était pasteur à quelques lieues de là. Elle tomba en catalepsie, resta deux heures comme morte. A son réveil, elle conta avoir vu son fiancé et l'avoir entendu prêcher de telle et telle manière. Elle mourut le lendemain. Après l'enterrement, Mme Turban demanda au fiancé si le dimanche après-midi, il avait prêche sur tel sujet. Très surpris, presque frappé, il demanda : « Comment le savez-vous ? » « Votre fiancée me l'a dit. » « C'est bien étrange, répliqua-t-il, figurez-vous qu'au milieu de mon sermon, j'ai cru voir entrer dans le temple une forme blanche qui ressemblait à ma fiancée. Elle s'assit à une place vide au milieu de l'assemblée et disparut vers la fin du sermon[213]. »

***

« Il y a quelques années, à Augusta (Géorgie) je donnais des soins à une toute jeune femme souffrant d'une fièvre obstinée. Exténuée par les veilles passées au chevet de sa fille, le docteur avait insisté pour que la mère de la malade se retirât afin de reprendre des forces par le sommeil.
Je restai avec le docteur auprès de la jeune malade. C'était le soir, vers onze heures ; nous relevâmes chez elle des symptômes inquiétants. Toutefois nous ne voulûmes par appeler la mère, craignant qu'elle ne tombât elle-même malade si nous ne la laissions pas se reposer. Nous savions que la jeune fille souhaitait ardemment la présence de celle-ci, mais comme elle était tombée dans un état d'inconscience, nous ne crûmes pas nécessaire de donner satisfaction à ce désir. Les symptômes de la crise préagonique ne tardèrent pas à se manifester, à ce point que nous pensâmes même que la malade venait de succomber.
Le docteur et moi, familiarisés depuis longtemps avec la mort, nous nous sentîmes cette fois comme envahis par une sensation de solennité mystérieuse qui nous cloua pendant quelques instants sur place. J'étais assise au pied du lit, veillant silencieusement la pauvrette, dont la respiration semblait avoir cessé. Tout d'un coup, à la tête du lit, je vis se mouvoir une forme blanche, vêtue, dont je ne pouvais discerner le visage car elle tournait la tête. Cette forme demeura un moment près du corps de la jeune fille, puis passa rapidement à côté du docteur et

[212] Cf. ibid., p. 440.
[213] Cf. Camille Flammarion : *Autour de la mort*, p. 142.

pénétra dans la chambre où dormait la mère de la malade. Je fus frappée de stupeur en même temps qu'envahie par une impression mystérieuse qui m'empêcha de me mouvoir et de parler. Ayant pris cette forme pour une personne vivante, je ne pouvais comprendre comment elle avait pu sortir d'un endroit où il n'y avait pas de porte. Au moment où elle passa tout près du docteur, ce dernier tressaillit et s'écria : « Qui m'a frappé sur l'épaule ? »
Je répondis : « Mais c'est probablement cette dame qui vient de passer à côté de vous. »
Très intrigué il répliqua : « Quelle dame ? Je ne vois personne. Et pourtant, on m'a frappé sur l'épaule. Qu'est-ce que cela signifie ? »
Nous nous regardâmes l'un l'autre, au comble de l'étonnement. Mais nous fûmes tous deux rappelés à la réalité par la voix faible de la malade qui, à notre grand étonnement vivait encore et avait recouvré ses sens. Elle vécut encore 24 heures.
Nous eûmes la conviction irréductible suprême, où la mort s'annonçait imminente, l'esprit de la malade, qui idolâtrait sa mère, abandonna un instant son propre corps, pour aller faire ses derniers adieux à celle-ci, et revenir ensuite dans sa dépouille mortelle[214]. »

***

Après avoir décrit les phases de sa maladie jusqu'au moment où il se sentit mourir et fit ses derniers adieux à sa famille et aux amis, le Dr Wiltse continue en ces termes : « Je restai près de quatre heures, privé de sens et sans que les battements de mon cœur fussent perceptibles, m'assura le Dr Raynes qui se tint à mon chevet. A un moment déterminé, plusieurs des présents me crurent mort et la nouvelle s'étant répandue au-delà des murs domestiques, les cloches du village annoncèrent mon décès... Je crois m'être trouvé dans des conditions d'inconscience absolue. Naturellement, je ne m'attarderai pas à en préciser la durée, vu qu'une minute ou un siècle passé en un tel endroit apparaîtraient identiques. De toutes manières, je retrouvai mes esprits et m'aperçus que j'étais encore dans mon corps, quoique je constatai qu'il n'y avait plus entre mon corps et mon *moi* rien de commun. Stupéfait et réjoui, je me regardai moi-même pour la première fois – je veux dire : mon moi réel – lequel se trouvait enserré de toutes parts par le *non moi* qui l'emprisonnait comme en un sépulcre de craie.
Avec tout l'intérêt d'un professionnel de la médecine, je scrutai les merveilles de mon corps auxquelles j'étais intimement lié, et comme fixé aux divers tissus, âme vivante de ce corps inerte. Je m'aperçus que le tissu cutané marquait les frontières extérieures du tissu *animique*, si je puis dire. Je réalisai parfaitement ma condition, et avec un calme absolu, je raisonnais : « Je suis mort, dans le sens qu'on donne ordinairement à ce mot. Et pourtant, je me sens plus vif que jamais et j'observe que je vais me séparer du corps. » Je concentrai donc mon attention sur l'intéressant processus de séparation du corps d'avec l'âme. En vertu d'un pouvoir apparemment extrinsèque, mon *moi* se sentait poussé et repoussé de côté, en avant, en arrière, avec le même mouvement que celui d'un berceau. Et par l'effet de ce processus, les liens qui l'unissaient aux tissus du corps allaient se rompant graduellement. Après quelque temps, les mouvements latéraux cessèrent, et simultanément, à la plante des pieds, à l'extrémité des orteils, puis aux talons, je remarquai que d'innombrables fils se cassaient. Cela fait, je me sentis lourdement tiré des pieds à la tête, à la façon dont on peut tirer un cordon de caoutchouc. Je me souviens parfaitement que, lorsque j'arrivai à la hauteur de la hanche, je me dis : « Maintenant, il n'y a plus de vie au-dessous du, fémur ! » Je n'ai plus le souvenir du moment où je me retirai de l'abdomen et de la poitrine, mais je me rappelle clairement le temps où mon *moi* s'était condensé dans la tête, c'est alors que je fis

[214] Cf. *Journal of the american S. P. R.*, 1915, p. 392.

cette réflexion : « Je me trouve en ce moment rassemblé dans la tête ; bientôt, je vais être complètement libre ».
Je sentis ensuite comment je me trouvais à la périphérie du cerveau alors qu'il était vide, puis comme les membranes en étaient légèrement comprimées partout, puis comment je me glissai à travers les sutures du crâne, et finalement je me vis sortir de la boîte crânienne à la façon d'un corps membraneux dont les tissus se seraient aplatis pour passer à travers une fente. Je me souviens très bien comment je m'apparus à moi-même quelque chose de semblable à une « méduse », en ce qui concerne la forme et la transparence... Cependant que j'émergeais de la tête, je me sentis de nouveau poussé et repoussé en haut, en bas, puis de côté, comme une bulle de savon encore attachée au fétu de paille, jusqu'au moment où je me vis séparé du corps et où je me sentis descendre lentement vers le sol où peu à peu je me développai jusqu'à atteindre les proportions d'un homme.
Je me vis transparent, de couleur bleue, et complètement nu. Cette dernière condition m'embarrassa, et pour éviter les regards des deux dames que j'apercevais devant moi, ainsi que des autres présents, je me mis à fuir du côté de la porte qui était restée ouverte. C'est alors qu'arrivé ici, je m'aperçus que j'étais complètement vêtu. Tranquillisé sur ce point, je revins sur mes pas pour m'entretenir avec mes amis et connaissances. En me retournant, mon coude gauche toucha le bras droit d'un homme qui était sur le seuil de la porte. A ma grande surprise, son bras passa à travers le mien sans opposer aucune résistance, après quoi les deux sections de mon bras se rejoignirent de l'autre côté sans que je ne sente rien, comme si elles étaient faites d'air. Je regardai vite ce monsieur en face pour voir s'il s'était aperçu du contact, mais il ne bougea pas le moins du monde ; il regardait tristement le lit que j'avais alors abandonné. Je regardai avec lui dans cette direction et je vis mon propre corps gisant, légèrement replié sur le flanc droit. La pâleur de mon visage m'effraya. Je ne m'étais pas regardé dans une glace depuis plusieurs jours et je ne pensais pas du tout en être arrivé à ce degré extrême de pâleur... Je vis plusieurs personnes, assises et debout, autour de mon cadavre. Je remarquai particulièrement deux femmes qui pleuraient, agenouillées à ma gauche. Je vins ensuite à savoir que l'une était ma femme et l'autre ma sœur. Mais à ce moment, je n'avais pas une idée précise de l'individualité : Femme, sœur, amie, c'était pour moi la même chose. Je ne me rappelais plus qu'il existait des degrés de parenté, ou, tout au moins, je n'y pensais pas. Je pouvais encore distinguer les sexes et rien de plus. « Comme je me sens bien ! pensais-je – alors que je souffrais horriblement il y a quelques instants encore ; le changement qui est survenu et qui m'a libéré est ce qu'on nomme la mort, la mort qui cause un tel épouvantement, et qui maintenant est passée. Et voilà que je me retrouve un homme comme avant, vivant et pensant. Oui, pensant, et avec une lucidité plus grande qu'auparavant. Et je ne serai plus malade à présent ! Et je n'aurai plus peur de mourir ! ».
Le Docteur Wiltse conte ici comment il sortit, Esprit, de la pièce, pour aller pérégriner au loin. Entre autres choses, il eut des visions symboliques complexes. Il décrit ensuite son retour à la vie : « Sans que j'y pense et sans aucun effort de ma part, mes yeux charnels se rouvrirent. Je regardai mes mains, puis le lit sur lequel j'étais étendu, et me rendant compte que j'étais encore dans mon corps, je m'écriai déçu : « Que m'est-il donc arrivé ? Il faudra que je meure encore une fois ! » Je me sentis extrêmement faible. Je retrouvai néanmoins la force de raconter aux assistants ce qui m'était arrivé, bien que de toutes parts on m'eût pressé de ne pas parler. Tout de suite, je fus pris d'efforts de vomissements irrésistibles et terribles... »

B. *Dédoublements provoqués, volontaires*
« Je demeurais, dit Mme Agullana, rue Sainte-Eulalie, au-dessus d'une mercerie, lorsque le fonds de commerce fut vendu. L'acheteur avait besoin de l'étage que j'occupais, mais comme je payais

par trimestre, il ne pouvait encore en prendre possession. Il me pria, pour lui rendre service, de lui céder mon logement contre une certaine indemnité, car il n'eût pas voulu manquer une bonne affaire. J'acceptai. Je trouvai un appartement et je déménageai sur-le-champ.
Mon mari, ouvrier cimentier, qui travaillait dans le Médoc, ne devait rentrer que le samedi. On était au mardi. Ce premier soir, je laissai ma lampe allumée par précaution, ne connaissant pas les voisins. Je réfléchissais que mon mari n'était pas prévenu et qu'en rentrant il irait certainement rue Sainte-Eulalie. Je ne savais en effet dans quelle commune du Médoc il se trouvait. Je ne pouvais donc lui écrire notre nouvelle adresse. Aussi, une fois couchée, je fis tous mes efforts pour me dérober et pour chercher, sous ma forme fluidique, la maison où se trouvait mon mari. Je savais que c'était aux environs de Saint-Estèphe, mais je ne connaissais pas l'endroit précis.
Je ne réussis qu'à la quatrième tentative, car les trois premières fois il me fut impossible d'aller plus loin que le bas de mon escalier. J'avais beau faire tous mes efforts pour avancer, j'étais brutalement ramenée dans mon corps. Enfin, je me trouvai transportée avec la rapidité de la pensée devant un château dont la porte était abritée par un figuier, au haut d'un pré en pente. Le voyage s'était accompli en si peu de temps que je n'avais pu me rendre compte ni de la route, ni de la curieuse manière dont jetais partie. Je voyais mon mari, mais je ne pouvais entrer à travers le mur. Mon mari couchait à l'intérieur du château, je lui adressai mentalement la parole du dehors. Je disais : « Regarde comment j'ai arrangé les tableaux et les meubles ; l'appartement que j'ai choisi rue des Faures est tout à fait pareil à celui de la rue Sainte-Eulalie. »
A la fin, il se remua dans son lit et me répondit télépathiquement, sans d'ailleurs interrompre son sommeil : « Oui, je vois ça. » J'ajoute que ma pensée avait suffi à lui communiquer la vision des choses auxquelles je pensais. Il avait répondu sur un ton d'indifférence, comme un homme engourdi par le sommeil. Je repris : « Mais regarde donc ! ». « Eh oui, c'est la même chose, répondit-il, j'arriverai samedi à 4 heures. » Et j'eus le pressentiment qu'en arrivant chez nous, il s'assoirait sur une chaise basse au salon et que si je lui demandais de faire l'inspection de l'appartement, il répondrait ce qu'il venait de dire.
Alors, je répartis : « Puisque tu as si bien l'air de te désintéresser de tout, je vais écrire ce que tu viens de répondre et prévenir des personnes à qui je le dirai, pour te faire honte, devant elle, au moment de ton retour. »
Je revins chez moi avec la rapidité qui avait marqué l'aller et me trouvai à la porte de ma chambre. Je pensai l'ouvrir en me suspendant au loquet, tellement ce corps immatériel qui est le double fluidique donne au sujet extériorisé l'impression de la matérialité.
Tout en serrant entre mes doigts ce loquet, je voyais par l'entrebâillement de la porte, à 5 mètres de distance, mon corps d'une pâleur cadavérique. Je ne me rendais pas compte que c'était moi puisque je disais : « Pauvre Rose, tu es morte, je te plains ! ». J'avais grande peine à contempler mon corps ainsi étendu sur le lit, lorsque, instantanément, je me retrouvai unie à lui. J'étais très contrariée de n'avoir pu me rendre compte de la façon dont j'étais rentrée dans mon enveloppe matérielle comme je l'avais fait pour en sortir. Je descendis de mon lit et me mis à écrire ce qui était arrivé, ainsi que ma conversation avec mon mari. Le lendemain, je montrai mon écrit à la première personne qui vint chez moi, M. B., président de notre société. Lui-même raconta ce fait à plusieurs amis et les invita à venir le samedi s'assurer si ce qui était annoncé se réaliserait.
Mon mari, ayant été prévenu, rue Sainte-Eulalie, de notre changement d'adresse, arriva à l'heure qu'il m'avait fixée pour son retour. Il trouva à la maison M. B., M. et Mme P., MM. V. et B., qui s'y étaient donné rendez-vous. Je lui montrai de quelle façon j'avais disposé les rideaux et les tableaux, et je voulus le conduire à la cuisine et à la chambre à coucher, pour lui faire voir que tout était installé comme dans notre ancien logis.

Il ne voulut pas me suivre et il s'assit sur la chaise basse en me disant avec un haussement d'épaule : « Eh oui, c'est la même chose. » Voilà, Messieurs, le mouvement que fit mon mari lorsque je fus le voir pendant mon dédoublement, et cette conversation s'était tenue entre lui et moi quand j'étais sous le figuier et que je l'apercevais fluidiquement à travers les murs.
J'ai tenté et réussi plusieurs autres essais de dédoublement de ce genre[215]. »

***

« La percipiente, dit M. L., est Mlle M. F., infirmière militaire de première classe. Elle demeure comme moi à Paris, nos arrondissements respectifs se touchent. L'expérience eût lieu la nuit du dimanche 8 au lundi 9 février 1925. Le dimanche matin – circonstance qui me paraît devoir être retenue – j'avais entendu une allocution d'un Esprit particulièrement élevé qui m'avait beaucoup ému. D'autre part, Mlle F. avait récemment entrepris, dans un dessein très noble, une série d'efforts dans lesquels je désirais l'encourager. Sachant Mlle F. douée de facultés de clairvoyance, je résolus de les mettre à contribution. Dès la fin de janvier, nous avions convenu, elle et moi, qu'elle se préparerait à *voir* chaque nuit à 11 heures ; les dates de mes tentatives d'extériorisation étant toutefois laissées à ma seule initiative, de façon qu'elles pussent conserver un certain imprévu. Donc, le 8 février, en me couchant vers 11 heures, je décidai de me rendre *en astral*, sitôt endormi, auprès de Mlle F. et de lui dire : « C'est bien, continuez ! »
Je me concentrai de toutes mes forces sur le monoïdéisme de mon expédition. Je m'endormis enfin, après avoir cherché le sommeil assez longtemps. De fait, mon *double* ne conserva aucune mémoire du phénomène. »
Voici le compte-rendu écrit de Mlle F. :
« J'avais passé la nuit chez Mme X. et m'étais couchée vers une heure du matin. Une veilleuse près de moi, je me tenais immobile, les yeux clos, sans dormir encore, j'en suis certaine, quand je perçus une ombre entre moi et la veilleuse. J'ouvris les yeux et me dressai sur mon lit, mais j'avais ressenti une telle émotion que je retombai sur les oreillers. Je reconnus très distinctement la figure et le haut du corps de M. Laflèche. Comme j'avais le bras gauche sur les draps le *fantôme* me prit la main, et je sentis très bien les deux derniers doigts de sa main gauche dans ma paume. En même temps, il me disait : « C'est bien, continuez ! ». Au moment où je reconnus le visage de mon visiteur, je me ressaisis. Quand la vision eût disparu, je restai encore un moment les yeux clos, me sentant très paisible[216]. »

***

Léontine, dit Hector Durville, présente à un très haut degré la faculté de se dédoubler elle-même, soit spontanément sans qu'elle en ait conscience, soit sous l'empire d'un désir même peu intense. Et ce dédoublement donne lieu à des phénomènes très remarquables. En voici quelques exemples choisis parmi de nombreux autres de même nature.
« Un jour, étant à son travail de couture, elle reste là, les yeux fixes et immobiles. Sa mère, qui remarque qu'elle n'est pas dans un état normal, l'appelle. Elle l'entend et pense à lui répondre, mais cela lui est impossible. Pendant une minute au plus que dure cet état, elle se transporte dans la chambre d'une personne qu'elle connaît. Elle ignorait tout des dispositions de la chambre qu'elle n'avait jamais vue, mais elle en fit, les jours suivants, une description parfaitement exacte à la personne qui l'habitait. Elle avait vu la nature du lit, le nombre et la nature des couvertures, les meubles, les chaises, tous les bibelots les plus divers, jusqu'à une paire de savates hors d'usage

[215] Cf. Mme Agullana : *La vie vécue d'un médium spirite*, p. 169.
[216] Cf. *Psychica*, 15 décembre 1925.

qui n'était pas exposée à la vue des visiteurs. Des faits de cette nature lui arrivent très souvent sans qu'elle y pense. Ainsi, la machine s'arrête, son visage prend une expression cataleptique ; elle perd connaissance pendant un temps qui ne dure généralement pas plus d'une minute, et quand elle reprend conscience, elle a le sentiment d'être allée en un lieu déterminé qu'elle connaît ou ne connaît pas, d'avoir vu tout ce qui s'y passait à ce moment, jusqu'aux gestes des personnes présentes, et même d'avoir entendu leur conversation[217]. »

***

Mme Eugénie Garcia, mise en état de somnambulisme, décrit, ainsi les sensations éprouvées durant sa première expérience de dédoublement : « Je me suis vue tout d'un coup au milieu de la pièce où l'on venait de m'endormir (par des passes). « Tiens, il me semble que j'étais assise, il n'y a qu'un instant » ; je me suis donc levée sans le savoir. Voyons : Je jette les yeux sur moi : « Tiens, je suis lumineuse, transparente, légère, comme une plume. » Soudain, j'aperçois mon corps étendu immobile dans un fauteuil. Trois ou quatre personnes m'entouraient, me regardant avec attention. « Qu'ont-ils à me regarder comme cela ? Voyons. » Je m'approche et me regarde aussi, faisant comme tout le monde. Je distinguais très bien tout l'intérieur de mon corps, je voyais le cœur battre, le sang circuler, les réseaux veineux, les muscles en un mot, comme si j'avais été de verre. Je m'approchai de mon magnétiseur, lui appuyai une main sur le bras et lui dis : « N'est-ce pas qu'on dirait que je suis morte ? ». Mais quelle fut ma surprise ! Ce fut la main de mon corps matériel et ma langue qui firent l'action de toucher et de parler, et non mon second moi-même...
Ensuite je regardai autour de moi, mais, au lieu de rencontrer avec mes yeux une surface opaque et non transparente, comme le sont d'ordinaire les maisons ou objets mobiliers, je vis toutes choses claires comme du verre. Je vis aussi bien les personnes et les appartements de mes voisins que si j'avais habité dans une maison de cristal[218]... »

***

Y …, dit Gabriel Trarieux-d'Egmont, avait entendu parler de dédoublement conscient, il savait que certaines Ecoles préconisent, pour cela, des méthodes. II décida de les essayer. Il les essaya. L'incroyable est qu'il réussit. Voici comment il raconte la chose.
« Après une assez longue étude préparatoire, physique, psychologique et psychique, dit-il, un soir, étendu sur son lit, il fit un effort soutenu pour se dégager de son corps. Il constata, en y croyant à peine, qu'il y parvenait à demi, et se séparait de son buste. Encore un effort et il arriva à tirer de son enveloppe la partie du *double* y adhérant encore. Il se trouva debout, sur ses pieds – sur ses pieds de fantôme, il s'entend – son corps étant toujours sur le lit. Sa première impression, saisissante, fut de croire qu'il « venait de mourir ». Il dut résister avec force à l'idée de rentrer dans son corps, afin de vérifier son erreur. Autour de lui, les objets familiers avaient leur apparence ordinaire, légèrement phosphorescents, voilà tout. Il se dit : « Je dois faire quelque chose qui me prouvera que je n'ai pas rêvé, quand je reprendrai possession de mon corps. » (Toujours méthodique, on le voit.) Il voulut rapporter sur son lit une feuille de papier placée en face, sur une commode. Avec une peine infinie – car ses mains n'étaient pas matérielles – et une satisfaction indicible, il y parvint. Il voulut ensuite sortir de sa chambre sans ouvrir la porte, étant corps astral. Il y parvint aussi. Mais une sourde crainte instinctive, née d'une trop longue habitude, fit qu'il eût la sensation (qui plus tard ne se renouvela pas) d'éprouver une douleur à la tête. A ce moment, un bruit clair retentit. Un ami sonnait à sa porte. Le choc le fit bondir en lui-

[217] Cf. Hector Durville. *Le fantôme des vivants*, p. 173.
[218] Cité par Hector Durville.

même. Il se retrouva instantanément dans son corps, un peu ahuri, mais lucide, et constatant que la feuille de papier se trouvait bien là, sur le lit... Avec quel sentiment de victoire, on peut l'imaginer sans peine. Telle fut sa première expérience de dédoublement volontaire.
D'autres suivirent, plus ou moins réussies. Trop nerveux, en ces débuts malaisés, il vibrait à la moindre alarme, se réincarnant tout-à-coup. Ou bien il sortait de son corps en des positions impossibles – bref, n'était pas maître de lui. Il s'accoutuma peu à peu et dirigea mieux ses efforts. Il put enfin agir à sa guise, et sans perdre un calme profond. A peine imagine-t-on nous dit-il, quand on est parvenu à ce stade, la sensation de joie et de force qui s'empare soudain de tout l'être. Toutes les notions séculaires de pesanteur, d'emprisonnement, d'impuissance s'effacent comme par enchantement. On se sent maître de soi et du monde. On a dès lors atteint un état qui paraît naturel et féerique.
Ce n'est qu'assez lentement, cependant, qu'il apprit à user librement de ses prérogatives nouvelles. La première fois que, traversant un mur, il voulut se lancer dans l'espace, il tomba gauchement dans la rue (souvenir de la pesanteur) sans se faire du reste aucun mal, comme un oisillon nouveau-né. Puis il éprouva la puissante ivresse de se déplacer, à sa guise, à travers le silence nocturne. Il se fixa des buts d'abord assez proches, ensuite de plus en plus éloignés – mais toujours définis et précis – parfois à des milliers de kilomètres de l'endroit où son corps immobile reposait toujours sur sa couche. Il y rapportait le souvenir, clair et total, de ses randonnées. Dès lors, une vie nouvelle s'ouvrit. Il était, comme on dit : *deux fois né*. Fort de ces expériences constantes, qui durèrent environ douze années, Y. écrit, et il est difficile de ne pas lui reconnaître ce droit : « Le phénomène de dislocation entre l'homme et son corps, la certitude consciente de pouvoir vivre dans une nouvelle dimension est pour moi une réalité évidente, que j'affirme vraie sans aucun doute possible. »
On comprend qu'il ajoute aussitôt : « L'acte même de cette séparation consciente, en conservant le plein usage de toutes ses sensations et facultés, est suffisant pour déterminer une modification scientifique, morale et religieuse complète de nos croyances et de nos opinions. »
Y. a consacré trois volumes à noter les résultats variés de cette double vie souveraine. Nous y lisons le passage suggestif[219] que voici : « Le double est d'autant plus rattaché au corps physique qu'il est d'une composition plus grossière, plus inférieure. La transition des vibrations de l'un à l'autre suit la même progression... A mesure que l'on gagne des régions plus quintessenciées, les relations entre le corps et la forme consciente sont moins tendues, et l'on peut dire que l'extériorisation de l'Etre spirituel est l'acte exigeant le minimum d'effort et de dépense d'énergie mécanique. Au début de mes exercices de dédoublement, j'ai constaté, à plusieurs reprises, les difficultés de toutes sortes causées par l'utilisation d'un double trop matériel. Tout vous gêne. Toutes les vibrations qui affectent le corps parviennent au double avec une intensité inouïe. Les sensations éprouvées par le double sont également plus matérielles. Le cordon fluidique reliant la forme organique et la substance éthérique, suit la même sensibilité. L'intimité de ces relations m'a permis d'expérimenter de curieux cas d'ubiquité. »
En voici un exemple. « Dédoublé, je parcourais l'espace au-dessus d'un superbe paysage, donnant l'impression d'être ensoleillé. J'en distinguais nettement les moindres détails. J'arrivai près de la mer, dont je voyais les flots battre la terre ferme et je m'asseyais un instant sur des marches, auprès desquelles jouaient des enfants. Avec délices, je respirais l'air salin, pendant qu'un vent frais me fouettait le visage. Les sensations très matérielles de cet état se compliquaient d'autres vibrations transmises par le cordon astral. Pendant ce dégagement, on marchait dans ma chambre,

[219] Cf. Gabriel Trarieux-d'Egmont : *La vie d'outre-tombe*, p. 51. (*Les volumes publiés* par Y. (Yram) et dont parle Trarieux-d'Egmont, sont : *Le médecin de l'âme, Aimez-vous les uns les autres, L'évolution dans les mondes supérieurs*.

et chaque oscillation du plancher me parvenait comme une secousse formidable qui, à chaque fois, m'attirait un peu plus vers mon corps physique. J'étais parfaitement conscient de ces deux états simultanés et, tout en goûtant le charme de ce dédoublement, ma volonté luttait vigoureusement contre l'attraction de ces milliers de liens invisibles. Enfin, je ne fus pas le plus fort et je dus réintégrer mon domicile. »

***

M. Théo Matthys, relate comme suit trois expériences de dédoublement volontaire :
« 1. – Un dimanche soir, étant seul chez moi, j'en profitai pour rechercher mon petit sommeil magnétique habituel. Je n'éteignis pas la lumière, et je m'installai confortablement dans ma chaise longue. Ma méthode est relativement simple : les yeux mi-fermés, les jambes étendues, les bras allongés près du corps, les mains ouvertes.
Une seule difficulté : l'expérimentateur doit imposer un ralenti au fourmillement des idées qui l'assaillent régulièrement. Cela s'apprend par une longue habitude. Bien vite, une première sensation domine : l'ouïe devient d'une finesse étonnante. Ce soir, j'avais conscience d'entendre des conversations de passants se trouvant à une distance d'au moins cent mètres de ma demeure.
Un autre phénomène étrange accompagne toujours, chez moi, cette hyperesthésie de l'ouïe. Dans cet état, dix minutes de sommeil me remettent complètement de toute fatigue, et il me semble avoir passé une bonne nuit. Ou si l'état se prolonge pendant plus de deux heures, j'ai l'impression de n'avoir dormi que quelques instants. Dans la présente expérience, je me suis couché à 19 h. 10 exactement. Ouvrant les yeux, tout en restant immobile, je vis avec étonnement, et en pleine lumière, au milieu de la chambre, une forme de la grandeur d'un homme. Cette forme était d'une blancheur éclatante ; elle ne marchait pas, mais flottait, les pieds traînant à la hauteur du plateau de la table. Je regardai l'apparition avec attention, et brusquement, l'idée me vînt que cela m'appartenait. Une secousse encore, et je dus fermer les yeux ; une secousse très désagréable m'ébranla, j'eus tous les membres comme électrisés ; d'un bond je fus debout.
2. – Le souvenir de ma première expérience me revenait bien souvent à l'esprit ; peu de jours après, je résolus d'en tenter une seconde, d'un tout autre genre. Mon but était de visiter de nuit la famille de K., à laquelle me liait une grande amitié. J'avais traité et guéri par le magnétisme les deux époux : le mari d'une pneumonie, la femme d'une tumeur. Je me proposai donc de visiter ces amis dans leur chambre, dont je connaissais la topographie. Je choisis pour mon expérience un mardi soir vers 22 heures, sachant que mes amis étaient au lit. Le but visé consistant en un transfert éventuel d'une partie de moi-même, ma méthode est différente de celle employée pour le sommeil provoqué.
Je fis précéder ma tentative d'un exercice prolongé de respiration profonde, 20 minutes environ. Ensuite, immobilité absolue, relâchement complet de tous les membres. Un commandement mental soutenu amène très bien ce résultat, pourvu qu'on se soit entraîné à cet exercice avec persévérance. Le premier effet de ce procédé se fait sentir. Lourdeur extrême dans les membres, suivie d'une grande torpeur générale, l'expérimentateur sait qu'il a réussi, quand cet effet est suivi d'un autre tout à fait contraire : il ressent une grande légèreté et un bien-être aussi physique que psychique. Me sentant suffisamment préparé, je me transportai mentalement à la demeure de mes amis, distante d'à peu près 150 mètres de la mienne. J'entrai... par la fenêtre du premier étage dans leur chambre à coucher, celle-ci donnant sur la rue. Je ne trouvai rien de mieux que de m'asseoir sur la chaise que je savais se trouver devant la fenêtre. Ensuite, je me dirigeai vers la glace placée en face du lit ; me retournant, je me trouvai au pied du lit, face aux époux. J'examinai curieusement ceux-ci, car je les voyais parfaitement. Ils conversaient ensemble, et entre autres je pus saisir le nom d'une rue qui n'était pas la leur.

M. de K. s'arrêta net dans sa conversation et sembla regarder craintivement autour de la chambre, assez bien éclairée par le réverbère situé en face de la maison. La femme se redressa brusquement et je la vis dans son lit, tout le haut du corps penché en avant, de la frayeur sur ses traits. A son tour, le mari se dressa et je l'entendis prononcer à haute voix : « Est-ce toi, Théo ? » J'essayai de répondre affirmativement, et fus bien étonné de ne rien entendre. Le mari, effrayé pour de bon, tira le cordon qui fit fonctionner une petite veilleuse placée au-dessus de leur lit.

A cet instant précis. J'eus l'impression qu'une sorte de syncope me menaçait ; cette impression de tomber dans le néant n'était pas désagréable du tout. Pourtant j'eus peur à mon tour et revins brusquement à moi-même. Je fus vraiment content, je ne sais pourquoi. Ce n'est que le lendemain que je me suis rendu compte qu'une syncope ne survient pas de cette façon, et que sans doute, j'avais coupé l'expérience au moment où j'allais me transporter complètement sur place.

Le lendemain, mon ami de K. venait me voir. Voici son récit : « Nous avons, ma femme et moi, passé la première partie de la nuit d'une façon bien étrange. Figurez-vous que vers 22 heures et demie, nous causions encore de notre prochain déménagement, quand tout-à-coup une impression indéfinissable s'empara de moi ; mes regards furent attirés d'une façon irrésistible vers la fenêtre. Tout d'abord, je ne voulais pas en croire mes yeux, mais, peu à peu, je vis avec une réelle émotion une forme curieuse remplie d'innombrables petits points brillants qui se mouvaient dans une course vertigineuse, sans aller au-delà du contour de la forme. Celle-ci était comme assise sur la chaise près de la fenêtre et rappelait vaguement le corps imparfait d'un homme. Un grand froid régna dans la chambre, malgré la, saison (juillet 1935).

Bien qu'aucune parole ne fût échangée entre nous, ma femme était sous le coup de la même impression, son corps fut secoué de frissons continuels. Elle se pencha en avant et nous vîmes très bien la forme se placer devant la glace qui en reflétait faiblement les contours. Nous eûmes peur, l'apparition (car nous étions de plus en plus persuadés que c'en fut une) se retourna et se tînt pendant un temps que je ne peux déterminer, au pied de notre lit.

Jamais je n'oublierai ces regards curieux, qui semblaient sortir de deux ombres plutôt que d'orbites. Voulant rompre le silence, j'essayai d'articuler : « Est-ce toi, Théo ? » mais pas un son ne parvînt à sortir de mon gosier. J'avoue qu'alors je dus rompre le charme, et je fis de la lumière. L'apparition s'évanouit. Ma femme me certifia que, dès le début, elle avait eu conscience que c'était toi, mais que toute parole lui était interdite. »

3. – Des circonstances exceptionnelles et de nature confidentielle ne me permettent pas de donner ici tous les détails. Je le regrette, parce que, de ce fait, ma description manque de la clarté que j'aurais voulu lui donner.

« La famille dont il s'agit ici se compose de trois personnes : le mari, la femme, et leur fils unique. Le fils, mis au courant de mes recherches, par un ecclésiastique, fit appel à moi, d'accord avec sa mère. Eux deux sont seuls au courant de mes essais de dédoublement et visites nocturnes auprès du père. Leur demeure est à plusieurs kilomètres de la mienne. Je la connais pour y avoir été une seule fois, afin de m'orienter. Mes essais s'échelonnent sur plusieurs mois ; je regrette de ne pouvoir dévoiler le but de tout cela, but qui d'ailleurs n'a pas encore été atteint.

Mis au courant des habitudes du mari, je me suis mis à l'œuvre. Plusieurs nuits se passèrent sans aucun résultat. Cela s'explique : le contact fut difficile à établir, n'ayant pu approcher qu'une seule fois la personne avant l'expérience. Un soir, vers 22 heures et demie, j'eus un premier succès. La chambre de M. M. fut sillonnée d'une multitude de petites lumières qui l'intriguèrent au plus haut point. A partir de ce jour, je fus *en contact*. Une autre nuit, les lueurs se produisirent imitant toutes les figures géométriques imaginables. La chambre du fils en eut d'ailleurs sa part.

Certaines nuits, où je me sentais particulièrement bien disposé, je vis pour la première fois l'homme dans son lit. J'ai pu décrire la chambre avec tout ce qu'elle contenait (je n'y suis jamais

entré) ; détail intéressant : je pus remarquer que M. M. avait deux oreillers sous la tête. Le fils, qui contrôlait mon action avec la plus grande anxiété, me fit savoir que son père ne dormait jamais avec deux oreillers. Le matin, au déjeuner, son père avait mauvaise mine ; il déclara ne pas s'être trouvé bien ; pendant une partie de la nuit, il avait eu la respiration laborieuse ; désirant se redresser un peu, il avait pris un oreiller supplémentaire.

Plus d'une fois, je parvins à établir qu'à l'heure où je commençais mon action, le père n'était pas encore rentré. Je voyais en effet le lit non défait ; dans chacun des cas, j'avais vu juste. La mère et le fils, contrôlant de plus en plus M. M., l'entendirent souvent se promener toute la nuit. Une glace se trouve juste en face de son lit : fréquemment, sa femme remarque que cette glace est retournée complètement. Elle en demanda l'explication et ne reçut qu'une réponse évasive. Je n'eus plus aucune peine à me rendre mentalement sur place et je pus régulièrement observer M. M., dont le sommeil devint de plus en plus irrégulier et agité. La vérité m'oblige d'ailleurs à dire que mes nuits ne valaient pas beaucoup mieux pendant cette action. Un matin, M. M. n'y tint plus. Il pria sa femme de faire le nécessaire pour qu'une autre chambre lui fut préparée : celle-ci est trop humide, disait-il. « Mais nous y avons passé la moitié de notre vie », répliqua la femme. Il insista, il fallut lui donner satisfaction. Le mari fuyait donc sa chambre. Devant ce succès, je concentrai de plus en plus mes forces, et j'eus peu après un résultat appréciable.

Ce soir-là, je commençai à agir vers 23 heures. Vers minuit et demi, affaibli, j'essayai de m'endormir, sans y parvenir. Vers 3 heures, un peu de somnolence survint ; tout-à-coup je sentis un grand poids mou, qui pesait fortement sur le côté droit de ma poitrine. Cela y resta une minute environ. Je donne ici mon impression, elle prêtera peut-être à rire, mais la vérité avant tout ; eh bien, je sentis comme un rat énorme qui aurait fait des efforts pour entrer dans ma poitrine avec ses petits. Je fis un mouvement plein de dégoût pour les jeter à bas de mon lit, sans y parvenir... Il n'y avait plus rien. Était-ce la substance extériorisée qui revenait de là-bas et réintégrait mon corps ?

Vers 8 heures du matin, je reçus un coup de téléphone de Mme M. qui me pria d'une voix affolée de cesser mon action ; elle m'envoyait son fils. Celui-ci me dit qu'ayant entendu un coup formidable, au milieu de la nuit, dans la chambre de son père, sa mère et lui étaient sortis précipitamment de leurs chambres respectives, afin de se renseigner sur ce qui venait de se passer. Ils trouvèrent M. M. tout hagard, assis dans un fauteuil. Très ému, il raconta qu'un fantôme hantait sa chambre. Il avait senti sur ses jambes et sur tout le bas du corps ramper une masse immonde (mon gros rat ?). Il avait fait de la lumière et était sorti une première fois de son lit. Une demi-heure après, il se recouchait. La même sensation de reptile énorme rampant sur lui, se reproduisit : cette fois, dans sa hâte de sortir du lit, il trébucha dans ses draps et s'affala tout de son long sur le tapis. Alors il avoua que depuis fort longtemps il lui semblait observer des présences indéfinissables dans sa chambre. En vain avait-il changé de pièce ! Si cela continuait, il irait se promener la nuit dans le jardin, et s'il faisait trop froid, ajoutait-il, il irait coucher chez le jardinier[220]. »

***

« *11 avril 1906.*

J'avais la sensation extraordinaire qu'en même temps que je me tenais debout au milieu de ma chambre j'étais couché dans le lit, dans l'atelier à côté. L'éclairage était faible. J'ai voulu tourner le bouton électrique ; j'ai senti mes doigts passer au travers. Alors, pour savoir si j'étais dans mon lit ou non, j'ai voulu frapper du doigt au mur. Je l'ai fait, et en même temps je me suis vu et senti

[220] Cf. Théo Matthys : *Expériences de dédoublement*, *Psychica*, 15 janvier 1937.

debout dans l'autre chambre ; j'ai vu mon bras s'étendre et frapper du doigt dans l'air ; en même temps, j'ai entendu les coups et j'ai senti la résistance du mur contre mon doigt. Alors, j'ai voulu me mettre au lit. Arrivé au lit, je suis sauté là-dessus, pour ainsi dire, et me suis réveillé. J'ai fait de la lumière : il était 3 h. 10. Le plus extraordinaire était la sensation très nette d'être à la fois à deux endroits différents. Je m'en souviens parfaitement, mais il m'est impossible de la décrire.

Samedi 3 avril 1909, 6 h. du soir.

Je viens d'avoir une extériorisation tout à fait réussie. Après m'être promené quelque temps, je me suis dit : il ne faut pas que je reste absent plus longtemps. Je me suis approché d'un canapé et m'y suis étendu. Après un moment j'ai ouvert les yeux et me suis retrouvé chez moi.

12 avril 1909.

Cette nuit, j'ai eu une extériorisation assez consciente. Je me promenais dans ma chambre ; je me suis regardé dans la glace et j'ai vu que j'étais habillé de blanc. Mes mouvements étaient un peu flottants et incertains. J'ai regardé du côté du divan où dormait un ami, la figure tournée vers le mur. Je me suis dit : « C'est moi-même ; mais était-ce véritablement moi-même ou mon ami ? » Alors je me suis dit : « Il faut rentrer. » Je me suis penché sur le divan et au même instant je me suis réveillé dans ma chambre à l'autre bout de l'appartement.

Samedi 7 avril.

Après une première extériorisation je me suis éveillé et me suis dit : « Je vais essayer encore une fois. » Tout de suite j'ai senti la douleur bien connue dans les oreilles et je suis sorti de moi-même. J'étais à côté de mon corps physique. J'avais senti sortir l'autre corps graduellement et je me suis dit : « Tiens, je ne respire plus, mon corps ne pourra plus fonctionner si je le quitte davantage », et j'ai fait un pas en arrière.

3 décembre 1909.

Je me suis extériorisé 3 fois d'une manière absolument consciente. Je me suis promené dans la pièce en regardant des tableaux. J'ai vu mon corps physique étendu sur le divan, enveloppé de la couverture rouge, et j'ai entendu sa respiration lente et profonde. J'ai observé que le rythme de cette respiration ne coïncidait pas tout à fait avec celle du corps où je me trouvais.

2 janvier 1910.

Je me suis extériorisé et me suis promené dans la première pièce. Je me suis cherché sur le divan et me suis étonné de ne pas m'y trouver. Je suis allé voir dans l'autre pièce et là j'ai vu mon corps physique. Sur la tête il y avait une flamme très lumineuse ressemblant au reflet d'un haut de forme.

6 janvier 1910.

Je me suis extériorisé cet après-midi. Après être sorti, je suis resté un moment à côté de mon corps en le regardant. Tout-à-coup je l'ai vu se dresser sur son séant et me regarder d'un air angoissé ; j'y suis rentré précipitamment en me jetant dessus de toutes mes forces.

28 janvier 1910.

Grande extériorisation d'une manière qui ne m'est arrivée qu'une seule fois. Je voyais et sentais mon corps : lisse, presque huileux, d'une matière soyeuse et peu consistante. J'étais nu avec une espèce de vêtement sur les épaules. Je suis sorti dans la rue qui était très humide et j'ai rencontré plusieurs personnes. Il m'a été extrêmement difficile d'entrer dans mon corps ; j'ai dû longuement lutter.

12 mars 1910.

Extériorisation très réussie. Je suis sorti dans la rue. Je suis rentré doucement dans mon corps en sentant l'autre corps s'ajuster exactement comme dans un moule. Le dernier endroit qui a pris contact était le bout du nez[221]. »

***

Une expérience – remarquablement réussie – de dédoublement expérimental, a été faite, en Amérique, par Mme Mary G. Vlasek, les 27 et 28 septembre 1926. L'exposé complet en a été donné dans plusieurs revues, notamment *The progressive Thinker*[222] et la *Revue spirite*[223]. Vu l'importance du cas, nous l'avons reproduit in-extenso dans notre volume *La Photographie transcendantale.* (Contribution à l'étude des phénomènes psychiques) ; nous y renvoyons le lecteur, ne disposant pas ici de la place suffisante pour reproduire le chapitre que nous lui avons consacré[224].

***

Rappelons enfin, pour clore les quelques faits groupés dans ce chapitre, que l'hagiographie relate de nombreux cas de dédoublement (bilocation) observés chez des personnes d'une grande élévation morale (Saints, Mystiques, etc.) C'est ainsi que nous relevons – pour ne citer que deux exemples – des cas remarquables de bilocation dans la vie de Saint Antoine de Padoue, et de Saint Jean de Dieu. Ce dernier, rentrant un jour dans son hôpital, ne fut pas peu surpris de trouver toutes les chambres balayées, les lits faits et le mobilier bien rangé ; ne comprenant rien à ce qui était pour lui un mystère, il en demanda l'explication aux malades. « Mais c'est vous-même qui avez fait le travail », lui répondirent-ils. La discipline de la vie religieuse – notamment la vie monastique – s'avère comme particulièrement favorable à de tels phénomènes, toujours concomitants à un relâchement des liens qui unissent le corps animique à son enveloppe matérielle plus grossière, et que nous appelons le *corps*.

Appendice VI. Clairvoyance et désincarnation

Comme nous l'avons dit, M. Ernest Bosc a résumé les observations faites par de nombreux clairvoyants ayant eu l'occasion d'assister à des désincarnations[225].
Nous donnerons simplement ici quelques exemples. Mme Joe Snell, qui, douée de remarquables dons de clairvoyance, assista fréquemment, comme infirmière, au dégagement des principes supérieurs, dit : « Durant ma vocation de garde-malade, que j'ai exercée pendant 20 ans, j'ai été présente à d'innombrables lits de morts. JE VIS TOUJOURS IMMÉDIATEMENT APRÈS LE TRÉPAS LA FORMÉ SPIRITUELLE PAREILLE A LA FORME HUMAINE S'ÉLEVER AU-DESSUS DU CORPS INANIMÉ PUIS DISPARAITRE A MES YEUX.
Voici un des cas relatés.
« La mère de Maggie fut appelée auprès d'une sœur gravement malade, à quelque distance de là, et me pria de rester auprès de sa fille pendant son absence. Trois jours plus tard l'état de mon

[221] Relaté par le Dr de F.
[222] 8 janvier 1927.
[223] N° de novembre. 1929, p. 487- 494.
[224] Cf. Raoul Montandon : *La Photographie...*, p. 189 - 207.
[225] Voir plus haut.

amie empira tout-à-coup. Elle rendit le dernier soupir dans mes bras avant que le docteur, appelé en toute hâte, fut arrivé. C'était la première fois que je voyais la mort de près. Immédiatement après que le cœur eut cessé de battre, j'aperçus, s'élevant de son corps, une vapeur semblable à celle qui s'échappe d'une bouilloire. Cette émanation s'éleva lentement et se condensa en une forme pareille à celle de mon amie. Ces contours, nuageux d'abord, se transformèrent peu à peu, jusqu'à ce que je vis très nettement une ombre humaine vêtue d'un vêtement blanc comme de la nacre, laissant transparaître les lignes du corps. Le visage n'avait pas changé, mais s'était spiritualisé, sans garder la moindre trace des spasmes douloureux qui l'avaient altéré avant de s'immobiliser à jamais[226]. »

***

« ... Celui qui, dit M. Geoffray Hodson, doué de la vision supérieure, se tient dans la chambre d'un agonisant, observant le départ de l'âme, voit, au moment de la mort naturelle, l'individu se retirer de son corps, flotter au-dessus de lui dans un vêtement subtil, qui est le duplicata exact du corps physique, auquel il reste relié par un lien facilement visible. Une extrémité de ce lien, appelé fil d'argent, est située dans le troisième ventricule du cerveau physique (?) et l'autre dans l'endroit correspondant du véhicule subtil. Tant que le fil demeure intact, il est possible de rappeler l'individu à la vie ; lors de la mort, on voit le fil se briser, le retour à la vie physique n'est alors plus possible, et il n'y a plus aucun échange de sensations entre l'homme intérieur et le corps qu'il a laissé derrière lui. Le fil d'argent paraît être constitué par les forces vitales qui circulent entre l'Ego, le corps subtil et le corps physique ; il est un des moyens de communication entre le Soi, ou Ego immortel, dans le corps mental, le monde émotionnel, et le véhicule physique. Une fois le fil brisé, une partie de ces forces revient vers le véhicule physique, l'autre partie se retirant dans les véhicules subtils. L'individu, peut alors flotter librement, presque comme s'il était libéré de l'attirance de la pesanteur, car, habituellement, il s'élève dans l'espace. L'homme ainsi libéré de son corps est généralement inconscient de ce qui s'est produit et, sauf dans de rares circonstances, est occupé à passer en revue sa vie écoulée, processus important. Pendant cette période, la vie qui vient de se clore est vécue de nouveau, ses points saillants se détachant en une perspective presque parfaite. Les leçons de cette vie s'impriment sur la conscience intérieure[227]... »

***

« Pendant mes trente ans de profession comme médecin-chirurgien, j'ai vu, dit le Dr F. A. Kraft, mourir en des centaines de demeures ou hôpitaux, des personnes de toutes conditions et j'ai pu les observer en leurs derniers moments. Je crois avoir le droit d'affirmer ici qu'au moins un bon quart de ces mourants possédaient de sérieux dons de clairvoyance, ou que ces facultés se manifestaient quelques heures avant leur décès. Dans de nombreux cas, les mourants montraient une expression de figure exaltée, et la plupart, gens paisibles et renfermés, ouvraient les yeux et les lèvres pour communiquer à leur entourage quelques-unes de leurs sensations spirituelles. J'ai pris note de beaucoup de ces communications qui se répètent souvent. En voici un certain nombre :
« Oh ! c'est splendide – C'est beau – Chère mère, comment, tu es là ! – Comme je me sens bien – Pourquoi n'êtes-vous pas venus me chercher plus tôt ? – Comme c'est bon, je ne souffre plus – Que vous êtes beaux ! – Quelles jolies fleurs ! – Vous n'êtes donc pas morts ! ...»
Un soldat du front, de la grande guerre, mourut en 1920, à l'hôpital. Environ deux minutes avant de rendre le dernier soupir, il cria : « Comment, Henri et Charles, vous êtes ici !... Cependant

[226] Mme Joe Snell : *La mission des anges sur le plan terrestre et dans l'Au-delà.*
[227] Geoffrey Hodson, dans : *World Theosophy*, juillet 1933, et *Revue Théosophique – Le Lotus bleu*, août-sept. 1933.

nous avons été fauchés ensemble, et vous paraissez si beaux, si bien portant !... Moi, je suis malade depuis plus de deux ans... Oh ! oui, restez ! – Et vous, Emma, vous aussi, vous êtes là ! ne partez pas, je viens immédiatement – Comme c'est beau, facile, clair ! ... »

Dans presque tous les cas, les mourants revoient des membres de leurs familles et des amis qui les ont précédés, et qu'ils interpellent par leurs prénoms. Et voici un cas qui m'a causé une impression profonde et que j'ai observé dans un hôpital de Saint-Louis :

« Un vétéran de la guerre civile américaine, un libre-penseur endurci, sans le moindre penchant religieux d'aucune sorte, étendu sur son lit, attendait sa dernière heure. Certain mercredi, le malade montra une agitation inaccoutumée et me réclama à différentes reprises. Lorsque j'entrai, vers dix heures, dans la salle, il leva la main et me fit signe, d'approcher. Son visage, habituellement soucieux, rayonnait de joie. Il devint communicatif et voici ce qu'il me raconta :

« Ce matin, à 3 heures, je me suis éveillé. Je me tins immobile, couché, les yeux grands ouverts. Soudain, je remarquai une présence, debout, au pied de mon lit. Je n'avais aucune crainte, au contraire, il me semblait ressentir un repos bienfaisant. Bientôt, il me fut permis de mieux examiner cette apparition, et, insensiblement, je reconnus le visage de mon frère James. Il avait toutes les apparences de la vie. Il se pencha alors vers moi et une impression indescriptible de bien-être me pénétra. En même temps, je vis défiler en souvenir les mille détails de mon existence, commune avec mon frère, qui était d'ailleurs mon unique ami. Il ouvrit la bouche, et j'entendis très distinctement sa voix : « Maxwell, me dit-il, dimanche prochain, à 11 heures du matin, tes souffrances prendront fin. Je suis vivant et tu viendras vivre auprès de moi, dans un nouvel état de joie, sois heureux et sans crainte. » Puis il disparut, et, je dois en convenir, je me sentis réellement heureux. Je suis certain que tout ceci n'est pas une hallucination, ni l'effet d'un médicament, n'en ayant plus absorbé depuis quinze jours. Vous savez aussi, docteur, quel incroyant endurci je suis, et j'attends avec confiance mon dernier dimanche. Je sens que mon terme est fini ici-bas ; je suis prêt pour le départ, la vie en ce bas monde ne fut qu'une longue misère pour moi. Cependant, ayez la bonté, docteur, de venir dimanche près de moi, j'aimerais sentir votre présence lorsque je mourrai. »

Le dimanche, j'étais près du lit de ce malade. Son esprit était resté clair et l'expression de son visage aimable, pour ainsi dire : heureuse. Sa voix était plus faible, mais encore compréhensible.

Vers 10 heures, il s'immobilisa, mais à différentes reprises me regarda avec reconnaissance, sans proférer un mot. Au quart de 11 heures, il souleva la main droite, et, montrant son côté gauche, murmura d'une voix nette et intelligible : « Mon cher frère James ; qu'il est beau. »

Onze heures. – Comme il avait été prédit : exactement à ce moment-là, son âme quitta le corps pour entrer dans l'Au-Delà[228]. »

***

Mme de Morgan rapporte qu'une femme du peuple, sans instruction, fit le récit suivant : « Je veillais un enfant malade en compagnie de sa mère. Il avait deux ans et demi et avait été pris de convulsion qui l'immobilisaient dans son lit depuis trois ou quatre jours. La mère avait posé sa main sur la tête de l'enfant, et je lui prêtais assistance de l'autre côté du lit. Dans une cheminée, en face de moi et du côté où se trouvait la mère, brûlait un feu ardent. Tout-à-coup, je vis la flamme s'obscurcir par suite d'un je ne sais quoi d'opaque qui vint s'interposer entre moi et la cheminée. Ce quelque chose, avançait et reculait constamment. Lorsque l'enfant eût cessé de vivre, je revis la flamme claire et brillante.

[228] Cf. *Une voix de l'Au-Delà*, du Dr en médecine F. A. Kraft (reproduit dans la *Revue Spirite belge* et dans *Psychica* (15 novembre 1935).

Je me trouvais, dit de son côté Mme de Morgan, au chevet d'un moribond, en compagnie d'une amie que je savais douée d'une sensibilité spéciale pour les visions psychiques. Au moment où la respiration du mourant se changea en râle, je vis une nébulosité blanche s'évader de son corps et s'immobiliser à deux ou trois pouces de distance. Je remarquai que ma compagne suivait attentivement le fait, elle aussi. A un moment donné, ses yeux s'étaient détachés de la muette contemplation de l'agonisant, pour se fixer vers le haut du lit. Ensuite, son regard s'était abaissé, regardant dans le vide avec une attention extrême. Je l'observais dans une attitude interrogative ; mais elle restait muette.
Par la suite, elle m'expliqua ceci : « Je vis une blanche nébulosité surgir des couvertures, chose que j'avais déjà observée en d'autres circonstances, lorsque mon attention fut attirée vers la tête du lit où se condensait sous forme de colonne un petit nuage de trois ou quatre pieds de hauteur, duquel émanait une luminosité intermédiaire entre la lumière solaire et celle produite par le clair de lune, luminosité qui devenait de plus en plus brillante au centre, alors que de celui-ci à la circonférence, la masse entière paraissait animée d'un mouvement vertigineux. Je revis le même phénomène au moment où le malade rendit le dernier soupir. Alors cette sorte de colonne parut s'élever et disparut[229]. »

***

Mme Florence Marryat, dans l'ouvrage : *The Spirit World*, raconte cet épisode : « Je compte parmi mes meilleures amies une jeune dame appartenant aux hautes classes de l'aristocratie et qui est douée de facultés médiumniques merveilleuses, bien que la chose ne soit connue que de quelques intimes à cause des préjugés habituels...
Il y a un an, elle eut le malheur de perdre sa sœur aînée, âgée de 20 ans, atteinte de pleurésie. Edith (c'est le nom du jeune médium) ne voulut pas quitter un seul instant le chevet de sa sœur, et se trouvant en état de clairvoyance, elle assista au processus de la séparation de l'esprit d'avec le corps. Elle me raconta que dans les derniers jours de sa vie terrestre, la pauvre malade était devenue turbulente, surexcitée, délirante, et qu'elle se retournait sans cesse dans son lit en proférant des phrases et des paroles incohérentes. Ce fut alors qu'Edith commença de distinguer une sorte de nébulosité subtile, comme une fumée légère, laquelle s'amassait au-dessus de sa tête, et se répandant peu à peu en s'épaississant, avait fini par assumer les proportions, les formes et l'aspect de la sœur agonisante, au point de lui ressembler à tout point de vue, exception faite du manque de couleurs. Cette forme flottait en l'air, le visage tourné vers le bas, à quelques pieds au-dessus de la malade. A mesure que le jour déclinait, l'inquiétude de la mourante alla se calmant, faisant place, au crépuscule, à un épuisement profond, qui annonçait l'agonie. Edith regardait, tremblante, sa sœur : son visage devenait livide, son regard s'obscurcissait, mais au-dessus, la forme fluidique s'empourprait et paraissait s'animer graduellement de toute la vie qui s'échappait du corps. Un moment après, la jeune fille mourante gisait inerte et sans conscience sur les oreillers, mais la forme qui flottait au-dessus d'elle s'était transformée en un Esprit vivant ; des cordons de lumière, semblables à des fluorescences électriques, le retenaient toujours au cœur, au cerveau, aux organes vitaux. Vint le moment suprême : l'Esprit oscilla quelque temps d'un côté et de l'autre pour venir ensuite se placer en position étendue au côté du corps inanimé. Cette forme était apparemment assez débile, à peine capable de se raidir, mais elle était la reproduction vivante du corps.

[229] Mme de Morgan : *From matter to spirit*, p. 127.)

Et cependant qu'Edith contemplait cette scène curieuse, voici surgir deux formes lumineuses, dans lesquelles elle reconnut son propre père et sa grand-mère, morts tous deux en cette maison. Tous deux s'approchèrent de l'Esprit libéré, le soutinrent affectueusement, l'empoignèrent dans leurs bras, tandis que de sa tête il s'abandonna complètement sur l'épaule de son père. Ils demeurèrent ainsi quelque temps, jusqu'à ce qu'il parût reprendre haleine. Alors, ils brisèrent les cordons lumineux qui le retenaient toujours au corps, et tenant toujours en leurs bras la forme, ils se dirigèrent vers la fenêtre, la survolèrent, s'élevèrent et disparurent. »

***

Nous faisons suivre ces quelques cas, par l'exposé qu'a donné M. Jinaradajasa, concernant ses dons innés de clairvoyance ; exposé qui permet de mieux comprendre ce qu'on désigne par : *Vision dans l'Astral*, *Double-vue*, *Clairvoyance*.

« En ce qui concerne le monde plus vaste et invisible qui nous entoure, dit-il, c'est un sujet dont je traite, non par ouï-dire, mais en partie d'après mes propres observations et mes connaissances directes. Ce qu'il y a de particulier dans les centres de mon cerveau, je l'ignore ; mais un fait constamment présent à ma conscience est qu'il y a autour de moi et de tous côtés, traversant pénétrant et enveloppant toutes choses, un monde invisible excessivement difficile à décrire. Il est à peine besoin d'un effort de volonté pour l'apercevoir ; il n'est pas plus nécessaire de se concentrer pour le voir qu'il n'est besoin de le faire pour que l'œil physique se mette immédiatement au point et aperçoive un objet. Ce monde est vu, mais pas par le moyen des yeux ; que ceux-ci soient ouverts ou fermés, le fait n'a pas d'importance. La vision par l'œil physique et cette vision intérieure sont indépendantes l'une de l'autre, et cependant toutes deux fonctionnent simultanément. Mes yeux voient le papier sur lequel j'écris, et au même instant ce quelque chose en moi – je ne sais guère comment l'appeler – voit le monde invisible au-dessus, au-dessous, autour et à travers le papier, la table et la chambre. Ce monde est lumineux, et il semble que chacun des points de son espace ait une lumière propre et de nature différente de la lumière du monde physique ; son espace est rempli de mouvement, mais d'un mouvement qui s'effectue d'une manière troublante et indescriptible, suggérant une quatrième dimension de l'espace. Je dois, avec toute l'autorité dont je dispose, rendre témoignage que pour ma conscience, pour tout ce que je connais en tant que *moi*, ce monde invisible est plus réel que le monde physique, et que, lorsque je le regarde, puis regarde avec mes yeux physiques le monde de la terre, du ciel et des habitations des hommes, ce dernier monde est une véritable illusion, une *maya*, et ne possède aucune qualité à laquelle ma conscience puisse attacher vraiment l'étiquette de *réel*. Lorsque je compare *notre monde* à l'intense réalité de ce simple fragment des mondes invisibles que je vois, il est moins qu'un mirage, qu'une ombre, qu'un rêve ; il semble à peine être une idée de mon cerveau... Cette faculté, je la tiens de naissance[230]. »

Appendice VII. La vision panoramique ou épilogue de la mort

L'occultisme postule que tous les actes, même les plus insignifiants et les plus futiles, de notre existence terrestre s'impriment dans la mémoire, d'où, à la faveur de certaines circonstances, ou conditions mal connues, ils peuvent émerger soudain avec une netteté et un luxe de détails qui ne

[230] Cf *Revue théosophique française*, avril 1921, p. 41.

le cèdent en rien aux perceptions originelles. C'est surtout lorsqu'un relâchement s'est produit entre la corporéité matérielle et les éléments de l'âme (par maladie, accident, déficience nerveuse, affaiblissement dû à un manque de nourriture, etc.) que surgissent spontanément de telles réminiscences. On conçoit dès lors que la désincarnation, qui implique par définition une telle scission, puisse s'accompagner d'un phénomène du même ordre. On n'en saurait douter à l'examen des nombreux témoignages recueillis, et dont nous avons rapporté quelques cas typiques dans notre étude *Les phénomènes de bilocation (ou de dédoublement) spontanés, inconscients ou volontaires :* « La Corde d'Argent, dit Max Heindel, dans sa *Cosmogonie des Rose-Croix*, n'est pas brisée avant que le panorama de la vie, contenu dans le corps vital (double éthérique) n'ait été passé en revue[231]. »

***

Observation qui est en complet accord avec ce qu'affirment, de leur côté, les Cabalistes.
« Ce qui témoigne, dit l'un de ceux-ci[232], du pouvoir de l'âme de revoir les incidents de sa vie passée, est le fait bien connu qu'une personne étant sur le point de se noyer, les premiers moments de l'asphyxie passés, atteint à un état de calme et de tranquillité où toute son existence semble défiler devant ses yeux[233]. »
Le fondateur de l'Anthroposophie, Rudolf Steiner, dit également : *L'homme voit alors se dresser devant lui le tableau entier de sa vie.* Comme nous le disions, cette vision panoramique, ou épilogue de la mort, peut se produire, aussi bien avant la cessation de la vie – alors que l'individu est encore en pleine possession de sa corporéité grossière – qu'une fois franchi cet instant solennel que nous appelons : la Mort. Les quelques faits rapportés ci-dessous sont de nature à confirmer cette manière de voir :

***

« Je vis en une minute, dit Quincey, 70 ans de ma vie dans les plus petits détails. »

***

« Un de mes amis, docteur en médecine, rapporte M. Stellet, m'a raconté que, pendant la guerre, il fut un jour enseveli sous un éboulement de terrain et qu'il ne fut arraché à l'asphyxie qui s'en suivit qu'in extremis. Pendant le laps de temps très court qui précéda ce sauvetage il vit défiler devant lui toute son existence. »

***

« Un accident dont je fus la victime à l'âge de 18 ans, dit M. Aloïs Senn, me permit de comprendre combien notre conception du temps est différente de celle que nous avons, lorsque nous agissons dans notre corps psychique. J'étais tombé d'un échafaudage haut d'environ 8 mètres, dans une fosse remplie de chaux qui, venant d'être éteinte, était encore assez chaude. Je m'y enfonçai complètement, et les débris de l'échafaudage s'écroulèrent derrière moi dans la

---

[231] Max Heindel : *Cosmogonie des Rose-Croix*, ou *Philosophie Mystique Chrétienne*, p. 101 de l'édition française, 1925.
[232] Dion Fortune : *La Cabale Mystique*, édition française, 1937.
[233] Il n'y a du reste pas que les noyés qui peuvent faire cette expérience. Un homme tombé sur la voie au moment où surgissait un train, eut la présence d'esprit de se coucher entre les rails et de se coller au sol. Alors que la locomotive et les wagons passaient sur lui avec un bruit infernal, il revit, en quelques instants, le tableau complet de son existence. Des accidentés ont fait des récits analogues.

fosse. J'eus la sensation d'étouffer, puis je perdis conscience. Alors toute ma vie, à partir de ma toute première enfance, sans oublier le moindre incident, repassa dans mon esprit, comme si elle avait été enregistrée sur un film cinématographique. »

***

« Une dame, dit V. Egger, en train de se noyer, revit, en un instant, sa vie entière rangée simultanément devant elle, comme devant un miroir[234]. »

***

« Alors que, tombé à l'eau, l'asphyxie avait déjà commencé son œuvre, je vis, dit un M. Hartley, tous les événements de ma vie passer lentement devant moi, bonnes ou mauvaises actions, ou, même, choses indifférentes. Je me rappelai avec une netteté absolue les faits les plus minimes de ma vie de tout petit enfant, lorsque j'allais à l'école[235]. »

***

« Soudain, a relaté le Capitaine C, au beau milieu du canal, et sans que rien ne me le fasse pressentir, mes membres me refusèrent tout service, et je coulai lentement, sans avoir pu pousser un seul cri. Bien qu'ayant plongé plusieurs fois, la sensation éprouvée par cette submersion m'affola. L'eau me bourdonnait aux oreilles, avec un bruit formidable... Comme devant un écran de cinéma, mais avec une rapidité et une netteté incroyable, je vis défiler ma courte vie depuis ma plus tendre enfance. »

***

Voyons maintenant le contenu d'un certain nombre de communications dues à des désincarnés et données par le moyen de la médiumnité : « J'étais donc réellement morte ? Une énorme sensation me saisit ; elle semblait m'ébranler dans le tréfonds de l'âme. C'est alors seulement que tout mon passé émergea d'un coup et envahit, comme un grand flot, ma conscience ; tout ce qu'on m'avait appris, tout ce que j'avais craint, tout ce que j'avais espéré au sujet du grand passage de la mort et de l'existence de la vie spirituelle se présenta à mon esprit avec une netteté indescriptible. »

***

« Lorsque je suis entré dans le monde spirituel, je me suis subitement souvenu *de tous les événements de ma vie, j'ai vu et écouté tout ce que j'avais dit, pensé ; toutes les choses auxquelles j'avais été associé.* »

***

« Je savais être mort... et il m'arrivait un cas étrange : *je voyais passer devant mon regard tous les événements de ma vie dans lesquels je m'étais mal comporté.* »

***

« Au moment de la mort, j'ai revu, comme dans un panorama, les événements de mon existence entière. Toutes les scènes, toutes les actions que j'avais accomplies sont passées devant mon regard, comme si elles avaient été gravées dans ma mentalité en des formules lumineuses. Pas un seul de mes amis, de mon enfance à la mort, n'a manqué à l'appel. Je suppose avoir passé une

[234] *Revue Philosophique* de 1896, p. 55.
[235] Cf. Georges Barbarin : *Le Livre de la Mort douce*, Paris, 1937.

période assez longue en des conditions d'inconscience, ou de sommeil (ce qui d'ailleurs arrive souvent, bien que cela ne se réalise pas dans tous les cas) ; je le déduis du fait que, lorsque je revis mon cadavre, celui-ci était dans un état de décomposition avancé. Dès que je repris connaissance, tous les événements de ma vie défilèrent devant moi comme en un panorama ; c'étaient des visions vivantes très réelles, en des dimensions naturelles, comme s'il s'était agi de mon passé devenu présent ; c'est tout mon passé que j'ai revu, y compris le dernier épisode ; celui de ma désincarnation. »

***

Nous voyons ainsi que l'homme conserve intégralement dans sa mémoire individuelle tout ce que ses perceptions sensorielles, ses états psychologiques, ses opérations mentales, lui ont apporté au cours de son existence terrestre. Ses pensées les plus subtiles comme ses actes les plus marqués restent enregistrés dans sa conscience, tels les multiples tableaux d'un film cinématographique dans leur succession et leur liaison normales. Mais, comme notre existence personnelle comporte une foule d'événements qui en enchaînent étroitement le déroulement à la vie de ce qui nous entoure, il en résulte que ce que nous croyons être notre mémoire individuelle (notre intimité) n'est, en définitive, qu'un fragment d'une mémoire beaucoup plus vaste, d'une *Conscience universelle*. Et c'est ce qui explique bien des faits étranges qui ne nous deviennent rationnels et compréhensibles que lorsque nous avons saisi cette *unité grandiose de la Vie*, qui relie entre elles, de façon indissoluble, toutes les parties du Cosmos, et fait de notre conscience individuelle une fraction de la Conscience universelle ; de notre existence un fragment de l'Existence-Une ; de notre âme un élément de l'Ame du monde.

C'est cette idée d'Unité qu'exprime si joliment Maurice Magre, lorsqu'il dit : « Nous avons en nous une flamme intérieure, une lumière vivante, qui est commune à toute l'humanité. C'est à ce lac invisible que les âmes s'alimentent... Il n'y a qu'une seule lumière, qui est universelle et qui nous unit tous[236]. »

Il n'y a rien dans cette poétique image – reflet de la pure tradition – qui soit contraire à la raison, ou qui heurte les acquisitions récentes de la science. Bien au contraire, plus on pénètre dans les conceptions nouvelles de l'astrophysique, de la physique, de l'atomistique, de la chimie, mieux on comprend les liens manifestes qui doivent unir le Créateur à la créature, le Cosmos à l'individu.

Faire de chaque homme un isolé, sans rapports avec le monde, est un non-sens. Loin de vivre en vase clos, l'individualité humaine évolue, au contraire, simultanément, sur plusieurs plans du Cosmos, auxquels le rattachent les divers éléments et principes (visibles et invisibles) de son être.

En effet, entre le corps somatique, véhicule le plus grossier, et le pur Être spirituel (l'Atma) s'hiérarchisent (bien que se compénétrant) divers *Principes,* correspondant, respectivement, aux éthers différenciés de l'espace universel, qui établissent entre l'homme et le Cosmos des relations concrètes et vivantes.

Ainsi, bien qu'il n'en ait nullement conscience, tout homme *se trouve individualiser une portion du milieu universel.* En d'autres termes, l'univers trouve en lui une correspondance complète. [237]

---

[236] Maurice Magre : *Le Livre des Certitudes admirables*. Aubanel, 1941. C'est cette même, idée que nous trouvons sous la plume de Dion Fortune : « L'âme d'un homme, dit-elle, est comme une lagune reliée à la mer par un canal souterrain ; elle peut paraître entourée de terre à ceux qui la voient ; cependant le niveau de ses eaux monte et baisse selon les marées de la mer, à cause de ce lien invisible. Il en est ainsi de la conscience humaine, qui est une communion entre chaque âme individuelle et l'Ame du Monde profondément cachée aux abîmes primitifs de notre être. »

[237] Le véhicule le plus matériel de l'homme, ce que nous appelons son corps physique (ou somatique) contient dans sa structure, et en proportion variable, tous les éléments constitutifs (liquides, solides, gazeux, éthériques) du monde

Envisagé sous cet angle, nous comprenons alors comment il se fait que certains êtres, doués de facultés spéciales, puissent entrer en contact avec *l'Anima Mundi*, cette Ame du monde, qui recèle en son sein, aussi bien les faits de la Vie universelle que ceux de la vie de chacun. « Ceux qui savent et qui peuvent » – pour employer une expression de H. P. Blavatsky – sont en mesure de mettre à profit les richesses infinies de ces archives universelles, où les formes, les pensées, les gestes, de tout ce qui a été, est et sera, se conservent à jamais fixés dans le *Grand Livre* du monde.

***

Nous rapporterons ici quelques témoignages, puisés à des sources diverses, qui confirment ce que nous venons de dire : « Tous les événements laissent dans l'Ether-réflecteur une image ineffaçable. De même que les fougères géantes de l'enfance de la terre ont laissé leur empreinte dans la houille, de même que les mouvements d'un glacier d'une époque préhistorique peuvent être retrouvés grâce aux stries dont il a sillonné les roches le long de son parcours, de même les pensées et les actions des hommes sont imprimées par la nature d'une manière indélébile sur l'Ether-réflecteur ; où l'œil expérimenté du clairvoyant peut lire toute leur histoire.
« L'Ether-réflecteur mérite son nom pour plus d'une raison ; ses images ne sont, en effet, que la réflexion de la vraie mémoire de la nature qui est située dans un monde beaucoup plus élevé. Aucun clairvoyant réellement expérimenté ne se soucierait de faire des recherches dans l'Ether, car ses images sont floues et vagues, si on les compare à celles du monde supérieur... Cet Ether est aussi le milieu à travers lequel la pensée agit sur le cerveau de l'homme. Il est en relation étroite avec la quatrième subdivision du Monde de la Pensée, c'est-à-dire la plus élevée des quatre subdivisions de la région de la Pensée-concrète, celle qui est la demeure de l'intellect humain. C'est là que se trouvent les clichés absolument nets de la mémoire de la nature, dont l'Ether-réflecteur ne présente que les images réfléchies[238]. »

***

« Ce Livre : *La Lumière Astrale*[239] contient le souvenir inaltéré de tout ce qui a été, est, ou sera. Les moindres actes de notre vie y sont retracés, et même nos pensées demeurent photographiées sur ses tablettes éternelles. C'est le Livre que nous voyons ouvrir par l'Ange dans *l'Apocalypse*, lequel est le Livre de Vie, et c'est sur lui que les morts seront jugés suivant leurs œuvres ».

---

physique. Il en est de même pour les éléments (ou principes) plus subtils de l'être vis-à-vis des milieux divers dont ils émanent.

[238] Max Heindel : *Cosmogonie des Rose-Croix, ou Philosophie Mystique Chrétienne*.

[239] « Il y a eu, dit H. P. Blavatsky, parlant de la Lumière Astrale, confusion infinie dans les noms désignant une seule et même chose. Le Chaos des Anciens, le Feu Sacré de Zoroastre, l'Antus-byrum des Parsis, le Feu d'Hermès, le Feu de Saint-Ame des anciens Germains, le Feu Sacré de Cybèle, la Flèche d'Apollon, la flamme sur l'autel de Pan. L'inextinguible feu du temple de l'Acropole et celui de Vesta, la flamme du casque de Pluton, les étincelles brillantes de la coiffure des Dioscures, celles de la tête de Gorgone, sur le casque de Pallas et le Caducée de Mercure, les langues de feu de la Pentecôte, le buisson ardent de Moïse la colonne de feu de l'Exode, la lampe allumée d'Abraham, le feu éternel du « puits sans fond », les vapeurs de l'Oracle de Delphes, la lumière sidérale des Rose-Croix, l'Akasa des Adeptes Hindous, la Lumière Astrale des Cabalistes, le fluide des magnétiseurs, l'od de Reichenbach, la psychode et la force ecténique de Thury, la force psychique de Sergent Cox et de M. Crookes, le galvanisme et l'électricité... sont des dénominations diverses s'appliquant à des manifestations nombreuses et différentes, à des effets de la même cause mystérieuse, qui pénètre tout, l'Archeus des Grecs. » H. P. Blavatsky : *Isis dévoilée*. Baptista Porta, savant philosophe italien et non moins célèbre alchimiste, basait tous les phénomènes occultes possibles pour l'homme sur l'existence d'une Ame du Monde, reliant toutes choses entre elles. Il disait que la Lumière Astrale agit en harmonie et par sympathie avec la nature entière, que c'est de son essence que nos esprits sont formés.

En un mot, c'est la MÉMOIRE DE DIEU. Les oracles affirment que l'impression des pensées, des caractères, des hommes, et d'autres visions divines apparaissent dans l'Ether. « Les choses qui n'ont point de forme en prennent une, et y sont figurées », dit un ancien fragment des « Oracles Chaldéens » de Zoroastre. Ainsi, la Sagesse, la Science et la Prophétie, anciennes et modernes, concourent à confirmer les assertions des Cabalistes. C'est sur les indestructibles tablettes de la Lumière Astrale qu'est imprimée la représentation de chaque pensée que nous formons, de chaque acte que nous accomplissons ; c'est là que les événements futurs, effets de causes depuis longtemps oubliées, sont déjà dessinés comme un tableau vivant, que l'œil du voyant ou du prophète peut voir et dont il peut suivre les contours. La mémoire, qui fait le désespoir des matérialistes, l'énigme du psychologue, le sphinx de la science, est, pour l'étudiant des anciennes philosophies, tout simplement un nom pour désigner la puissance inconsciemment exercée par l'homme de regarder, avec la vue intérieure de son âme, dans la Lumière Astrale, et d'y voir l'image des sensations et des incidents passés[240]. »

***

« L'éclair de mémoire qui montre à l'homme qui se noie les scènes, depuis longtemps oubliées de sa vie mortelle, comme un paysage se révèle au voyageur à la lueur intermittente des éclairs, est tout simplement un coup d'œil rapide que l'âme en lutte jette dans les silencieuses galeries où son histoire est peinte en couleurs inaltérables[241]. »

***

« Tout événement dans la nature, malgré son peu d'importance, laisse son empreinte indélébile sur le monde physique. – Ces images ont été produites par cette force universelle, invisible, l'Ether, ou la Lumière Astrale[242]. »

***

« Pas une feuille ne tremble, pas un insecte ne rampe, pas une vague ne se meurt, sans que chacun de ces mouvements ne soit relaté par mille scribes fidèles, dans des caractères infaillibles et indélébiles. Et cela est vrai de tout temps. Dès l'aurore de ce globe naissant, la nature n'a cessé de photographier toute chose. Quelle galerie de tableaux que la sienne[243] ! »

***

« Les images des événements sont incrustées dans le milieu universel, pénétrant tout et conservant tout, milieu que les philosophes nomment *L'Ame du Monde* ou *L'Ame des Choses*[244]. »

***

« Toutes choses dérivent de l'Ether, et toutes choses y retourneront ; les images de toutes choses y sont imprimées en caractères indélébiles ; il est l'entrepôt des germes et des restes de toutes les formes visibles et même des idées[245]. »

***

[240] Cf. H. P. Blavatsky, dans : *Isis dévoilée*.
[241] Cf. H. P. Blavatsky, dans : *Isis dévoilée*.
[242] Cf. H. P. Blavatsky, dans : *Isis dévoilée.*
[243] Cf. H. P. Blavatsky, dans : *Isis dévoilée*.
[244] Cf. H. P. Blavatsky, dans : *Isis dévoilée.*
[245] Cf. H. P. Blavatsky, dans : *Isis dévoilée*.

« Pausanias écrit que quatre cents ans après la bataille de Marathon, il était encore possible, sur l'emplacement où elle s'était livrée, d'entendre le hennissement des chevaux et les cris poussés par les ombres des combattants[246]. »

***

« Une fleur éclot, se fane et meurt. Elle laisse derrière elle un parfum qui embaume l'air, longtemps après que ses pétales ne sont plus. Nos sens matériels ne le perçoivent plus depuis longtemps et, néanmoins, il subsiste. Qu'une note vibre sur un instrument, et le son le plus faible éveille un éternel écho. Une perturbation se produit dans les vagues invisibles de l'espace, cet écran sans bornes, et les vibrations provoquées par ce son ne s'éteignent plus ; elles passent du monde de la matière dans les régions immatérielles, où elles continuent à vibrer éternellement[247]. »

***

« La pensée est par elle-même indestructible. Selon les anciennes philosophies, les plans les plus élevés de la nature, ceux où la matière est si raréfiée qu'elle sert de véhicule direct à l'esprit, font office de cliché cosmique. Grâce à cette plasticité, toute chose qui a été pensée avec assez de force et avec assez de constance se survit à elle-même et demeure *rattachée à son centre d'émission*, tout en étant *per se* indépendante de celui-ci. ... Ainsi s'expliquerait la *Mémoire du Monde* (l'Anima Mundi), soit la conservation à l'état spectroscopique des faits passés, présents et futurs[248]... »

***

« De même que toute chose ou tout être projette une ombre sur le plan physique, de même tout projette un reflet sur le plan astral. Quand une chose ou un être disparaît, son reflet en astral persiste et reproduit l'image de cette chose ou de cet être, telle que cette image était au moment précis de la disparition. Chaque homme laisse donc en *astral* un reflet, une image caractéristique... C'est en se mettant en relation avec ces *images astrales* que le voyant trouve toute l'histoire des civilisations évanouies et des êtres disparus. Une découverte toute récente, celle de la psychométrie, est venue montrer que ces affirmations de l'occultisme, que l'on pourrait prendre pour de la métaphysique pure, correspondent à des réalités absolues. Supposez que votre reflet dans votre miroir persiste, après votre départ, avec sa couleur, ses expressions et toutes ses apparences de réalité, et vous aurez une idée de ce qu'on peut entendre par image astrale d'un être humain[249]. Toutes les vibrations s'unissent en images immortelles dans les dimensions de l'espace, et, dans des milliards de siècles, vous pourrez encore revivre à volonté la plus insignifiante des actions de vos vies passées à la surface du globe[250]. »

***

[246] Cf. H. P. Blavatsky, dans : *Isis dévoilée*.
[247] Cf. H. P. Blavatsky, dans : *Isis dévoilée*.
[248] Cf. Th. Darel : *De la matière des œuvres psychiques*. 1922.
[249] Dr Encausse (Papus).
[250] Il nous faut préciser ici – sous peine d'erreur d'interprétation grave – que ce n'est pas la mort qui provoque ou déclenche *soudain* ce reflet de l'individualité physique sur le plan astral : autrement dit, il n'y a pas là une image unique, représentant l'apparence extérieure, au moment – et à ce moment seulement – de l'abandon du corps par les éléments plus subtils de l'âme : ce que nous appelons la mort ; mais bien une suite ininterrompue d'images reflétées, en sorte que l'histoire entière de la croissance d'un être – de sa naissance à sa mort – se trouve ainsi reproduite et conservée dans l'invisible.)

« Il n'est nullement facile, dit Ch. W. Leadbeater, d'expliquer ce que sont ces *annales du passé*. Nous y arriverons peut-être en imaginant une chambre avec un grand miroir à l'une des extrémités, reflétant tout ce qui s'y passe. Si, en outre, nous supposons ce miroir enregistrant continuellement, tel un cinématographe, tout ce qui se déroule devant lui, et capable de reproduire dans certaines circonstances ce qu'il a enregistré, nous aurons fait un grand pas pour comprendre comment se présente l'enregistrement du passé. A notre miroir, il faut ajouter encore des qualités qu'aucun de nos miroirs n'a jamais possédées, celle de reproduire tous les sons, comme le ferait un phonographe, et celle d'enregistrer et de reproduire les pensées et perceptions sensorielles. »

***

Il est tout à fait remarquable de constater que les radiesthésistes, de leur côté, ont pu, par de très nombreuses expériences, mettre en évidence la propriété que possède la *Lumière Astrale*, ou *l'Ether-réflecteur*, de conserver les vibrations émises par les formes matérielles, durant leur passage dans notre milieu physique. Nous plaçons ici, en regard de ce qui vient d'être dit au sujet des *clichés astraux* et de l'*Ame du Monde*, ce qu'écrit une radiesthésiste qui a mis en lumière, avec une intuition remarquable, quelques-uns des aspects de la science radiesthésique[251].

Au chapitre *Les rémanences*, nous lisons : « Tout irradie. N'importe quelle substance, objet, plante, animal ou personne humaine émet des radiations dans un espace plus ou moins étendu, que l'on nomme *champ de force* ou *zone d'influence*.

La rémanence, c'est la persistance du champ de force après la disparition de l'objet. En voici un exemple, tiré du Manuel de Radiesthésie de M. Lacroix à L'Henri : « Lorsque vous aurez travaillé quinze minutes sur un aimant avec résultat, enlevez soudainement celui-ci de son emplacement et ensuite prospectez au pendule l'endroit où il était déposé. Pendant une période pouvant aller jusqu'à quinze minutes, vous obtiendrez les mêmes résultats que sur l'aimant lui-même, constatant ainsi un premier phénomène de rémanence. »

Un autre exemple de rémanence nous est fourni par M. Hector Mellin, qui nous dit ceci : « Posez successivement une photographie en plusieurs endroits. Eloignez-la et brûlez-la. Vous trouverez aux emplacements et sur les cendres la rémanence des radiations vitales de la personne qui a posé devant l'objectif. Il en sera de même pour les cendres d'un incinéré. »

Nous devons encore à M. Mellin une observation qui mérite d'être citée ici en raison du rôle important qu'y joue une rémanence : « Travaillant sur carte, à 800 kilomètres du Château de Beaudésert, M. Mellin détermina exactement l'endroit où l'on avait trouvé, cinquante-cinq ans auparavant, entre les pieds d'un squelette, les clefs de la cave à vivres et du trésor du château. »

Citons encore le fait suivant, qui a été rapporté dans le *Bulletin des Amis de la Radiesthésie*, en décembre 1935, par le Commandant de la Bastide. Nous le choisissons parce qu'il intéresse un savant de premier plan, le Dr Alexis Carrel. L'expérience a été faite à Paris, devant Mme Carrel mère. Il s'agissait de dresser le plan du bureau du Dr Carrel au Rockfeller Institut de New-York : bureau dans lequel Mme Carrel n'était jamais entrée. Le plan fut dressé, les fenêtres et les portes dessinées à leur place exacte, les meubles également. Sur l'un d'eux se trouvait un objet qui envoyait des radiations particulièrement puissantes ; l'objet fut dessiné point par point ; il représentait une silhouette humaine, comme une statue qui paraissait en position de danse.

[251] Cette étude due à Mme Loeffler-Delachaux est encore à l'état de manuscrit ; nous lui sommes fort obligé d'avoir bien voulu nous la confier.

Le résultat fut envoyé à New-York, où le Dr Carrel constata que la disposition de son bureau était exacte. « Mais, ce qui lui semble inexplicable, écrit le Commandant de la Bastide, c'est que la silhouette dessinée représente exactement une statuette de Tanagra qui se trouvait bien à l'endroit indiqué. Mais elle est tombée accidentellement il y a six mois, elle s'est brisée, les morceaux en ont été balayés et jetés. Elle n'a pas été remplacée. »

Les quelques exemples qui précèdent nous permettent de pressentir le rôle que jouent les rémanences dans la détection. Que de prospections s'achèvent devant une cachette vide, ou devant une niche dont la statue a disparu depuis un siècle ou deux !

Il est, par contre, des circonstances dans lesquelles les phénomènes de rémanence deviennent une aide précieuse pour le prospecteur. C'est grâce aux rémanences que l'on retrouve les traces des disparus ; ces traces subsistent un certain temps après leur passage. C'est aussi grâce aux rémanences que le radiesthésiste peut se livrer à des investigations sur sa propre personne. Ainsi tel médecin radiesthésiste, désireux de faire son propre diagnostic, s'installe dans un fauteuil, il y reste un quart d'heure environ, puis se transporte à l'autre extrémité de la pièce et, de là, pendulise sa rémanence comme s'il avait devant lui une personne étrangère.

En maints endroits de la *Doctrine Secrète*, nous trouvons l'affirmation d'une loi de nature à laquelle nous pouvons rattacher, sans aucune hésitation, les phénomènes de rémanence.

Nous tirons de la *Doctrine Secrète* le passage suivant : « Tout ce qui Est, Fut et Sera. Les formes innombrables ne sont finies et périssables que dans leur aspect objectif, mais non pas dans leur aspect idéal. Elles ONT EXISTÉ comme idées dans l'Eternité et, lorsqu'elles disparaîtront, ELLES EXISTERONT ENCORE COMME REFLET. »

Dans la VIIe Stance de Dzyan, nous trouvons ce passage : « La Vie précède la forme et survit aux derniers atomes. »

Il ne s'agit pas ici d'une coïncidence de surface, mais bien de l'expression d'un savoir qui a des racines extrêmement profondes et touffues dans la Totalité de l'enseignement ésotérique. L'idée de la préexistence et de la survivance des formes matérielles, sous l'aspect de schémas subjectifs, est à la base de toute doctrine initiatique ; les rémanences de la Radiesthésie ne sont pas autre chose qu'un retour, par une voie détournée, à la théorie gnostique du *double*. Les rémanences, ce sont les *figures vitales* de Proclus. »

***

De cet enseignement ésotérique, qui postule que, de la chose objectivement manifestée, la forme extérieure seule est périssable, alors que subsiste à toujours son aspect subjectif, nous trouvons encore une magnifique confirmation dans deux messages médiumniques, dont nous reproduisons ici les passages qui se rapportent plus particulièrement au sujet qui nous occupe.

Le communiquant est un jeune officier français, mort à 23 ans sur le champ de bataille, à la tête de ses hommes, en 1915. Voici ce qu'il a déclaré : « Il reste toujours une *image indélébile* des tableaux du passé – ce que vous appelez la psychométrie –, donc, si vous saviez le voir, une sorte de *cliché* de notre passage reste visible pour les yeux de l'esprit. Vous en avez eu parfois des exemples – vous les prenez pour des hallucinations, mais ils sont absolument réels, et dévoilés à vos regards par exception. Ainsi, lorsque vous parcourez ces lieux en pensant à nous, vous serez entourés de notre régiment, tel qu'il a marché, avec ses chefs, ses soldats, son drapeau replié. Et sur les champs de bataille nos ombres sont demeurées ! La musique sonne encore les charges furieuses et la « Marseillaise » ; le drapeau frissonne... mais ce sont des images prolongées et non pas une réalité objective. Ces phénomènes restent encore inconnus de votre science ; toutefois, ils ont été constatés par des voyants, des êtres dont la constitution spirituelle possède un développement que les autres ignorent ; tout ce qui frappe les ondes diverses dont vous êtes

entourés y dépose une image indélébile ; une photographie. Tu pourras, sans erreur d'imagination, retrouver ma forme terrestre (mon *fantôme*, car, dans ce cas, c'est bien un fantôme, une vapeur impressionnée) partout où tu me chercheras. Vous comprendrez ce processus dans un temps assez prochain. Plus le corps humain se modifiera pour s'adapter aux conditions nouvelles de la vie, plus vos sens psychiques s'ouvriront à des possibilités insoupçonnées. Il y aura de grandes différences parmi vous, car jamais l'écart ne fut plus large entre certains esprits et certains autres. Les sciences, ayant considérablement progressé, ont préparé des aperçus spirituels, entrevus par quelques hommes, tandis que pour d'autres la vie est restée aussi matérielle qu'aux temps primitifs. Il en résultera que ces derniers accuseront les premiers de folie... et cependant ceux-ci sont les sages de l'avenir[252]. »

« Ainsi, je te l'ai déjà dit, une empreinte indélébile demeure de tous les tableaux qui ont impressionné les lieux de la terre. Vous vous en rendez difficilement compte, et vous songez à la multiplicité des scènes qui se sont déroulées dans un même endroit. Il est évident que le processus vous est inconnu : il s'agit d'une variété de télépathie – télépathie que j'appellerai matérielle – entre ondes et ondes, qui déclique, ainsi qu'un ressort, le tableau en quelque sorte stabilisé ; il se met en mouvement, stimulé qu'il est par des ondes analogues à celles qui l'ont baigné quand il s'est formé. Je ne sais si tu me comprends ; cela signifie que le passage de l'image se produit, sous l'impression donnée par une affluence spirituelle, qui est souvent un souvenir inconscient ; ce n'est pas toujours le cas, mais cependant ce phénomène se produit le plus fréquemment ainsi. Il est toujours des impressions psychométriques (pour me servir d'un terme nouveau) qui sont absolument spontanées, et éprouvées par un esprit indépendant de la scène retracée ; mais, en général, lorsqu'une pierre, un objet quelconque, *raconte* les scènes dont ces témoins matériels n'ont forcément pas conscience, et qui pourtant se sont imprimées dans leurs molécules constitutives, l'esprit qui recueille cette empreinte y fut préparé par des questions qui l'ont mis en présence de possibilités à découvrir. Par exemple, lorsque vous vous servez d'un médium psychomètre pour rechercher un disparu, le déclic des ondes sympathiques se produit de la même façon, par un souvenir évoqué ; cette inspiration est aussi révélée par un Esprit (quelquefois désincarné). Il résulte de cela que toutes les scènes qui se sont passées sur la terre ont laissé une trace indélébile ; mais c'est le fait de *l'évocation* qui les fait revenir au premier plan pour se dérouler comme un tableau en mouvement. Je puis très difficilement t'expliquer ces lois physiques ; vous commencez à les soupçonner... elles vous rempliront d'émerveillement quand vous les aurez déchiffrées – ce qui vous est très possible.

En définitive, le souvenir demeure en vous comme un tableau, un spectacle, que vous pouvez faire revivre ; il se perpétue de la même manière dans l'ambiance qui l'environnait au moment de sa formation... et l'un n'est pas plus difficile à comprendre que l'autre. Vos cerveaux sont comme un grand livre d'images, dont vous pouvez tourner les pages les unes après les autres ; nulle confusion dans cet amoncellement d'impressions multiples... vous les faites revivre chacune à son tour, et à votre choix. Il en est de même pour le *cerveau de la nature*, si je puis risquer un tel euphémisme ; les impressions sont enregistrées, elles peuvent être rappelées successivement à une vie toute temporelle, mais apte à se répéter aussi souvent qu'elle sera redemandée. De sorte, chère maman, que tous les souvenirs si précis de mon ami, reformaient aussitôt dans ce monde psychique où la création visuelle venait de lui, le tableau même dont son cœur était ému. Je me tenais moi auprès de vous, avec toute ma personnalité jamais perdue, et l'entourage disparu se refaisait comme un décor réel ; l'ensemble eût été visible à tout clairvoyant.

[252] *Message médiumnique* du 18 juin 1919 (Lettres de Pierre).

Il en est de même pour les sons... sons des voix... appels, commandements, chants et fanfares, bruit des pas, cliquetis d'armes, etc. Vous pouvez leur donner une actualité complète dans votre souvenir. Le cerveau de la nature se souvient lui aussi, et les molécules sonores se mobilisent de nouveau dans l'espace comme en vous. Tu vois par ceci qu'il est possible de *revivre ce que vous avez vécu,* et que le souvenir est un phénomène aussi objectif que subjectif. De là vient l'intensité de l'impression que tu as rapportée de ces lieux, demeurés *houleux,* dirais-je, par suite des courants psychiques et matériels innombrables, que notre passage a provoqués dans leur ambiance. Ces ondes, une fois déclenchées, ne s'arrêtent plus ; elles frémissent et s'entremêlant sans se mélanger... la télégraphie sans fil vous en donne un exemple[253]. »

***

Ainsi donc, nos actions les plus légères, nos pensées les plus futiles même, s'enregistrent intégralement dans les feuillets du Grand Livre de la nature, combien alors grandit notre responsabilité, non seulement envers nous-mêmes, mais encore envers autrui ! Si, malgré l'usure illusoire du temps, rien ne s'efface de notre vie, de quel sévère contrôle ne devrions-nous pas entourer le flot mouvant et continu de nos pensées, de nos sentiments, de nos vouloirs et de nos réalisations ! Songeons-y souvent. Nous dirons même : « que cette pensée nous soit constamment présente à l'esprit » ; notre existence y gagnera en sagesse et en beauté, et nous rendrons de plus en plus légère cette tunique de Nessus, qui, tissée par nous, jour après jour, vie après vie, pèse encore si lourdement à nos épaules, et retarde notre ascension vers les suprêmes clartés.

Appendice VIII. De la confiance que l'on peut accorder aux messages obtenus par la médiumnité

Un littérateur de talent, doublé d'un éminent occultiste, M. Maurice Magre, écrivait récemment : « Il n'y a aucun merveilleux nulle part pour celui qui ne le cherche pas. Mais celui qui le cherche s'aperçoit que si, avec sa curiosité, il soulève une sorte de couvercle, le monde est rempli de faits extraordinaires qui échappent aux lois communes. »

Il suffit en effet d'ouvrir les yeux et les oreilles pour comprendre que parmi les faits habituels qui forment la trame de notre vie coutumière s'insèrent de temps à autre des phénomènes étranges, mystérieux et troublants, que nous avons de la peine à admettre parce qu'ils nous paraissent en opposition avec l'idée que nous nous sommes faite du monde et de ses lois. Les Instituts métapsychiques, les Sociétés d'Etudes psychiques se sont précisément donné pour objet de soulever le couvercle dont parle Maurice Magre, autrement dit de rechercher ces faits extraordinaires, de les analyser, de les comparer, puis de répandre par la parole et par la plume le résultat de leurs travaux afin de permettre à chacun de se faire une opinion saine des choses ; des choses telles qu'elles sont et non pas telles que d'aucuns voudraient qu'elles soient.

Mais, malgré le noble souci que sera toujours la recherche de la Vérité, ceux qui se livrent à. ces études se heurtent encore, en bien des milieux, à une profonde incompréhension. La plupart des journaux, lorsqu'ils ne font pas autour de leurs investigations, la conspiration du silence, leur décochent des traits d'une mordante ironie. On les traite volontiers de faiseurs de fantômes, d'hallucinés, ou tout simplement de naïfs et de crédules.

[253] *Message médiumnique* du 25 juin 1929 (ibid.).

Et pourtant nous touchons ici aux plus graves problèmes qui se puissent poser à notre esprit ; et l'ont bien compris des hommes tels que William James, Hans Driesch, Henri Bergson, Maurice Maeterlinck, penseurs profonds qui n'ont pas dédaigné de se pencher avec intérêt sur les sciences occultes. Il serait bien étrange que des hommes de science tels que Sir Oliver Lodge, W. Crookes, Sir W. Barrett, C. Flammarion, C. Richet, et tant d'autres, se soient laissé abuser – souvent pendant de nombreuses années – par d'habiles simulateurs, d'autant plus que bien souvent les sujets producteurs des hauts phénomènes de la médiumnité sont des personnes incultes qui seraient fort en peine d'imaginer les ingénieux compérages, les trucs habiles dont on les accuse.

En réalité, de telles affirmations ne peuvent être que le fait de la mauvaise foi ou de l'ignorance, et dans ce dernier cas, il serait à désirer que ces ignorants s'abstiennent de discuter de choses qu'ils ne connaissent pas et qui, inexactement rapportées, jettent le trouble dans les esprits. Il est en effet curieux de constater que parmi les négateurs obstinés, la plupart sont restés, en fait, volontairement éloignés de ces études, en sorte qu'ils tranchent avec suffisance de choses qu'ils ne connaissent pas. Ils conviendraient volontiers qu'on ne peut pas discuter des sciences médicales sans les quelques années d'études qui confèrent les diplômes indispensables, mais ils n'admettent pas que pour connaître les sciences psychiques, il faille aussi leur consacrer un certain nombre d'années d'études. Sans doute, dans les sciences psychiques, rencontre-t-on – comme partout ailleurs – des faiseurs et des gens de mauvaise foi ; ainsi il est notoire que des expérimentateurs trop crédules ont été abusés ; mais à côté des expériences douteuses et à rejeter, il y a la masse, aujourd'hui imposante, des observations faites sous le contrôle scientifique le plus rigoureux. Il n'est que de parcourir la littérature se rapportant aux sciences psychiques pour se rendre compte des précautions minutieuses qui ont été prises aux fins de déjouer les imposteurs, et de s'assurer de l'authenticité des phénomènes mis à l'étude.

Sans parler des moyens courants destinés à mettre le sujet dans l'impossibilité de produire, des phénomènes ou d'en donner l'illusion, on possède aujourd'hui dans de nombreux centres d'études des installations pour l'enregistrement et le contrôle clandestins, basées sur les acquisitions les plus récentes de la physique : cellule photoélectrique, rayons obscurs (infrarouges et ultra-violets), etc. On ne doit jamais perdre de vue, du reste, qu'à côté des phénomènes provoqués, recherchés, et étudiés expérimentalement, se dresse la masse imposante des faits *spontanés,* pour lesquels l'objection de la fraude préméditée reste sans valeur. En effet, les phénomènes enregistrés l'ont été le plus souvent par des personnes restées dans l'ignorance la plus complète de ces choses : et les toutes premières à s'en étonner. On ne saurait d'autre part les soupçonner d'avoir volontairement – et en chaque cas, – dénaturé les faits.

Il est une erreur humaine, erreur naturelle, mais que la réflexion aurait dû dissiper depuis longtemps, qui consiste à supposer que l'univers est limité à ce que nous en voyons, et à enfermer les bornes de notre connaissance, dans un champ d'action aussi dérisoirement limité. Et c'est cette erreur qui pousse la plupart des hommes à douter de la bonne foi et de l'équilibre mental de ceux qui se livrent à l'étude des sciences occultes sciences des choses cachées.

« Galilée, dit Maurice Magre, fait partie d'une immense série de martyrs, celle des hommes qui ont révélé le mystère des choses, et cette série n'est pas près d'être terminée. Car c'est une curieuse disposition de la mentalité des hommes. Ils sont animés d'une immense curiosité touchant les lois de la nature auxquelles ils sont soumis, mais ils haïssent et souvent mettent à mort ceux qui satisfont cette curiosité. L'étude de l'occultisme est toujours un danger pour celui qui s'y adonne. Prométhée fut enchaîné et déchiré par un vautour sur l'ordre des dieux. De plus modestes chercheurs ont connu après lui des supplices plus modestes. Et quand ils ne sont pas frappés de peines matérielles, ils sont enveloppés par le mépris de leurs contemporains, montrés du doigt par les sots haineux, taxés de folie par les savants officiels. »

Malgré cela, et fort heureusement pour nous, il y eut toujours parmi les investigateurs de l'invisible, des hommes qui comprirent que la révélation de l'occulte demeure l'impérieux devoir de ceux qui ont consacré tout ou partie de leur vie au service de sa recherche. Et il convient de relever notamment l'immense effort accompli en divers pays, aux fins de démontrer, au moyen de patientes investigations, la survivance de l'âme, autrement dit, d'établir par des preuves cumulatives indiscutables l'inanité de l'affirmation, encore souvent entendue, qui consiste à prétendre que la mort signifie néant, que l'arrêt de l'activité cardiaque et des grandes fonctions de relations postule, pour tout être organisé, la déchéance ultime de l'individualité, rayée dorénavant du monde des vivants, ici-bas ou ailleurs.

Démontrer, par l'expérience et l'observation, qu'il est possible, dans certaines circonstances, à un être *mort à la vie physique* de se manifester, une fois franchies les portes du tombeau, reste donc le but principal auquel tendent les Instituts et les Sociétés d'Etudes psychiques auxquels nous faisions allusion plus haut. Que ce but ait été atteint, on ne saurait en douter, pour peu que l'on se soit donné comme tâche de prendre connaissance et d'étudier, en toute indépendance d'esprit, les faits patiemment recueillis, relevant de ce qu'on appelle la *médiumnité*. Avec beaucoup d'autres, nous avons pu nous convaincre que ces cercles de recherches possèdent aujourd'hui dans leurs archives la preuve indiscutable, absolue, de la survivance de l'âme.

***

Une des conséquences de la Loi spirituelle, qui impose à chacun le soin d'arriver par ses propres efforts – nonobstant, cela va sans dire, les aides, les appuis et les protections qui ne lui sont jamais ménagés –, oblige à conclure que, parmi les entités humaines qui gravitent vers les mondes supérieurs, il en est à *tous les degrés de l'échelle évolutive*. Et il serait absolument contraire à la raison de supposer que les différences profondes qui séparent les races, les nations, les individus, ici-bas, ne trouvent pas, dans une certaine mesure, leur contrepartie dans l'Autre Monde. Point n'est besoin de réfléchir longuement pour réaliser l'écart intellectuel qui sépare un sauvage de la Nouvelle-Calédonie – plus près de la brute que de l'homme – d'un Bergson, et combien peuvent différer les qualités de cœur, selon que l'on s'adresse à un Saint-François d'Assise ou à un conquérant sanguinaire ! Et les conclusions qu'on en doit tirer, c'est que, si grand que puisse être le désir, de franchise et de sincérité d'un désincarné, celui-ci ne saurait – une fois franchie la porte du tombeau – nous apporter *autre chose que ce qu'il sait, pense, désire, aspire, expérimente*... comme il en est, ici-bas, pour toute conscience humaine.

Ainsi donc, lorsque nous interrogeons les Invisibles, ils nous disent ce qu'ils savent, mais dans la mesure limitée de leurs moyens de compréhension, et eu égard aux conditions de milieu dans les liens desquels les retiennent prisonniers leur stade évolutif. Et voilà une des raisons qui s'opposent à ce que les voix d'outre-tombe nous donnent, sur les conditions d'existence dans les mondes suprasensibles, des vues rigoureusement pareilles, des messages dont le contenu soit toujours de nature à nous toucher, tant par l'élévation et la richesse des idées qu'ils expriment, que par la perfection de leur forme littéraire. Ceci se conçoit si clairement qu'il est inutile d'insister.

Mais il y a une autre cause d'erreur, que connaissent bien tous ceux qui se sont livrés à une étude sérieuse des nombreuses *mises en garde* qui nous sont données par les Invisibles eux-mêmes. Cette source d'erreur, qui est inhérente à la nature humaine, provient de ce que ceux avec lesquels nous lions commerce à travers le voile ne sont pas toujours sincères ; manque de sincérité qui provient parfois du fait qu'ils croient en savoir assez pour remplir le rôle *d'instructeurs*. Voici, en effet, ce que nous lisons dans un ensemble très remarquable de messages médiumniques :

« Il y a des Esprits bien intentionnés, qui donnent comme réponses aux questions de la terre, des précisions absolument inexactes. En cela comme partout vous avez raison « d'examiner les Esprits qui vous parlent pour savoir s'ils viennent de Dieu ». Il en est d'eux comme de certains hommes qui *affirment* sans scrupule des choses qu'ils ignorent, parce qu'à leur ignorance telle ou telle explication semble bonne. Trop souvent, (et sans comprendre l'importance de vos questions) vous interrogez des Esprits qui répondent avec la même légèreté ; légèreté coupable par son insouciance des poignantes conséquences de cette réponse.
Plus vos savants seront versés dans cette science nouvelle de la connaissance de l'invisible, mieux ils élimineront les éléments étrangers et nuisibles... les faux prophètes qui ont existé de tout temps et qui peuvent parler depuis cet invisible lui-même, comme ils parlent sur la terre. Fuyez les Esprits légers... et mauvais. Mais oui, il y a des Esprits mauvais, comme il y a de bons Esprits, et ce sont également des Esprits humains désincarnés. Voilà les puissances mauvaises. Mes frères, ne restez pas dans la compagnie, non seulement des Esprits criminels, mais encore des Esprits frivoles et légers... Les Esprits plus rapprochés de vous par leur évolution très imparfaite encore, vous atteignent toujours plus aisément, mais leur influence est profane. Souvent mauvaise : ce sont des camarades et pas des amis, parfois même hélas ! Des ennemis de vos âmes ! »
On ne saurait donc s'étonner, après ce que nous venons de dire, de rencontrer dans les productions de la médiumnité, des messages, des conseils, des affirmations, des enseignements, etc., qui nous étonnent, nous scandalisent même par leur platitude, leur insuffisance, leur trivialité ; sinon même parfois par leur immoralité ! En réalité, il ne peut en être autrement !

***

Mais il est encore une autre face du problème dont l'exacte compréhension justifie l'obligation dans laquelle on se trouve de n'accepter les enseignements de l'Autre Monde que *sous bénéfice d'inventaire*, autrement dit après en avoir pesé scrupuleusement le contenu, à la lumière du bon sens et de la raison. Un désincarné ne disait-il pas récemment : « Les meilleures sauvegardes contre les erreurs engendrées par la médiumnité s'appellent : bon sens et raison. »
En effet, sans mettre en doute systématiquement, et en toutes circonstances, la bonne foi du communiquant invisible, il faut reconnaître que le message nous arrive le plus souvent déformé, travesti, distordu ! et cela est inhérent, nous le répétons, aux moyens dont on dispose pour entrer en relations avec les Invisibles. On sait combien variées sont les facultés dites : supranormales, qui permettent, par le truchement de ceux qui en sont dotés (les médiums), de recevoir les messages de l'Au-delà. Il n'entre pas dans nos vues d'en donner ici une classification et une définition, rappelons simplement que tous nécessitent l'intervention d'un organisme humain, ce qui rend extrêmement difficile la carence absolue d'un apport subconscient dû à l'intermédiaire. Cet écueil est peut-être le plus grave de ceux auxquels se heurteront toujours les investigateurs du spiritualisme expérimental. Nous y reviendrons tout à l'heure. Pour l'instant, nous voulons encore attirer l'attention sur un autre inconvénient, inhérent, lui aussi, à la nature de l'homme.
En principe, pour que le message des Invisibles – à supposer que ceux-ci soient de bonne foi – nous arrive dans sa pureté originelle, il faudrait que ceux qui le reçoivent soient des êtres exceptionnels, autrement dit, qu'ils présentent non seulement les garanties d'un équilibre moral et nerveux parfait, mais encore qu'à une maîtrise absolue de leurs facultés, s'associe le désir ardent de servir la Vérité. Or, souvent, les personnes douées de facultés psychiques sont, au contraire, extra-nerveuses, d'une sensibilité et d'une irritabilité maladives ; et, comme on le sait, une des formes d'un tel déséquilibre nerveux réside précisément en ce qu'il pousse celui qui en est affligé à travestir la vérité. Dans de telles conditions, il est bien évident que tout ce que l'on recevra comme provenant de l'Autre Monde sera sujet à caution.

Mais revenons au terrible écueil du subconscient. Il est connu – archi connu ! – de tous ceux qui expérimentent dans le domaine du psychisme. Il est si pertinent que d'aucuns s'éloignent même de ces études, affirmant qu'il ne sera jamais possible de s'assurer qu'un message n'est pas le simple produit de l'activité subconsciente du médium. C'est évidemment aller trop loin, car, à moins de doter les médiums de pouvoirs quasi divins, on ne voit pas où ils iraient puiser, parfois, leurs extraordinaires connaissances !

Quoiqu'il en soit, les médiums parfaits, dont nous avons donné plus haut la définition, étant extrêmement rares, force nous est de faire constamment appel à notre raison et à notre bon sens, aux fins de dégager la pépite précieuse de la gangue qui l'entoure. Mais, ici encore, la collaboration des invisibles peut nous être d'un très réel secours. Il en est, en effet, qui, saisissant l'importance de leur mission et la gravité de recueil dont nous parlons, s'efforcent de prendre toutes les garanties nécessaires, afin d'assurer un *filtrage* correct, car il est de fait que les désincarnés se rendent parfaitement compte des difficultés, de nature diverse, qui doivent être surmontées de part et d'autre.

Voici quelques fragments de messages médiumniques qui insistent sur cet aspect du problème : « Dure est notre tâche dans un monde aussi imparfait que le vôtre, et rare est la docilité complète des élèves. Il faut que ces élèves soient déjà des évolués eux-mêmes, et sentent, plutôt qu'ils ne comprennent, le sens de leurs instructions. L'intuition est le meilleur truchement de l'Ecole des Esprits, et il faut que le médium soit lui-même très avancé sur la voie spirituelle, pour traduire à peu près correctement les indications des Invisibles. Cela ne veut point dire qu'elles ne soient quand même sujettes à erreur. L'interprétation cérébrale que, coûte que coûte, le médium doit en faire, est une source d'imprécisions et d'inexactitudes. Nous ayons beau multiplier nos efforts, et appeler l'attention de votre instrument humain sur les déficiences et les défaillances d'un texte transcrit, bien souvent, nous ne sommes qu'à demi compris, et ce n'est que lorsque l'âme qui nous traduit est elle-même très évoluée qu'une grande part des instructions supérieures peut filtrer à travers le cerveau, et prendre forme tangible par la parole ou par la plume.

Songez donc à toutes les difficultés que nous avons à vaincre dans nos exercices de T. S. F. spirituelle ! et ne nous en veuillez pas des erreurs forcées qui se glissent – non pas à notre insu – mais contre notre désir, et par votre impuissance, dans les communications médiumniques : *Il est rare que nous trouvions réunis : la compétence spirituelle, et l'évolution humaine* !... »

***

« Il y aura parfois des idées changées par ta conception des choses ; mais certainement plus nous écrirons, plus cela deviendra rare. J'ai des amis qui correspondent ainsi avec les leurs, couramment et constamment ; ils me conseillent d'essayer. Cela se perfectionne assez rapidement. Laisse ton esprit bien vide de tout ce qui peut te préoccuper[254]...

La pensée, si elle pouvait se communiquer clairement entre toi et moi – (moi et toi) serait la lettre idéale. Malheureusement, il y a des obstacles matériels, presque insurmontables jusqu'à présent. Il arrivera un jour, j'en suis persuadé, où nos esprits se rencontreront librement et où nos âmes, vibrant à l'unisson, n'auront plus recours à ce procédé imparfait. En attendant, prends ton crayon, et laisse-le courir tout seul, je le guiderai de mon mieux[255].

[254] Cf. Lettres de Pierre.

[255] Cf. Lettres de Pierre.

Je n'aime pas quand tu es fatiguée ; ton cerveau est comme dans une tempête et j'ai beaucoup de peine à m'approcher de toi. Il faut, tu comprends, que ton cerveau soit comme *relâché* pour que ma pensée le pénètre et, quand tu es fatiguée, il est *crispé* au contraire[256].
Tu fais bien de ne jamais penser d'avance au sujet possible de notre entretien, car le travail de ton cerveau me gênerait considérablement. Plus ta pensée personnelle, tes conceptions, tes croyances joueront un rôle négatif, plus il me sera facile de te faire parvenir mes paroles[257].
Il m'est si difficile de te faire parvenir cet enseignement tout spirituel et psychique, et pour lequel les *mots* ne sont pas faits. De plus, je suis dans l'obligation de me servir presque exclusivement de termes que tu connais, ce qui réduit encore les expressions que je puis choisir. Ton cerveau est comme un instrument (comme un piano, si tu veux), je peux jouer des mélodies variées et justes, mais il y a des cordes (des mots) qui n'existent pas dans l'instrument, et qui, par conséquent, ne peuvent pas vibrer en retour du choc que je leur imprime[258].
Il y a dans les lignes que tu écris sous mon inspiration de rares passages que ton subconscient a tracés : mais que ceci ne te trouble point car il s'agit seulement de quelques mots, et non pas de l'enseignement lui-même. Ce point de vue est essentiel. Je veille à ce qu'aucune erreur ne puisse se glisser dans ce que tu écris ; je te dis aussitôt – ce que tu as pu remarquer – d'effacer ce qui n'est pas conforme à ce que je veux te démontrer. Il ne peut donc y avoir que des questions d'expressions ; mais en ce qui concerne la valeur morale de mon travail, cela n'a aucune importance... Ne conserve aucune inquiétude, je t'en conjure, du fait de ces faiblesses qui ne changent rien à l'intégrité de mon message. Peu à peu, les audaces de ton subconscient seront refoulées[259].
Tes dispositions psychiques ne sont pas toujours les mêmes ; ce qui est possible un jour peut devenir impossible à un autre moment[260].
Si tu m'as bien compris, tu n'auras jamais aucun doute sur l'authenticité de nos Etudes. Tu te rendras compte que ton *Ego* ne peut pas jouer le rôle de l'Esprit qui t'inspire cet enseignement. La forme sera parfois altérée par ton travail cérébral (je veux dire la forme de la phrase), mais l'enseignement lui-même, la seule partie importante de mon message, c'est bien MOI qui te l'apporte des sphères supérieures, où je le reçois moi-même de bien plus haut encore[261].
Il nous est indifférent de nous servir d'une langue ou, d'une autre, quand nous nous adressons à vous (soit que vous traduisiez nos messages par la parole, par la plume, par l'intuition, l'impulsion, etc.). En effet, notre procédé est toujours le même : nous influençons directement votre cerveau par l'intermédiaire de votre esprit, qui, lui, communique librement avec nous. Le cerveau est un instrument, il rend le son qui lui est propre[262].
C'est une décision raisonnée qui m'empêche de te parler des sujets immédiatement présents à ta pensée par suite d'une lecture ; je veux éviter tout ce qui pourrait altérer l'extranéité de mon message. Ton intellect travaille, même en dehors de ta conscience, sur les thèmes que tu lui apportes en nourriture, et il me gêne considérablement. J'ai une peine très grande à écarter de ma route ses prétentions envahissantes ; il a des idées préconçues, des conceptions qui lui sont chères, il tient à les substituer à mon message[263].

---

[256] Cf. Lettres de Pierre.
[257] Cf. Lettres de Pierre.
[258] Cf. Lettres de Pierre.
[259] Cf. Lettres de Pierre.
[260] Cf. Lettres de Pierre.
[261] Cf. Lettres de Pierre.
[262] Cf. Lettres de Pierre.
[263] Cf. Lettres de Pierre.

J'ai parfois beaucoup de peine à imprimer dans la partie mécanique de ton cerveau (qui sert à répéter par des paroles l'impulsion donnée) les expressions, les mots qui te sont absolument étrangers. Tu les sens au fond de ta pensée, sans pouvoir les prononcer, n'est-il pas vrai ? C'est que je cherche à les faire pénétrer – en dehors de ton aide – sous leur forme exprimée ; j'y arrive parfois ; ce sont ces quelques termes inconnus, émaillant, ici et là, notre travail. Tout ceci complique la clarté de l'enseignement et m'oblige souvent à donner des messages incomplets[264]. »

***

Ces fragments de messages – choisis parmi beaucoup d'autres – suffiront pour bien montrer la nature des diverses difficultés auxquelles se heurtent les Invisibles lorsqu'ils veulent nous donner un enseignement qui soit l'expression parfaite de leur pensée. Toutefois, si l'instrument humain est suffisamment évolué, et que les conditions secondes soient remplies, on peut être certain de la valeur du message ; et c'est grâce, en partie, à cette source si riche d'informations, qu'ont pu être contrôlés, déjà, bien des postulats de la *Doctrine Secrète.*

Appendice IX. Enseignements divers sur la vie d'outre-tombe

Cabalisme - Théosophie - Anthroposophie Rosicrucianisme - Spiritisme Swedenborgianisme

Les quelques courts fragments d'enseignements que nous donnons ici ont été puisés à des sources diverses : Cabalisme, Théosophie, Anthroposophie, Rosicrucianisme, Spiritisme, Swedenborgianisme. On constatera que, si des divergences peuvent être relevées entre les différentes Ecoles dont se réclament les auteurs, il n'en reste pas moins que la conception qu'ils se font du passage de ce monde dans l'autre, et des conditions de l'évolution post-mortem comporte de nombreux points de ressemblance. Derrière la diversité des interprétations, apparaît un fond commun, une doctrine sous-jacente, dont les grandes lignes ne peuvent être récusées.

I

« L'âme, après s'être définitivement séparée du corps physique, entre dans la seconde phase de son existence, comme Esprit désincarné. Cette séparation ne coïncide pas exactement avec la mort apparente du corps physique, mais se produit au moment de la mort éthérique, laquelle arrive, normalement, trois jours plus tard. Dans cette seconde phase de son existence, à l'état de désincarné, la conscience de l'âme est celle qu'elle possédait lors de sa plus grande vigueur durant la vie terrestre, car l'âme conserve tout ce qu'elle a acquis pendant sa dernière incarnation, et elle n'est plus entravée dans son expression par l'obligation d'utiliser des organes physiques fatigués ou usés. L'organisme de l'âme se compose, pendant cette seconde phase, des parties suivantes :
I*. l'Etincelle Divine* (qui est le noyau de toute existence humaine). 2. *La Nature Spirituelle* (qui se compose de toutes les qualités spirituelles acquises). 3. *La Pensée Abstraite* (parfois appelée la mentalité supérieure). 4. *La Pensée Concrète* (ou la mentalité inférieure). 5. *La Nature Emotive*.
II est de toute importance de réaliser que ces cinq parties ne sont pas des segmentations d'une seule unité, mais qu'elles constituent chacune une entité *per se,* disposant d'une organisation à

[264] Cf. Lettres de Pierre.

elle, avec un système particulier de forces actives, et des pouvoirs de réaction. Normalement, pendant cette phase, chaque élément de l'âme fonctionne en harmonie avec les autres, bien que, sous certaines conditions, il lui soit possible de fonctionner indépendamment. On remarquera que l'Ego ne possède plus que cinq parties (ou corps), au lieu des sept dont elle, disposait durant la vie terrestre. Deux de ces systèmes organisés (ou corps) : 1. Le matériel dense ; 2. l'éthérique, ont achevé leurs activités ; le premier est mort à la vie physique, le second à la vie éthérique.
L'Ego conserve encore cinq corps subtils, où cinq aspects de son être. Il possède une conscience humaine complète, mais sans corporéité physique ; il lui manque les organes matériels de sensation, par lesquels s'établissait pour lui le contact avec le plan de la matière dense (de même pour les organes éthériques). Par contre, après la disparition des organes grossiers, des organes de sensation plus subtils se sont mis à fonctionner. Agissant par le moyen de ceux-ci, le mode de conscience de l'âme se trouve entièrement transformé. L'âme n'est plus consciente de ce qui se passe sur la terre, en tant que plan matériel, mais, possédant encore une nature émotive, elle perçoit ce qui se produit dans la vie sentimentale des personnes avec lesquelles elle est en rapport émotif.
Pendant une période plus ou moins longue, l'âme demeure sur ce plan, s'efforçant de s'accoutumer à l'emploi d'un *corps* formé de cinq modes d'expression au lieu de sept, mais qui sont plus aiguisés et plus subtils. En d'autres termes, l'âme doit passer par tous les ajustements que comporte cette nouvelle phase d'existence. Elle conserve le souvenir intégral de sa vie terrestre et ce ne sera que graduellement qu'elle se détachera de ses intérêts passés. Bien qu'il lui arrive encore de jeter un regard en arrière, ses préoccupations matérielles diminuent peu à peu ; la vie terrestre s'estompe et s'éloigne. De nouvelles occupations attirent, du reste, son attention. Dans cette deuxième phase de son existence post-mortem, la conscience s'efforce à nouveau de s'adapter aux conditions qui lui sont faites.
Le plan où l'âme se trouve maintenant est appelé, en langage ésotérique : « L'Antichambre d'Osiris ». Ce n'est pas à proprement parler un lieu – car il n'y a pas de lieux dans le sens géographique sur les plans subtils –, mais un état de conscience. Celui-ci est commun à toutes les âmes qui se trouvent au même stade. C'est durant cette phase de la vie post-mortem que ceux qui cherchent à établir des communications entre les deux mondes peuvent atteindre l'âme des désincarnés. Des conditions très spéciales gouvernent toutefois l'existence de ceux-ci, durant leur passage dans « l'Antichambre d'Osiris[265] ».

II

« En ce monde, l'homme possède une conscience, un *Moi* vivant, pensant, agissant, doué de volonté. C'est l'homme vrai. Le contact entre cette conscience et le monde physique s'établit par l'intermédiaire d'un mécanisme emprunté à la matière du monde physique, constitué d'organes particuliers, à l'aide desquels la conscience peut s'exprimer. Bien que nous ne possédions, ici-bas, – selon l'enseignement courant – que cinq organes des sens, la Théosophie déclare que les deux autres (le nombre complet en est de 7) seront développés ultérieurement, au cours de l'évolution de l'homme. Ces deux sens fonctionneront par l'intermédiaire de la glande pinéale (organe par lequel la pensée se transmet d'un cerveau à un autre) et par le corps pituitaire (qui permet à la conscience physique de prendre contact avec le monde astral).
A l'état de veille, nous vivons simultanément sur deux mondes : le monde physique et le monde astral, mais, dans le sommeil, nous quittons le premier pour pénétrer dans le second. L'étude des

[265] D'après Dion Fortune. (Cabalisme)

rêves prouve que nous n'y sommes pas inactifs et que, sous certaines conditions, nous pouvons même conserver, au réveil, le souvenir de cette activité.
L'homme possède donc un corps dont la matière subtile interpénètre celle, plus grossière, du corps physique, et qui lui permet de se mettre en rapport avec l'autre monde. Ce corps est véritablement un second vêtement de l'âme, composé de la substance du milieu immédiatement supérieur au monde physique : ce que nous appelons le monde astral. Tel le corps grossier, ce corps est un instrument, dont la conscience se sert pour entrer en contact avec un monde qui n'est pas celui que nous nommons physique. Ce véhicule particulier est aujourd'hui en voie d'évolution, et se trouve déjà relativement développé dans les races les plus civilisées et chez les individus de haute culture. Il ne se passe pas de nuit où l'homme n'utilise ce véhicule, lorsque, pendant le sommeil, il abandonne son corps physique ! Il s'en sert de jour comme de nuit ; de nuit, en tant qu'instrument de conscience dans un monde subtil ; de jour, comme véhicule des désirs ; désirs qui stimulent le corps physique à l'action, car l'enveloppe astrale est effectivement le corps des émotions et des désirs. C'est elle qui est chassée hors de l'enveloppe physique sous l'influence du magnétisme (animal) de l'éther, ou autres anesthésiques, lesquels laissent le corps physique inanimé et insensible.
C'est dans ce véhicule subtil que résident réellement les capacités de sensation, et nullement, comme beaucoup le pensent, dans l'instrument charnel. S'endormir – ce qui représente pour l'homme la perte des sens – c'est quitter le corps physique pour le corps astral ; de même qu'à la mort on abandonne le corps physique pour passer « sur l'autre rive » !
Lorsque nous pensons, nous faisons usage d'une substance plus subtile encore que celle dont est formé le corps astral, substance dont les vibrations correspondent aux changements d'états de conscience de notre mental ; ce véhicule, nous pouvons l'appeler corps mental, ou simplement enveloppe mentale. C'est par la possession de ses trois corps (ou véhicules) que l'homme vit simultanément sur trois plans ou mondes : *physique, astral et mental*.
Chacun des trois corps dont il fait usage est relié au milieu dont il emprunte la matière. Ces corps servent d'instruments, à la conscience qui, par eux, est ainsi en mesure d'agir sur chacun de ces trois grands plans cosmiques. Par l'évolution, ces véhicules sont appelés à atteindre la perfection.
Les mondes terrestre, astral et mental, dans lesquels nous vivons simultanément, ne sont pas séparés, indépendants les uns des autres, ils s'interpénètrent, de telle sorte que, si les trois corps de l'homme sont suffisamment évolués, les trois plans lui deviennent présents. Toutefois, une longue pratique et un travail laborieux sont nécessaires avant d'arriver à un pareil développement.
Après la mort, tous les hommes sont appelés à habiter successivement le monde astral, puis le monde mental. Beaucoup supposent, à tort, qu'on ne peut y pénétrer qu'après le trépas, et que, durant la vie terrestre, l'homme en est totalement séparé. Mais, en réalité, il n'y a pas d'abîmes ; les trois vies, les trois corps, les trois mondes s'enchevêtrent et se conditionnent mutuellement d'une façon complète et constante.
D'aucuns estiment que ceux qu'ils ont vu mourir sont perdus pour eux. Cela est faux. Ceux qui nous ont quittés peuvent être conscients de notre présence, bien que nous ne le soyons pas de la leur. Ceci parce qu'ils sont conscients dans leur corps astral, alors que (sauf cas exceptionnels) nous ne le sommes pas encore dans le nôtre. Nous vivons parmi eux pendant notre sommeil, car, à ce moment, nous avons, nous aussi, écarté le voile de chair, afin de fonctionner dans le véhicule astral ; celui, précisément, qui restera à notre disposition au lendemain de la mort. Et ceci explique pourquoi l'homme demeure après son décès, ce qu'il était auparavant, avec les mêmes pensées, les mêmes sentiments, les mêmes désirs, les mêmes espoirs, les mêmes craintes... Il n'y a pas plus de différence entre une personne vivant sur terre et cette même personne après sa mort, qu'il n'y en a entre un homme revêtu de son manteau et ce même homme après qu'il l'ait retiré.

L'individu qui vient de mourir s'est dépouillé du vêtement qu'il portait sur le plan physique, et, de ce fait, ne peut plus agir sur ce plan ; mais il est si bien resté le même individu qu'il a souvent de la peine à croire qu'il a quitté ce monde. Ce n'est le plus souvent, qu'au bout d'un certain temps qu'il réalise son changement d'état. Il s'aperçoit qu'il ne peut plus agir sur les personnes du monde terrestre, qu'il parle sans obtenir de réponse, qu'il touche sans provoquer de sensation. Il perçoit la matière subtile d'un objet, mais il ne peut avoir sur elle une action mécanique.

L'état de conscience de celui qui a quitté ce monde pour l'autre dépend entièrement de la conduite qu'il a tenue ici-bas. Le corps intermédiaire et subtil des désirs, des sentiments, des émotions, est plus ou moins bien vitalisé selon la vie que l'homme y infuse régulièrement chaque jour pendant l'état de veille. S'il s'adonne aux plaisirs sensuels, il vitalise de la substance grossière ; par contre, s'il est sensible aux émotions élevées, à l'amour d'autrui, s'il cultive ses goûts artistiques et ses dons intellectuels, s'il s'efforce d'aider l'humanité et de se perfectionner lui-même, il vitalise une matière subtile dont les vibrations correspondent sur le plan astral à ces sentiments élevés. Notre vie dans l'Au-Delà dépend donc des conditions d'être que nous créons chaque jour en ce monde. Si nos plaisirs ne consistent qu'à satisfaire les besoins du corps physique, alors la mort sera pour nous une pénible épreuve, car nous ne serons plus en état de satisfaire à ces appétits grossiers, et nous souffrirons de ne pouvoir assouvir nos désirs. Si, par contre, durant notre vie physique, nous nous sommes efforcés de dompter nos passions charnelles, nos mauvais désirs, aux fins d'y substituer des jouissances et des satisfactions d'un ordre plus élevé : le travail intellectuel, l'amour des arts, la poursuite d'un idéal moral élevé... alors il arrivera que ces jouissances soient encore les nôtres de l'autre côté du voile. De plus, il en résultera un passage plus rapide dans le monde céleste. Il en sera de même pour ceux que la science attire tout particulièrement. Nous savons qu'un grand nombre d'hommes de science passés sur l'autre rive continuent à s'intéresser à l'humanité, et restent en contact avec le monde physique, afin d'aider ceux qui restent, et de leur suggérer de nouvelles idées par inspiration.

L'homme ne passe dans le troisième monde, le milieu céleste, que lorsqu'il a définitivement brisé tous les liens qui le retenaient encore aux travaux terrestres. Les hommes supérieurs, pénètrent très rapidement dans ce monde, car le ciel est la véritable terre natale, le véritable lieu de naissance, la patrie de l'âme. La vie céleste est une vie de croissance, au cours de laquelle éclot ce que nous avons semé ici-bas. Ainsi, de la façon dont nous aurons vécu sur le plan physique dépendra notre ciel. Le corps mental que l'homme emploie dans cette nouvelle condition d'être étant le même que celui dont il disposait ici-bas, il ne peut utiliser une autre matière que celle qu'il a vitalisée par son activité mentale terrestre. Il ne peut donc croître, se développer et progresser qu'en fonction de ce qu'il aura réalisé ici-bas. De même qu'un champ non ensemencé ne portera pas de récolte, de même un corps mental dans lequel on n'a point jeté les semences de l'effort mental et moral, ne pourra donner cette fleur qu'est la joie, ni les fruits que sont les facultés. Il faut donc semer dès ce monde, afin de pouvoir récolter plus tard. Le monde terrestre est un lieu qui sert à construire, c'est le monde de l'action ; c'est dans le ciel que les plans sont élaborés, c'est le plan de la pensée. Nous y emportons les matériaux rassemblés durant notre vie ; ils ne nous quittent pas, et nous revenons sur terre afin d'y réaliser, une fois encore, ce que nous aurons conçu mentalement dans le ciel.

Nous vivons ainsi, ici-bas, sur trois mondes ; et ceux dans lesquels nous serons conscients après notre mort font déjà partie de notre être, bien que nous n'en ayons généralement pas conscience ; c'est lorsque nous aurons dépouillé notre vêtement physique que nous commencerons à mieux comprendre cette grande vérité, quand, par la mort, nous nous serons dépouillés des éléments les

plus grossiers de notre individualité, et qu'aux vibrations lentes de la matière se seront substituées celles, infiniment plus subtiles, de nos véhicules supérieurs[266]. »

III

« Le sommeil opère une scission profonde dans l'existence terrestre de l'homme. Nous savons qu'il faut distinguer en lui ce qui le rend perceptible aux sens : son corps physique, et ce qui, échappant à leur perception, ne peut être vu que par l'imagination : son corps éthérique. Ce corps éthérique, on peut aussi l'appeler le corps des forces plastiques, des forces constructives. Ce sont les forces vivantes qui assurent la croissance et causent les phénomènes de nutrition, d'édification du corps humain. En outre, tout le système de la pensée est *enclos* dans le *corps éthérique.* Dans ces deux corps viennent s'insérer les natures supérieures de l'être humain, ce qu'on nomme – il ne faut pas s'achopper à la terminologie – le corps astral et l'organisme du *Moi* proprement dit. Pendant que l'homme vit dans la journée, les activités des quatre parties de la nature humaine s'interpénètrent, dans un rapport variable, mais dans une profonde cohésion. Quand l'homme s'endort, une scission se produit. Le corps physique et le corps des forces plastiques (corps éthérique) demeurent, si l'on peut dire, dans le lit, et l'organisme astral, ainsi que celui du Moi, pénètrent dans le monde spirituel. Du moment où il tombe dans le sommeil naturel, jusqu'à celui où il s'éveille, l'être humain se trouve donc partagé.

Entre le corps physique et le corps éthérique, existent des relations plus étroites qu'entre le corps éthérique et le corps astral, car, durant toute la vie, le corps éthérique reste uni au corps physique. Le sommeil même ne les sépare pas, alors qu'il sépare le corps éthérique du corps astral.

Entre les organismes de ce dernier et du Moi, d'étroites relations existent également, car, eux aussi, ne sont jamais désunis au cours de l'existence terrestre. C'est, par conséquent, le lien qui unit le corps astral au corps éthérique qui est le plus lâche. C'est là qu'une scission peut se produire. Et ce fait a sur la vie terrestre et extraterrestre de l'homme un retentissement très marqué. A l'état de veille, notre *Moi vivifie nos sens, et notre corps astral vitalise le système nerveux.* Le résultat de cette action pénètre ensuite dans le corps éthérique et le corps physique. Car pour vivre dans le monde physique, il faut faire descendre jusqu'en ses corps physique et éthérique toute la vie que perçoivent le Moi et le corps astral.

Quand on passe le seuil de la mort, le corps éthérique se sépare du corps physique, ce qui ne s'était jamais produit pendant la vie terrestre. Tout ce qui avait mis deux, trois ou quatre jours à s'y imprimer, se dissout dans ce corps éthérique, détaché désormais du corps physique. Cette dissolution dure à peu près le même temps qu'avait duré l'assimilation. Le corps physique offre une résistance qui tient à retenir ce qui était peu à peu descendu dans le corps éthérique. C'est donc seulement lorsqu'à la mort le corps physique disparaît qu'on voit, dès les premiers jours qui suivent, ce qui s'était uni au corps éthérique s'en détacher, pour se dissoudre dans l'éther universel. Ainsi, pendant les deux, trois ou quatre jours qui suivent la mort, l'homme passe par cette expérience de la dissolution de ses souvenirs ; expérience qui peut être appelée le détachement du corps éthérique. En réalité, ce détachement est un élargissement sans cesse amplifié des souvenirs... L'homme voit ainsi se dresser devant lui, deux, trois ou quatre jours

[266] Adaptation d'une étude beaucoup plus étendue d'Annie Besant, dans son volume : *Lois fondamentales de la Théosophie.*

(cela dépend des individus) après qu'il a passé le seuil de la mort, le tableau entier de sa vie passée[267]. »

IV

« La mort n'est pour l'individu ni une dissolution, ni un transport dans une autre région. Elle est un changement d'état qui le rend insensible à une certaine étendue de vibrations et lui en fait percevoir d'autres. L'homme perd, avec son corps, l'instrument qui lui permettait de prendre conscience et d'analyser le monde physique, mais il n'est pas privé, pour cela, de toute substance. Il reste enveloppé dans un double jeu d'atomes. Les uns lui sont propres, demeurent avec lui, et constituent ses souvenirs. Les autres ne lui restent attachés que temporairement ; leur énergie et leur mode vibratoire forment la qualité de ce que l'on appelle ses fluides ; ils établissent la base de ses pouvoirs et de sa nouvelle personnalité, en même temps qu'ils le rendent perméable à des ondes plus subtiles, masquées jusqu'alors par les anciens organes.

Ce double jeu d'atomes réagit sur lui-même, c'est-à-dire que les images-souvenirs peuvent s'habiller de fluides et s'imposer à l'âme, en prenant pour elle une vie propre ou, au contraire, celle-ci peut coordonner les images-souvenirs par ses fluides et, par eux, réagir sur son milieu. Mais, à son départ, l'âme est comme un nouveau-né, elle est incapable de s'adapter aux nouvelles vibrations, elle ne les perçoit que négativement, et c'est pourquoi les premières impressions qui suivent la mort se présentent sous la forme de froid et d'obscurité. Elle laisse en outre ses souvenirs modeler sa nouvelle matière avec le désordre et l'incohérence qui président à leur constitution, pendant ses derniers instants dans notre monde ; c'est pourquoi elle tombe rapidement dans un état de torpeur, mêlé d'impressions physiques, sans que, le plus souvent, elle puisse se rendre compte de son passage dans l'Au-Delà. Cette persistance des impressions finales prend une intensité remarquable lorsque celles-ci ont été accompagnées d'un sentiment violent, comme le suicide, par exemple. L'engourdissement qui se produit peu après la mort est une sorte de sommeil, où les souvenirs prédominent. L'âme les revit avec une intensité décroissante jusqu'au moment où elle s'éveille à son existence nouvelle et où elle prend conscience de son ambiance, d'elle-même et de ses pensées.

Son ambiance est évidemment constituée par les résonateurs susceptibles de s'accorder avec ses propres vibrations ; car elle est incapable de sentir les autres. C'est pourquoi ces résonateurs, autrement dit, ce dont elle prend conscience autour d'elle, seront douloureux, calmes ou agréables, selon qu'elle-même émettra des ondes discordantes, amorties ou harmoniques, et ceci donne la clef des enfers ou des paradis. Ses pouvoirs résultent de la richesse de ses fluides et de sa communion avec l'universel. Les fluides qu'elle conserve à la mort sont semi-matériels et peuvent s'approprier à ses désirs qui restent encore inspirés par les souvenirs de la terre. Elle a donc tout intérêt à les ménager, parce qu'ils lui permettent d'agir plus facilement sur la matière environnante, de l'agencer et de créer des formes (objets, maisons, costumes, jardins), qui lui font retrouver son existence physique, avec des forces magiques de création en surplus.

La communion avec l'universel est pour elle le véritable et naturel moyen d'acquérir des pouvoirs, car elle lui apporte une puissance complète et sans limite. Celui qui comprend toute la portée de ceci tient la clé de l'existence extra-terrestre. Car l'âme bornée dans ses actions par la résistance du milieu ne peut s'épanouir, et souffre de ses entraves ; son propre étant de fuir la souffrance et d'aller vers la joie, elle cherche sa libération.

[267] Rudolf Steiner, dans *La Vie Spirituelle*. (Ecole anthroposophique

La vie nouvelle qu'elle mène dans l'invisible, en la rapprochant des causes, lui fait comprendre que ses entraves lui viennent de ses erreurs et de celles des autres, et qu'il n'y aura de joie possible que lorsque tous seront sauvés. Elle la conduit fatalement à envisager son adaptation à l'universel, et la pratique de la solidarité absolue comme le but essentiel. C'est pourquoi elle s'efforce de se mettre en harmonie avec ce qui l'entoure et à dégager en même temps les âmes inférieures, qui resteraient une cause de trouble si elles n'évoluaient pas en même temps. Cela explique la mission des Esprits et la sollicitude avec laquelle les Invisibles veillent sur le progrès des âmes à tous les échelons de la vie.

Avec sa sauvagerie, ses appétits, sa fourberie, sa soif de l'or, l'humanité actuelle emporte avec elle, à l'instant de la mort, un bagage lourd et grossier qui ne facilite pas sa montée. Elle se trouve immédiatement sous l'emprise des vibrations denses qui avoisinent la terre et dont elle ne saurait pas se dégager. Comme conséquence, elle se voit entourée de larves répugnantes, ou bien elle est tourmentée par les éléments : le feu et l'eau, l'air et la terre ; ou elle est soumise aux attaques des bêtes de toutes formes, tantôt dans l'isolement, tantôt en compagnie d'êtres qui ont les mêmes affinités pour le mal. Elle est dans les zones purgatoriales et infernales. En fait, tous ces monstres n'existent pas... Les larves sont des coagulations fluidiques, engendrées par les vices et les pensées malsaines des hommes ; les tourments sont des heurts de courants désaxés ; les bêtes sont des condensations de matière, faites inconsciemment sous l'empire des souvenirs des actes mauvais ; leurs morsures sont d'anciennes violences animiques ; les apparences monstrueuses sont des déformations imprimées à la pensée par la réaction du milieu dissonant ; toutes choses emprisonnées par l'âme pendant sa vie et qui se manifestent comme une écume, après que l'enveloppe qui les contenait, c'est-à-dire le corps, a disparu. Mais l'être les prends pour des réalités plus saisissantes, plus intenses que celles du rêveur dans son cauchemar, parce qu'elles n'ont plus le contrepoids du physique. L'âme en souffre comme si elle était soumise à des supplices véritables. Bien entendu, chacun ne subit que le tourment qui lui convient.

Le purgatoire peut prendre le nom d'enfer pour l'âme qui intensifie le mal par une volonté forte et continue, et qui, de ce fait, finit par s'enfermer en elle-même ; elle crée, dans ce cas, un tourbillon stable qui l'emprisonne, et dont elle ne peut se libérer que par l'usure des fluides qu'elle a condensés, ou par le sacrifice d'une autre âme qui vient à son aide par charité ou par amour. Cette usure est d'ailleurs fatale parce que les fluides matériels, libérés par la mort, sont instables et se décomposent progressivement en ondes subtiles qui remontent à leur plan. Mais le *damné,* rendu impuissant à manier ses fluides, parce qu'il les a pervertis, privé d'espoir parce qu'il rejette la prière, c'est-à-dire la filtration d'un rayon de lumière, et dépourvu de la notion du temps, peut croire à l'éternité de son tourment, bien que celui-ci ne puisse dépasser quelques siècles de la vie terrestre. La peine engendrée dans ces zones atteint tous les degrés. Elle peut même être nulle, car la caractéristique essentielle de ces milieux n'est pas d'engendrer la souffrance, mais de constituer l'état de conscience que l'homme provoque en lui-même lorsqu'il quitte la terre, englué dans ses pensées et ses formations psychiques ; or cet état de conscience n'est pas nécessairement douloureux. De plus, l'âme peut traverser ces zones en un temps si court qu'elles ne sont pas senties, comme peut le faire l'Initié, c'est-à-dire celui qui connaît les lois des courants psychiques et peut utiliser soit un chemin tracé par les bonnes œuvres, soit s'envelopper d'un manteau fluidique apporté par les centres supérieurs. De même, l'âme peut toujours abréger son séjour purgatoriel, soit lorsqu'elle quitte la terre, imprégnée de confiance et de hautes pensées, soit lorsqu'elle fait un appel constant aux lumières spirituelles, ou encore lorsqu'elle oriente ses pensées vers les représentations normales. Elle oppose ainsi aux vibrations denses des ondes légères qui la soulèvent hors de son milieu, ou en atténuent les actions discordantes.

La protection des êtres supérieurs dépend, entre autres choses, de l'altruisme, des liens acquis dans les vies successives, des protecteurs que l'on possède. Celui qui arrive dans l'Au-Delà ressemble aux voyageurs qui débarquent dans une gare ; les uns partent nus ou avec bagages, seuls ou accueillis, à pied ou en voiture.
Nous avons dit que la peine, en ces zones, pouvait être nulle. Cela arrive pour l'homme qui a eu une vie simple, ou qui ne s'est pas attardé aux impulsions mauvaises, ou qui a su côtoyer la partie sombre : il se trouve alors uniquement en présence des pensées neutres ou supérieures qui l'ont préoccupé pendant sa vie ; il peut aussi, en utilisant les fluides semi-matériels qui ne se sont pas encore désagrégés, agir sur le milieu, et construire les objets, édifices, paysages, etc. qui lui plaisent, et ceci jusqu'au jour où, rassasié de ces formations factices, il s'aperçoit qu'elles sont encore des amas fluidiques, dont il demeure le prisonnier ; il s'en libère alors, soit volontairement, soit par pénurie de fluides.
Plus évolué, il dispose d'une substance plus harmonique, qu'il adapte au souvenir de ses sensations visuelles, et il engendre des créations qui le charment par leur beauté et leur originalité. Il bénéficie également des productions d'autres âmes, et, le plus souvent, il les organise avec elles, les créations devenant, dans ce cas, plus riches et plus stables. Il vit ainsi dans un paradis artificiel, que les Hindous nomment un *Devachan*. Mais lui aussi finit par comprendre qu'il s'emprisonne dans ses formations, qu'il est toujours dans la région des mirages et des erreurs sans fin, que les masses fluidiques qu'il organise sont formées au détriment de sa substance et constituent des sensations collantes à son âme. La force des vibrations extraterrestres devient plus intense que celle de ses souvenirs ; il consent à laisser derrière lui ce qui, pendant un temps, l'a séduit et illusionné, il ouvre sa vue sur de nouveaux horizons et il se prépare à une autre vie. Ce travail est d'ailleurs progressif et lent, car la personnalité spirituelle ne peut se développer sans les précautions nécessaires, lesquelles sont appelées à la préserver du choc terrible qui se produirait par un contact immédiat, et sans préparation, avec la vie intense des mondes supérieurs.
L'homme qui a purgé ses fluides, ou qui a effacé les éclaboussures de la matière, ou qui, d'une manière ou d'une autre, a franchi les régions illusoires, douloureuses, indifférentes ou agréables, va commencer la vie surnaturelle des âmes, vie si prodigieuse d'activité qu'il est beaucoup plus juste de dire qu'ils sont les véritables vivants, tandis que nous-mêmes, enlisés dans une matière dense, prisonniers du corps et de l'apparence des formes, nous sommes les véritables morts. *Cette vie est extrêmement difficile à décrire parce qu'il faut s'exprimer par des mots, qui sont créés pour des besoins terrestres, et non pour la représentation d'un état irréel pour nous.* Le temps et l'espace disparaissent : le temps, parce qu'il n'y a pas de repères pour délimiter la succession des états de conscience, et que la durée est une adaptation particulière à l'avancement de l'esprit ; l'espace parce que la proximité ou l'éloignement des âmes est fonction de leur degré d'affinité ; un habitant de Paris est animiquement plus proche de l'ami qui serait à New-York en communication parfaite de T. S. F. avec lui, que de l'individu qu'il coudoie dans la rue.
De même, les sens se transforment ; sur terre, la vue sert à nous faire prendre connaissance des formes qui nous entourent et à nous permettre de naviguer entre elles ; l'ouïe nous est utile pour échanger nos pensées avec nos semblables ; le goût et l'olfaction président à notre alimentation. Dans l'Au-Delà, il n'y a plus de formes, ni d'alimentation, et les échanges se font d'âme à âme. Les sens disparaissent donc pour devenir les adaptations d'un sens unique, qui ne serait autre qu'un jeu des polarisations de l'âme, ou, plus explicitement, qui ne serait qu'une impression de l'âme diversement et convenablement orientée. C'est pourquoi les âmes n'ont pas de forme propre. Le sujet qui, par entraînement progressif, pénètre dans l'invisible avec l'ignorance de ce qu'il doit voir, observe que les entités prennent les aspects successifs suivants, à mesure qu'elles atteignent des régions de plus en plus élevées : personnage avec le costume de son époque, forme

humaine en robe blanche, fantôme ou vapeur nuageuse, dont la luminosité caractérise l'évolution, lumière brillante ou tête claire avec une traînée lumineuse en aspect de comète, flamme en fer de lance, ovoïde radiant, gemmes aux feux étincelants, étoiles, points-lumières. Plus haut, toute forme disparaît, il ne reste qu'une impression indéfinissable de présence.
Le milieu ne donne par lui-même aucune impression, si ce n'est celle d'une immense étendue dans une nuit sombre. En l'observant avec attention, de manière à la rendre sensible au sens astral, on le voit se transformer en un ciel constellé d'étoiles. Ces étoiles deviennent, avec l'approche, des soleils qui, lorsqu'on s'immerge en eux, se résolvent en clartés diverses, selon la quantité de soleils ; ces clartés sont elles-mêmes formées par les ondes émises par des groupes d'entités, dont les états de conscience sont similaires. Elles sont blafardes dans les places mauvaises ; dans les zones de transition, elles sont faites de brumes blanches et dorées, qui reposent les êtres des formes trop précises et les préparent à en connaître d'autres. Avec la montée, elles se manifestent comme des lumières infiniment variées, plus ou moins éblouissantes, avec des tons de nacre irisée ou colorée comme les plus beaux soleils couchants, ou formées d'une seule teinte extrêmement reposante. Elles sont sillonnées d'éclairs ou remplies de poussières d'or, produites par les pensées qui les traversent, et elles sont enrichies de lumières diamantines, qui sont les entités elles-mêmes.
Les sentiments affectifs sont plus stables que les nôtres, parce qu'ils sont dépourvus des tares causées par la vie incarnée, et ils s'élèvent à mesure que les âmes avancent dans la voie du progrès. Ils engendrent différentes natures de groupement. Il y a d'abord l'équivalent des unions terrestres, avec cette différence que l'amour ne peut être charnel là où la chair n'existe plus. La sensation matérielle de la volupté devient une ivresse produite par la rencontre des fluides sympathiques, qui fond les deux êtres qui s'aiment en un seul, et leur donne la sensation d'une unité divinisée. La procréation se transforme en un enveloppement réciproque des fluides astraux, qui donne la stabilité dans le plan, ouvre des horizons nouveaux, et, en tamisant les fluides, les approprie aux régions inférieures, où ils peuvent alors descendre et apporter le souffle d'amour harmonieux des régions qui les émanent. Ces unions, inconcevables pour celui qui voudrait les rapprocher des unions terrestres, dégradées par la jalousie, l'incompréhension réciproque, la grossièreté, les emprises égoïstes, sont surtout des affections spirituelles, qui épanouissent le cœur et facilitent le travail de la connaissance, ainsi que l'accomplissement des missions. Elles se dissolvent lorsque l’un des êtres est conduit, par son évolution, à changer de plan.
Les affinités naturelles, dans le mal comme dans le bien, engendrent d'autres groupements. Il y a des rondes d'Esprits dans le bas, comme il y a des chaînes harmoniques dans le haut. Mais les premières ne vivent que dans le désordre et pour le désordre ; tandis que les phalanges célestes prennent une puissance dans l'action et une extension dans la connaissance qui ne cessent de croître avec l'élévation de leurs sphères. Leurs noyaux, commencés par la fusion de quelques éléments d'une même famille spirituelle, se stabilisent avec le progrès, s'étendent à mesure que d'autres âmes connexes arrivent au même degré d'évolution et finissent par se composer de millions d'êtres. Telles sont les couronnes que nous avons mentionnées. Le regard intérieur les voit comme des poussières étincelantes, formant par leur ensemble des figures géométriques radiantes, qui schématisent le principe mental auquel elles se subordonnent. Il ne faudrait pas croire que ces âmes soient juxtaposées, leur rapprochement visuel n'est qu'une apparence provoquée par la représentation sentie de leurs affinités.
Un autre groupement prend sa source dans les sentiments altruistes et le désir de venir en aide à l'humanité, que l'âme acquiert à mesure qu'elle s'élève. Dès qu'elle prend conscience de sa vie dans l'Au-Delà, hors des zones du mal, elle est instruite en groupe par ceux qui sont au-dessus d'elle. Elle acquiert ainsi des pouvoirs et des connaissances nouvelles et elle reçoit des missions

dont la difficulté est proportionnée à son évolution. Elle doit d'abord éclairer ceux qui viennent de quitter la terre et demeurent dans le désordre de leurs pensées, puis elle agit sur les vivants, pour guider leur évolution. C'est pourquoi chacun de nous est soumis à l'influence d'un certain nombre d'êtres qui veillent sur nous, nous soulagent dans notre détresse, nous éclairent dans nos recherches, nous aident dans nos épreuves. Chacun de ces êtres prend la part qui lui incombe, l'un s'attache aux côtés affectifs, un autre aux intérêts matériels. Par leurs fluides, ils peuvent peser sur nos décisions et les orienter dans un sens voulu. La majorité des impressions spontanées qui traversent notre cerveau ne vient pas de nous, comme nous le croyons, mais d'eux ; elles sont une émanation de leurs pensées. C'est un fait que la voyance démontre aisément, en permettant de suivre le travail des entités, et de constater que telles ou telles circonstances heureuses, en apparence fortuites, sont dues à leur action. Il ne faudrait pas croire cependant qu'ils aient pour but de nous soulager de tout effort et de toute peine ; leur rôle consiste à activer notre évolution, qui comporte souvent des épreuves douloureuses.

La grossièreté de nos âmes et l'emprise de nos instincts rendent souvent leur tâche difficile ; nous les infestons de nos miasmes psychiques et nous risquons de les faire descendre comme le noyé qui entraîne le nageur avec lui. Le travail devient particulièrement dur pour eux lorsqu'il s'agit de s'immerger dans le purgatoire pour en délivrer une âme : mais il est proportionné à leur force et les maîtres qui l'ont dicté leur apportent le secours nécessaire. Par contre, les missions heureusement accomplies procurent à l'entité la joie de vibrer dans un plan plus élevé ; car les montées ne se font que par l'exercice de la charité et les missions en sont les moyens les plus efficaces.

Telles sont les occupations des âmes, sur lesquelles nous avons pu donner des indications parce qu'elles présentent quelques analogies avec les nôtres. Il en existe beaucoup d’autres, où s'exerce leur indépendance, leur initiative, et qui sont la source de joies profondes au point de vue fluidique, animique et mental, mais différant trop de nos activités terrestres pour être comprises. En particulier, nous passerons sous silence les échanges qui se font avec les différentes formes de vie de l'invisible qui n'émanent pas de l'humanité, comme celles qu'on a appelées les élémentals ou les anges, et qui ne pourraient être décrites qu'à la condition de faire comprendre leur principe d'existence et d'évolution, chose impossible dans cette étude.

A fortiori, et comme nous l'avons fait remarquer, il est impossible de décrire la vie des plans supérieurs, qui demeure inconcevable à notre entendement. Il est facile de donner une idée des enfers, parce qu'ils présentent de l'analogie avec nos misères et nos souffrances terrestres, mais notre pauvre existence possède trop peu de joies pour nous aider à comprendre les paradis. Il faut les observer dans les états de conscience similaires à ceux des entités, comme cela peut se faire par la voyance et sous la direction des protecteurs de l'Invisible.

Les âmes qui n'ont pas atteint une évolution suffisante, ce qui est le cas de l'humanité actuelle, ne peuvent se maintenir indéfiniment dans la région supérieure qu'elles occupent à la suite des actes de charité accomplis au cours de leurs missions ; la force d'ascension s'épuise, les vibrations denses qu'elles conservent encore en elles l'alourdissent ; pour cette raison, et d'autres encore, la réincarnation s'impose.

L'incarnation résulte de l'action réciproque de deux grands pôles, l'un spirituel, l'autre matériel. Le premier descend pour organiser et faire évoluer le second, qui monte, à son tour, pour soutenir et servir le premier. Il se fait une alternance, qui est une forme de *l'aspir* et du *respir*, dont le jeu règle le monde, depuis le rythme pulmonaire, le flux et le reflux des marées, jusqu'aux respirations stellaires et cosmiques, et d'où dérive la périodicité des réincarnations.

D'autre part, il y a dans tout être deux éléments : l'un qui constitue son essence, son individualité si l'on veut, l’autre ses manifestations dans le temps, c'est-à-dire ses personnalités. Le premier ne

s'incarne jamais parce qu'il est immuable et partout ; il est apte à vibrer dans tous les plans de la création, mais il ne peut avoir conscience de celle-ci que par un travail progressif c'est-à-dire par l'évolution. Pour la réaliser, il prend contact avec un ensemble de vibrations qui seront tantôt celles du monde astral, tantôt celles du monde physique, et chacun de ces contacts se manifeste à nous comme une de nos personnalités. Cette personnalité est complexe, puisqu'elle se compose de l'essence de l'être et de tous les apports de l'ambiance qui sont nécessaires à sa consolidation, comme, par exemple, les cellules de notre corps ou les atomes subtils de l'aura psychique. Elle est mobile et changeante, puisque ces apports varient sans cesse ; elle l'est à la fois continûment, pour le maintien de la vie à chaque instant, et discontinûment, du fait des naissances, immersions dans la matière, et du fait de la mort, éveil à la vie spirituelle.

Ceci posé, et comme conséquence, l'être incarné, qui n'est qu'une certaine manifestation de l'individualité, en quittant la terre, emporte le désir de retrouver les éléments de la matière physique qui l'ont séduit et une certaine quantité de bien et de mal. Les désirs constituent autant de liens qui l'attachent à la terre et l'y ramènent irrésistiblement, comme des élastiques à leur support, dès que les circonstances deviennent favorables. Le mal résulte des vibrations qu'il a émises en discordance avec l'universel. Comme il les retrouve, dès qu'il rentre dans la vie des âmes, il est obligé de les détruire pour ne pas demeurer dans la souffrance. Il y parvient, d'une part, en se purifiant dans les purgatoires ou par les épreuves ; d'autre part, en dégageant de l'individualité les scories qui l'entravent, et en projetant ces éléments grossiers dans un milieu susceptible de les faire évoluer. Ce milieu se trouve, en général, réalisé dans notre monde physique, et c'est pourquoi il a été dit que nous ne réincarnons que l'ombre de nous-mêmes.

En général, la personnalité qui se réincarne diffère considérablement de ce qu'elle était à sa précédente incarnation, non seulement à cause de l'évolution qu'elle a faite en astral, mais encore parce que, à la naissance, elle agglomère des éléments étrangers (hérédité, constitution de la mère, action au milieu pendant la gestation, action des vibrations cosmiques, formations fluidiques parasitaires). Néanmoins, ces divergences ne sont pas encore suffisantes pour permettre à l'être de s'incarner dans une autre planète, si ce n'est dans des cas exceptionnels, parce que les conditions de vie des planètes sont trop différentes, tant à cause de leur nature spéciale que de leur degré d'évolution.

Au point de vue universel, l'incarnation n'a plus pour but de purifier l'être mais de faire progresser et de coordonner la matière ; c'est pourquoi l'âme se réincarne avec une mission dont l'importance relève de sa qualité morale ; et c'est pourquoi la réincarnation, obligatoire pour les êtres instinctifs, acceptée avec une certaine latitude par les âmes déjà évoluées, peut encore avoir lieu pour les grands êtres, comme sacrifice consenti par amour de l'humanité. Rentré dans la chair, l'homme recommence une période de travail, qui le conduit à un nouveau cycle dans l'Au-Delà. Mais chacun de ces cycles lui fait gravir un échelon de plus, jusqu'au jour où la grande famille humaine, après s'être reconnue, se sera délivrée de l'illusion de la matière et aura acquis la vie spirituelle[268]. »

V

L'homme, au moment du trépas, abandonne son corps physique ; puis, quelques jours après, il délaisse à son tour son corps éthérique, qui devient, lui aussi, une sorte de cadavre éthérique abandonné aux lois particulières du monde éthérique, qui le dissocient, comme le monde

[268] Col. Caslant : *L'homme après la mort*, cahiers contemporains, p. 203 sq. (Ecole rosicrucienne)

physique fait de notre corps physique. A l'instant de la mort, quand l'âme quitte le corps, qu'elle s'épand dans le vaste univers, elle trouve les astres, les planètes surtout, disposées suivant certains groupements déterminés ; en ce court moment, il s'agit pour l'âme d'une sorte de naissance spirituelle. Bien évidemment, elle n'a pas conscience tout de suite de ce qui se passe dans cet Au-Delà, pas plus que l'enfant qui vient de naître à la vie physique ne se rend compte des phénomènes qui l'entourent. Mais l'état du ciel, en cette minute, marque son empreinte sur cet être nouveau-venu à la vie spirituelle, et cette empreinte demeurera indélébile, faisant comme une sorte de toile de fond sur le devant de laquelle vont se dérouler tous les événements de la vie d'entre la mort qui vient de survenir et la nouvelle naissance qui suivra.

L'âme du mort, quand elle vient de quitter son corps physique, est encore liée, pour un court instant, aux lois de l'espace ; l'espace possède encore une réalité pour elle ; comme telle, c'est dans une direction déterminée qu'elle va quitter ce corps et passer dans les mondes suprasensibles, et cette direction est celle du soleil levant, c'est-à-dire de cet endroit de l'espace où l'horizon rencontre le ciel. Cette direction est celle que l'on désigne du nom bien parlant d'ascendant. L'ascendant, c'est la route que l'âme du mort prend pour s'élancer hors du monde physique. L'être humain, réduit à ces deux éléments que sont le « Moi » et le « Corps astral », va vivre de longues périodes en des sphères diverses et parmi de multiples expériences. L'âme va s'élargissant jusqu'à embrasser le monde tout entier ; le corps astral, à un certain moment, disparaît aussi, et le Moi, l'être spirituel, seul va demeurer.

Ce Moi constitue l'essence du germe spirituel du corps futur, de ce corps qui servira d'instrument au cours de l'incarnation prochaine. Ce germe n'est donc pas une petite chose, une infime petite chose comme le sont les germes que nous sommes habitués à considérer dans notre monde terrestre ; ce n'est ni un atome, ni une particule de substance insignifiante : c'est, au contraire, une chose immense et grandiose, immense comme l'univers tout entier.

Ce germe va, au cours de longs espaces de temps, se réduire lentement jusqu'à devenir, par des condensations successives, astrale, éthérique et physique, l'embryon du futur nouveau-né, à la terre[269] (réincarnation). »

VI

Lorsque l'homme, au seuil de la mort, a rejeté son corps physique, il lui arrive exactement la même chose qu'à chacun de nous lorsque nous nous livrons au sommeil. Le moment de la mort n'est nullement douloureux ; le fait même d'abandonner le corps physique est exempt d'angoisse, même lorsqu'apparaissent des signes de souffrance physique. La douleur est, en fait, passée, mais le corps grossier peut encore présenter quelques mouvements semblant déceler une angoisse qui n'est plus ressentie. L'intelligence qui s'évade du milieu matériel est insensible aux dernières convulsions de l'agonie corporelle, elle s'est, en quelque sorte, tournée intérieurement vers sa propre existence immortelle, en commençant par prendre conscience du monde qui s'ouvre devant elle et en perdant conjointement celle du monde qu'elle quitte... Pendant trente-six heures environ après le moment précis de la mort, l'homme se sent consciemment enveloppé dans un état d'agréable rêverie. Je veux dire par-là qu'il n'est pas conscient de ce qui l'environne, ni dans ce monde ni dans l'autre ; il est plutôt plongé dans ce que l'on pourrait appeler une rêverie profonde. Pour le défunt, en cet instant solennel, les heures pénibles sont passées, il se sent confortable, heureux et satisfait. Pendant ces quelques courtes heures (comme on les compte sur terre), une

[269] Paul Morizot. (Ecole anthroposophique)

pause lui est accordée, entre ce monde et l'autre ; après quoi, les expériences de chacun diffèrent selon la vie qu'il a menée sur terre. »

***

« En fait, la mort est un phénomène nécessaire au progrès et qui n'interrompt nullement l'activité humaine, sinon pour permettre son existence dans d'autres conditions et sur un plan de vie moins assujetti à la tonalité lourde de la matière. Objectivement, il semble qu'aussitôt le dernier soupir exhalé aucun lien ne subsiste entre le cadavre et le monde extérieur. En réalité, ce n'est point exact. Un fil ténu rattache la corporéité dépouillée de son Alter Ego invisible. Sorte de cordon ombilical par l'intermédiaire duquel s'écoule et se retire la vie, ce fil ténu (qui semble correspondre à la rate) ne se rompt absolument qu'au bout d'un laps de temps qui va jusqu'à trois jours et parfois un peu au-delà. Après quoi, le détachement physique est complet ; et rien ne saurait rappeler la force vitale dans le corps abandonné par elle. En revanche, tant que dure la liaison fragile ayant pour mode opératoire le cordon vital dont il est ici question, la mort n'est pas entièrement et absolument consommée. Ce que Jésus put dire de la fille de Jaïrus : « Elle n'est pas morte, mais elle dort » se pourrait dire de chacun de nous à ce moment du dépouillement corporel.

En général, l'arrêt des fonctions circulatoires constitue un symptôme de l'abandon définitif du corps par son animatrice : l'âme. Néanmoins, des faits patents attestent un retour à la vie physique après cette phase préliminaire de l'exode animique. On a vu – phénomène qu'il ne fut malheureusement pas toujours possible de constater à temps –, on a vu se relever d'entre les défunts, par un geste spontané, nombre d'individus que l'on tenait pour morts. La mort apparente est sans nul doute, en pareil cas, le résultat d'une extériorisation accidentelle, c'est-à-dire non liée à la décentralisation des molécules vitales. Car il existe dans la mort réelle une consécutivité de relation entre le retrait du flux vital et la rupture de cohésion moléculaire. Cette rupture précède le retrait du flux vital, aussi sûrement que le phénomène inverse se produit à la naissance.

Chez toute personne, la mort consiste dans un retrait de vitalité, retrait qui – on a tout lieu de le croire – se produit par l'intermédiaire de cette sorte de cordon ombilical reliant la matière corporelle la plus dense à une matière plus subtile, graduée dans ses manifestations. En soi, la mort n'interrompt point le cours vital au sens complet de ce terme ; elle en déplace les consécutivités et les transpose au sein d'un champ de matière à teneur plus élevée, devenant, par ce fait, invisible à nos yeux de chair.

En cet état, les molécules physiques se dissocient et ne vibrent plus en conformité d'action avec la force atomique ou de relation, laquelle engendre tout phénomène de lumière, de chaleur, électricité, magnétisme, etc. Mais un tel déplacement n'est complet qu'après un laps de temps atteignant trois jours et dépassant rarement ce terme. Alors qu'ensuite de la rupture de cohésion moléculaire, les éléments les plus denses obéissent à l'attraction *négative* et entraînent l'âme à subir une limitation qui la prive de l'état céleste, les éléments les plus purs obéissent à l'attraction *positive* de leur nature et la réalisent dans la plénitude de vie spirituelle qui leur appartient en propre. Tel est *l'Enfer* et tel est le *Ciel*. Mais aucune de ces conditions n'est absolue.

D'une manière générale, les conditions les plus grossières, celles qui s'apparentent aux bas-fonds de la nature humaine, appartiennent à l'enfer (pour employer ce terme consacré, mais impropre, répétons-le) et les plus subtiles, au ciel. L'âme, après la mort, obéit à cette loi, qui est celle de sa nature, selon, que ses activités se sont exercées de façon grossière ou subtile.

L'homme ordinaire présente, le plus souvent, un aspect mitigé de ces aspects extrêmes. Aussi une période plus ou moins intense de *trouble*, résultat d'éléments non classés, succède-t-elle pour lui à la mort physique (l'Eglise définit cet état de transition par le purgatoire). Après quoi, de façon

mathématique, la balance s'établit. Et chacun a sa part de Ciel ; le ciel qu'il voudrait et nul autre ; car les aspirations de l'âme la suivent dans sa course à l'éternité. Et il faut préparer son ciel sur la terre, au sein du milieu où l'on se trouve, dans les conditions qui vous sont faites. – « Amassez-vous des trésors dans le ciel, que les vers ni la rouille ne rongent, que les larrons ne tuent ni ne dérobent[270]. »

VII

Le Seigneur a ouvert les intérieurs[271] qui appartiennent à mon esprit et il m'a ainsi donné de parler après leur mort avec tous ceux que j'ai connus dans la vie du corps, avec quelques-uns pendant des jours, avec quelques autres pendant des mois, avec d'autres pendant une année... J'ai parlé aussi avec quelques-uns deux jours après leur décès, et je leur racontai qu'à l'instant même on préparait leurs funérailles et leurs obsèques pour les enterrer ; à quoi ils répondaient qu'on faisait bien de rejeter ce qui leur avait servi de corps dans le monde et ils voulaient que je dise qu'ils n'étaient pas morts, mais qu'ils vivaient hommes maintenant tout comme auparavant ; qu'ils étaient passés seulement d'un monde dans un autre, et qu'ils ne savaient pas avoir rien perdu, puisqu'ils étaient dans un corps et dans les sensuels du corps comme auparavant, et aussi dans l'entendement et la volonté comme auparavant, et puisqu'ils avaient des pensées et des affections, des sensations et des désirs semblables à ceux qu'ils avaient eus dans le monde. La plupart de ceux qui étaient récemment morts, voyant qu'ils vivaient hommes comme auparavant et dans un semblable état – car après la mort l'état de la vie est d'abord pour chacun tel qu'il avait été pour lui dans le monde, mais cet état est successivement changé chez lui ou en Ciel ou en Enfer – étaient affectés d'une nouvelle joie de ce qu'ils vivaient et ils disaient qu'ils n'avaient pas cru cela ; mais ils s'étonnaient de ce qu'ils avaient été dans une telle ignorance et dans un tel aveuglement sur l'état de leur vie après la mort ; et surtout de ce que l'homme de l'Eglise est dans cette ignorance et cet aveuglement, lui qui cependant peut être, plus que les autres habitants du globe, dans la lumière sur ce sujet... Un très grand nombre d'érudits du monde chrétien sont dans la stupéfaction quand, après la mort, ils se voient dans un corps, dans des vêtements et dans des maisons comme dans le monde ; et quand ils rappellent à leur mémoire ce qu'ils ont pensé de la vie après la mort, de l'âme, des Esprits et du Ciel et de l'Enfer, ils sont remplis de confusion et ils disent qu'ils ont pensé follement, et que les simples de foi ont pensé plus sagement qu'eux.
... Quiconque sort du monde est dans un état de vie semblable à celui où il était : le petit enfant dans l'état de petit enfant ; l'enfant dans l'état d'enfant ; l'adolescent, l'homme fait, le vieillard, dans l'état d'adolescent, d'homme fait, de vieillard, mais l'état de chacun est ensuite changé. »

---

[270] Th. Darel : *L'expérience mystique et le règne de l'esprit*, Genève, 1932. (Spiritisme)

[271] Emmanuel Swedenborg : *Du Ciel et de ses merveilles, et de l'Enfer,* d'après ce qui a été vu et entendu. Traduction de Le Boys des Guays. Paris, 1899, p. 216. Les ouvrages spiritualistes de Swedenborg ont été rédigés en latin. La terminologie établie par l'auteur exige une étude particulière pour en saisir exactement le sens. *Intérieur* est employé par l'auteur tantôt comme un simple opposé d'*extérieur*, tantôt avec le sens latin de degré au-dessous du positif *interne*, au-dessus duquel se distingue le superlatif *intime*. – L'*Interne* de l'homme a été formé à l'image du ciel. – II existe chez l'homme de plus que chez les bêtes un *intime*, dans lequel le divin influe et élève l'homme à Soi, et par-là se le conjoint.

Appendice X. Messages médiumniques sur la vie la mort et la vie d'outre-tombe

Le nombre des messages obtenus par le moyen de la médiumnité, et qui relatent les impressions par lesquelles passent les désincarnés au lendemain de la mort, est aujourd'hui imposant. Comme nous l'avons dit déjà, Ernest Bozzano a fait une étude approfondie du contenu de la plupart d'entre eux et en a résumé l'essentiel[272]. Aux fins de ne pas donner à ce chapitre une importance qui ne cadrerait pas avec le reste du texte, nous nous sommes bornés, à reproduire ici quelques-uns seulement de ces messages.

Message I

« La plus grande surprise qui attend un homme dans la crise de la mort, consiste dans le fait de se réveiller et de se trouver mort. Quand on cherche à nous faire comprendre que nous sommes morts, on est immanquablement porté à répondre : « Impossible ! Pourquoi devrais-je me considérer comme étant mort, du moment que je me sens plus vivant qu'auparavant ! ». En effet, on ne se sent nullement changé. Tout ce qui contribue à former l'existence de notre individualité reste inaltéré. En même temps, le milieu immédiat où l'on se trouve nous semble celui qui nous est familier (en réalité, c'est nous qui l'avons inconsciemment objectivé en le pensant) ; aussi ne pouvons-nous croire au merveilleux phénomène d'être réellement morts. Ces premières impressions peuvent être définies : la surprise numéro *un.*

Naturellement, je pensais, moi aussi, qu'il en était ainsi lorsque je pénétrai, par la mort, dans le milieu spirituel. Les accès de sanglots, l'asthme et les autres symptômes bronchiaux qui m'avaient tourmenté au moment de la mort, continuaient à m'affliger lorsque j'ouvris les yeux à la vie spirituelle. On pense bien qu'en réalité il n'en était rien. Il s'agissait d'une reproduction éphémère des souffrances que j'avais subies, reproduction produite par les vifs souvenirs qui m'en restaient. J'ajouterai que ces reproductions éphémères des maux récemment endurés sont une conséquence inévitable, générale, et même providentielle de la naissance dans le milieu spirituel. En ce qui me concerne, ces souffrances ne durèrent pas longtemps ; mais, tant que je me sentis oppressé par les symptômes en question, il ne me fut pas possible de croire à mon décès, tout en sachant devoir mourir. « Aussitôt après, survint pour moi la surprise numéro deux : la plus merveilleuse et la plus réconfortante entre toutes ; c'est lorsque j'entendis à côté de moi une douce voix de femme, que je connaissais bien et qui m'appelait par mon nom : « Dicky ». C'était ma mère. Elle était morte depuis de longues années, et elle accourait maintenant me souhaiter la bienvenue dans le milieu spirituel, en m'appelant avec l'ancien nom familier, souvenir de mon enfance. Etant un vieillard, grand-père depuis longtemps, je me voyais cependant accueillir et fêter dans la nouvelle demeure de ma mère que j'avais tant aimée jadis, mais que – chose honteuse ! – j'avais, depuis, presque oubliée, par suite des longues années qui s'étaient écoulées depuis son départ. Aussitôt après, une autre douce voix de femme, qui m'était non moins familière et chère, m'appela du nom de « Richard ». C'était ma femme, qui ne m'avait précédée que de quelques années dans l'existence spirituelle.

Une longue période de sommeil profond suivit alors. C'était l'oubli total, pendant lequel, à ce que l'on m'a dit, les forces spirituelles, grâce à des lois immuables, préparent tranquillement le processus grandiose de la renaissance spirituelle. Le miracle une fois accompli, l'heure glorieuse

[272] Voir plus haut. Il va sans dire que Bozzano n'a pu mettre en œuvre, pour son étude synthétique, qu'une infinie partie des messages recueillis, car la majorité de ceux-ci n'ont pas été publiés.

du réveil survînt pour moi ; et en retrouvant la conscience j'éprouvai la certitude bienfaisante d'être effectivement passé de la mort dans le milieu terrestre à la vie dans le séjour spirituel : « à une vie qui est réellement une vie », comme il est dit dans la Bible. Et la joie, la paix, le calme qui m'envahirent me procurèrent un état insoupçonné de suprême félicité... Je me levai, en regardant autour de moi : le panorama qui se déroulait devant mes yeux était d'une beauté indescriptible, et semblait se prolonger à l'infini. Un ciel bleu merveilleux s'étendait sur lui... Le paysage était une plaine ondulée, assez semblable, par certains côtés, aux beautés rurales de mon cher pays natal... Mais le détail le plus merveilleux du panorama contemplé consistait en cela : que les objets lointains ne paraissaient aucunement diminués dans leurs proportions, du fait de leur distance, comme cela arrive dans le milieu terrestre. La perspective en était littéralement transformée. Ce n'est pas tout, puisque je pus me rendre compte, en outre, que je pouvais percevoir les objets simultanément sur tous leurs côtés, et non pas uniquement du côté exposé à mon regard, comme il arrive dans le monde des vivants. Cette faculté de vision amplifiée et perfectionnée produit des effets merveilleux. Quand on regarde la surface extérieure d'un objet quelconque, on voit son intérieur, autour et à travers ; ce qui fait que la vision spirituelle permet de pénétrer intégralement ce que l'on observe...

Le milieu dans lequel je me trouvais était merveilleux, mais je commençai à éprouver un vague besoin de compagnie. Dès que ce sentiment naquit en moi, je vis le milieu autour de moi se transformer. Il me sembla s'étendre, se renouveler, devenir plus beau que jamais. Après cela, je vis surgir de tous côtés des êtres spirituels, qui vinrent à ma rencontre avec des marques de joie. Je sus ensuite que ce prodige était dû au fait que mon vif désir avait eu pour effet de créer le *rapport psychique* nécessaire entre moi et les autres êtres existants dans le même plan spirituel, qui s'étaient empressés de venir à la rencontre du nouvel arrivé.

Mais je me sentais encore lié au monde des vivants par le désir de savoir si mon vieil et grand ami – celui-là même par l'intermédiaire duquel je dicte maintenant ce traité[273] – était informé de ma mort... pendant que je songeais à cela, j'entendis une voix lointaine – que je sus ensuite être celle d'Amicus qui me parla ainsi : « Songe à lui, concentre ta pensée sur lui, et tu le verras ». J'obtempérai aussitôt au conseil que j'avais reçu, avec ce résultat qu'il me sembla m'abîmer à travers l'espace, pour me voir ensuite entouré d'une sorte de brouillard. Lorsque je m'arrêtai, le brouillard se dissipa ; et voilà devant moi la vision de mon ami, en compagnie de sa femme. Je songeai : « Voilà une chose vraiment merveilleuse : je suis mort, il est vivant, et pourtant je le vois ! ». Je l'appelai avec force : « Peckham ! mon ami ! sais-tu que je suis mort ? » Il se retourna brusquement, en regardant autour de lui avec une expression de grande surprise. II avait entendu ma voix. Tout-à-coup, je me vis de nouveau entouré de brouillard ; lorsque celui-ci se dissipa, je me retrouvai dans le monde spirituel... Je sus, plus tard, que mon ami, auquel on avait caché mon décès, l'apprit lorsque je lui en fis part, du monde spirituel[274]. »

Message 2

« Ne pouvant tout comprendre, vous devez renoncer à ce que tout vous soit expliqué ; mais, il est un état de devenir immédiat après la mort, qui est à peu près le même pour tous, et je suis persuadé que si vous arrivez à concevoir cet état assez clairement pour oser le regarder bien en face, vous vous débarrasserez de ces appréhensions, qui sont cause que l'on ne s'arrête pas volontiers à chercher ce que peut être la sensation de séparation du corps et de l'esprit. La mort cessera d'être pour vous le grand saut dans l'inconnu ; vous l'envisagerez alors simplement,

[273] *A Heretic in Heaven.*

[274] Ernest Bozzano : *La crise de la mort dans les descriptions des défunts qui se communiquent*. – *Revue Spirite*, février 1929, p. 57.

comme marquant la fin d'un voyage plus ou moins pénible –, et comme étant le commencement de la vraie vie !
Tout d'abord, je ne saurais trop vous affirmer ceci : c'est que l'instant suprême, que chacun redoute en son for intérieur, c'est-à-dire le moment où l'âme glisse dans le gouffre, n'est jamais accompagné d'une sensation pénible ; et ceci envers et contre toutes les apparences ; l'usure du cœur ne permet plus la souffrance ; l'âme, faiblement reliée à la forme physique durant la maladie, est de suite indépendante. Ce déclic rapide de la séparation se produit donc sans heurt ; cependant, cela ne signifie pas que la connaissance de ce qui se passe autour de vous soit immédiate ; en général, il y a un moment de surprise, où l'on réalise mal ce qui vient de se passer ! Les pleurs, le chagrin, de ceux qui vous entourent, ne peuvent rien vous apprendre, parce qu'ils ne sont pas perçus. La Sagesse prévoyante – qui est en tout – permet alors que s'interposent, entre ceux que nous laissons et notre nouvelle forme, – les êtres de l'Au-Delà –, qui guettent notre arrivée, et qui créent de suite cette atmosphère de paix et de sécurité, qui, mieux que n'importe quelle exhortation, nous fait comprendre qu'il y a quelque chose de totalement changé en nous, et autour de nous.
Quelque déshérité que l'on soit parfois, des *familiers* du plan spirituel, on peut être assuré toutefois que, lorsque le grand et définitif pas est franchi, nous ne sommes jamais seuls, livrés à nos incertitudes et premiers pas hésitants, dans un domaine totalement différent de celui que nous venons de quitter.
Si votre épreuve a été celle de laisser sur la terre vos seules affections, il vous restera toujours, pour vous tendre une main secourable, ceux que nous appelons les *infirmiers de l'Au-Delà* ... C'est à eux qu'incombe la tâche d'entourer les nouveaux arrivés et de leur faire franchir – sans crainte – la région avoisinant la terre, région désignée par les occultistes sous le nom de *l'Astral.*
Cet Astral a, chez ces mêmes occultistes, une assez sinistre réputation ! Selon eux, les nouveaux désincarnés ne peuvent éviter ni la sensation du froid en traversant cette région, ni la vue de toutes les formes de vie, qui sont ici à l'état d'ébauche ; larves innombrables, êtres rampants, volants, monde grouillant – parfaitement inoffensif –, mais dont la rencontre, évidemment, serait pénible. Mais heureusement, cela ne se passe point ainsi ! L'entourage bienfaisant est là, qui éloigne toutes les contingences, et l'engourdissement, appelé *trouble*, commence aussi son œuvre.
Cet engourdissement ou sommeil n'est pas toujours total ; le désir impérieux de savoir, de reconnaître où l'on est, crée des demi-réveils, des demi-souvenirs ; rien de précis ne se fait jour, mais l'on sent bien quand même qu'une vie nouvelle vous enserre, – vie que l'on ne comprend ni ne définit – mais qui diffère entièrement de celle que l'on vient de quitter ; et à vouloir maladroitement sonder ce mystère, un peu de lassitude vient, et c'est alors que, raisonnablement, on se laisse aller au sommeil, toujours bienfaisant, toujours à votre portée.
La longueur de la phase de repos est variable selon les cas ; il y a des sommeils qui peuvent durer des mois, même des années ; d'autres, au contraire, n'empruntent au temps que quelques jours. (Il va sans dire qu'en employant les termes de : jours, mois, années, j'essaye de me rapprocher le plus possible de la conception du temps, évalué à la manière terrestre). Le cas le plus fréquent en ce siècle est la période de trois mois de notre calendrier. C'est, en général, le laps de temps assigné à tous ceux qui ont vécu intensément, – c'est-à-dire qui ont beaucoup souffert, beaucoup travaillé, et qui sont arrivés, par ces rudes moyens, à beaucoup apprendre ; ce qui signifie : qu'ils ont pratiqué les vertus de renoncement et d'abnégation qui libèrent une âme.
La longueur de la période de sommeil n'est pas livrée au hasard ; elle est en relation directe avec les signes planétaires sous lesquels on est né ; elle est donc nettement déterminée à l'avance.
Au reste, un schéma de vie ne s'établit pas sur une seule existence – comme celle toujours courte d'une existence terrestre –, mais bien sur un groupe de vies, formant un ensemble, se complétant

et s'équilibrant les unes par les autres. Il est également à remarquer que chez les êtres très avertis des questions spirituelles, la période de sommeil est courte, et que ce sommeil n'arrive pas à être assez suivi, pour que l'on perde l'absolue notion de l'état dans lequel on se trouve ; et les impatients, très désireux de commencer au plus tôt leur vie dans l'Au-Delà, ont besoin de la sage modération de leurs guides, pour ne pas entreprendre trop vite les tâches ou missions qu'ils briguent.

Ainsi, pour ceux qui ne sont hantés ni par les regrets, ni par les remords, le temps s'écoule sans souffrances, sans inquiétudes, et ce temps ressemble à un profond sommeil, qui est toujours infiniment bienfaisant. Et soudain, – sans que rien ait fait prévoir le grand, le total changement –, c'est le réveil dans la mémoire fidèle de ce qu'on a laissé, et la compréhension de ce qu'on va trouver !

Ressemblant, en cela, à l'animal qui s'ébroue au sortir de l'eau, on secoue les dernières parcelles fluidiques, qui nous retiennent encore dans le centre attractif du globe ; puis survient la sensation d'allégement absolu, de libération complète ; le corps – ce compagnon toujours dolent – a vraiment cessé ses méfaits ; son règne tyrannique est terminé, et cette chose impossible à comprendre dans l'incarnation – vivre sans lui et en dehors de lui, – est devenue une réalité !

On veut alors éprouver de suite jusqu'à quel point tout cela est vrai, et si véritablement ce n'est pas un décevant mirage ! Timidement, on s'essaye aux premiers pas dans le nouveau domaine. Immanquablement, un vertige guette les débuts ! Cette immensité lumineuse, où il n'y a ni sol, ni haut, ni bas, ni limite, cette immensité, dis-je, déconcerte, et c'est à peine si l'on ose s'y aventurer ; c'est alors que des bras fluidiques complaisants s'offrent ; des courants équilibrants remettent votre forme dans l'axe voulu, et, la hardiesse s'en mêlant, on s'élance alors à travers les espaces, on se grise de vie, de mouvement, et l'on s'aperçoit bien vite qu'en réalité ce n'est pas le pauvre corps terrestre qui est l'indispensable serviteur de l'esprit, mais bien l'esprit qui est devenu l'esclave heureux du rythme dans l'universelle harmonie !...

Cette joie de la délivrance étourdit bien un peu, mais il y a mieux encore : c'est la rencontre des visages connus, aimés, se groupant autour de vous ; et cette douceur-là est encore supérieure aux autres ! Cependant, il faudra songer bientôt à l'orientation utile de la vie d'Au-Delà, car celle-ci n'est point faite pour un bonheur égoïste. Un choix judicieux s'impose parmi les tâches qui s'offrent aux nouveaux arrivés. Il s'agit de savoir si on restera dans le voisinage de la Terre ou si l'on pourra solliciter des missions plus lointaines, n'ayant pas de rapport direct avec votre globe. Travaillera-t-on simplement en isolé qui s'acharne à faire certaines découvertes, dont on fera plus tard bénéficier l'humanité ou bien se donnera-t-on tout entier à la noble mission de prier pour ceux qui sont restés sur terre, ce qui signifie que le but poursuivi sera de prier pour tous ceux qui souffrent.

Lorsqu'il s'agit de trancher ces questions, on prend le conseil d'Esprits dont la mission est d'éclairer ceux qui, étant encore en butte aux hésitations, voient mal la route qu'ils doivent prendre. Ces Esprits, cependant, restent toujours dans leurs rôles de conseilleurs ; ils se gardent bien de peser sur une volonté. Il est de la plus grande importance que chacun prenne ses responsabilités ; les actes de renoncement et de sacrifice que l'on est appelé ou induit à faire parfois n'en sont que plus méritoires, et c'est aussi une grande abnégation de la part de l'Esprit-Conseil que de savoir garder, en certains cas, la neutralité, tandis que l'on est tellement tenté de crier : « casse-cou », aux imprudents qui veulent aller trop loin, et surtout trop vite dans les chemins de l'Au-delà !...

L'Esprit libéré de toute chaîne matérielle, et étant à même de pouvoir adopter le genre de vie en rapport avec ses aptitudes et ses désirs particuliers, peut aussi se sentir fortement sollicité par le désir d'aller plus avant dans la pleine lumière de la révélation. Ce désir, d'abord timide, devient

impérieux chez ceux qui ont déjà atteint les plans relativement élevés de la spiritualité, car il ne faut pas oublier que, dans cet ordre d'idées, tout est relatif. Si aucune raison pressante ne vient contrebalancer ce désir, ils sont libres de prendre leur élan vers les régions où l'on vit dans l'atmosphère du Christ, et où, de ce fait, bien des mystères sont dévoilés. Peut-on appeler cet état la *béatitude*, telle que la comprend l'Eglise ? Je ne le conçois pas ainsi, et je pense qu'il est sage de s'en rapporter à l'opinion du grand voyant que fut Saint Paul, lorsqu'il déclare dans sa première Epître aux Corinthiens, que « personne dans ce monde ne peut savoir en quoi consiste la béatitude, l'œil n'ayant point vu, l'oreille point entendu, la pensée n'ayant jamais conçu ce que Dieu prépare à ceux qui l'aiment ! ».

Plus simplement, il nous est permis de dire : que l'état de bonheur réside dans la compréhension progressive, car elle ne peut jamais être totale, lorsqu'on vient du plan terrestre, et il est douteux qu'elle ne le soit jamais. Peut-il y avoir cependant un don plus magnifique que celui qui vous confère la certitude que tout est juste, et qui met vos vibrations en harmonie avec celles-de l'univers ? Nous n'imaginons pas ce que peut être la réalisation d'un idéal de beauté, de justice, de sagesse, tant que nous sommes emprisonnés dans le corps. L'habitude de la prison de chair, d'os, de muscles, à laquelle se superposent les étoffes qui la couvrent, la maison qui abrite le tout, le lit, collaborateur de l'obligatoire repos, tout cet ensemble nous paraît, non pas seulement nécessaire à notre vie, mais indispensable à notre bonheur ! Et, en dépit de nos efforts, nous n'arrivons pas à concevoir qu'il arrive un moment où le corps matériel cède la place à une forme qui n'est plus parée que des nuances de son *aura*, forme qui trouve tout naturellement son équilibre sans avoir besoin d'adhérer par la base à une masse compacte !...

Il n'en reste pas moins vrai que toutes ces choses jolies que nous avons aimées : maisons accueillantes, meubles confortables, fleurs charmeuses, peuvent encore être notre lot, si nous y tenons ; la faculté de créer, d'une façon éphémère, avec toutes les apparences de la réalité, entre dans nos possibilités, et on peut aller fort loin en ce domaine de la fantaisie et du mirage ; mais il faut bien le dire, ce sont là joies de débutants de l'Au-Delà ; on devient vite plus sérieux ; en réalité, plus difficile sur le choix des distractions, au fur et à mesure que l'on s'éloigne de l'existence terrestre ! Ce ne sont plus les souvenirs du passé qui importent tant, mais bien les beautés d'un avenir proche que stimule la curiosité qui s'éveille, et demande à être guidée dans le pays sans limite de la connaissance.

La description des joies d'un ciel orthodoxe, trônes de gloire, hosannas perpétuels, vue des anges et de toute la cour céleste, sont des images naïves, bien faites évidemment pour séduire le pauvre serf du moyen âge qui soupirait après un Ciel, où il serait à l'abri du froid et de la faim !... Aujourd'hui l'Eglise, comprenant qu'elle ne peut donner une idée des joies de l'Au-Delà, s'en tient à la formule sage qui affirme que le bonheur des élus sera tout entier dans la contemplation de Dieu, ou vision béatifique. Cette affirmation n'est pas en contradiction avec la doctrine spirite, si l'on veut bien admettre que la contemplation amène à la *compréhension.* On commence par contempler, pour se mieux pénétrer de ce que peut être l'Idée divine.

Si même l'on est appelé à un retour sur la terre d'épreuves, il est impossible d'atteindre là un degré supérieur d'intelligence, de capacité et de grandeur, sans s'être au préalable plongé profondément dans les longues contemplations par lesquelles l'âme a besoin de se concentrer tout entière sur l'objet qu'elle veut pénétrer de sa lumière. Nul génie ne saurait éclore, sans être passé par cette incubation.

Si nous n'avons pas à revoir le sol terrestre, nos tâches d'Au-Delà nous seront grandement facilitées, lorsque nous serons arrivés à réaliser « Dieu en nous », but lointain pour beaucoup, mais but certain pour tous[275]. »

Message 3

« Je savais que j'allais mourir, mais je ne tremblais pas, je ne frissonnais pas à cette pensée. Depuis longtemps, les terreurs de l'orthodoxie avaient perdu toute efficacité sur mon âme ; je me sentais prête à affronter l'inévitable crise avec une sérénité philosophique. J'ajouterai même qu'il y avait quelque chose de plus dans mon état d'âme, puisque je me disposais à surveiller et à analyser avec l'intérêt d'une chercheuse la lente approche de la grande heure. Je ne voulais pas perdre cette suprême occasion d'acquérir des connaissances psychologiques échappées aux investigations de la science. Je demeurai donc spectatrice impassible des lents progrès de mon agonie, en espérant pouvoir communiquer plus tard mes observations aux assistants et rendre ainsi un dernier service à l'humanité : celui de dissiper la terreur que l'heure fatale produit chez tout le monde. Il semblait que le milieu terrestre s'éloignât autour de moi ; je me sentais comme flotter hors du corps, dans un milieu d'existence inconnu. Il ne m'arriva rien de ce que je croyais devoir éprouver durant la crise de la mort.

Cet état de veille attentive sur l'approche de la mort finit par m'épuiser et, petit à petit, une douce somnolence m'envahit. Elle était même si douce, elle me reposait de telle façon, qu'au cours de cette période de semi-inconscience, précédent l'état d'inconscience totale, je réfléchissais sur le fait de n'avoir éprouvé que deux fois dans mon existence une sensation analogue de somnolence délicieuse.

Je me réveillai en éprouvant presque un sentiment de remord, comme il arrive, quand on se rend compte d'avoir dormi trop longtemps, au-delà des convenances sociales. Ce réveil me sembla encore plus doux que la période qui avait précédé le sommeil. Je ne me souciais pas d'ouvrir les yeux, et je restais là, en jouissant de cette sensation de paix et de sérénité que j'avais désirée en vain tant de fois, au cours de mon existence si éprouvée. Que c'était doux ! Qu'il était parfait ce sentiment de paix ! Oh ! s'il avait pu durer éternellement ! De toute manière, je me sentais bien ; ce qui me montrait qu'après tout, je n'étais pas sur le point de mourir. Devais-je donc me soumettre encore à l'ancien servage, connaître encore l'ennui, l'inquiétude de l'existence ?

Tout-à-coup, j'entendis quelques personnes causant à mi-voix dans la chambre à côté. Tout en les entendant nettement par la porte ouverte, je n'arrivais point à saisir le sens de leur conversation. Mais, en me réveillant davantage, je parvins à saisir un propos qui fixa mon attention, bien que je n'y attachasse pas beaucoup d'importance. Voici les phrases en question : « Je ne doute pas qu'il le fit dans une bonne intention ; d'ailleurs elle était si excentrique ! ». L'autre voix répondit : « Oui, très excentrique, et aussi obstinée dans ses lubies ». Et la première reprit en disant : « Elle a été très éprouvée par ce malheur, mais il faut aussi reconnaître qu'elle a été aussi presque toujours la cause de ses propres infortunes. C'est ce qui arrive la plupart du temps. » « Sans doute. Par exemple, je sais parfaitement... » Et suivit alors le récit grotesquement défiguré de quelques incidents de ma vie.

J'étais surprise : on parlait de moi, et on en parlait en employant le verbe à l'imparfait : « Elle était... » Qu'entendaient-elles dire ? Me croyaient-elles décédée ? L'idée me vint qu'elles pourraient penser plus tard que je feignais être morte pour entendre leurs conversations confidentielles sur mon compte ; aussi m'empressai-je d'appeler une de mes amies pour l'assurer que je vivais et que je me sentais beaucoup mieux... Mais elles ne tinrent aucun compte de mon

[275] Ce message a été donné par le « Père Henri », dont nous avons parlé plus haut.

appel et continuèrent leur conversation sans l'interrompre. J'appelai de nouveau d'une voix plus haute, mais en vain. Je me sentais si bien de corps et d'esprit que je me décidai à interrompre leurs imprudents propos en me présentant à elles dans l'autre chambre... Mais... qu'y avait-il ? Je restai un instant, frappée de terreur ou de quelque chose de semblable. Qu'était-ce donc ce mannequin que quelqu'un avait déposé sur mon lit, où j'aurais dû cependant me trouver moi-même, très gravement malade, et qui gisait, rigide, à ma place, le visage livide, absolument pareil à un cadavre sur son lit de mort ? Je l'apercevais de profil ; il avait les bras croisés sur la poitrine, les jambes rigidement étendues, les pointes des pieds tournées vers le haut. Un drap blanc était étendu sur lui ; mais, chose étrange, je l'apercevais également sous le drap, et je reconnaissais, dans ce mannequin, mes traits !

Mon Dieu ! J'étais donc réellement morte ? Une énorme sensation me saisit ; elle semblait m'ébranler dans le tréfonds de l'âme. C'est alors seulement que tout mon passé émergea d'un coup et envahit, comme un grand flot, ma conscience ; tout ce qu'on m'avait appris, tout ce que j'avais craint, tout ce que j'avais espéré au sujet du grand passage de la mort et de l'existence de la vie spirituelle se présenta à mon esprit avec une netteté indescriptible. Ce fut un moment solennel et effrayant ; mais le sentiment de terreur s'évanouit bientôt, et la solennité grandiose de l'événement demeura seule.

De toute façon, dans le monde des Esprits, comme dans celui des vivants, le sublime côtoie parfois le ridicule, d'une façon si immédiate, qu'il suffit de faire un autre pas en avant pour tomber du solennel dans le plaisant, de la douleur dans la joie, du désespoir dans l'espérance. C'est ce qui se produisit dans ma première expérience dans le monde spirituel. En effet, ne pouvant arrêter les langues de ces femmes potinières et médisantes, je dus me résigner à écouter tout le mal, qu'elles disaient de moi. C'est ainsi que, pour la première fois, je dus me contempler moi-même dans la lumière à travers laquelle me voyaient les autres. Eh bien ! la leçon a été instructive pour moi, quoique j'eusse dépassé une frontière qui enlevait tout intérêt aux événements mondains. Ces propos médisants furent comparables pour moi à un miroir convexe placé devant ma vision spirituelle, et dans lequel les défauts de mon caractère étaient exagérés et déformés de la façon la plus grotesque par la convexité de la glace qui les réfléchissait. De la sorte, ma première leçon spirituelle me fut donnée par mes amies vivantes.

Une fois satisfaits leurs instincts potiniers, les deux femmes se levèrent pour venir contempler une dernière fois les traits de leur amie décédée, dont elles avaient anatomisé le caractère avec tant de cruauté. Nous étions trois à contempler ce cadavre, bien que l'une d'entre nous fût invisible pour les deux autres. Et comme celles-ci ne se rendaient pas compte de ma présence, je m'en désintéressai, en m'absorbant dans la contemplation de ce corps inanimé qui avait été le mien. Je regardais le pâle aspect, bouleversé par les souffrances, et, de ma main invisible, je cherchais à écarter du front des cheveux blancs qui le noyaient, pendant qu'une pitié ineffable m'oppressait l'âme, en songeant au sort de ce vieux corps dont je me sentais séparée pour toujours.

Etais-je donc morte ? Quelle étrange sensation que celle de se savoir mort et de se sentir exubérant de vie ! Comme les vivants comprennent mal le sens de cette parole ! Être mort signifie s'animer d'une vitalité différente et extraordinaire, dont l'humanité ne peut se faire une idée... Probablement, la mort avait eu lieu depuis 24 heures : je m'étais endormie dans le monde des vivants et je m'étais réveillée dans le milieu spirituel. Que c'est étrange ! Ce n'est qu'à ce moment-là que, pour la première fois, je me souvins de me trouver dans le milieu spirituel. Jusqu'alors mes pensées et mes émotions étaient restées liées au monde des vivants.

Mais, où étaient donc les Esprits de tant de personnes chères qui avaient passé avant moi la frontière de la mort ? Je m'attendais à les voir accourir pour me donner la bienvenue sur le seuil

du séjour céleste, pour me servir ensuite de conseillers et de guides. L'isolement dans lequel je me trouvais ne me préoccupait pas et il m'effrayait encore moins, mais j'éprouvais un pénible sentiment de déception et de désorientation. En tout cas, cet état d'âme n'eut que la durée d'un instant. A peine avais-je formulé dans mon esprit ces pensées que je vis se dissoudre et disparaître la chambre dans laquelle je me trouvais et tout ce qu'elle contenait, et je me suis retrouvée, je ne sais comment, au milieu d'une sorte de vaste plaine... La beauté du paysage était indescriptible. Le paysage terrestre est aussi beau, mais le paysage céleste est beaucoup plus merveilleux. Je marchais, mais, chose étrange, mes pieds ne touchaient pas le sol. Je glissais sur celui-ci, comme il arrive dans les rêves... Mais, où étaient donc ceux que j'aimais ? Où étaient donc tant d'amis décédés, auxquels j'avais été si attachée sur la terre ? Pourquoi cet état d'isolement dans ma nouvelle existence ? Je ne me rendais pas compte d'avoir manifesté de vive voix ces pensées, mais, comme si quelqu'un eut entendu et se fut empressé de m'exaucer, je vis devant moi deux jeunes hommes dont la radieuse beauté dépassait tout ce que l'esprit humain peut imaginer... Bien des années auparavant, j'avais déposé dans la tombe, avec des caresses de douleur désespérée, deux petits enfants que j'adorais : l'un après l'autre. Et souvent, en pleurant sur leurs tombes, j'avais étendu les bras en avant, comme si j'espérais les reprendre à la mort qui me les avait enlevés. Oh ! mes enfants ! mes enfants ! combien les avais-je désirés !... Lorsque je vis devant moi ces jeunes hommes radieux, un instinct subit et infaillible me prévint qu'ils étaient mes petits enfants devenus adultes. Je n'hésitai pas un instant à les reconnaître. J'étendis les bras comme je l'avais fait, autrefois sur la terre, et, cette fois, je les serrai réellement sur mon sein[276] ! »

Message 4

« Les êtres qui vivent dans le milieu terrestre ont beaucoup à apprendre au sujet de l'état qui les attend après la mort : je veux dire l'instant ou l'esprit se détache de l'organisme corporel. On me permet de t'en parler brièvement dans ce message. Je commence par dire qu'il ne peut pas y avoir deux Esprits désincarnés ayant à traverser la même expérience à ce sujet. Néanmoins, ces expériences variées présentent une circonstance commune : c'est que tous les Esprits s'imaginent d'abord être encore vivants, et ceux qui ont passé par une agonie de souffrances, sont profondément surpris de se trouver guéris d'un coup : leur joie est telle que je crois que c'est là l'impression la plus forte que l'on puisse éprouver après la crise de la mort. Lorsque je suis mort, ou plus exactement, lorsque mon corps est mort, je croyais être plus vivant que jamais, et je m'attendais à recevoir des ordres pour un nouveau bond en avant (quand je fus frappé par le projectile qui me tua, nous étions coupés de notre régiment, et l'on tentait, avec de grandes précautions de reprendre contact.)

Quelquefois, les Esprits désincarnés, en se trouvant seuls dans un milieu inconnu, sont saisis d'une grande épouvante ; mais cela n'a lieu qu'avec ceux qui, en vie, ont été profondément égoïstes et n'ont jamais tourné leurs pensées vers Dieu. Toutefois, le moment venu, ces Esprits sont aidés et encouragés, à leur tour, par leurs *Esprits-guides*, mais il faut d'abord qu'ils acquièrent une spiritualité suffisante pour être à même de percevoir les Esprits-guides.

Presque tous les désincarnés passent par une période de sommeil réparateur, qui peut durer un jour ou deux, comme elle peut durer des semaines et des mois, ceci dépend des circonstances de leur trépas. Dans mon cas, j'avais été tué d'une manière foudroyante, je n'avais pas souffert, je n'avais point passé par des maladies épuisantes ; malgré cela, je suis resté dans le sommeil

[276] Cf. *Revue Spirite*, nov. 1928, p. 488.

pendant une semaine environ, parce que ma mort ayant été trop subite, mon *corps fluidique* avait été brusquement déchiré, du *corps somatique*, avec un contre-coup sensible sur le premier.
Lorsque, parmi les Esprits nouveaux-arrivés, il y en a qui sont liés par de vives affections à d'autres Esprits désincarnés depuis quelque temps déjà, ces derniers accourent à leur rencontre avant qu'ils passent par la phase du sommeil réparateur. On ne saurait rêver un bonheur plus grand que ces rencontres en milieu spirituel, après de longues séparations qui semblaient définitives[277]. »

Message 5
« Lorsqu'on sort du sommeil réparateur, les choses changent d'aspect ; c'est un état d'âme difficile à expliquer ; mais je ferai de mon mieux pour me faire comprendre. Avant le sommeil, on garde toujours en partie l'illusion d'être encore la même personne qu'auparavant. Cet état d'incertitude engendre la lassitude ; l'esprit ressent le besoin de se reposer, de dormir ; enfin il tombe endormi.
Pendant ce sommeil, de remarquables transformations se produisent ; mais je ne suis pas en mesure de vous renseigner sur ce sujet. Vous comprendrez qu'il ne s'agit point du sommeil que vous connaissez ; c'est toutefois la meilleure analogie pour vous en donner une idée, d'autant plus que vous n'ignorez pas que, même dans le sommeil physiologique, se produisent des phénomènes qu'on ne parvient pas à expliquer. En tout cas, lorsque l'Esprit se réveille, il se sent un autre être. Il sait se trouver dans un milieu spirituel et être un Esprit ; de même que dans le monde des vivants on se réveille parfois avec un problème résolu, qui avait paru insoluble avant de s'endormir.
Ceux qui se désincarnent avec la conviction qu'il existe une vie d'outre-tombe n'ont pas besoin de dormir, à moins qu'ils ne parviennent dans le monde spirituel épuisés par une longue maladie, ou déprimés par une existence de tribulations. Dans la pratique, il y a peu de personnes qui ne ressentent pas le besoin d'une période plus ou moins longue de sommeil. Cette période est plus ou moins prolongée et profonde selon que l'Esprit a de la difficulté à s'adapter aux nouvelles conditions.
Je vais maintenant vous dire ce qu'ont été mes impressions lorsque je suis sorti de mon sommeil. J'avais pleine conscience d'être vivant ; c'est-à-dire que je m'étais libéré de cet état d'incertitude dans lequel on a l'illusion d'être encore dans le milieu terrestre, et de rêver... Après le réveil, au contraire, on sait, on connaît. On n'a plus l'impression de rêve. Les Esprits très arriérés qui restent rattachés à la terre n'ont pas le bénéfice du sommeil réparateur ; par conséquent, ils persévèrent dans l'illusion de se croire encore vivants et en proie à un rêve bizarre. N'oubliez pas que les Esprits attachés à la terre, ou *Esprits hanteurs* sont ceux qui restent dans cette illusion. Une énorme curiosité est le premier sentiment que l'on éprouve quand on se réveille avec une pleine conscience de ce que nous sommes et de l'endroit où nous nous trouvons, – c'est-à-dire sachant que nous sommes des Esprits survivants à la mort du corps, et que nous nous trouvons sur un autre plan d'existence.
Cette curiosité s'accompagne naturellement d'un grand désir d'explorer le nouveau milieu, d'en savoir davantage. Nous constatons d'abord qu'il y a autour de nous des *choses.* C'est la première observation qui nous frappe d'étonnement, d'autant plus que ces choses paraissent de la même nature que celles que nous connaissions sur terre, bien qu'elles semblent également différentes, mais d'une manière qu'il est malaisé de comprendre. Elles sont réelles, absolument réelles. Ceci, nous le voyons bien, et cependant nous avons l'intuition qu'elles ne sont que temporaires ; et

[277] Extrait d'un recueil de communications médiumniques obtenues par Mrs Jessie Platts, de son fils Tiny, jeune homme de 18 ans à peine, mort en combattant sur le front français, en avril 1917 : *The Witness*. (*Revue Spirite*, sept. 1928, p. 393.)

qu'elles n'appartiennent qu'à l'état spirituel consécutif au réveil. Après cela, nous ne tardons guère à découvrir (et ceci est fort curieux et intéressant) que nous pouvons transformer certaines choses que nous voyons autour de nous, tout simplement en disant qu'elles se transforment. Mais nous ne pouvons le faire qu'avec des objets de peu d'importance. Ainsi, par exemple, si j'aperçois à mes pieds une aiguille de pin, et qu'il me prenne le désir qu'elle devienne une véritable aiguille d'acier, la voilà changée en une aiguille à coudre, que je puis recueillir et observer. Mais nous ne saurions transformer les objets volumineux ; et encore moins le milieu dans lequel nous vivons. Nous ne saurions le faire parce que le paysage qui nous entoure n'est pas seulement notre « décor », il est celui de tous les Esprits. Après des expériences renouvelées, on commence à comprendre la vérité, c'est-à-dire que le milieu dans lequel nous vivons n'est constitué en réalité que de formes de la pensée et de projections de la mémoire ; que tout cela est organisé dans le but de rendre plus facile aux nouveaux-venus la période de transition entre l'existence terrestre et l'existence spirituelle proprement dite. Et nous apprenons beaucoup à cet égard en cherchant autour de nous tout ce que nous sommes à même de transformer par un acte de volonté, et tout ce qui demeure inaltéré nonobstant les efforts de cette même volonté[278]. »

Message 6

« Malade depuis environ deux semaines d'une maladie non diagnostiquée, je souffrais peu et croyais plutôt à un malaise passager. Entre parenthèses, je sais à présent de quoi je souffrais. Donc me voilà vers l'heure de minuit, pris d'un léger affaiblissement, la sensation exacte d'un évanouissement à ses débuts. Je me laissai aller, si on peut dire, et alors je ressentis un choc bizarre, et ce choc correspondait avec le mouvement du corps qui s'alourdissait, livrant passage, par mon côté gauche, à ce que j'appelais, dans mon ignorance, mon rêve. C'était tout simplement mon « autre moi » qui sortait ; réel accouchement d'un fluide vivant et personnel, et reproduisant exactement ma personnalité bien-pensante et surtout conscience.

Debout devant ce que j'abandonnais, je crus réellement à un rêve singulier, mais à un rêve. J'étais catholique et je tiens à affirmer ici qu'à cette minute l'idée d'être mort ne me vînt pas. Je regardais et attendais... Je tourne la tête – celle qui ne pèse pas – l'autre ne bougeait plus, et sentant un léger attouchement sur mon front, je vois alors une autre forme, comme la mienne, qui m'embrassait... c'était ma mère. De suite, nous reprîmes la conversation, comme si nous ne nous étions jamais quittés. Derrière moi se trouvait mon frère, décédé, et ma grande tante qui avait une grande tendresse pour moi.

Nous causions tous, oubliant le misérable corps qui gisait devant nous. Je n'en avais cure ; cela était, pour ainsi dire, inexistant pour moi. Voilà qu'arrive ma pauvre femme ! Elle s'aperçoit de ma mort... cela me rejette brutalement vers l'autre vie de souffrance, et, attiré d'un côté par mes parents fluidiques, et, de l'autre, par ceux qui restaient, je souffris alors cruellement en voyant les larmes que mon départ causait. Seulement, on me fit lever les yeux de l'âme, et ce fut alors que je m'aperçus que les murs étaient inexistants pour moi. Le tableau s'élargit et devint magique.

Que dis-je ? tous ces amis oubliés dans le sommeil de ma dernière vie et mes anciens parents, tous, les voici pour accueillir mon arrivée parmi eux, et il y en a, savez-vous ! Dieu ! la belle famille que j'ai là ! Depuis mon retour à la vraie vie, je ne fais que m'émerveiller de tout ce que je vois ; les larmes me font souffrir, n'en versez plus sur nous, les heureux[279] ! ... »

Message 7

[278] Cf. E. Bozzano : *Revue Spirite*, janvier 1929, p. 11.

[279] Cf. *Bulletin du Conseil de Recherches Métapsychiques de Belgique*, n° 1, janvier 1928, p. 19 (Bruxelles).

« Après le dernier souffle, après l'arrêt de ce mécanisme parfait qu'est le corps humain, l'esprit se dégage lentement de son enveloppe charnelle et abandonne ce lourd manteau, cette cage qui emprisonnait son âme, source claire et pure de sa pensée. Les dernières heures de la vie d'un incarné (dans le cas de mort naturelle, bien entendu) sont celles du râle. On voit cette machine humaine faire des mouvements involontaires, dits réflexes, des mouvements respiratoires tout à fait inconscients. Or, l'esprit est généralement déjà un peu *dégagé* et assiste aux halètements de son corps. Le dernier souffle rendu, il regarde cette route de misère et s'élève hors de cette ambiance de souffrance qui a été la sienne, pendant une longue période, douloureuse à son souvenir. Sera-t-il joyeux ou attristé de cette délivrance ? Son premier élan, vers cet espace inconnu, qu'il découvre lumineux, que sera-t-il ? Le premier sentiment ressenti sera du bien-être, parce que, ayant quitté un corps malade, la souffrance aura cessé, après quelques heures. Il sera heureux parce qu'il se verra libre.

Mais l'abandon du corps par l'esprit n'est pas toujours lent, n'est pas toujours calme. Une maladie longue, pas trop douloureuse, amène un affaiblissement de l'organisme, puis un affaiblissement absolu et un arrêt du fonctionnement des organes. Le corps devient inerte, l'esprit s'élève peu à peu, s'éloigne graduellement, ce qui lui permet d'être le spectateur de ses derniers soupirs de terrien. Si, au contraire, le mourant est atteint d'une maladie violente, courte de durée, mais douloureuse, l'esprit surpris, ainsi que son corps, dans une saine vitalité, résiste, autant que son enveloppe, à cette douleur qui l'étreint, qui arrive à le terrasser par la suppression d'un organe qui se brise, organe essentiel à sa vie terrestre. L'esprit, dans ce cas, est long à s'échapper de son corps, je veux dire qu'après avoir abandonné son enveloppe, il reste de longues heures près d'elle, ne pouvant croire à la réalité ; ici c'est l'enveloppe qui abandonne son esprit, car elle n'a plus la possibilité de fonctionner (affection du cœur, par exemple, paralysie, etc.). Cet esprit, toutefois, s'éloignera de ce corps misérable, mais il n'en perdra vraiment le contact qu'après plusieurs jours.

Quelques heures après la fin de sa vie terrestre, l'Esprit s'endort toujours d'un sommeil profond et réparateur, pendant lequel il oublie un moment ses souffrances d'incarné. L'enveloppe de l'âme, appelée *périsprit* (par les spirites), qui contient plus ou moins de matière, suivant le degré d'évolution de l'Esprit, se calme. La souffrance disparaît peu à peu, jusqu'au réveil, où, cependant, la matière redevient parfois douloureuse. La guérison du périsprit s'impose alors comme un devoir.

Prenons un autre cas. Un Terrien meurt de mort subite (accident ou suicide), sans maladie ; l'arrêt brusque des organes provoque une commotion infiniment douloureuse pour l'être ; mais ici la souffrance physique, bien que très aiguë, n'est que passagère : toute la souffrance est réservée à l'être moral. Et, dans ce cas, le dégagement de l'esprit est encore plus lent : il ne peut arriver à quitter son enveloppe. Après un accident, il ne sait pas qu'il est libre ; il ne peut comprendre que son existence soit terminée. Après un suicide, la souffrance est telle qu'elle retient près du corps l'Esprit, prisonnier de son œuvre impardonnable parce qu'irrémédiable.

Mais il est un point sur lequel je veux attirer l'attention, c'est que le dégagement d'un Esprit s'opère plus ou moins facilement, suivant le degré d'avancement intellectuel et moral de l'être qui disparaît. Un être, au début de son évolution, possède une matière grossière, un corps spirituel lourd et épais, en rapport avec son corps charnel. Son dégagement sera plus lent ; mais une longue maladie affinera quelque peu cette matière. Un être instruit saura, sur Terre, qu'une âme réside en son corps malade, qu'il va abandonner ce manteau gênant, qui souffre et fait souffrir son esprit ; il verra de loin, pendant les derniers jours de son existence terrestre, l'abandon de son

corps par son esprit, et, parce qu'il « sait », il aidera son âme à trouver le chemin de l'erraticité[280]. »

Message 8

« Le processus de la mort physique et de la renaissance spirituelle est très intéressant, et même beau. Normalement, dès l'instant où se produit la cessation des fonctions corporelles – processus qui peut durer longtemps – les souffrances physiques et les anxiétés de l'esprit cessent, et l'on passe graduellement en des conditions d'inconscience absolue. Mais, la crise de la mort une fois surmontée, le plein réveil de la conscience se détermine ; le décédé renaît alors à une existence nouvelle, et il commence aussitôt à exercer son activité dans le nouveau milieu. Il arrive toujours que, providentiellement, l'Esprit désincarné ne s'aperçoit pas qu'il est mort ; parfois, lorsqu'il le remarque trop tôt, il en reste terriblement bouleversé. Spécialement, si la mort a coupé des liens affectifs très forts... Mais il n'arrive pas dans le milieu spirituel comme un délaissé ; il n'est presque jamais abandonné à lui-même : tous les Esprits, presque sans exception, lorsqu'ils sortent de la crise de la mort, sont accueillis par les guides les mieux indiqués pour les réconforter, les conseiller, et les assister... »

***

« ... Lorsque je me suis trouvé dans le monde spirituel, je demeurai profondément étonné en face de la réalité. Je me suis vu accueilli, réconforté, et aidé, par des personnes que j'avais connues sur la terre et qui m'avaient précédé dans le grand voyage. Mais, ce qui constitua pour moi la joie suprême de cette heure, ce fut la rencontre avec la chère compagne de toute mon existence, qui commença aussitôt à me prodiguer, dans le milieu spirituel, les attentions dévouées et les affectueuses tendresses qu'elle avait pour moi dans le milieu terrestre. Mes premiers pas dans le séjour céleste ont été surveillés par mon guide affectionné... »

***

« Mais où donc se trouve-t-il, l'Esprit nouveau-né ? Voici, il est entré dans l'état d'existence qui était le seul possible pour lui, étant donné ses conditions morales, intellectuelles, spirituelles. Le milieu qui le reçoit est déterminé par le degré de spiritualité dans lequel il se trouve. A travers la mort, il atteint le séjour spirituel qu'il s'est préparé ; il ne peut aller nulle autre part. Ce sont ses qualifications spirituelles qui le font graviter avec une précision infaillible vers ces conditions d'existence qui correspondent mathématiquement à ses mérites et à ses démérites. La grande « loi d'affinité » règle le processus, qui est inexorable. L'homme va, après la mort, dans le milieu qu'il s'est préparé ; il ne saurait en être autrement. Il se joint à ses semblables ; il gravite vers ces régions spirituelles dans lesquelles il se trouvera entièrement à son aise, comme dans son propre milieu, comme chez lui. Son futur séjour se trouve dans le cercle de son âme ; ses compagnons spirituels sont des êtres semblables à lui. En d'autres mots : l'Esprit désincarné, par suite de la loi bienfaisante et juste de l'affinité, grâce à laquelle tout semblable attire son semblable, gravite dans le milieu qui est le seul pouvant s'adapter à ses conditions d'évolution spirituelle, d'élévation morale, de culture intellectuelle, telles qu il les a créées lui-même, par son activité terrestre. *Il va où il doit forcément aller*[281]. »

---

[280] M. Clark : *Avant, pendant et par-delà la vie terrienne*, p. 266.

[281] Ces passages sont tirés d'un précieux recueil de révélations transcendantales : *The Morrow of Death*, by Amicus, dû à la médiumnité de M. H. Peckham, L'entité désignée sous le pseudonyme Amicus avait été de son vivant le Révérend A. K. Stockwell. (Cf. *Revue Spirite*, oct. 1928, p. 448)

Message 9
« Comme je suis heureuse d'avoir quitté mon corps malheureux ! Mon envolée fut belle, douce aussi je remercie Dieu d'avoir permis qu'il en fût ainsi. *J'ai entendu vos appels* et je viens vous prouver que j'ai, en effet, achevé mon pèlerinage terrestre ! ... Comme toutes ses lois sont merveilleuses !...
Je partis vite ! Me couchant un peu fatiguée, sans aucune crainte ni souffrance trop grande, je ne fus réveillée que par le dernier spasme qui devait produire la rupture. A ce moment, je vis nettement près de moi des êtres radieux, mes Guides, que je reconnus de suite et qui m'emportèrent vers des lieux lumineux. Je compris qu'ils venaient me chercher et j'eus l'intuition, la sensation que mon esprit se dégageait. Cependant, rien ne le faisait prévoir aussi rapidement, puisque je ne souffris pas dans les heures précédant mon départ...
Parfois, l'on récrimine sur terre contre la lourde tâche qui nous incombe ; mais si l'on pouvait comprendre alors l'éblouissement des lumières célestes qui viennent à nous, lorsque l'esprit se dégage du corps matériel, comme l'on serait disposé à fournir une plus forte somme de travail ! Mais il faut compter aussi avec le corps, chétif souvent, et qui nous pousse à nous plaindre du fardeau, parce que la souffrance physique nous fait oublier parfois l'esprit. Et, cependant, notre pensée légère va, vole vers des êtres inconnus, leur portant le meilleur de nous-mêmes. Ainsi, par nos écrits, chère amie, nous arrivions à nous comprendre et à rapprocher nos esprits, nos cœurs. Comme je suis heureuse de vous trouver dans ce lieu où l'on se réunit pour parler du Ciel et de la Vie de l'Esprit. »

Message 10
« ... Avant le dégagement de mon esprit, j'ai éprouvé une paix, une douceur que je ne puis définir, de même que sur terre on ne peut parfois exprimer par le langage un grand bonheur ressenti. Par le bonheur spirituel que j'éprouvai dans mon envolée, je sentais que ces douces impressions dominaient de beaucoup toute joie terrestre. Je me sentais légère, heureuse, sans crainte de ce changement d'état, sans crainte surtout de nouvelles souffrances comme il arrive trop souvent ici-bas, où une peine ne se dissipe que pour laisser place à une autre. Mais l'être qui est initié à la vie spirituelle sait que les peines sont comme des nuages sombres qui passent ! Je puis en parler, moi, pour qui la vie ne fut pas très douce, par la santé comme par d'autres causes intimes que je n'ai pas à énumérer ici ! A quoi bon ? C'est le passé !...
Mais je reviens à ma joie de faire votre connaissance. Mon voyage spirituel n'a pas été pénible. Il s'est effectué sans heurt, grâce aux Esprits qui m'entourent de leur force charitable. Mon âme fut bien heureuse de se dégager de son corps avec l'aide de ces Esprits familiers qui m'entouraient à l'heure de la délivrance. Mon périsprit se détacha doucement, je m'élevai, heureuse de me sentir entourée, soutenue par cette force supérieure.
Ah ! je ne restai pas à contempler mon corps inerte, auquel j'avais dû donner tant de soins assidus pour apaiser ses souffrances ; je le regardais comme un vêtement dont je ne pouvais plus me servir. Et c'est à ce moment où, fermant les yeux à la terre et les ouvrant à l'Au-Delà, je vis planer au-dessus de mon lit funèbre ceux qui me soutiennent encore de leurs fluides d'amitié. Il n'y eut plus alors de muraille pour entraver l'envol de mon esprit ; je partis sans jeter un regard au corps qui m'avait tant fait souffrir[282] ! »

Message 11

[282] Cf. *Annales du Spiritisme*, déc. 1928, p. 4.

« Notre monde n'est pas matériel, dans le sens que vous donnez à ce terme, mais il n'en est pas moins réel. Il est tangible, autrement dit, composé d'éthers à vibrations beaucoup plus rapides que celles des éléments matériels de votre monde. Nous pouvons agir sur cette substance éthérée au moyen des opérations de notre esprit, car, ici, la pensée est créatrice de formes[283]. J'ai un corps qui est le double de celui que j'avais sur la terre ; il interpénétrait déjà mon corps physique. Dans les conditions nouvelles où je me trouve, il est pour moi aussi substantiel que l'était, autrefois, mon corps physique, car, bien que nos corps ne soient pas matériels selon l'acception que vous donnez à ce mot, ils ont cependant une forme, et nos visages ont des traits, une expression... Nous nous déplaçons comme vous, mais infiniment plus rapidement. Nous pouvons manger et boire, mais ce n'est pas absolument comme sur la terre, car, pour nous, c'est une sorte de jouissance mentale, et non corporelle.
Si nous le désirons, nous pouvons vivre en société, et jouir ainsi de la compagnie d'autrui. Nous avons tout loisir aussi de nous adonner aux joies de la lecture, car nous avons des bibliothèques. Il nous est loisible de vivre dans de belles demeures, de nous promener, de cueillir des fleurs, d'en respirer leur parfum. Tout est d'une plus grande beauté que sur la terre, plus spiritualisé. L'extrême plasticité de la substance du monde dans lequel nous vivons permet l'obtention, plus ou moins durable, de tout ce que l'on désire ; ce qui n'exclut pas un cadre, je veux dire des paysages stables, et d'une beauté merveilleuse, comme vous ne pouvez-vous en faire une idée sur la terre.
Nous pouvons continuer à nous instruire, car nous avons des instructeurs, qui sont des Esprits plus évolués. Le langage n'exige pas de mots, on correspond, en quelque sorte, par la pensée.
Ceux qui vivent dans la même région (ou dans un monde formé de la même substance) ont une vie assez semblable ; mais, lorsque notre évolution spirituelle nous y autorise, nous passons sur un plan supérieur, nous devons alors nous séparer ; toutefois, les habitants d'un monde supérieur peuvent revenir temporairement auprès de ceux qu'ils ont laissés, en abaissant, pour cela, le taux de leurs vibrations, ce qui n'est pas possible pour ceux du plan inférieur qui ne peuvent s'élever par leurs propres moyens. Nous pouvons nous rendre visibles à d'autres Esprits, en nous mettant en accord de vibrations avec le monde dans lequel ils vivent, autrement dit, en nous créant un véhicule temporaire, composé des mêmes éléments substantiels que ceux de ce monde.
Plus nous nous élevons, plus difficiles deviennent les rapports directs avec les incarnés, mais des messages peuvent leur être transmis télépathiquement ou au moyen d'intermédiaires moins évolués et restés dans des régions plus voisines de la terre. »

Message 12
« Plusieurs de ceux qui sont avec moi, ici, pensaient qu'une fois morts, ils auraient des ailes. Ils ont été bien étonnés de se retrouver des hommes ordinaires. C'est une idée absurde de supposer que parce qu'on est mort on possède des ailes ! Mais lorsqu'on se meut dans l'espace, il semble que l'on vole. C'est comme si l'on marchait sans mouvoir les jambes.
Nous faisons comprendre aux nouveaux-venus que chacun, – mêmes ceux qui ont été bons sur la terre, – doit traverser ici une épreuve afin de devenir plus apte à accomplir le nouveau travail qui l'attend. Ce n'est pas un châtiment, mais une sorte d'apprentissage. Tout le monde doit y passer.

[283] La matière astrale, en effet, présente cette particularité de prendre forme instantanément sous l'impulsion des vibrations mentales Elle répond continuellement aux vibrations de la pensée, du sentiment, du désir, des émotions. La durée d'une forme ainsi créée dépend de l'impulsion qui lui a donné naissance. La netteté de ses contours dépend de la précision de la pensée, et sa coloration varie selon la qualité (intellectuelle, dévotionnelle, passionnelle, etc.) de cette pensée – ou plus exactement, des sentiments, désirs, imaginations, émotions, etc. mis en jeu. Ainsi, dans cette substance active, prodigieusement responsive, la « pensée créatrice » œuvre à l'aise. *Penser, en un certain sens, c'est créer !*

Pour les uns, le temps est très court, pour d'autres, c'est plus long... Nos corps actuels sont la réplique de nos corps physiques, mais sans leurs limitations. Nous conserverons ces corps plus ou moins longtemps, puis nous les abandonnerons, comme nous l'avons fait pour nos corps physiques... Nous perdons notre corps astral par une sorte de mort, mais sans qu'il n'y ait rien là de terrifiant ou de douloureux. Lorsque nous ne posséderons plus que notre corps spirituel, nous serons des Esprits avancés, capables de faire un travail beaucoup plus ardu, car nous aurons plus de pouvoir et plus de force[284]. »

***

Les limites que nous avons dues nous imposer n'ont pas permis, malheureusement, de donner à cette quatrième partie, l'ampleur qu'il aurait fallu. En fait, plusieurs des cahiers qui la composent donneraient matière à un ou plusieurs volumes. Les chapitres consacrés au dédoublement et aux messages médiumniques notamment, seraient extensibles à l'infini. Les quelques cas retenus ne constituent qu'une infime partie de la documentation aujourd'hui réunie.

[284] Cf. Jessie Platts : *Witness*, Londres.

Conclusion

Nous rappelons – et nous y insistons solennellement – qu'en ces matières la politique de l'autruche n'est pas de mise, elle ne peut conduire qu'à de graves mécomptes. Celui qui persiste, volontairement, dans l'ignorance des choses de la mort, qui en évite l'étude, par crainte ou par indifférence, néglige une opportunité de rendre plus facile et plus doux le Grand départ ; prolongeant par ailleurs l'adaptation aux conditions nouvelles que comporte toute désincarnation.
La mort doit être envisagée face à face, sans la moindre crainte. C'est d'un cœur confiant et l'âme sereine qu'il faut, dès ici-bas, en dégager le visage. Nous avons des raisons sérieuses pour affirmer avec force, – et de science sûre, – que lorsqu'a sonné l'heure du trépas, aucune grâce particulière ne peut remplacer la connaissance directe. Dans tous les mondes et dans tous les domaines, « *le pouvoir appartient à celui qui sait* ». Et comment savoir si l'on n'a pas appris !

Table des matières

Introduction 2

Première partie - La constitution occulte de l'homme ; les rapports de ce dernier avec les milieux universels 6

Deuxième partie - Le voyage cyclique 28

I. Le départ 28
II. L'assimilation, l'adaptation, l'ascension 36
III. Le retour 42

Troisième partie - Echos de l'Au-delà 46

Fidélité et tendresse 47
Promesses tenues 56
Recherches dirigées 61
Mécontentements, ressentiments 74
Interventions providentielles 80
Varia 86

Quatrième partie - Données justificatives et commentaires 105

Appendice I : la vie 105
Appendice II. La mort douce 108
Appendice III. La division septenaire 110
Appendice IV. La corde d'argent 117
Appendice V. Le dédoublement, bilocation 119
Appendice VI. Clairvoyance et désincarnation 159
Appendice VII. La vision panoramique ou épilogue de la mort 163
Appendice VIII. De la confiance que l'on peut accorder aux messages obtenus par la médiumnité 173
Appendice IX. Enseignements divers sur la vie d'outre-tombe 179
Appendice X. Messages médiumniques sur la vie la mort et la vie d'outre-tombe 193

Conclusion 208